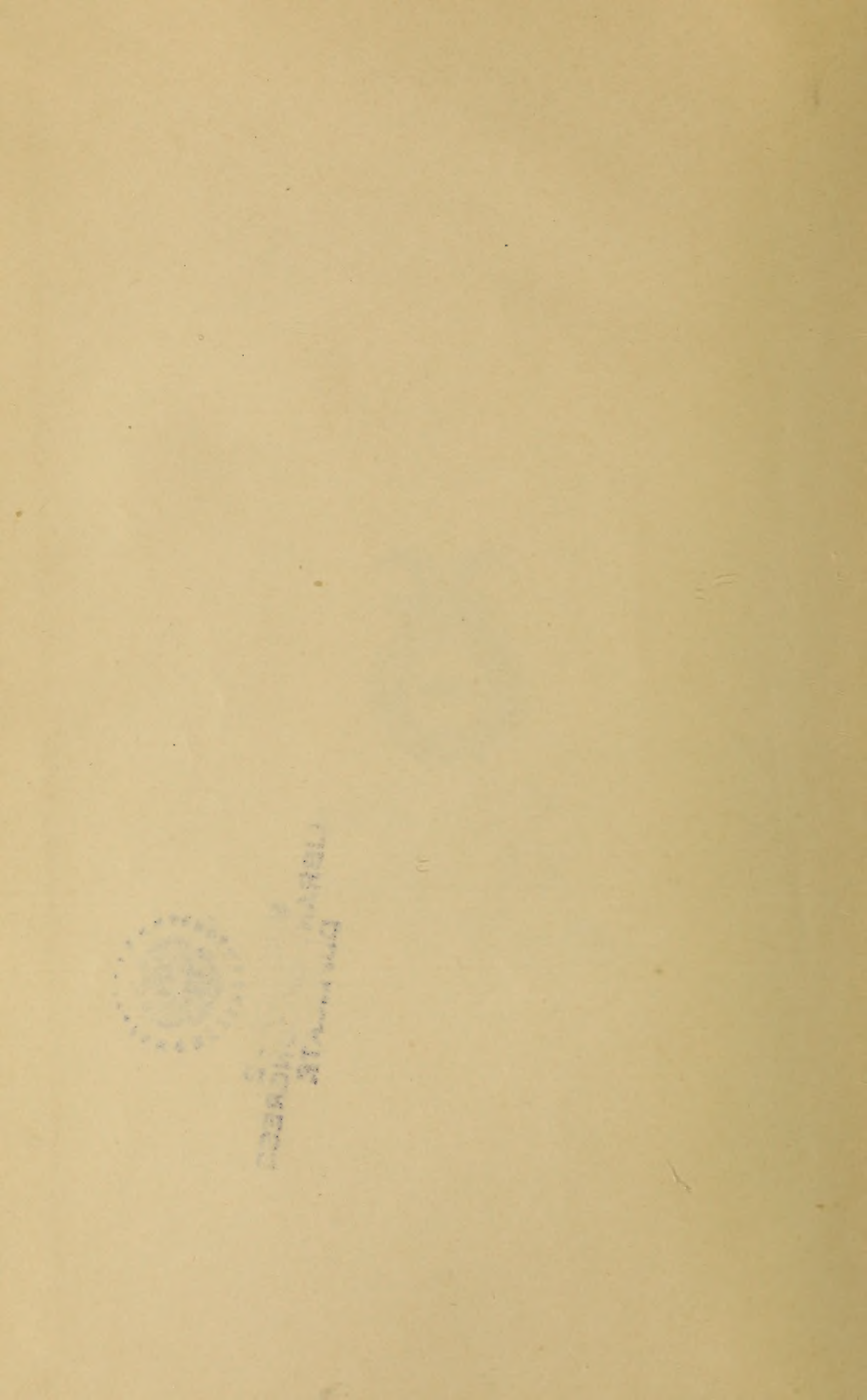
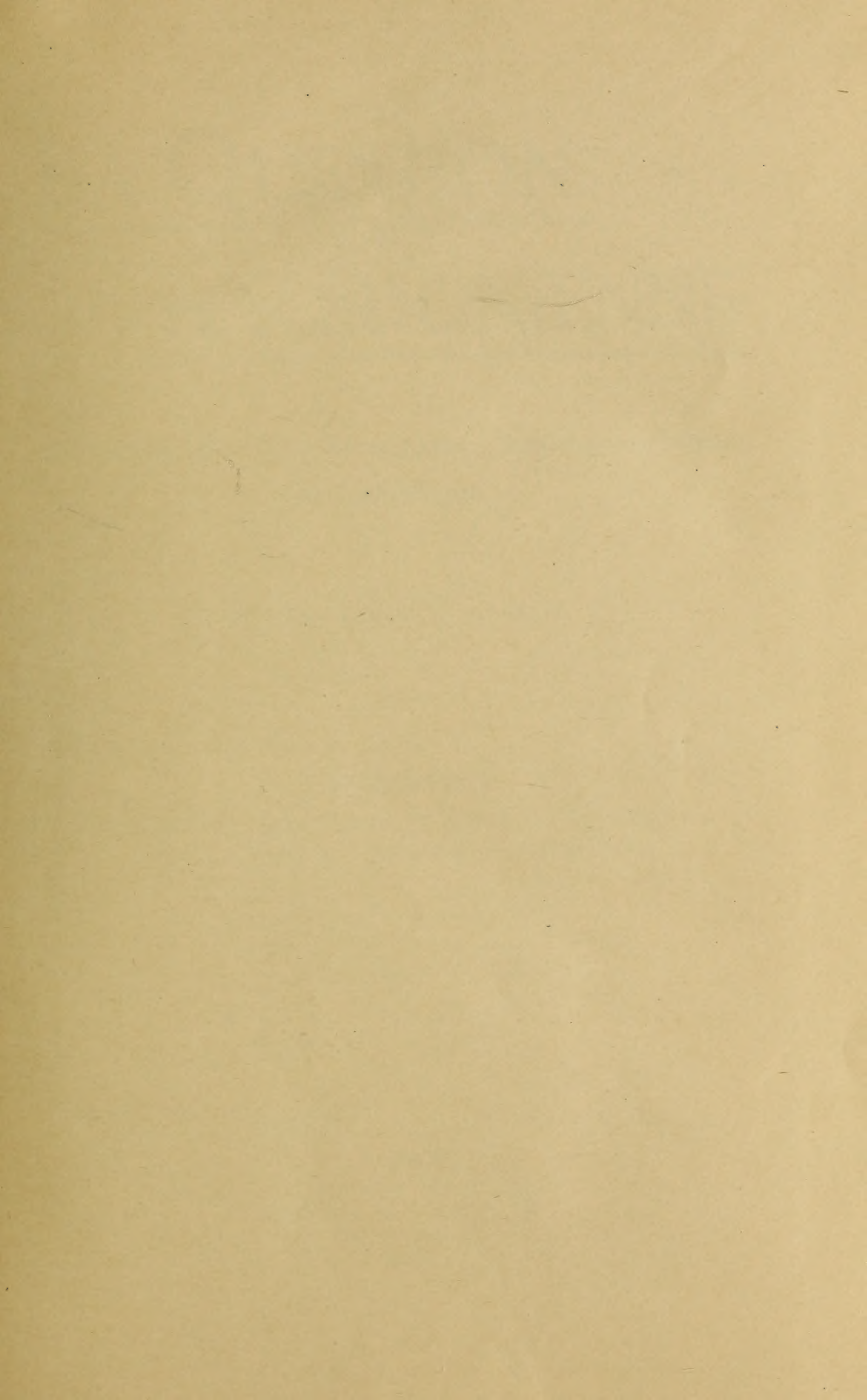



SURPLUS - 2
LIBRARY OF CONGRESS
DUPLICATE







La Question Macédonienne

au point de vue historique, ethnographique et statistique

AVEC DEUX CARTES EN COULEURS

PAR

J. IVANOFF

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES BULGARE
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE SOFIA



PARIS
En vente à la
LIBRAIRIE J. GAMBER
7, RUE DANTON (VIe)
1920



La Question Macédonienne

au point de vue historique, ethnographique et statistique

AVEC DEUX CARTES EN COULEURS

PAR

J. IVANOFF

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES BULGARE
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE SOFIA



PARIS
En vente à la
LIBRAIRIE J. GAMBER
7, RUE DANTON (VIe)
1920

Préface.

Avant la guerre mondiale qui a pris fin, l'impérialisme politique et économique présidait seul aux destinées des Etats et de leurs peuples. Au cours de cette conflagration universelle, le principe des nationalités fut peu à peu respecté, pour triompher enfin des autres considérations d'ordre politique et économique. Ce principe qui avait debuté timidement, il y a plus d'un siècle, par la Révolution française, est devenu de nos jours le credo, la base fondamentale de la constitution des peuples en Etats ou de leurs groupements politiques. C'est en vertu de ce droit sacré de l'autodisposition des peuples que furent créés de nouveaux Etats et que furent affranchis de la tutelle étrangère les Danois du Schleswig-Holstein, les Tchèques, les Slovaques, les Croates, les Slovènes, les Serbes et les Roumains de l'Autriche-Hongrie, les Albanais, les Lituaniens, les Géorgiens, les Arméniens, etc.

Si, cependant le principe des nationalités n'a pas pu être appliqué partout et si certains pays ont dû rester sous la domination étrangère, la cause doit en être recherchée dans les constellations politiques, pendant la guerre. La Macédoine est un de ces pays infortunés, car les Bulgares, qui forment la majorité prépondérante de sa population n'ont pas eu le bonheur de voir poindre l'aube de jours meilleurs après une servitude cinq fois séculaire sous les Turcs et tant de luttes religieuses et politiques. En d'autres termes, la question macédonienne, source de tant de san-

glants conflits et des calamités qui se sont abattues sur les peuples balcaniques, a tenu en haleine la diplomatie européenne depuis un demi siècle. La question est restée ouverte. Sa solution équitable et humaine s'impose si l'on veut éviter de nouveaux conflits, inaugurer l'ère de paix tant désirée dans les Balkans, et contribuer à résoudre les problèmes mondiaux qui en dépendent.

Désireux de contribuer à cette œuvre réparatrice et d'apaisement, nous livrons notre ouvrage à la publicité et le dédions à tous ceux dont le cœur et l'esprit sont émus des indicibles souffrances de l'humanité et qui consacrent leurs plus nobles facultés à inaugurer cette ère de liberté, de bonheur national et de prospérité sociale que les peuples profondément éprouvés appellent de tous leurs vœux.

Les éclaircissements que ces pages apportent sur la question macédonienne sont le fruit des quinze années d'étude que l'auteur a consacrées à ce brûlant problème [1]). Ils sont le résultat des multiples voyages qu'il a accomplis en Macédoine [2]) pour y glaner des souvenirs historiques ou y surprendre sur le vif quelque détail ethnographique ou quelque touchante scène de mœurs, dans ces vallées macédoniennes où de nos jours encore les échos répètent l'appel suppliant des chrétiens du début de notre ère: «Passe en Macédoine et viens nous secourir!»

---

[1]) Voir à ce sujet les études et les ouvrages du même auteur: La Macédoine du nord. Sofia 1906. — Antiquités bulgares en Macédoine. Sofia 1908. — Les dialectes bulgares de la Macédoine du nord. Sofia 1909. — La capitale du tsar Samuel à Prespa. Sofia 1910. — La bataille de Bélassitsa en 1014. Sofia 1910. — Les diocèses de l'Archevêché d'Okhrida au commencement du XI[e] siècle. Sofia 1911. — Les rapports gréco-bulgares avant la lutte religieuse entre Grecs et Bulgares. Sofia 1911. — Carte ethnographique de la Macédoine du sud représentant la répartition ethnique à la veille de la guerre des Balkans. Sofia 1913 (en français). — Les Bulgares en Macédoine. Sofia 1915, 1[re] édition; 2[e] édition en 1917. — St-Jean de Ryla et son couvent. Sofia 1917. — La Région de Cavalla. Berne 1918 (en français). — Bulgares et Grecs devant l'opinion publique suisse. Berne 1918 (en français). — Les Bulgares devant le Congrès de la paix. Berne 1919, 2[e] édition (en français), etc.

[2]) Voir la carte n° 1.

Ce cri de détresse ne s'adresse plus au grand apôtre des Gentils mais à cette Société des Nations sur laquelle se fondent tous les espoirs des peuples qui attendent la délivrance. Puisse cet appel ne pas rester sans écho en haut lieu et contribuer à faire réaliser les aspirations légitimes de la population macédonienne.





Table des matières.

Carte de la Macédoine.
Carte ethnographique de la Macédoine.





I.

Les frontières de la Macédoine.

Le berceau de l'ancien Etat macédonien se trouvait à l'ouest de Salonique, dans les vallées de la Bystritsa (Haliacmon) et du Kara-Azmak (Ludias) où s'élevèrent les capitales de la monarchie, Edesse (aujourd'hui Vodéna) et Pella, aujourd'hui en ruines près du village de Postol. Après une longue période légendaire, c'est au IV[e] siècle av. J.-C. que le nom de Macédoine entra dans le domaine de la réalité historique; c'est alors que le petit Etat de la tribu «macédonienne» développa sa puissance militaire et étendit ses limites. Il acquit une grande célébrité par les exploits de Philippe II et surtout par ceux de son fils Alexandre le Grand, dont les conquêtes le conduisirent en Egypte, en Perse et jusqu'à l'Indus. En ce temps-là, la Macédoine, élargie par l'annexion de la Péonie, de l'Illyrie et d'une partie de la Thrace, comprenait les pays situés depuis l'Olympe jusqu'aux contreforts sud du Char (Scardus) et jusqu'au Ryla et le Rhodope. A l'est, sa frontière touchait la rivière de Nestos (aujourd'hui Mesta) tandis qu'à l'ouest elle s'arrêtait à la mer Adriatique. Mais, comme les régions annexées, telles la Péonie, l'Illyrie, les Agrianes, conservaient une certaine autonomie locale, tout en faisant partie intégrante de la monarchie macédonienne, elles étaient considérées parfois comme hors des frontières de la Macédoine proprement dite. De même, les tribus apparentées, celles des Péoniens, des Illyriens, des Mèdes, des Thraces, etc. reçurent à côté de leurs noms ethniques locaux, la dénomina-

tion politique de l'Etat macédonien, celle de tribus « macédoniennes ».

Les géographes de l'antiquité ne sont guère d'accord sur la fixation des frontières de la Macédoine. Strabon, le père de la géographie, estime que la Macédoine était limitée au nord par les montagnes de Bertiscus, Scardus, Orbelus, Rhodope et Hæmus[1]). Quant à la frontière est, il la porte tantôt à Nestos, tantôt jusqu'à l'Hèbre (aujourd'hui Maritsa); pour lui, la frontière sud touche à l'Olympe et celle de l'ouest à la mer Adriatique. Un autre géographe célèbre de l'antiquité, Claudius Ptolémée, tout en assignant le Char comme frontière septentrionale de la Macédoine, place la ville de Scupi (aujourd'hui Scopié) qui est au sud de cette montagne dans la Mésie supérieure. Par contre, il fait entrer la Thessalie dans la Macédoine[2]). Dans ces conditions, il nous semble que Tite-Live avait peut-être raison de dire que les Macédoniens eux-mêmes ignoraient les frontières exactes de leur pays. (Quanta Macedonia esset . . . Macedones quoque ignorabant)[3]).

A l'époque romaine et dans les premiers siècles de l'empire byzantin, la Macédoine faisait partie d'une nouvelle répartition administrative, mais en général elle continuait à conserver par intermittence son nom traditionnel.

Au moyen âge, après la grande migration des peuples et l'établissement des Slaves dans les Balkans, il se produisit de grands changements politiques et administratifs. Les traditions de l'antiquité furent interrompues et le nom de Macédoine, presqu'oublié, ne se conserva que dans la littérature.

C'est durant la longue domination des Turcs dans les Balkans que le nom de la Macédoine sort peu à peu de l'oubli médiéval pour reprendre enfin son sens réel de terme

---

[1]) Livre VII, fragm. 10.
[2]) Geographia III, 9, 13.
[3]) XLV, 30.

géographique. Cependant, avec la réapparition du nom de la Macédoine, changent ses limites d'antan. Il faut noter que ce ne furent pas les Turcs qui contribuèrent à la résurrection des traditions de l'antiquité dans les Balkans. Au cours même de leur conquête de la péninsule, ils donnèrent le nom de Roumélie (*Roum-ili*, c'est-à-dire pays de Rome, des Romains) à toutes les provinces de la péninsule, la Bosnie et la Morée exceptées, et jamais ils ne se servirent du nom de « Macédoine » en politique et en littérature. Même pendant les dernières décades, le gouvernement turc manifestait une antipathie notoire pour le nom de Macédoine, ce dernier étant lié au mouvement révolutionnaire des Bulgares macédoniens, dirigé contre l'Etat turc.

La résurrection du nom de Macédoine à l'époque turque est due d'une part à la littérature historique et géographique; d'autre part, elle est l'œuvre de la propre initiative des peuples balkaniques. L'historien grec Chalkondylas qui, au XVe s., travailla dans l'Europe occidentale, y transporta les traditions du passé, et dans son ouvrage se rapportant aux événements du XIVe s., il se sert du nom de Macédoine qu'il comprend dans les limites fixées par Strabon et y englobe la région de Scopié[1]). Les voyageurs européens introduisent peu à peu le terme dans leurs journaux de voyage. Le Ragusain Petancius, dans son journal de voyage à travers les Balkans de 1502, fixe la limite septentrionale de la Macédoine au pont de Kadine-Most sur la Strouma supérieure, à 15 kilomètres à l'est de la ville de Kustendil[2]). Le voyageur français Philippe Du Fresne-Cannaye (1573) range la ville de Scopié parmi les villes macédoniennes[3]). Dans la grande géographie

---

[1]) De rebus turcicis. Ed. Bonnæ, II, 60.

[2]) Extraits de son itinéraire, publiés dans le *Rad* (travaux) de l'Académie yougo-slave, Zagreb, vol. XLIX. Cf. *Iretchek*, Revue périodique, vol. IV, p. 73 (en bulgare).

[3]) Cf. Recueil de voyages et de documents pour servir à l'histoire de la Géographie. Paris 1879, vol. XVI, p. 223 à 224.

du Grec Mélétios, du XVIIe s., la Macédoine s'étend depuis la mer Egée jusqu'à la Vitocha, y compris le bassin supérieur de la Strouma. La ville de Scopié est située en Mésie, aux confins mêmes de la Macédoine[1]), où entrent, d'autre part, les villes de Koumanovo, Palanka, Chtip, Kustendil, Doupnitsa, etc.[2]).

A la même époque, le nom de Macédoine apparaît avec une plus grande fréquence chez les écrivains des peuples balkaniques, Grecs, Bulgares, Serbes. C'est là un bel exemple des traditions littéraires et religieuses stimulant les peuples asservis à la recherche d'une meilleure destinée. Lorsque, au cours des XIVe et XVe s. les chrétiens des Balkans avaient perdu leur liberté politique et gémissaient sous le joug de l'étranger hétérodoxe, ils oublièrent leurs dissensions et, sous l'égide de l'Eglise commune, unis par les liens de l'amitié chrétienne, ils se mirent à nourrir secrètement l'espoir d'un avenir meilleur. Et, pour donner une impulsion vigoureuse à cette unité d'esprit, il fallut chercher dans les traditions lointaines un stimulant panbalkanique, car le récent passé n'offrait rien de pareil. Ils s'arrêtèrent à un nom célèbre de leur pays, sur le fameux conquérant que fut Alexandre le Grand, connu chez eux plutôt par la dénomination d'« Alexandre le Macédonien ». Dans les apocryphes grecs, Alexandre était le fils de Jupiter; les anciens Bulgares le vénéraient comme fils de leur dieu Péroun. Les gens lettrés de l'époque turque l'admiraient dans les chroniques et dans le Roman d'Alexandre; les gens simples et illettrés s'émerveillaient des exploits de leur compatriote, ce beau et jeune héros qui avait parcouru les pays les plus lointains luttant en vainqueur contre divers peuples et contre des êtres fabuleux, s'exposant à tous les périls qu'il brava, pour périr ensuite, jeune encore, sans avoir achevé une mission que le sort

---

[1]) *Μελετίου, Γεωγραφία παλαιά τε καί νέα. Ἐν Βενετίᾳ* 1724, p. 414.

[2]) Ibidem, p. 394.

devait confier à un successeur inconnu qui comblera un jour le monde opprimé de liberté et de bienfaits.

Sous l'influence de telles réminiscences populaires et légendes littéraires, la Macédoine, patrie du héros favori, apparaît de nouveau, cette fois élargie dans ses frontières, englobant presque toute la péninsule balkanique. Les écrivains sud-slaves rivalisent pour incorporer leur pays natal dans « la glorieuse contrée » qu'est la Macédoine, patrie de leur tsar vénéré. La région d'Andrinople en Thrace se trouve déjà en Macédoine; la grande bataille de Tchirmen, en 1371, entre Turcs et chrétiens, fut livrée non pas en Thrace, mais en « Macédoine »; Nicopol sur le Danube est une ville de Macédoine, etc. Ecrivains et imprimeurs de livres de Sofia, Kustendil, Samokov (en Bulgarie), Podgoritsa (en Monténégro) se déclarent depuis le XVIe s. fièrement être natifs des régions macédoniennes.

Vers la fin du XVIIIe s. et pendant la première moitié du XIXe s., l'Eglise même de Constantinople permettra aux évêchés de ressusciter le nom de Macédoine dans leurs titres épiscopaux. Ainsi le métropolite de Monastir (Bytolia) est appelé « Exarque de toute la Macédoine bulgare »; celui de Vélès sur le Vardar porte le titre supplémentaire « Exarque de la Macédoine »; celui de Stroumitsa, « Exarque de la Macédoine bulgare », etc.

Cet ardent désir des Balkaniques de ressusciter le nom de Macédoine est stimulé par les publications des Européens sur la péninsule balkanique, surtout depuis le commencement du XIXe s. Nous ne citerons que les noms des explorateurs les plus en vue: Félix de Beaujour, Cousinéry, Pauqueville, Urquhart, Viquesnel, Boué, Grisebach, Grigorovitch, etc. Dans leurs études sur les Balkans, ils considèrent la Macédoine comme une unité géographique.

Tandis que le littoral égéen à été compris de tout temps comme la limite méridionale de la Macédoine, la frontière septentrionale a varié suivant les époques. C'est grâce aux recherches des savants susmentionnés qu'elle fut

fixée d'une manière plus naturelle, suivant la configuration du terrain. D'après Félix de Beaujour, consul de France à Salonique à la fin du XVIIIe s., les bassins de la Strouma et du Vardar, au sud du Char et de la Vitocha, entrent dans la Macédoine septentrionale. Beaujour dit que la ville de Scopié est « la principale clef de la Macédoine »[1]. Son contemporain Pauqueville, consul français auprès de Ali-Pacha, considère le Char, qu'il appelle mont de Prizrend, comme frontière naturelle des trois races balkaniques: bulgare, serbe, albanaise: « Le mont de Prizrendi semble la limite naturelle de la Bulgarie, de la Serbie et de l'Illyrie »[2]. Le naturaliste allemand Grisebach ne diffère pas de l'opinion des savants français en ce qui concerne la délimitation de la Macédoine du nord. Dans la moitié septentrionale de ce pays (« die nördliche Hälfte von Mazedonien »), il place les villes et les districts suivants: Scopié, Katchanik, Tétovo, Koumanovo, Kriva-Palanka, Kustendil Kratovo, Chtip, Kotchani, Melnik, Stroumitsa, Radovich, Kitchévo, Dèbre[3]. Le savant français Ami Boué, qui de 1836 à 1838 avait parcouru les pays balkaniques en tous sens, accompagné de quelques spécialistes, tel Viquesnel, publia le premier ouvrage d'ensemble sur la Turquie d'Europe. Sous le nom de Macédoine, il comprend les provinces entre le Char et le Ryla au nord, le Char et le Gramos à l'ouest, la rivière Bystritsa et la mer Egée au sud, la Mesta à l'est[4]. Le défilé de Katchanik dans le Char est appelé par lui « la porte de la Macédoine »[5]. D'accord avec les auteurs précités, le Grec B. Nicolaidy fixait en 1859 « les limites naturelles » de la Macédoine comme suit: à l'est, la rivière de Mesta; au nord, les chaînes de montagnes

---

[1]) Voyage militaire dans l'empire ottoman. Paris 1829, p. 208.

[2]) Voyage en Morée, à Constantinople, en Albanie pendant les années 1798, 1800 et 1801. Paris 1805, vol. III, p. 241.

[3]) Reise durch Rumelien und nach Brussa im Jahre 1839. Göttingen 1841, vol. II, p. 65 à 66.

[4]) La Turquie d'Europe. Paris 1840, vol. I, p. 177 à 198.

[5]) Ibidem, vol. II, p. 339.

Ryla et Char; à l'ouest, les monts Borax, Pétrina, Spyridion, etc.; au sud, les monts Cambouniens, l'Olympe et la mer Egée[1]). Le savant grec M. G. Dimitsas rattachait en 1870 à la Macédoine ainsi délimitée et l'Illyrie, jusqu'à la mer Adriatique; dans ce cas, il suit les frontières données par Strabon[2]).

Ainsi donc, grâce aux traditions indigènes et sous l'influence des investigations des savants étrangers, le nom de Macédoine, après l'oubli médiéval, renaît peu à peu à la vie. En même temps, ses frontières, si diverses à travers les âges, sont fixées scientifiquement. Bientôt après, le nom de Macédoine acquiert le droit de cité non seulement dans la littérature et dans la presse en général, mais aussi dans la vie de la population macédonienne. Déjà en 1745, Ivan Dimitrievitch Stalevsky, expatrié à Niéjine en Russie, s'inscrivait dans les registres de cette ville comme « Bulgare, de la province de Macédoine, de la ville de Scopié »[3]). L'historien Païssi, des environs sud-ouest du Ryla, emploie en 1762 le nom classique de sa patrie[4]), et dans les retouches de son ouvrage du début du XIXe s., parmi les villes de la Macédoine sont rangées entre autres: Scopié, Vélès, Koumanovo, Kratovo, Serrès, Vodéna, Enidjé-Vardar, Katranitsa[5]). Sur un encadrement d'icone en argent, donné comme cadeau en 1822 par des commerçants macédoniens au couvent Zographe au Mont Athos, on lit, sur la dédicace, que les donateurs sont des «Slavo-Bulgares macédoniens»[6]). En 1849,

---

[1]) Les Turcs et la Turquie contemporaine. Paris 1859, vol. I, p. 17.

[2]) *Ἀρχαία γεωγραφία τῆς Μακεδονίας. Μέρος πρῶτον : Χωρογραφία. Ἀθήνῃσι* 1870, p. 8.

[3]) Travaux du Congrès archéologique de Kharkov en 1902. Moscou 1905, vol. II, p. 225 (en russe).

[4]) *Païssi,* Histoire slavo-bulgare. Découverte et publiée par J. Ivanoff. Sofia 1914, p. 13 (en bulgare).

[5]) *J. Ivanoff,* Les Bulgares en Macédoine. Sofia 1917, p. 203 (en bulgare).

[6]) *J. Ivanoff,* Antiquités bulgares en Macédoine. Sofia 1908, p. 209 (en bulgare).

dans une requête adressée à Al. Exarque, les habitants de Gostivar, département de Scopié, se déclarent de la province de Macédoine[1]). Le folkloriste D. Miladinoff, de Strouga, sur le lac d'Okhrida, dans une lettre de 1852, adressée au célèbre slaviste russe V. Grigorovitch, donne à sa patrie le nom de Macédoine[2]). L'écrivain bulgare Parthéni, dans une de ses études sur les dialectes bulgares, en 1858, se sert du même nom pour désigner son pays, Galitchnik, dans la Macédoine occidentale[3]). Le poète bulgare R. Jinzifoff, de Vélès, sur le Vardar, qui le premier chanta depuis 1861, les souffrances de sa patrie, l'appelle «la Macédoine»[4]). Un journal bien rédigé, qui paraissait à Constantinople, depuis 1866 en langues bulgare et grecque, portait le titre de «Macédoine ». Sur le drapeau des insurgés de la région de Maléchévo (Macédoine), en 1876, figurait le même nom. Nous passons sous silence le très fréquent emploi de ce nom dans les actes de nature différente, dans la presse, dans la vie politique pendant les dernières décades de notre époque. C'est un fait suffisamment connu pour qu'il soit superflu d'insister.

Les susdites frontières de la Macédoine, fixées par la science du XIX[e] s., sont avant tout géographiques, morphologiques. La Macédoine est un pays montagneux par excellence, coupé de profondes vallées qui s'élargissent parfois en des bassins et des campagnes plus ou moins ondulées. Les massifs de montagnes les plus élevés de la péninsule balkanique entourent la Macédoine et forment ses limites naturelles: le Ryla (2934 m.), la Vitocha (2285 m.), l'Ossogovo (2228 m.), le Char (2510 m.), le Pinde (2575 m)., l'Olympe (2985 m.), le Rhodope (2640 m.). La Macédoine ainsi délimitée s'incline au sud-est vers la mer Egée où quatre rivières macédoniennes: la Mesta, la Strouma, le

---

[1]) Archives du Musée ethnographique de Sofia, document n° 5080.

[2]) *J. Ivanoff,* Les Bulgares en Macédoine, p. 269.

[3]) Ibidem, p. 282.

[4]) Ibidem, p. 296.

Vardar et la Bystritsa déversent leurs eaux. Dans la même mer, se déversent aussi les lacs et les marais du pays, ceux de Pravichta, de Zirnovo, de Tachynos, de Boutkovo, de Doïran, de Lagadina, de Bechik, d'Ardjan, d'Amatovo, d'Enidjé-Vardar, d'Ostrovo, de Pétersko, de Castoria, de Katlanovo près Scopié, etc. Les eaux du lac de Prespa se perdent dans des gouffres souterrains, et le lac d'Okhrida seul verse ses eaux par le Drin dans la mer Adriatique.

A cet ensemble géographique de la Macédoine correspond une unité économique bien définie. Depuis les temps les plus reculés, le golfe de Salonique a été le débouché principal, sinon unique, du commerce de cette vaste province. La ville de Cavalla qui n'est pas encore reliée par chemin de fer à son arrière-pays, d'ailleurs peu étendu, ne pourrait guère jouer le rôle d'un port comme Salonique, que la nature elle-même a favorisé. Ce n'est pas en vain que les anciens saluaient la ville de Salonique comme « mère de la Macédoine ».

Donc, si l'on voulait tracer la frontière de la Macédoine suivant la ligne de partage des eaux, elle devrait passer, en commençant par le Ryla, par le Moussallah, le défilé de Beltchine, la Véryla, la Vitocha, le Luline, le Visker, le Stréchère, la Patéritsa, la Bélianitsa, le Rouène (de Koumanovo), la station de Préchovo, la crête de la Forêt-Noire près Scopié, Férizovo, la Nérodimska-Planina, la crête de Tsernolévo vers le sud, le Prévalets, la crête du Char et de la Roudoka, la Bystra, la Yama, le Stog, le Slivovsky-Préval, le Pétrino, la Galitchista, la Zvezda, le Gramos, le Pinde, la ligne de partage des eaux de la Bystritsa, l'Olympe, le littoral égéen, l'embouchure de la Mesta jusqu'à la station d'Oktchilar, le Rouyan-Planina, le Kouchlar-Dag, le Dospat, les Dospatsky-Hanové, le Belmekène, le Ryla.

Pour des raisons politiques, économiques ou culturelles, certaine confins de cette Macédoine géographique ont dû subir quelques modifications. Tel fut le cas pour le district

de Kustendil, comprenant le bassin supérieur de la Strouma. Lors de la constitution de la principauté de Bulgarie en 1878, ce district lui fut annexé. Depuis ce temps, la frontière septentrionale de la Macédoine est restée la ligne Ryla—Ossogovo au lieu de Ryla—Vitocha—Ossogovo. Quant à la région d'Okhrida et du Haut Dèbre, quoique appartenant géographiquement au bassin du Drin, elle a été depuis longtemps considérée comme faisant partie de la Macédoine. Les raisons d'ordre économique et ethnographique décidaient. C'est la crête de la montagne, à l'ouest d'Okhrida, qui constitue la limite des deux races, bulgare et albanaise; elle sert également de limite principale entre les agglomérations chrétiennes et musulmanes. De plus, le manque de communications avec l'Albanie, peu accessible, et les relations économiques d'Okhrida et Dèbre avec le grand centre de commerce intérieur qu'est Monastir, ont dicté de tout temps le rattachement de ces confins à la Macédoine.

De nos jours, c'est dans ces limites notamment qu'est comprise la Macédoine par les hommes d'Etat, publicistes et par tous les savants qui se sont occupés des questions balkaniques, tels: C. Iretchek, Louis Léger, V. Bérard, Léon Lamouche, G. Weigand, P. Milukoff, N. P. Kondakoff, Arthur Evans, Lubor Niederle, T. D. Florinsky, R. von Mach, A. Jensen, etc. Parmi les peuples balkaniques, les Bulgares et les Roumains ont admis ces mêmes limites naturelles de la Macédoine, soit dans les travaux de leurs savants et publicistes, soit dans la terminologie politique et dans les dénominations des subdivisions des provinces balkaniques. Les populations macédoniennes elles-mêmes, les Turcs exceptés, désignaient du même nom de Macédoine le pays qu'ils habitaient.

La Turquie, comme nous l'avons vu, ne voulait rien savoir du terme de Macédoine et se servait toujours du nom de «vilayets de Roumélie» pour désigner un pays que tout le monde nommait « Macédoine ». Ce dernier nom ne plaisait

pas non plus à certains milieux serbes. Depuis qu'en Serbie commença à mûrir la pensée d'un héritage de l'empire de l'Homme malade, dans la presse et surtout sur les cartes géographiques et ethnographiques serbes, la Macédoine devint de plus en plus exiguë et toute sa moitié nord reçut le nom de Vieille Serbie, appellation qu'on donne depuis un siècle à la région en dehors de la Macédoine, notamment à la plaine de Kossovo et à la Métohie[1]. La science serbe fut entraînée aussi dans cette campagne politique. Yovan Tsviitch, professeur de géographie à l'Université de Belgrade, déclara en 1903 que c'est une erreur de compter dans la Macédoine la région de Scopié et de Tétovo qui n'a « jamais été comprise dans la Macédoine ». Cependant les citations ci-dessus sont suffisantes pour démontrer la hardiesse d'une pareille assertion. Toujours au service des exigences politiques, le même auteur dressa en 1907 une carte[2] sur laquelle la Vieille Serbie est augmentée de quelques localités, encore aux dépens de la Macédoine. Outre Scopié et Tétovo, toute la contrée jusqu'aux montagnes de Platchkovitsa, Babouna et Paba est incorporée à la Vieille Serbie. En 1905, un autre professeur serbe, M. J. Andonovitch, poussa la Vieille Serbie jusqu'à la montagne de Bélassitsa et jusqu'au lac d'Ostrovo, ne laissant à la Macédoine qu'une bande de terre dans le sud[3]. En 1908, un autre Serbe, P. M. Nikétitch, fit disparaître complètement de sa carte le nom de Macédoine pour étendre la Vieille Serbie jusqu'à Salonique[4]. Ces déformations géographiques destinées à instruire les jeunes

[1]) Le célèbre ethnographe serbe, Vouk Karadjitch, considérait le Char comme frontière nord de la Macédoine et la ville de Scopié comme ville macédonienne. Cf. son dictionnaire classique, s. v. Scoplié.

[2]) Remarques sur l'ethnographie de la Macédoine, par J. Cvijić, 2e édition augmentée d'une carte de la Vieille Serbie. Paris 1907.

[3]) Carte ethnographique serbe avec les limites méridionales de la Vieille Serbie et celles de la Serbie du tsar Douchan. Belgrade 1905.

[4]) Carte des terres serbes. Belgrade 1908 (en serbe).

Serbes et à éclairer l'opinion publique en Serbie et à l'étranger, eurent quelque succès. Certains publicistes, voire même quelques cartographes étrangers, peu au courant des vérités sur les Balkans, adoptèrent le nom de Vieille Serbie pour une partie de la Macédoine septentrionale. Mais la vérité ne peut être cachée et éclate toujours. Ce même Y. Tsviitch a dû modifier ses affirmations de naguère. Dans son étude récente « Questions balkaniques » (Paris-Neuchâtel 1918, p. 40), la Macédoine a regagné ses frontières septentrionales du Ryla et de l'Ossogovo!

Les Grecs non plus ne veulent pas admettre les frontières naturelles susindiquées de la Macédoine. Conformément à leurs aspirations politiques, ils n'assignent à la Macédoine que ses régions méridionales où l'élément grec est plus ou moins représenté. Ainsi, sur la carte de Chassiotis de 1881, la Macédoine ne comprend que les vilayets de Salonique et de Monastir, quelques districts nord de ces mêmes vilayets exceptés, tels ceux de Dèbre, Kitchévo, Djoumaïa, Razlog[1]). Le même point de vue est défendu dans le mémoire et la carte du syllogne macédonien d'Athènes de 1903. Il ne fait entrer dans la Macédoine que les vilayets de Salonique et de Monastir et ceux-ci amoindris par le retranchement de leurs districts septentrionaux[2]).

N. Kasasis, recteur de l'Université d'Athènes et président de la société « Hellénismos » a le mieux illustré la manière grecque de tracer les frontières de la Macédoine: « Où commence la Macédoine, » écrivait-il, « où finit-elle? Question qu'on a intentionnellement embrouillée, en divisant la Macédoine de la façon la plus arbitraire. On en recule, on en restreint les frontières, au gré des intérêts que l'on défend . . . . . » Et plus bas: « Mais nous revendiquons comme

---

[1]) *G. Chassiotis,* L'instruction publique chez les Grecs. Paris 1881.

[2]) *Ἡ Μακεδονία καὶ αἱ μεταρρυθμήσεις. Ὑπόμνημα τοῦ ἐν Ἀθήναις Μακεδονικοῦ Συλλόγου. Ἀθήνησι* 1903.

grecs les vilayets de Salonique et de Monastir qui constituent la vraie Macédoine[1]). »

Ne font exception à ce point de vue et les toutes dernières publications grecques sur la Macédoine, celles de Chalkiopoulos[2]), de S.-P. Phocas Cosmétotos[3]), de Colocotronis[4]), etc. Colocotronis limite la Macédoine au nord par la Babouna, l'Ograjden, le Pirin, à l'est par la Mesta inférieure, au sud par l'Egée, l'Olympe et le Pinde, et enfin à l'ouest par une ligne allant depuis le Mont Touria, Pétrino jusqu'au Pinde.

Dans les *limites naturelles* ci-haut indiquées (p. 9 à 10) la Macédoine a une superficie d'environ 65 000 kilomètres carrés. Depuis cinq siècles, jusqu'en 1912, elle faisait partie des territoires de l'empire ottoman. Administrativement, elle était divisée en trois vilayets (gouvernements): les vilayets de Salonique, de Monastir (Bytolia) et de Scopié. Les vilayets étaient divisés de leur côté en sandjaks (départements) et ceux-ci en cazas (districts). Ces trois vilayets comprenaient outre la Macédoine géographique tout entière, la région dite Vieille Serbie (avec les villes de Prichtina, Prizrend, Ipek, Diakovo, Novi-Pazar, Mitrovitsa, Pliévlié, etc.), les départements d'Elbassan et de Kortcha en Albanie, ainsi que certains cazas de la Thessalie. Après la deuxième guerre balkanique et aux termes de la paix de Bucarest (1913), la Macédoine fut partagée entre la Serbie, la Grèce et la Bulgarie. A la Serbie échut la partie septentrionale, à la Grèce la partie méridionale. La Bulgarie reçut un petit coin montagneux du nord-est. La paix de Neuilly, enfin (1919), détacha encore une portion de la

---

[1]) *N. Kasasis,* L'Hellénisme et la Macédoine. Paris 1903, p. 56 et suiv.

[2]) *Ἡ. Μακεδονία. Ἐθνολογικὴ στατιστικὴ τῶν βιλαετίων Θεσσαλονίκης καὶ Μοναστηρίου.* Publiée dans le journal « *Ἀθῆναι* », numéros de mars (23) et d'avril 1913.

[3]) La Macédoine, son passé et son présent. Lausanne-Paris 1919.

[4]) La Macédoine et l'hellénisme. Paris 1919, p. 23 et suiv., 607 et suiv., planches I, XXII.

Macédoine bulgare (le district de Stroumitsa) pour l'attribuer à la Serbie.

La Macédoine géographique avait en 1912 une population de 2,342,524 personnes, dont: 1,103,111 Bulgares, 548,225 Turcs, 267,862 Grecs, 194,195 Albanais, 79,401 Koutso-Valaques, 43,370 Tsiganes et 106,360 de nationalités diverses.

Les deux guerres balkaniques, de 1912 et 1913, ainsi que la guerre mondiale de 1914 à 1918, dont la Macédoine a été un des théâtres, ont amené des changements considérables quant au nombre et à la composition ethnique de la population macédonienne.

II.

Les Grecs.

Les anciennes colonies grecques et la migration des Slaves.

Les plus anciens habitants connus de la Macédoine appartenaient à la race thraco-illyrienne: les Thraces occupaient la Macédoine orientale, les Péoniens tenaient le centre et les Illyriens habitaient les régions occidentales. Une tribu apparentée, celle des Macédoniens, occupait le coin sud-ouest et grâce à son puissant Etat, surtout au IVe s. av. J.-C., elle imposa son nom aux autres tribus annexées du nord-est, notamment aux Péoniens, aux Illyriens, aux Agrianes et aux Mèdes.

Au VIIe s. av. J.-C. apparaissent les premières colonies grecques dans la Macédoine méridionale. Les guerres civiles à Athènes et à Sparte entraînèrent une expansion coloniale. Les partis vaincus furent obligés de s'expatrier. C'est à cette époque que la presqu'île de Chalcidique, au sud-est de Salonique, fut colonisée par les Grecs. Ils y fondèrent quelques villes dont les plus importantes étaient: Olynthe, Potidée, Mendé, Scione, Torone, Singos, Acanthe, Argilos. Plus tard, au Ve s. av. J.-C., apparurent d'autres colonies sur le littoral égéen, dans le golfe strymonien et sur la côte de Cavalla. En 437, Athènes fonda la colonie florissante d'Amphipolis, aux bouches du Strymon. A l'est d'Amphipolis surgissent Apollonia, Daton près d'Eleuthéra, et Néapolis sur l'emplacement de Cavalla. Outre les villes du

littoral, les Grecs fondèrent aussi la colonie du Pangée, à 25 kilomètres de la côte. Cette colonie intérieure s'était établie autour du Mont Pangée, où se trouvaient les célèbres mines d'or. Voulant s'assurer la possession de cet eldorado de l'antiquité, les Grecs essayèrent de s'infiltrer vers le nord, dans la direction de Drabescus (aujourd'hui Drama), mais une cruelle défaite leur fut infligée par les Thraces, et ils furent obligés d'arrêter leur avance.

Depuis le IVe s., avec l'expansion de la monarchie macédonienne, l'hellénisme fit de nouvelles conquêtes sur le littoral et dans l'intérieur avoisinant de la Macédoine. Les rois et la noblesse macédoniens, ayant adopté la langue, la manière de vivre et les dieux des Grecs, se firent les propagateurs fervents de la civilisation hellénique dans leur patrie et dans les contrées du monde antique où ils portèrent leurs conquêtes. Ce furent surtout les villes macédoniennes qui portaient une forte empreinte de la civilisation hellénique. Telles furent les deux capitales macédoniennes postérieures, Pella et Philippi, puis la ville de Salonique (bâtie par Cassandre et portant le nom de sa femme Thessalonique, fille de Philippe), Verria, Serrès, etc. Quant à la campagne, elle resta plutôt barbare dans sa langue, sa vie privée et publique. La bataille de Pydna (168 av. J.-C.) mit fin à la célèbre monarchie: la Macédoine devint province romaine.

La domination romaine sur la Macédoine fut de très longue durée; la romanisation d'une grande partie de la population macédonienne en fut la conséquence. La Macédoine méridionale gardait cependant toujours l'empreinte de l'hellénisme. La romanisation et l'hellénisation du pays se poursuivirent surtout par l'introduction du christianisme qui y fit apparition dès le 1er siècle. Philippi, Salonique, Verria furent les premières initiées à la nouvelle religion par l'apôtre Paul en personne.

Cependant, les invasions des peuples du nord, dès le IVe s., et la migration des Slaves au VIe s. changèrent com-

plètement la physionomie ethnique et culturelle de la Macédoine et de la péninsule balkanique. Le contemporain de ces événements, Procope, termine son récit relatif à ces agressions multiples, qui ont décimé la population indigène dès le deuxième quart du VIe s., en ces termes: « A peine l'empereur Justinien Ier avait-il pris les rênes du gouvernement, que l'Illyrie, toute la Thrace, le pays entier baigné par la mer Ionienne jusqu'aux faubourgs de Constantinople, l'Hellade, la Chersonèse, étaient presque tous les ans la proie de bandes de pillards: Huns, Slaves, Antes, etc. Les habitants de ces provinces eurent à supporter les pires excès. J'estime qu'à chacune de des incursions dévastatrices, plus de 200,000 Romains étaient tués ou emmenés en captivité, si bien que ces régions devinrent bientôt pareilles aux déserts de la Scythie »[1]. Au cours des VIe et VIIe s., toute la Macédoine, la ville de Salonique exceptée, la Thessalie, la Thrace, la Morée même étaient inondées de la marée slave. Les Slaves y restaient en vrais habitants du pays. L'écrivain grec, l'archevêque Théophylacte, parlant de cet établissement des Slaves ajoute: « Quand ce peuple (il s'agit des Avares) se retira, un autre, plus déloyal et cruel, fit son apparition, les ainsi nommés Bulgares (Slaves) venant des confins de la Scythie . . . Et comme ils vainquirent toute l'Illyrie, l'ancienne Macédoine jusqu'à la ville même de Salonique, une partie de la Thrace, notamment près de Verria et Philippopoli, et les régions montagneuses adjacentes avoisinantes, ils s'y établirent en vrais citoyens. Ils dispersèrent toute la population: les habitants des villes sises dans les plaines furent obligés de s'établir dans les villes situées dans les endroits plus hauts et vice-versa »[2]. De plus, tout le pays changea de nom et reçut une toponymie slave. L'empereur Constantin Porphyrogénète s'en plaignait en disant: « Tout le pays a été slavisé et devenu

---

[1]) Historia Arcana. Ed. Bonnæ, p. 108.

[2]) *Migne*, Patrologia græca, t. CXXVII, col. 189.

barbare »[1]). L'hellénisme implanté depuis des siècles en Macédoine se vit presque complètement déraciné.

Jusqu'au IXe s., les Slaves établis en Macédoine vivaient groupés en petits Etats à la tête desquels se trouvaient les princes du clan. Ceux qui habitaient les alentours immédiats de Salonique, tout en conservant leur indépendance intérieure, étaient soumis à Salonique ou étaient considérés comme ses alliés. Les autres tribus restèrent indépendantes et toujours en guerre avec Byzance, qui réussissait pour de courtes périodes à les soumettre à sa suprématie. En 658, l'empereur Constant II entreprit une expédition contre eux; en 688, ce fut Justinien II, et en 758, l'empereur Constantin V Copronyme. En 809, Nicéphore I, pour paralyser les tentatives des Slaves, fit habiter par des Grecs et par d'autres peuples de l'Asie Mineure les parties de la « Terre slave » n'offrant plus de sécurité, notamment la vallée de la Strouma, Philippi près de Drama, Philippopoli, etc. Mais dès que les Bulgares de Kroum, avec lesquels les Slaves sympathisaient, s'annoncèrent dans ces parages, les colons grecs prirent la fuite[2]). Vers le milieu du IXe s. presque tous les Slaves macédoniens faisaient partie du royaume bulgare. Dès lors, ils adoptèrent la dénomination de l'Etat comme nom national (Bulgare).

L'époque slavo-bulgare de la Macédoine dura cinq siècles, c'est-à-dire depuis l'installation des Slaves dans le pays jusqu'à la fin du premier royaume bulgare, soit en 1018. En cette année, la Macédoine tomba sous la domination byzantine pour une période de 180 ans. Le joug byzantin ne changea en rien la physionomie ethnique de la Macédoine bulgare. Les multiples insurrections bulgares, les conjurations à Constantinople, les incursions des Pétchénègues et des Normands, les expéditions contre les Turcs, le passage des croisés, etc. avaient affaibli Byzance à un tel point

---

1) De thematibus, lib. II, 6.

2) *Theophanes*, Chronographia. Ed. De Boor, p. 486, 496.

qu'elle fut hors d'état de renforcer l'hellénisme en Macédoine.

La résurrection de l'Etat bulgare en Macédoine vers la fin du XIIe s. eut des conséquences encore plus négatives pour l'élément grec en Macédoine. Sous le tsar bulgare Kaloïan (1197—1207), une grande partie de la Macédoine fut incorporée à l'Etat bulgare. Constantinople tomba entre les mains des Latins et Salonique devint la capitale du royaume de Boniface de Montferrat. Sous Assen II (1218—1241), après la bataille de Klokotnitsa, Salonique tomba sous la souveraineté bulgare.

C'est vers le milieu du XIIIe s. seulement que l'élément grec de la Macédoine du sud put s'affirmer et même se renforcer. L'empire latin de Constantinople est à sa fin. En 1261 le second empire grec de Constantinople est ressuscité. Quelques années avant, la Macédoine tomba au pouvoir des Grecs. La population grecque étant bien diminuée dans cette province, les empereurs y envoyèrent de fortes garnisons dans les forteresses et colonisèrent certaines localités par des Grecs. Ainsi la petite ville de Melnik qui au XIe s. était encore peuplée de Bulgares[1]), possédait une colonie grecque. Ses habitants se vantaient en 1246 d'être des Grecs purs, venus de Philippopoli[2]). Les murs de Serrès furent restaurés et les villages avoisinants reçurent des colons grecs pour assurer la possession de la ville exposée toujours à l'envahissement de la population rurale bulgare. Cette colonie grecque a su se maintenir jusqu'à nos jours, répartie dans cinq villages qui portent cependant des noms bulgares et turcs: Veznik, Dovichta, Topoliani, Soubach-Keuy, Sarmoussakly. Ces Grecs sont connus sous le nom de « Darnakides », du nom « dari » pour « tora » (maintenant)

---

[1]) Cedrenus. Ed. Bonnæ, II, p. 460.

[2]) *Ἡμεῖς δὲ πάντες ἐκ Φιλιππούπολεως ὁρμώμεθα, καθαροὶ τὸ γένος Ῥωμαῖοι. G. Acropolita.* Ed. Bonnæ, p. 82. Cette assertion est à moitié vraie, parce que dix ans plus tard, en 1255, à Melnik, éclata une insurrection bulgare sous la conduite du voïvode Dragota.

qu'ils ont coutume d'employer. L'ancienne colonie grecque du Pangée se vit ainsi renforcée par le voisinage de nouveaux conationaux. Sous le Paléologues, au XIII[e] et au XIV[e] s., on restaura les murs et les tours de Salonique, ainsi que toute la citadelle. On y bâtit de nouvelles églises et on restaura les anciennes.

L'hellénisme pendant l'époque turque.

La conquête turque de la Macédoine commença en 1371. Salonique tomba la dernière, en 1430, grâce à la trahison des moines grecs. La domination turque, longue de cinq siècles, ne prit fin qu'en 1912.

Les Turcs modifièrent totalement l'aspect ethnographique des villes et des points stratégiques. C'est pour cela que la population grecque, qui s'était entassée dans les villes, eut beaucoup à souffrir. Une partie des bourgeois fut emmenée en captivité, une autre fut obligée d'embrasser l'islam; une minorité seulement, sauvée des massacres, continua à y habiter. Salonique, Serrès, Drama, Doïran, Démir-Hissar, Verria, Cavalla, etc. reçurent une grande quantité de colons turcs et impliquèrent à ces centres un cachet turc. Enidjé-Vardar fut à nouveau bâtie par les Turcs qui s'y établirent. De grandes colonies rurales turques y furent formées telles que celles de Cavalla, Koukouch, Doïran, Bechik-Gheul, Kaïlar. La population rurale grecque du cours supérieur de la Bystritsa, de Castoria jusqu'à Grébéna, fut obligée d'embrasser le mahométisme. Ce dernier groupe excepté, avec le village de Lialovo, district de Nevrokop, qui conserva encore la langue grecque comme langue maternelle, tous les autres Grecs mahométans se fondèrent dans l'élément turc.

Cependant, ces pertes de Grecs en Macédoine du sud purent être compensées plus tard grâce à l'hellénisation d'éléments allogènes. Cela tient à la situation privilégiée

qu'on attribua au clergé grec en Turquie. En effet, lors de la prise de Constantinople en 1453, le patriarche œcuménique obtint le privilège d'être le représentant suprême des intérêts spirituels des populations chrétiennes en Turquie. Les Turcs divisaient la population d'après sa religion : mahométans et chrétiens. Ces derniers, sans distinction de nationalités, étaient connus sous le nom de «raïas» (soumis, troupeau) ou «ghiaour» (infidèles) ou bien «Ouroum» (Grec, chrétien ressortissant à l'église grecque). Il était extrêmement rare qu'on désignât le vrai nom de la nationalité : bulgare, turc, grec, serbe, albanais.

La Macédoine du sud-est, de Verria à Cavalla, entrait directement dans la circonscription de Constantinople, alors que celle du nord-ouest se trouvait sous la dépendance de l'archevêché d'Okhrida qui, quoique ayant conservé le nom et les traditions bulgares, était soumis au clergé supérieur grec. En 1557, la Macédoine du nord fut soumise au Patriarcat serbe d'Ipek, grâce au Grand vizir Mehmed Sokolovitch, un mahométan qui éleva au siège patriarcal serbe son frère, le chrétien Makarius. Mais, en 1766—67, les Grecs réussirent à persuader le gouvernement turc de supprimer l'archevêché bulgare d'Okhrida et le Patriarcat serbe d'Ipek et d'attribuer leurs éparchies directement à l'Eglise grecque de Constantinople. Ainsi, toute la Macédoine tombait dans les mains du clergé grec.

Dans ces conditions, les éléments chrétiens non grecs de Macédoine se trouvèrent soumis à un double joug : politique sous les Turcs et religieux sous les Grecs. Bulgares, Albanais et Koutso-Valaques devaient entendre la Parole divine en une langue incompréhensible, pour eux le grec, fréquenter les écoles, payer les hauts traitements des évêques et patriarches, construire des églises et des écoles, payer les instituteurs grecs, etc. Cela se pratiquait surtout dans les villes, où siégeaient des évêques grecs. L'hellénisme obtint le plus grand succès en Thessalie où il absorba tous les Bulgares et les Albanais, ainsi qu'une partie des Koutso-

Valaques; en Macédoine du sud, l'hellénisme prospéra surtout dans les villes, telles que Salonique, Verria, Castoria, Serrès et les localités à groupements ruraux grecs, tels que la Chalcidique, le Pangée, le Roumlouk, etc.

Salonique est considérée comme le centre le plus important de l'hellénisme en Macédoine. Cependant, par sa population, c'est plutôt une ville israélite ou cosmopolite que grecque. Dans les derniers siècles, la majorité de la population salonicenne était toujours israélite; en deuxième lieu venaient les Turcs et en troisième les Grecs, les Bulgares, etc. En 1912, Salonique comptait 130,000 personnes dont: 64,000 Israélites, 25,000 Turcs, 22,000 Grecs, 10,000 Bulgares, 9000 divers (Koutso-Valaques, Albanais, Tsiganes, etc.). De plus, l'élément grec était de formation récente, comprenant aussi les Bulgares et les Koutso-Valaques refondus. Les paysans bulgares des environs immédiats, qui s'établissaient dans la ville, devenaient Grecs dans l'espace de deux ou trois générations. Privés d'églises et d'écoles nationales, ces paysans étaient obligés de se joindre à la seule communauté chrétienne existante, la grecque. A ce propos, les notes de l'écrivain serbe Ghérassime Zélitch, qui passa par Salonique en 1784, sont à relever: « A Salonique, dit-il, les Grecs sont mêlés à la nation bulgare de telle sorte qu'on ne sait pas qui est Grec et qui Bulgare. On y parle le grec et le bulgare et surtout le turc »[1]).

Par le Hatti-Houmaïoun de 1856, le sultan consacra le droit de nationalité dans ses Etats. C'est depuis lors qu'à Salonique aussi le sentiment national bulgare se ressaisit. La constitution d'une communauté religieuse bulgare, l'ouverture d'écoles et d'églises bulgares formèrent un obstacle sérieux à la grécisation ultérieure. L'hellénisme ne pouvait donc plus songer à de nouvelles recrues; il dût se borner à consolider les positions acquises et à raffermir la conscience grecque d'une population hésitante encore dans son sentiment national.

---

[1]) Vie de Ghérassime Zélitch. Belgrade 1897, vol. I, p. 111 (en serbe).

La propagande grecque intensifia ses efforts surtout après la constitution, en 1870, d'une Eglise autonome bulgare et la formation, en 1878, d'une principauté bulgare. A part les huit écoles primaires, les Grecs possédaient à Salonique, avant les guerres balkaniques, deux gymnases, l'un de garçons et l'autre de jeunes filles, et une école de commerce, celle de Marasli (un Bulgare grécisé), fréquentées par 2000 élèves. La ville est entourée de villages bulgares qui, près de Galik, descendent vers les rivages de la mer. Dans ce cercle bulgare, la culture grecque et le voisinage de la ville implantèrent fortement le grécisme seulement dans les quelques villages suivants: Kolakia, Kapoudjilar, Baldja, Drémiglava, Gvozdévo (Ghuvezna). A part Kolakia, où depuis longtemps une colonie grecque vivait, les autres villages n'ont que des Bulgares grécisés. Leur grécisation eut lieu il y a deux générations environ; les vieillards de ces villages savent encore le bulgare. Il y a 40 ans, dans les mariages on chantait les chants de cérémonie bulgares. Une partie de la ville Lagadina, siège de district, est en train également d'être grécisée. Entre Salonique et la véritable Chalcidique se trouve la petite ville bulgare de Païzanovo, appelée par les Turcs Kiretch-Keuy, par les Grecs Asvesto-Horion ou Néohori. La grécisation de cette ville touche à sa fin, malgré que sa population soit bilingue. De là, au sud et à l'est jusqu'à la mer et au lac Tachynos, s'étendent les villages grecs de la Chalcidique et de Nigrita. Tout ce coin est peuplé seulement de Grecs et de Turcs, à l'exception de la presqu'île du Mont Athos où vivent aussi d'autres nationalités: Russes, Bulgares, en tout 10,200 personnes[1]).

[1]) En 1912, la République monacale du Mont Athos comptait:

3615	moines russes	18	moines serbes
3207	» grecs	52	» géorgiens
340	» bulgares	180	novices de différentes nationalités
288	» valaques	2500	ouvriers bulgares et grecs.

En tout 10,200 personnes.

Une partie des « moines grecs » (3207) sont Bulgares d'origine, mais vivant dans des monastères grecs, ils sont considérés comme Grecs.

Qu'il y ait eu dans le passé encore des Bulgares en Chalcidique, l'écrivain grec Athanase Stagiorites, né dans ces parages, le témoigne. Il fait ressortir à cet égard le fait suivant: « . . . . Il résulte de ce qui précède qu'il y a eu ici aussi une population bulgare, qui fut obligée par l'Eglise et par les circonstances locales de se gréciser, parce qu'elle n'avait ni prêtres, ni livres en sa propre langue »[1]).

Dans la Macédoine du sud-est, les Grecs ont deux centres urbains plus importants: Serrès et Cavalla et le groupe rural de Pangée, autour de la bourgade de Pravichta. Ici, l'élément grec, comme nous l'avons déjà dit, date de l'antiquité. Au XIXe s. il se renforça au détriment des Bulgares, Koutso-Valaques et Gagaouzes pour deux raisons. En 1821, lors de l'insurrection grecque, les autorités turques pillèrent les villages grecs de la Chalcidique, massacrèrent une partie de la population et chassèrent l'autre. Les refugiés s'établirent dans des endroits plus sûrs, à Salonique, Serrès, Cavalla, et renforcèrent ainsi l'ancien noyau grec. Serrès les attirait particulièrement, étant une ville de commerce riche, centre de l'industrie du tabac et du coton, d'une foire célèbre où se donnaient rendez-vous les commerçants des pays balkaniques, d'Allemagne et d'Autriche. Grâce à de riches commerçants grecs et à la société grecque de propagande (Syllogue), on ouvrit à Serrès plus d'écoles grecques et on y intensifia la propagation de l'hellénisme parmi la population allogène de la ville et du département. Dans l'espace de quelques décades, les Grecs réussirent à helléniser la plus grande partie de la population urbaine bulgare qui formait, jusqu'au commencement du XIXe s., si non la majorité, du moins la moitié de la population chrétienne, comme on peut s'en rendre compte d'après le « Recueil des actes de l'Evêché grecs de Serrès ». Les Koutso-Valaques

[1]) *'Αθανασίου τοῦ Σταγειρίτου, 'Ηπειροτικά. 'Εν Βιέννῃ τῆς Αὐστρίας,* 1819, p. 352.

furent hellénisés plus facilement encore que les Bulgares. En 1839, leur nombre était encore considérable; aujourd'hui, à Serrès, ils se comptent sur les doigts.

La propagande grecque s'intensifia surtout depuis que les Bulgares élevèrent la voix pour obtenir leur Eglise nationale indépendante et depuis la formation, en 1878, de la principauté bulgare. Pour s'attirer le soutien des Turcs, les Grecs font valoir que les Bulgares, en leur qualité de Slaves, sont les instruments des Russes, ennemis de l'Empire ottoman [1]). L'évêque grec de Serrès, Grégoire, dans une lettre adressée au patriarche en date du 23 juin 1878, faisait part à son chef de ses craintes et de ses projets:

« Ayant réfléchi sur les effets de cette chasse enragée que le *panslavisme* dévorant donne en ces heures critiques à l'hellénisme, à la suite de je ne sais quels décrets divins, surtout en ce qui concerne ces régions-ci . . . , ce m'est un devoir sacré d'intervenir autant que mes forces le permettent pour organiser la défense de nos droits nationaux. Et comme un des moyens les plus rationnels de nature à garantir le salut de notre race c'est, à n'en pas douter, la création *d'écoles* et la diffusion de la *littérature grecque*, surtout parmi les Hellènes *bulgarophones* de la Macédoine, je me suis appliqué, comme de juste, à l'étude de cette question importante entre toutes. Par malheur, cependant, les temps troublés et des embarras financiers m'ont empêché de faire quoi que ce fût dans ce sens jusqu'ici. Et ce qui m'attriste le plus, c'est que nos établissements scolaires à Serrès, si florissants jadis, donnent à peine signe de vie aujourd'hui. Les causes de ce lamentable état de choses sont exposées dans le document ci-inclus que je soumets à Votre-Sainteté avec la prière de contribuer de votre part, par les moyens que vous trouverez opportuns, au relèvement des établisse-

---

[1]) *Parthénius*, Journal de pérégrination et de voyage en Russie, Moldavie, Turquie et la Terre Sainte. Moscou 1856, 2e édit., vol. II, p. 69 (en russe).

ments scolaires de la ville la plus hellène, le cœur de toute la Macédoine, la ville de Serrès »[1]).

Turcs et Grecs ont de tout temps été d'intelligence dans la question nationale bulgare. Déjà, le 10 mars 1885, les Grecs de Serrès avaient remis au Grand vizir une requête où ils déclaraient que, si le gouvernement turc permettait l'installation d'évêques bulgares en Macédoine « l'existence de l'Eglise orthodoxe en serait sérieusement menacée, » de même que « la tranquillité et l'ordre dans l'Empire en seraient gravement ébranlés ».

Cette thèse a été développée aussi, du côté grec, au sein du parlement ottoman en séance du 17 janvier 1909. Le député Traïan Nali, un Albanais hellénisé, à qui la réalité macédonienne et la force de l'élément bulgare ne laissaient pas de déplaire, s'est exprimé à ce sujet comme suit: « L'Exarchat bulgare s'est employé à étendre son influence religieuse tout d'abord sur la Macédoine, à mettre ainsi sous sa juridiction les populations chrétiennes, soumises à la Turquie, lesquelles n'ont cessé de se trouver depuis les temps les plus anciens sous l'autorité du Partiarcat, et à anéantir de la sorte l'influence religieuse de celui-ci, ainsi que, indirectement, la puissance politique de la Turquie. Les hommes politiques discernaient très bien ces visées du panslavisme, mais continuaient toujours à s'en tenir à la politique du « divide et impera », qui était faite pour servir leurs intérêts particuliers . . . . Et voici comment, grâce à cette attitude de nos hommes d'Etat, les panslavistes dont le centre était à Moscou, commencent à envoyer secrètement dans le vilayet d'Andrinople et en Macédoine des agents avec mission d'éveiller et d'attiser dans la masse du peuple ottoman des sentiments bulgares et panslavistes. Il ne faut pas oublier, au surplus, que la population bulgare de la Macédoine est de race slave et qu'une Bulgarie forte était la garantie du triomphe du panslavisme. Pour la dif-

---

[1]) *Ghéorghieff et Chichkoff,* Les Bulgares dans la plaine de Serrès, Philippopoli 1918, p. 14.

fusion des sentiments bulgares et panslavistes parmi la population du vilayet d'Andrinople et de la Macédoine, les panslavistes estimaient nécessaire l'affaiblissement du Patriarcat grec de Constantinople. Les agents politiques russes, qui étaient les meilleurs agents de transmission des idées panslavistes, ont eu pour tâche constante de protéger l'Exarchat bulgare auprès du gouvernement turc et d'obtenir de la Sublime-Porte un nombre aussi grand que possible de bérats d'évêques bulgares pour la Macédoine et le vilayet d'Andrinople. La Sublime-Porte a octroyé successivement des bérats, nommant des évêques bulgares dans les vilayets de Salonique, Scopié, Bytolia et Andrinople. Elle est devenue ainsi cause de l'expansion du panslavisme. Mais l'organisation panslaviste, qui devait réaliser les clauses du traité de San-Stéfano, s'est heurtée sur son chemin au Patriarcat de Constantinople, qui était l'adversaire naturel de cette organisation, plus que ne l'était le gouvernement despotique turc. Le Patriarcat se prévalant des droits et prérogatives dont il jouissait dès l'époque byzantine, droits et prérogatives maintenus et confirmés par le conquérant, le sultan Mahomet II, et sachant, d'autre part, que l'intégrité de l'Empire était la condition même de l'existence de l'Eglise, n'a point cessé de protester contre la propagande panslaviste. Malheureusement, il ne put amener le gouvernement despotique à reconnaître la justesse de ses vues. Les doléances du Patriarcat étaient fondées, car il y allait de son existence et de celle de l'Etat même, dont les destinées se confondaient. Il était naturel dans ces conditions que, si le panslavisme, notre ennemi et rival, enregistrait de nouveaux succès comme il en a réellement enregistré en Macédoine et dans le vilayet d'Andrinople, l'Etat turc allait s'en trouver affaibli au même titre que le Patriarcat.» Sur le même ton insidieux a parlé un autre député grec, Karolidi, au sujet du mouvement religieux et insurrectionel bulgare, et c'est le député turc Rahmi-bey qui a dû leur dire, à tous deux, la vérité . . .

Après tant d'efforts et de sacrifices pécuniaires, les Grecs firent en réalité beaucoup pour leur cause à Serrès. Les Bulgares, qui environ un siècle auparavant habitaient la partie ancienne de la ville, au Varoch, furent hellénisés, ainsi que presque tous les Koutso-Valaques. Seuls les quartiers extérieurs tels que Gorna et Dolna Kamenitsa et le quartier d'Arabadji restèrent bulgares. La guerre balkanique de 1912 les trouva Bulgares, avec des écoles primaires, une école primaire supérieure et une école normale, Cependant les succès de l'hellénisation en dehors de la ville de Serrès, c'est-à-dire dans le département, furent limités en cela, que quelques villages bulgares restèrent encore sous le giron du Patriarcat grec et qu'on laissa intacts les cinq villages purement grecs aux environs de la ville: le reste de la population chrétienne était bulgare, comme le reconnaissent les Grecs eux-mêmes dans une série de leurs documents, secrets ou ostensibles[1]).

Le groupe grec du Pangée est le plus considérable en Macédoine sud-est. Il occupe l'espace, limité au nord par le fleuve Dramatitsa, à l'ouest par le lac de Tachynos, au sud par la mer Egée, à l'est par le marais de Pravichta, et au centre le Mont Pangée. Les Grecs habitent dans 23 villages grecs purs et dans 16 mixtes, se rattachant administrativement aux districts de Zikhna et Pravichta. Une partie de ces villages grecs avaient auparavant une population bulgare et gagaouze, actuellement hellénisée. Quelques-uns parmi eux ont conservé des quartiers bulgares; les noms même de ces villages témoignent de leur ancienne population bulgare: Lokvitsa, Zdravik, Radolivo,

---

[1]) *M. Γεδεών, Ἔγγραφα πατριαρχικὰ καὶ συνοδικὰ περὶ τοῦ Βουλγαρικοῦ ζητήματος. Ἐν Κωνσταντινουπόλει* 1908, p. 484, 488, 507, 508, etc. — Les rapports de A. Saktouris, consul de Grèce, à Serrès, au Ministre des Affaires étrangères à Athènes, de 1909. — La liste des villages bulgares du diocèse de Serrès en 1915 envoyée au ministère des Affaires étrangères à Athènes par le métropolite de Serrès, Apostolos. *Cf. Ghéorghieff et Chichkoff,* Les Bulgares dans la plaine de Serrès, passim. — *J. Ivanoff,* La région de Cavalla. Berne 1918, p. 32 à 34, 70 à 76.

Voltchichta, Kormichta, Vitatchichta, Mochtian, Pravichta, Tchista, etc.

Cavalla comptait à la veille de la guerre balkanique 9000 personnes de population grecque. Le reste, plus de la moitié, était composé de Turcs, Israélites et Bulgares. Dans le district de Cavalla il n'y a aucun village grec. Ces villages sont principalement turcs et quelques-uns bulgares-mahométans. Il y a cent ans, Cavalla était une petite ville de 3000 habitants presque tous turcs, comme l'atteste le consul français de Salonique, Félix de Beaujour[1]). Dans un rapport du vice-consul de Grèce à Cavalla, du 2 avril 1906, au Ministre des Affaires étrangères à Athènes, on lit: « La population compacte et florissante de Cavalla qui s'élève à plus de 10,000 personnes[2]) . . . . Toutefois, les Bulgares s'opiniâtrent indubitablement à préparer le terrain pour leur œuvre nationale à Cavalla. D'après les renseignements puisés à bonne source, les Bulgares demeurant ici sont au nombre de 1000 environ. Cette évaluation est aussi reconnue comme exacte par le vicaire général qui a surveillé de près le dernier recensement des habitants et avec le concours duquel on a réussi, *à prix d'argent et par d'autres moyens*, à ne faire inscrire comme Bulgares que 212 personnes dans le tableau statistique »[3]).

Dans le district de *Drama* il y a des Grecs dans les villages de: Tchataldja, Doxat et Edirnédjik. La ville de Drama, qui est pour ainsi dire turque, comptait en 1912, 2000 Grecs à peine, dont la plupart étaient d'origine Koutso-Valaques. Les villages bulgares de Drama et ceux du district de Zikhna étaient le point de mire de la propagande grecque pendant les dernières décades. A cela travaillaient notamment le métropolite grec de Drama et le vice-consulat

---

[1]) « La petite ville de la Cavale, peuplée, comme celle de Prava (-Pravichta), de deux à trois mille habitants, presque tous Turks. » Voyage militaire dans l'empire ottomane. Paris 1829, vol. I, p. 230.

[2]) Le vice-consul pensait à la population grecque.

[3]) *J. Ivanoff*, Les Bulgares devant le Congrès de la paix, 2e édit., p. 233.

grec de Cavalla. Ils avaient réussi à maintenir sous le pouvoir du Patriarcat grec quelques villages, d'y ouvrir des écoles grecques, par exemple, dans les grands villages bulgares de Prossotchani, Vissotchani, Alistrat et autres. Les documents officiels grecs devenus propriété de la science ces dernières années, témoignent de la façon la plus convaincante de la force et de la faiblesse de l'hellénisme de ces parages. Nous lisons entre autres, dans le rapport du métropolite grec de Drama, Chrysostomos, du 25 août 1902, au patriarche de Constantinople:

« Les bulgarisants font littéralement rage dans le secteur situé au nord de Drama, aux environs du Mont Orbèle, secteur qui part de Zirnovo et de Gorno-Brodi, diocèse de Nevrokop, suit le défilé de Gurédjik et s'étend sur toute la ligne de Volak et Plevna à Prossotchani et Vissotchani, bourgs sis à une heure de Drama. Dans toute cette zone, *le bulgare est la langue de la population* » (*Καθ' ὅλον τὸ τμῆμα τοῦτο γλῶσσα τοῦ λαοῦ εἶνε ἡ Βουλγαρική*)[1]. Quant au secteur de Zikhna, le même métropolite écrivait au patriarche en date du 28 septembre 1902: « . . . . . Il m'a été impossible de répondre aussitôt car je me hâtais de faire une petite tournée dans certaines communes *toutes bulgarophones du rayon de Zikhna* . . . . Nous rencontrons heureusement un fort soutien dans les communes, chez les beys et les agas turcs, qui haïssent et poursuivent les bulgarisants »[2].

Quant aux Grecs du district de Sary-Chaban, à l'est de Cavalla, le même vice-consul informait confidentiellement son ministre: « Nous ne trouverons comme Grecs déclarés dans le district que *12 familles purement grecques* »[3].

Les Grecs de *Melnik*[4]), dans la Macédoine orientale, forment un îlot absolument isolé parmi la population bul-

---

[1]) *J. Ivanoff*, Les Bulgares devant le Congrès de la paix, 2e édit., p. 228.

[2]) Ibidem, p. 230, 231.

[3]) Ibidem, p. 235.

[4]) V. plus haut, p. 19.

gare. Ils habitent la bourgade de Melnik, au nombre de 2310 personnes. Tout le district de ce nom est peuplé de Bulgares et, en partie, de Turcs.

Ce n'était pas seulement par l'œuvre ecclésiastique et scolaire que les Grecs propageaient l'hellénisme dans ces parages. Ils eurent recours aussi à des *moyens de terrorisme.* Dans ce but, une organisation secrète fut fondée: « La défense grecque de la Macédoine orientale » (*Ἑλληνικὰ Ἄμυνα Ἀνατολικῆς Μακεδονίας*). A l'art. 58 des statuts de l'organisation de Serrès on peut lire entre autres: « C'est un fait connu que, grâce aux bandes armées grecques, l'esprit national s'est ragaillardi et l'idée nationale s'est régénérée dans la région de Serrès. Ce sont également ces bandes armées qui ont endigué le torrent bulgare ». A l'art. 65 on lit: « Le voïvode, conjointement avec la commission, désignera les jeunes gens de chaque village, qui seront envoyés dans la Grèce libre pour apprendre le maniement des armes . . . Pour ce qui est de l'envoi de jeunes gens originaires des villages de langue bulgare, le voïvode statuera après entente à ce sujet avec l'autorité centrale ». A l'art. 71: « . . . . Pour le triomphe de l'hellénisme, il faudrait faire oublier à *ces villages leur langue et étouffer le sentiment bulgare de leurs habitants* », *etc.*

Puis, de la réglementation, les Grecs ont passé aux actes, à des assassinats de Bulgares. Le vice-consul grec de Cavalla, très content, s'empressait d'en avertir son ministre. Le 1er octobre 1906, il rapportait: « . . . A Volak (district de Drama) les nôtres ont repris courage et se sont adonnés à des actes violentes de vengeance, comme de juste, de sorte qu'aujourd'hui les Bulgares sont épouvantés, car ils ont eu six victimes, dont l'une est le chef de la commune »[1]). Le ministre Skouzès, par dépêche secrète, reçue le 17 juillet 1907, avertissait le vice-consulat grec de Cavalla: « Nous apprenons que de nouveaux assassinats de Bulgares ont eu

---

[1]) *J. Ivanoff,* Les Bulgares devant le Congrès de la paix, 2e édit., p. 255.

lieu . . . Nous devons nous rendre compte que l'Angleterre s'indispose de jour en jour davantage contre nous, à cause des actes que les nôtres commettent dans le rayon de Drama »[1]). Par une dépêche secrète, reçue le 21 novembre 1907, le même ministre avertissait le vice-consulat grec de Cavalla: « L'officier anglais de la gendarmerie à Drama[2]) nous a communiqué que le 10 octobre le Grec Armène Kouptcho a été pendu pour complicité dans l'assassinat d'un Bulgare. Avant que le verdict fût prononcé, il fut visité par le prêtre grec et a fait une dernière déclaration au colonel, commandant la section de la gendarmerie à Drama, déclaration d'après laquelle il accuse le *métropolite grec*, qui dernièrement a été éloigné de Drama. Il a déclaré avoir reçu des instructions de la part du métropolite qui l'a payé, ainsi que son complice dans l'assassinat »[3]). La complicité du chef de l'Eglise grecque dans l'assassinat ayant été également constatée par les copies de la correspondance de ce dernier, saisies par les autorités turques, le vice-consul grec de Cavalla, N. Suidas, par dépêche secrète, du 14 août 1907, communiquait à son ministre: « Nous faisons des démarches pour arriver à faire restituer secrètement les copies du métropolite et pour les remplacer par d'autres similaires qui ne puissent pas les compromettre...»[4]).

Le groupe grec de la Bystritsa et du Roumlouk comprend la vallée de la Bystritsa moyenne et inférieure, limitée au sud par la Thessalie, au nord par une ligne allant de Salonique à Castoria. Alors que la population grecque de la Macédoine orientale est coupée du nœud principal de la masse grecque et a toutes les particularités d'une colonie isolée, les Grecs de la Bystritsa forment la suite ininter-

---

[1]) *J. Ivanoff*, Les Bulgares devant le Congrès de la paix, 2e édit., p. 236.

[2]) Lors de l'application des réformes en Turquie, les instructeurs anglais avaient le secteur de Drama.

[3]) *J. Ivanoff*, Les Bulgares devant le Congrès de la paix, 2e édit., p. 236.

[4]) Ibidem, p. 237.

rompue de l'élément grec de la Thessalie. Aux XIVe et XVe s., l'élément bulgare peu nombreux de la Thessalie se maintenait encore. Pendant la domination turque il dut céder devant l'invasion de l'hellénisme. Ce dernier couvrit encore la vallée de Bystritsa. Les vieilles colonies grecques des villes de Verria et de Castoria contribuèrent à ce succès, de même que le petit groupe rural du Roumlouk, aux environs de Ghida et Klidi.

L'hellénisme envahissant reçut un coup sensible en 1821, au temps de l'insurrection grecque. Entre autres, la ville florissante de Négouch (Niagousta), entre Vodéna et Verria, souffrit particulièrement: la ville fut incendiée et ses habitants dispersés. Un autre obstacle à la poussée grecque vers le nord fut le grand groupement turc de Sary-Gheul qui tenait depuis le lac d'Ostrovo jusqu'à la Bystritsa moyenne. Un troisième obstacle furent les villages-fermes bulgares au nord-est de Verria dont la terre appartenait aux beys turcs. Ces beys défendaient les paysans contre la propagande grecque. La région bulgare de Castoria se montra particulièrement tenace. En dépit de l'influence du clergé et des écoles grecs et malgré la colonie grecque de la ville de Castoria, la population rurale est restée jusqu'à nos jours fidèle à ses traditions et à sa langue maternelle, représentant un des dialectes les plus anciens de la langue bulgare.

La frontière nord de l'élément grec, entre Salonique et Castoria, avant la guerre balkanique de 1912, était la suivante: De l'embouchure du Vardar elle suivait son affluent Kara-Azmak jusqu'au grand marais de Enidjé-Vardar, puis elle tournait au sud vers la ville de Verria. Toute cette région entre le marais de Enidjé-Vardar et la Bystritsa, est connue sous le nom de « Roumlouk » c'est-à-dire pays peuplé de Grecs (Ouroum). Au nord du Roumlouk, est située la région des agglomérations bulgares, connue sous le nom de « Voulgarokhor », c'est-à-dire pays peuplé de Bulgares. La ville de Négouch avait déjà une population

bilingue gréco-bulgare. En quittant la ville de Verria, dont la population chrétienne était grecque et koutso-valaque, la ligne suivait au sud le cours d'eau de la Bystritsa, puis quittait la rivière pour se diriger à l'ouest vers la ville de Kojani et au nord jusqu'au lac de Castoria. A partir de ce point, prenant une direction sud-ouest, elle aboutit au Mont Gramos où se touchent quatre éléments: Bulgares, Albanais, Grecs et Koutso-Valaques.

Au nord de cette ligne l'élément grec n'existe pas. Les soi-disant « Hellènes » des villes de Vodéna et de Florina sont Bulgares de race et de langue maternelle. A l'époque turque, une partie de leurs habitants se trouvaient encore sous la dépendance ecclésiastique grecque et étaient obligés de fréquenter les écoles grecques. Les Grecs les faisaient passer officiellement pour des « Hellènes ». A Monastir (Bytolia) même, il n'y a que sept familles purement grecques, toutes immigrées de la Grèce et de l'Epire.[1]) Tous les autres «Hellènes» de Monastir sont des Koutso-Valaques et des Bulgares reconnaissant la juridiction spirituelle du Patriarcat grec. Avant le schisme religieux gréco-bulgare, les Grecs ne cachaient pas la vérité sur Monastir. Dans le très consciencieux ouvrage historico-géographique de P. Aravantinos, on lit ce qui suit: « *Pélagonie*, ancienne ville et région en Macédoine. Dans cette contrée, est située la ville nouvelle de *Bytolia*, appelée encore *Monastir* et peuplée de 20,000 habitants . . . Ses habitants chrétiens parlent principalement la langue bulgare. » (*οἱ χριστιανοὶ κάτοικοί της λαλοῦσι κυρίως τὴν Βουλγαρικὴν γλῶσσαν*)[2]). Au sujet de Négouch (Niagousta), on lit: « *Niagousta*, ville nouvelle en Macédoine, avec une population de 2000 familles de race

---

[1]) Démétrios Epaminondas, médecin; Georges Apostolidès, médecin; Aristotélis Perry, pharmacien; Démétrios Dimotchos, avocat; Chronis, boulanger; Georges Liondas, photographe; Georges Koundouradji, cordonnier.

[2]) *Χρονογραφία τῆς Ἠπείρου τῶν τε ὁμόρων ἑλληνικῶν καὶ ἰλλυρικῶν χωρῶν. Ἐν Ἀθήναις* 1856—57, II, 127.

bulgare (*φυλῆς Βουλγαρικῆς*), sous la dépendance administrative de Salonique[1]). »

Malgré que la presse grecque prenne toutes les précautions pour ne pas mentionner l'élément bulgare resté en Macédoine méridionale sous la domination grecque, la vérité échappe quelquefois et se fait jour, telles par exemple les publications de P. Dékasos sur la situation agraire et économique de la Macédoine grecque. L'auteur, chef de l'agriculture auprès du Gouverneur général de la Macédoine en 1913, affirme que la population du district de Niagousta « se sert habituellement de la langue slavo-macédonienne » (*ὁμιλοῦσαι συνήθως τὴν σλαυομακεδονικὴν διάλεκτον*)[2]). Il énumère 17 villages du dit district, peuplés d'« Hellènes » de langue slave. Et, malgré sa méthode de compter les Bulgares patriarchistes comme des Hellènes, l'auteur trouve 15,211 Bulgares (*Βούλγαροι*) dans le district de *Florina*, 7000 Hellènes et Bulgares dans le district de *Vodéna* et 6770 Bulgares dans le district de *Karadjova*, au nord de Vodéna[3]). Dékasos reconnaît de même que dans « les villages grecs au sud de la plaine de Salonique, appelés Roumlouk, la population est moins dense que dans les villages du nord qui sont de *langue slave*[4]). »

Les Grecs, ceux de langue maternelle et conscience nationale grecques, habitaient en 1912 dans les districts suivants (plus de 1000 personnes) de la Macédoine géographique: Salonique, Lagadina, Cassandra (Chalcidique), Mont Athos, Verria, Katérina, Melnik, Serrès, Zikhna, Drama, Cavalla, Pravichta, Castoria, Anassélitsa, Kaïlar, Kojani, Grébéna, Serfidjé. Les Grecs formaient la majorité

---

[1]) Ibidem, II, 116.

[2]) *Νιάουσα τῆς Μακεδονίας. Οἰκονομολογικὴ μελέτη τῆς γεωργίας, κτηνοτροφίας καὶ δασῶν τῆν περιφερείας ταύτης. Ἐν Ἀθήναις* 1913, p. 26.

[3]) *Αἱ γεωργικαὶ σχέσεις τῆς Μακεδονίας. Ἐν Ἀθήναις* 1914, p. 89, 96, 100, 101.

[4]) Ibidem, p. 41.

de la population seulement dans cinq districts: Cassandra, Katérina, Anassélitsa, Grébéna et Serfidjé.

Charles Vellay, dans son livre sur l'Irrédentisme hellénique, basé sur des documentations grecques et défendant les intérêts grecs, trace la ligne de démarcation suivante entre Grecs et Bulgares en Macédoine[1]): « Au nord-est de Corytza, les rives des lacs d'Okhrida et de Prespa sont habitées par des populations bulgares, ainsi que toute la partie septentrionale du vilayet de Monastir. C'est donc au sud de cette agglomération slave que passe la frontière de l'hellénisme. En effet, depuis Monastir jusqu'à l'ancienne frontière hellénique, toutes les populations sont grecques, à l'exception de quelques groupements bulgares entre Florina et Castoria, et d'un fort îlot musulman dans le caza de Kaïlar. L'hellénisme se heurte encore au slavisme dans le caza de Guevghéli (dont le chef-lieu est cependant habité par des Grecs dans une proportion de 50 pour 100 de la population totale); il fléchit vers le sud jusqu'à peu de distance de Salonique, laissant le caza d'Avret-Hissar sous l'influence bulgare et musulmane, mais remonte bientôt vers le nord, par Langadas, Serrès, Démir-Hissar, villes au delà desquelles il ne pénètre plus dans les territoires bulgares que sous la forme d'îlots sporadiques, comme ceux de Startsovo, de Méléniko et de Papatsaïr. »

Statistique de la population grecque.

Le nombre des Grecs en Macédoine est évalué différemment, suivant le point de vue du statisticien. Ceux qui englobent dans l'élément grec tous les chrétiens (Bulgares, Koutso-Valaques, Albanais) soumis aux autorités ecclésiastiques grecques, donnent un chiffre plus élevé, telle la statistique de 1878 que les syllogues grecs présentèrent au Congrès de Berlin. D'après cette statistique[2]) la popula-

---

[1]) L'Irrédentisme hellénique. Paris 1913, p. 85 à 86.

[2]) Blue Book de 1877. Turkey, nº 31.

tion grecque des sandjaks de Salonique, Monastir, Serrès et Drama ascendait à 438,000 personnes. Les statistiques grecs récentes suivent la même méthode de considérer comme Grecs tous les Macédoniens se trouvant sous la dépendance religieuse du Patriarcat de Constantinople. De plus, pour enfler le nombre des Hellènes, presque toutes ces statistiques englobent dans la Macédoine l'île de Thasos et tout le sandjak de Serfidjé dont certains districts appartiennent à la Thessalie. La statistique de Nicolaïdès, de 1899, évalue les Grecs de Macédoine à 647,384 personnes, réparties comme suit:

Sandjak de Scopié	5,036	Grecs
Sandjak de Monastir	169,030	Orthodoxes, c'est-à-dire de sentiment grec
Sandjak de Serfidjé	71,230	Grecs
Sandjak de Salonique	232,621	Grecs
Sandjak de Serrès	124,247	Grecs
Sandjak de Drama	45,220	Grecs[1])
Total	647,384	Grecs et orthodoxes.

La statistique de Chalkiopoulos[2]) de 1913 évaluait les Grecs à 600,000, celle du «Messager d'Athènes[3])» de 1913 à 608,466, celle de Colocotronis[4]) de 1919 à 572,718, etc.

Dans la statistique officielle turque de 1905 pour les trois vilayets, le nombre des «patriarchistes» (-Grecs), y compris «une partie de Valaques et de Bulgares», monte à 627,962 personnes[5]).

Les statistiques des étrangers, basées sur le principe de nationalité, donnent un chiffre inférieur. En 1877, la statistique russe du prince Tcherkasky évaluait les Grecs de

---

[1]) *Cl. Nicolaïdès,* Macedonien. Berlin 1899, p. 25 à 28.

[2]) Cf. le journal *'Αθῆναι,* du 23 mars 1913.

[3]) Cf. le numéro du 2/15 février 1913.

[4]) *Colocotronis,* La Macédoine et l'hellénisme. Paris 1919, planche XXIII.

[5]) Publiée dans le journal turc de Salonique «Asr», numéros du 2 et 29 janvier 1905.

Macédoine à 124,250 personnes[1]). Le Serbe S. Verkovitch[2]), qui avait vécu plusieurs années en Macédoine, les chiffrait en 1889 à 212,994. Le Français G. Routier[3]) les évaluait en 1904 au nombre de 322,000. La statistique du Koutso-Valaque Const. Noe donnait en 1913 le chiffre de 193,000[4]). Le Tchèque Vladimir Sis[5]) indiquait pour l'année 1912 le chiffre de 204,367. La répartition des Grecs par districts est donnée plus bas, dans le tableau général statistique.

La population grecque en Macédoine vient en troisième lieu, après les Bulgares et les Turcs. Le protocole gréco-bulgare du 18/31 janvier 1912, fait en vue d'une collaboration des deux nationalités aux élections législatives en Turquie, en témoigne suffisamment. Les deux parties contractantes s'engageaient à agir d'accord pour l'élection, dans le vilayet de Monastir, de deux députés bulgares et un grec; dans le vilayet de Salonique, de trois députés bulgares et trois grecs; dans le vilayet de Cossovo (Scopié), où les Grecs présentent une minorité, ces derniers s'engageaient à soutenir les candidats bulgares, au nombre de deux. En d'autres mots, contre *sept* députés bulgares en Macédoine, les Grecs se réservaient le droit d'élire *quatre* députés grecs. Nous reviendrons sur ce protocole.

Après les guerres balkaniques de 1912/1913, bon nombre de Grecs, réfugiés de l'Asie-Mineure et de la Thrace, s'installèrent dans la Macédoine méridionale.

---

[1]) Documents pour l'étude de la Bulgarie. Bucarest 1877 (en russe).

[2]) Esquisse topographique et ethnographique de la Macédoine. Pétrograde 1889 (en russe).

[3]) La Macédoine et les Puissances. Paris 1904, p. 268.

[4]) Les Roumains Koutso-Valaques, Bucarest 1913, p. 41 à 46.

[5]) Mazedonien. Zürich 1918, p. 87.

III.

Les Bulgares.

Tandis que les Grecs occupent la zone méridionale de la Macédoine et forment des colonies isolées sur le littoral égéen, les Bulgares constituent la population prédominante de la Macédoine centrale et septentrionale. Contrairement aux Grecs, qui habitent plutôt les villes et s'adonnent au commerce, l'élément bulgare, robuste et sobre, se voue à l'agriculture et à l'élevage du bétail; il a été durant des siècles le vrai citoyen de la Macédoine.

Etablissement des Slaves en Macédoine.

Les Slaves qui reçurent plus tard le nom politique et national de Bulgares, immigrèrent en Macédoine au cours des VIe et VIIe s. de notre ère. C'est la dernière grande vague de la migration des peuples, qui couvrit toute l'Europe et lui donna une nouvelle physionomie ethnique. Un bref exposé de l'établissement des Slaves dans la péninsule balkanique nous fera mieux comprendre la base ethnologique du problème macédonien, devenu si compliqué par suite de l'immixtion de la politique.

La migration des peuples dans la péninsule balkanique commença au IVe s. de notre ère. Les Visigoths furent les premiers qui, en 376, menacés par la pression des Huns, cherchèrent hospitalité en Byzance, hospitalité qui leur fut accordée. Mais dès l'année suivante, ces hôtes paisibles au début, s'insurgèrent contre Byzance et battirent complète-

ment, en 378, l'armée impériale, près d'Andrinople, où l'empereur Valens trouva la mort. En 402, après avoir saccagé les provinces balkaniques, les Visigoths se dirigèrent vers la partie occidentale de l'empire romain, en vue de nouveaux pillages.

Avant même d'avoir eu le temps de se ressaisir, un nouveau danger menaça ces provinces. En effet, en 441, le terrible chef des Huns, Attila, traversa le Danube et se livra, avec ses hordes, pendant cinq ans, au pillage et aux incendies, réduisant en ruines les terres balkaniques, tuant ses habitants ou les emmenant en captivité. En 446, Attila partit avec ses armées pour l'Europe occidentale. Trente ans après, les Ostrogoths, naguère esclaves d'Attila, traversèrent à leur tour le Danube pour piller ce qui restait. Toutefois, mécontents de Byzance appauvrie, les Ostrogoths la quittèrent en 489 et partirent pour l'Italie.

Les terres au nord du Danube, qui avaient été délaissées par les Huns et par les tribus germaniques furent occupées vers la fin du Ve s. par les Slaves. Leurs voisins de l'est, sur les rives nord de la mer Noire, étaient les Bulgares, appelés en aide contre les Ostrogoths, par l'empereur Zénon, en 482, Les Slaves entrent dans l'histoire sous leur nom propre seulement au cours du VIe siècle, c'est-à-dire au moment où ils commencent à attaquer les provinces byzantines.

Durant les VIe et VIIe s., Byzance devient de nouveau le point de mire des invasions des peuples. Les guerres en Italie, en Perse, les calamités naturelles, telles que tremblements de terre désastreux, la peste, la famine, les révoltes et les séditions dans la capitale, étaient suivis d'incursions des peuples du nord. L'empire d'Orient se trouvant à l'extrémité, on commença, en 507, la construction du « mur Anastasien » qui allait de la mer Noire jusqu'à la Propondite (mer de Marmara) et qui était destiné à protéger la capitale contre les barbares. L'empereur Justinien I (527—565) fit restaurer et bâtir de nouveau sur la rive droite du Danube plus de quatre-vingts

forteresses et tours de défense. Malgré ces précautions, la péninsule restait encore ouverte aux attaques et aux incursions des peuples du nord: les Avares, les Bulgares et les Slaves.

Les incursions se faisaient d'abord dans le but de piller et d'emmener des esclaves; c'est plus tard seulement que les Bulgares et les Slaves résolurent de s'établir définitivement dans les provinces dépeuplées de Byzance. Nous avons rapporté à ce sujet, page 17, le témoignage du contemporain byzantin Procope. Un autre contemporain, le chroniqueur syrien Jean d'Ephèse, raconte ce qui suit: « La troisième année de la mort de Justin et pendant le règne du victorieux empereur Tibère[1]), le maudit peuple des Slaves fit son apparition et occupa toute l'Hellade, les environs de Salonique et toute la Thessalie. Les Slaves s'emparèrent de plusieurs villes et forteresses, devastèrent et pillèrent le pays, en mettant tout à feu et à sang. Ils y dominèrent en maîtres, absolument indépendants, tout comme s'ils étaient chez eux. Cela dura quatre ans, pendant que l'empereur faisait la guerre aux Perses. Les Slaves disposèrent du pays tant qu'ils n'en furent pas chassés de Dieu. Leurs pillages s'étendirent jusqu'aux murs extérieurs de Constantinople et tous les troupeaux de l'empereur tombèrent entre leurs mains. Jusqu'aujourd'hui même, ils habitent, sans peur et sans souci, les provinces romaines où ils s'adonnent au pillage, à l'assassinat et aux incendies. Ils sont devenus riches, ils ont de l'or et de l'argent, possèdent des troupeaux de chevaux et une grande quantité d'armes. Ils ont appris à combattre mieux que les Romains[2]). »

---

[1]) De 578 à 582.

[1]) *Johannes von Ephesus*, Kirchengeschichte. Aus dem Syrischen von Schönfelder. München 1862, p. 255. — *D. A. Khvolson*, Informations d'Ibn-Dasta sur les Slaves et les Russes. Pétrograde 1869, p. 137 (en russe). — Meilleure traduction dans *L. Niederlé*, Antiquités slaves, vol. II, p. 207 (en tchèque).

A la fin du Ve et au commencement du VIe s. les futurs Slaves du sud formaient deux grands groupes: le groupe occidental et le groupe oriental. Le premier occupait le Danube moyen, la Pannonie d'autrefois, la Hongrie occidentale actuelle; le second, le nord du bas Danube, la Dacie d'autrefois, depuis la Theiss jusqu'aux bouches du Danube, c'est-à-dire la Roumanie de nos jours. Le groupe occidental (pannonien) tomba au milieu du VIe s. au pouvoir des Avares, le groupe oriental (dacien) demeura libre et indépendant. Tandis que les Slaves de Pannonie attaquent Byzance avec leurs maîtres, les Avares, les Slaves libres du bas Danube agissent à leur gré et s'installent les premiers dans la péninsule balkanique, en occupant ses provinces du sud-est, la Mésie, la Thrace, la Macédoine et en partie la Thessalie et la Morée. Plus tard, les Slaves de Pannonie colonisèrent la partie nord-ouest de la péninsule, la Slovénie, la Croatie, la Serbie, la Bosnie, l'Herzégovine et la Dalmatie.

Au cours des VIe et VIIe s., la Dacie (Roumanie actuelle), colonisée par les Slaves, s'appelait terre slave « Slavinia » (*Σκλαβηνία*)[1]). Ils s'étaient établis ici, derrière la rive nord du Danube et se divisaient en deux grands groupes au dire du contemporain Procope[2]): les Slaves proprement dits (*Σκλαβηνοί*) et les Antes (*Ἄνται*). Les Antes qui tenaient la partie orientale et s'appuyaient sur les bouches du Danube formaient un peuple nombreux avec une multitude de tribus[3]). Leurs voisins de la Valachie et de la Transylvanie étaient en communication entre eux par les cols des Karpathes. Ces Slaves, d'après Ménandre (576) menaient une vie sédentaire, avaient leurs villages (*κώμας*) et

---

[1]) *Theoph. Simocatta.* Ed. Bonnæ, p. 323.

[2]) . . . *Σκλαβηνοὶ καὶ Ἄνται, οἳ ὑπερ ποταμὸν Ἴστρον οὐ μακρὰν τῆς ἐκείνη ὄχθης ἵδρυνται. Procopio di Cesarea,* La guerra gotica. Ed. D. Comparetti, vol. I, p. 187.

[3]) *Ἔθνη τὰ Ἀντῶν ἄμετρα ἵδρυνται.* Idem, ibidem, vol. III, p. 23.

cultivaient la terre (τοὺς ἀγρούς)[1]. En outre, ils étaient organisés en tribus et avaient leurs princes. Au cours du VIe s., ils commencèrent, en vue de pillage, leurs incursions dans les provinces byzantines, au sud du Danube; mais aussitôt qu'ils avaient ramassé du butin et pris des esclaves, ils rentraient chez eux.

C'est Byzance elle-même qui, la première, permit aux Slaves daciens de s'installer dans les terres au sud du Danube. Afin d'obvier aux inconvénients d'attaques incessantes, les Byzantins eurent recours, entre autres, au moyen bien connu à Rome et à Byzance de se faire des alliés (fœderati) même des barbares qui menaçaient l'empire. A ces fins, les empereurs cédaient généralement des terres limitrophes à leurs fédérés; leurs princes recevaient aussi de Byzance un impôt annuel (annona). Ainsi, en 545, Justinien voulut céder aux Antes la ville de Turris, avec l'obligation pour ceux-ci de défendre la frontière contre les Huns[2]. A cette époque, il y avait dans l'armée byzantine des détachements entiers de Slaves; plusieurs parmi ces derniers arrivèrent jusqu'aux plus hautes fonctions, par exemple, Hilboude, Dabragèse, Svaroun, etc.

Pendant les règnes des empereurs successeurs de Justinien I, les fréquentes guerres de Byzance avec la puissante Perse affaiblirent la résistance byzantine contre les Slaves. Sous le règne de l'empereur Phocas (602—610), notamment, le gros des armées byzantines du Danube étant parti pour la Perse, les terres balkaniques restèrent sans défense et les Slaves du bas Danube en profitèrent pour s'établir dans les fertiles provinces de Mésie, Thrace et Macédoine qu'ils connaissaient déjà par leurs incursions antérieures; d'autre part, du temps d'Heraclius (610—641),

---

[1]) Excerpta a *Menandri*, Historia. Ed. Bonnæ, p. 405.

[2]) Niederlé (Antiquités slaves. Prague, 1906, vol. II, p. 400, en tchèque) suppose que Turris est la ville actuelle de Pirot, à l'ouest de Sofia. Cependant, la note de Procope: *εἰς πόλιν ἀρχαίαν, Τούρριν ὄνομα. ἡ κεῖται μὲν ὑπὲρ ποταμὸν Ἴστρον* (La guerra gotica, II, 295) indique la position de cette ville quelque part au delà du Danube.

des nouveaux venus, les Arabes, grossirent le nombre des ennemis de l'empire. C'est alors que la Byzance d'Europe, occupée en Perse, Syrie et Egypte, devint l'arène de puissantes attaques et de pillages de la part des Slaves, Avares et autres, attaques qui se portèrent jusqu'aux portes même de Constantinople et en Péloponèse. C'est alors également, c'est-à-dire dans la première moitié du VIIe s., que s'effectua la plus grande colonisation définitive des Slaves au sud du Danube. Tous les documents contemporains en témoignent; tels, par exemple, la chronique d'Isidore de Séville et de son continuateur, la géographie arménienne, dite de Pseudo-Moïse de Khoréné, les actes de St-Démétrius de Salonique, etc.

Les Slaves de la Macédoine appartenaient à la branche orientale sud-slave.

Les Slaves du sud, avant de s'établir dans les contrées qu'ils habitent aujourd'hui, occupèrent pendant un certain temps les provinces de la Pannonie sur le moyen Danube et la Dacie. A cette époque déjà, ils formaient deux branches distinctes au point de vue ethnique et linguistique,[1]) la branche occidentale (pannonienne) et la branche orientale (dacienne). Les Slaves pannoniens, qui se trouvaient sous la dépendance politique des Avares, descendirent vers l'Adriatique et s'installèrent entre cette dernière et le Danube. Les Slaves daciens ne quittèrent pas tous leurs habitations; la plupart de ceux qui demeuraient entre le

---

[1]) Une unité linguistique slave n'existait pas non plus à l'époque de la patrie commune des Slaves. Le connaisseur le plus attitré en matière de philologie paléoslave, le professeur Jagić, conclut ainsi ses recherches sur cette question: «Il est plus que vraisemblable, on peut même dire qu'il est certain, qu'à l'époque préhistorique de la langue slave, alors qu'on pourrait supposer une prélangue slave, existaient déjà pas mal de différences de dialecte. Il n'y eut pas unité de langue paléoslave sans dialectes.» (Einige Streitfragen. 3. Eine einheitliche slavische Ursprache? Dans l'Archiv für slavische Philologie, XXII, p. 38).

Danube et les Karpathes, y restèrent. En revanche, ceux qui habitaient entre les Karpathes et la mer Noire traversèrent le Danube pour s'établir, les uns en Mésie et en Thrace, les autres en Macédoine, Thessalie, Péloponèse et les îles égéennes. La colonisation s'effectuait par tribus; ces dernières portèrent dans leur nouvelle patrie leurs anciens noms, leurs traditions et leurs dialectes, car à cette époque déjà, les différents groupes de Slaves se distinguaient par des divergences de language. Le professeur d'histoire serbe à l'Université de Belgrade, St. Stanoévitch, dit à ce sujet: « Toutes les tribus, installées dans les contrées d'Okhrida et de Dèbre, la Morava bulgare et le Timok à l'est, avaient une parenté linguistique et ethnique étroite[1]. »

En voici les principaux témoignages d'ordre historique, ethnographique et linguistique. Ils attestent tous que les Slaves mésiens, macédoniens, thraciens, thessaliens et moréens formaient une vaste entité ethnique et linguistique, qu'ils possédaient déjà dans leur patrie, au nord du bas Danube (en Dacie):

1° — La géographie arménienne du VIIe s., attribuée à Pseudo-Moïse de Khoréné, relate: « Au sud se trouve la Thrace proprement dite, au nord, la grande Dacie, dans laquelle habitent 25 tribus slaves . . . Ces Slaves, ayant passé le fleuve Danaï (Danube), s'installèrent dans une autre contrée, en Thrace[2] et en Macédoine, et pénétrèrent même en Achaïe (Grèce) et en Dalmatie[3]. »

2° — La chronique du couvent Castamonite au Mont Athos relate que les tribus slaves des Rynchiniens et des

[1]) Histoire du peuple serbe. Belgrade 1910, 2e édit., p. 32 (en serbe).

[2]) Dans la Géographie arménienne, la Thrace englobait aussi la Mésie. Cf. Géographie arménienne du VIIe s. Texte et traduction. Publié par K. Patkanoff. Pétrograde 1877, p. 18 à 22.

[3]) *K. Patkanoff*, Extraits d'un nouveau manuscrit de la géographie attribué à Moïse de Khoréné (« Journal du ministère de l'Instruction publique ». Pétrograde, n° 226, p. 26, en russe).

Sagoudates, s'étaient établies dans les environs de Salonique, venant de la Bulgarie: « Pendant le règne des empereurs impies, les iconoclastes, qui faisaient la guerre aux saintes images, les peuples des confins danubiens, les Rynchiniens ainsi nommés, ou plutôt Vlacho-Rynchiniens et les Sagoudates, profitant de l'anarchie d'alors, après avoir occupé la Bulgarie et s'être étendus peu à peu dans différentes directions, conquirent la Macédoine. Enfin, ils vinrent à la sainte montagne d'Athos avec leurs familles, n'ayant rencontré aucune résistance. Quelque temps après, on leur enseigna l'Evangile, ils y crurent et devinrent chrétiens fervents[1]. »

Les actes de St-Démétrius de Salonique relatant les évènements du VIIe s., nous fournissent des détails sur ces mêmes Rynchiniens qui habitaient à l'est de Salonique, et sur les Sagoudates à l'ouest de la même ville[2].

3° — Théophylacte, archevêque d'Okhrida, à la fin du XIe s., parlant de l'établissement des Slaves en Thrace, en Macédoine et en Illyrie (Albanie) établit clairement que ces Slaves, plus tard dénommés Bulgares, venaient, non pas de la Pannonie, mais de la Scythie, la Russie méridionale: « Quand », écrit Théophylacte, « ce peuple (il s'agit des Avares) se retira, un autre plus déloyal et cruel, le remplaça: ce furent les Bulgares (= Slaves) ainsi nommés venant des confins de la Scythie . . . Et, étant donné qu'ils vainquirent toute l'Illyrie, l'ancienne Macédoine jusqu'à Salonique et une partie de la Thrace, notamment les environs de Berrœa (Stara-Zagora), Philippopoli et les régions montagneuses adjacentes, ils s'y établirent en vrais citoyens[3]. »

---

[1]) *P. Ouspensky*, Histoire du Mont Athos, vol. III, p. 311 (en russe). Le chroniqueur grec, défenseur des saintes images, place tendancieusement la colonisation des Slaves au temps des rois iconoclastes, au VIIIe, au lieu du VIIe s.

[2]) *Tougard*, De l'histoire profane. Paris 1874, p. 148, 150 et passim.

[3]) *Theophylactus*, Historia martyrii XV martyrum. Patr, græca, t. CXXVI, col. 189.

4° — Dans les notes supplémentaires à l'ancienne traduction bulgare de la Chronique de Manassès il est question d'une première émigration des Slaves en Macédoine au début du VI[e] s. En effet, les colons venant de la Valachie, traversèrent le Danube près de Vidin et se dirigèrent vers la Macédoine qu'on désigne dans les anciens documents bulgares sous le nom de « Terre inférieure »[1]). D'après le manuscrit de la Bibliothèque du Saint Synode de Moscou on sait que: « Sous le règne de l'empereur Anastase (491 à 518) les Bulgares (lisez: Slaves) commencèrent à occuper ce pays. En traversant le Danube à Vidin, ils se mirent tout d'abord à occuper la Terre inférieure, celle d'Okhrida; ensuite ils conquirent le reste du pays[2]). »

5° — Lorsque le prince Asparoukh passa au sud du bas Danube, en 679, et fonda l'Etat bulgare dans la Mésie inférieure, il trouva sept tribus slaves qui y étaient déjà installées (*Σκλαυινῶν ἐθνῶν τὰς λεγομένας ἑπτὰ γενεάς*); une autre tribu slave, les Sévères, s'était établie plus au sud, dans les cols du Balkan oriental[3]).

6° — Les Slaves établis dans leur nouvelle patrie en Mésie, en Thrace et en Macédoine, conservèrent pour longtemps leurs anciens noms de tribus d'au delà du Danube. Ce fait ethnographique confirme les témoignages historiques de l'unité ethnique de ce groupe de Slaves et l'idée de leur issue d'un foyer commun antérieur se trouvant d'abord dans la Russie sud-ouest, ensuite en Roumanie.

---

[1]) Dans une charte du roi bulgare Constantin Assen de 1277, on lit: « Dans la *Terre inférieure*, sur la colline Virpino, vis-à-vis de la ville de *Scopié*». — (*G. A. Ilinsky*, Chartes des rois bulgares. Moscou 1911, p. 15, 112, en russe.) L'appellation « Terre inférieure » est conservée de nos jours encore chez les Bulgares de Macédoine pour désigner la contrée s'étendant depuis Ostrovo et Vodéna jusqu'à Salonique.

[2]) Recueil du ministère de l'Instruction publique, vol. VI, p. 328 (en bulgare). — *J. Ivanoff*, Antiquités bulgares en Macédoine, p. 145.

[3]) *Theophanes*, Chronographia. Ed. de Boor, p. 358, 359. — *Nicephori* Breviarium. Ed. Bonnæ, p. 40.

Ainsi le nom de la tribu russe « les Sévères » rappelle celui des *Sévères* (*Σέβερεις*) établis avant 679 sur les cols orientaux du Balkan. La tribu russe des *Smolianes* nous rappelle la tribu du même nom, installée en Macédoine orientale et en Thrace de sud-ouest. Les Drégovitchs russes (dans Constantin Porphyrogénète: *Δρουγουβίται*) portent le même nom que les *Drougovites* en Macédoine (*Δρουγουβίται*), qui, au VI[e] et X[e] s., habitaient au nord-ouest de Saloninbe, et que l'archevêque D. Chomatiane signale plus tard (au XIII[e] s.) vers Tétovo, en Macédoine septentrionale. D'après la chronique du couvent Castamonite, les *Sagoudates* et les *Rynchiniens* venaient aussi du nord et, après avoir séjourné un certain temps en Bulgarie septentrionale, se sont installés en Macédoine[1]). La plaine entre les Karpathes et le bas Danube, peuplée au cours du VI[e] et VII[e] s. de Slaves, portait le nom de Slavinia (*Σκλαυινία*). Après l'établissement d'une grande partie de ces Slaves en Macédoine, la dernière est appelée par les Byzantins, aux VII[e] et VIII[e] s., Slavinies de Macédoine. Le nom de l'ancienne ville russe de Pliskov (aujourd'hui Pskov) rappelle l'ancien camp retranché bulgare *Pliskov* ou Pliskova. Les noms des villes russes Péréïaslavle et Péréïaslavets rappellent les villes bulgares: *Preslavets* sur le bas Danube et l'ancienne capitale bulgare, *Preslav*, etc.

7° — A l'unité ethnique des Slaves daciens descendus en Mésie, en Thrace et en Macédoine correspondait une unité linguistique. Les Slaves pannoniens, connus plus tard sous le nom de Croates, Serbes et Slovènes, formaient de leur côté un groupe linguistique à part, différent de leurs voisins de l'est. La ligne de partage entre les deux branches longeait le Danube depuis Budapest jusqu'à l'embouchure de la Morava, suivait le cours de celle-ci jusqu'à ses sources, puis se dirigeait à l'ouest pour aboutir à la mer Adriatique vers les bouches du Drin. Le fait est attesté par l'ancienne toponymie où l'on a conservé les particularités linguistiques

---

[1]) V. plus haut, p. 46.

de la branche orientale, notamment l'emploi des sons *cht*, *jd* (dj) *e͡a*, *o*^{n}, *e*^{n}, etc. Ainsi, la prononciation *cht* est conservée dans le nom même de la capitale hongroise *Pest*, et dans d'autres localités hongroises: *Pesty* Frigyes, Kis *Pestény*, Nagy *Pestény*, *Pestere*, *Pestes*, etc. La prononciation du vieux slave *ē* comme *e͡a*, *i͡a*, *ä* est attestée dans la toponymie de la charte de l'empereur Basile II de 1019: *Θράμος* (au lieu de Srēmŭ), *Λεασκουμτζόν* (Lēskovĭtsĭ), *Πριζδριάνα* (Prizrēnŭ), *Σουνδέασκα* (So^{n}tēska), etc. La même charte donne la prononciation des voyelles nasales dans les noms de localités comme: *Σφεντέρομον* (Sme^{n}dérovo), *Σουνδέασκα* (So^{n}tēska). Les noms des localités ci-dessus mentionnées: Pest, Sirmie (*Θράμος*), Smédérovo, Leskovets, Prizrend, etc., déterminent la ligne à l'est de laquelle étaient établis les Slaves de la branche orientale, plus tard appelés Bulgares.

Une quantité de mots hongrois et roumains empruntés à la langue des Slaves de Dacie confirment une fois de plus la thèse énoncée. Tous ces emprunts attestent les particularités linguistiques propres aux populations slaves de la branche orientale, aujourd'hui magyarisées ou roumanisées, et dont les congénères habitent encore la Mésie, la Thrace et la Macédoine. Nous ne citerons que quelques exemples que nous ferons suivre de l'ancienne forme bulgare dont ils dérivent. Dans le hongrois: mostoha (machteha), mezsgye (mejda), rozsda (rŭjda), lencse (le^{n}chta), szerencse (sŭre^{n}chta), ontok (o^{n}tŭkŭ), bolond (blo^{n}dŭ), donga (do^{n}ga), gomba (go^{m}ba), galomb (golo^{m}bŭ), goromba (gro^{m}bŭ), kondor (ko^{n}drŭ), konkoly (ko^{n}kolĭ), kompona (ko^{m}pona), koncz (ko^{n}sŭ), korong (kro^{n}gŭ), lanka (lo^{n}ka), munka (mo^{n}ka), abroncs (obro^{n}tchĭ), pank (pao^{n}kŭ), szombat (so^{m}bota), czomszed (so^{n}sēdŭ), otromba (tro^{m}ba), gerenda (gre^{n}da), péntek (pe^{n}tŭkŭ), rend (re^{n}dŭ), szent (sventŭ), etc. Dans le roumain: grindâ (gre^{n}da), gânsac (go^{n}sŭkŭ), colinda (kole^{n}da), mândru (mo^{n}drŭ), munca (mo^{n}ka), oglinda (ogle^{n}dalo),

rind (re^{n}dŭ), sfînt (sve^{n}tŭ), scump (sko^{m}pŭ), stînjen (se^{n}jĭnŭ), sâmbâta (so^{m}bota), etc.[1]).

8° — D'anciens documents dès le VIIe s. déjà, nous ont laissé des indices témoignant de l'unité linguistique entre les Slaves de la Macédoine et ceux de la Mésie et de la Thrace. Quant à la langue serbo-croate de cette époque, elle présentait des particularités qui la distinguaient de la langue liturgique slave, un dialecte macédonien. Le philologue serbe L. Stoïanovitch, dans son discours de réception à l'Académie des sciences à Belgrade, a démontré qu'au Xe s. déjà le serbo-croate différait sensiblement du vieux slave liturgique[2]). En ce qui concerne le système phonétique du Xe s., voici les analogies entre

<table>
<tr><th>le vieux slave liturgique de Macédoine</th><th>et le serbo-croate</th></tr>
<tr><td>ѣ (ä, eâ, ia)</td><td>e</td></tr>
<tr><td>ѫ (o^n)</td><td>ou</td></tr>
<tr><td>ѧ (e^n)</td><td>e</td></tr>
<tr><td>ъ (ŭ)</td><td rowspan="2">ŭ (ъ)</td></tr>
<tr><td>ь (ĭ)</td></tr>
<tr><td>ы (y)</td><td>i</td></tr>
<tr><td>щ (cht)</td><td>ć</td></tr>
<tr><td>жд (jd)</td><td>dj</td></tr>
<tr><td>Ѕ (dz)</td><td>z</td></tr>
</table>

Voici quelques exemples, dont la plupart sont tirés des documents grecs concernant les noms de localités et de

---

[1]) Pour plus de détails, Cf. *Miklosich,* Die slavischen Elemente im Magyarischen. Wien 1872. (Denkschriften der Akademie der Wissenschaften, XXI). — *Miklosich,* Die slavischen Elemente im Rumänischen. Wien 1868. (Denkschriften der Akademie der Wissenschaften, XII). — *O. Asbot,* Quelques notes, etc. (Bulletin de la section linguistique et littéraire de l'Académie des sciences à Pétrograde, vol. VII [1903], livre *IV*, p. 246 et suiv.). — *A. Byhan,* Die alten Nasalvokale in den slavischen Elementen des Rumänischen (Fünfter Jahresbericht des Instituts für rumänische Sprache zu Leipzig. Leipzig 1898, p. 298 et suiv. — *A. I. Yatsimirsky,* Les emprunts slaves dans le roumain (Recueil d'études dédié à Lamansky, vol. II, p. 792, 819, en russe). — *A. I. Yatsimirsky,* dans le Recueil dédié à A. I. Sobolevsky par ses élèves et ses admirateurs. Pétrograde 1905 (en russe).

[2]) Cf. « Glas » de l'Académie des sciences de Belgrade, vol. LIII, 14.

personnes en Macédoine slave: Le prince de la tribu slave des Rynchiniens, à l'est de Salonique, est nommé *Περβούνδος* (Прѣбѫдъ, ѫ = ou^{n}) dans les Actes de St-Démétrios de Salonique du VIIe s.[1]). Dans une charte de 982, relative à l'achat de terres en Chalcidique, les témoins slaves portent les noms: Nicolas *Τοῦ Δεάτκου* (Дѣтко, ѣ = eâ), Antoine *Ρωγχκάβηνα* (Рѫкавина, ѫ = o^{n}), Basile, Stoïmir, Vlassi Vladko[2]). La charte de l'empereur Basile II de 1019 mentionne ainsi les noms de localités en Macédoine et dans ses confins: *Πρίλαπος* (Прилѣпъ, ѣ = ä), *Δεάβολι* (Дѣволъ, ѣ = eâ), *Πρόσακος* (Просѣкъ, ѣ = ä), *Σουντίασκον* (Сѫтѣска, ѫ = ou^{n}, ѣ = ia), *Πριζδριάνα* Призрѣнъ, ѣ = ia). *Τριάδιτζα* (Срѣдьць = Sofia, ѣ = ia, ь = i)[3]). La chronique de J. Skylitsès du XIe s.: *Πρίλαπος* (ѣ = ä), *Βαλασὶτζα* (Бѣласица, ѣ = ä), *Πρόσακος* (ѣ = ä), *Πρισδίανα* (ѣ = ia), le chef bulgare de Scopié *Βοϊτάχος* (Воитѣхъ, ѣ = ä), etc.[4]). Théophylacte, archevêque d'Okhrida, de la fin du XIe s.: *Βραγαληνίτζα* (Брѣгальница, ѣ = ä, ь = i)[5]). La grande ville macédonienne de Monastir, qui porte le nom slave de Bytolia (Бытолia), conserve dans ses anciens monuments l'ancienne consonnance bulgare avec *u*, *y* (= ы): dans la géographie de l'Arabe Idrisi de 1153: Butili[6]); dans l'itinéraire de Guillaume de Tyr qui visita cette ville en 1168: Butella[7]). Dans le practicon du monastère de Notre-Dame de Pitié, près de Stroumitsa, de 1152, nous lisons les noms de personnes et de localités suivants: *Λεασκοβίτζα* (Лѣсковица, ѣ = eâ), *Λεαπὶτζα* (Лѣпица, ѣ = eâ), *Δρεάνοβον* (Дрѣново,

---

[1]) *Tougard*, De l'histoire profane, p. 148 et passim.

[2]) *J. Ivanoff*, Antiquités bulgares en Macédoine, p. 22.

[3]) Publiée par *Goloubinsky*, Esquisse de l'histoire des Eglises orthodoxes. Moscou 1871, p. 259 et suiv. (en russe), et plus tard par *H. Gelzer* dans Byzantinische Zeitschrift, vol. II (1893), p. 42 à 46.

[4]) Dans *G. Cedrenus*, Hist. Compendium, passim.

[5]) Historia martyrii XV martyrum. Patr. græca, t. CXXVI, col. 201.

[6]) *Tomaschek*, Zur Kunde der Hämus-Halbinsel. Wien 1887, Teil II, 73.

[7]) Historia rerum in partibus transmarinis gestarum. Patr. latina, t. CCII, col. 783.

ѣ = eâ), *Μπρεασνίκ* (Брѣзникъ, ѣ = eâ), *Βεάλην* (Бѣлинъ, ѣ = eâ)[1]). Démétrios Chomatiane, au commencement du XIII[e] s., transcrit le nom de la ville de Tétovo en Macédoine du nord par *Χτεάτοβο* (pour Хтѣтово, ѣ = eâ). Une charte de 1345 mentionne pour les environs de Serrès: *Πριάσακα* (Прѣсѣка, ѣ = ia, ä), *Πρωτοκνένζη* (Протокнѧзи, ѧ = e[n])[2]). La bourgade de Lagadina, au nord de Salonique, porte, dans les anciens monuments (G. Acropolita), le nom de *Λαγγάδα* (provenant de лѫгъ, ѫ = a[n]). L'évêque de la même bourgade porte, dans une lettre du pape Innocent III, le titre de Langardensis (ѫ = a[n])[3]).

Les Slaves qui ont pénétré par la Macédoine en Albanie et en Epire, appartenaient à la même branche orientale. Dans la toponymie de ces provinces, on rencontre des noms tels que: Sventogorani (Свѧтогорани, ѧ = e[n]) dans une charte de 1274[4]); *Δρεανοβισκός* (Дрѣново, ѣ = eâ) dans le poème de Manuel Philos de 1305[5]); dans une charte de 1321: *Τριστεανίκον* (Трѣстѣникъ, ѣ = eâ), *Δρεάνοβου* (Дрѣново, ѣ = eâ)[6]).

Les emprunts lexicaux de jadis faits par les Grecs, les Albanais et les Koutsovalaques à la langue des Slaves de Macédoine sont aussi très instructifs. On retrouve dans ces mots empruntés l'ancienne prononciation caractérisant les dialectes de la Macédoine, de la Thrace et de la Mésie, distincte de celle de la langue serbo-croate. Ainsi, les Koutsovalaques prononcent: Pirliap (Прилѣпъ, ѣ = ia), Preaspa (Прѣспа, ѣ = ea), neveast (невѣстa,

---

[1]) *Le Petit*, Le monastère de Notre-Dame de Pitié (dans le Bulletin de l'Institut archéologique russe à Constantinople, VI, p. 34 à 46.)

[2]) *Miklosich et Müller*, Acta et diplomata græca, t. V, 113, 114.

[3]) *O. Tafrali*, Thessalonique au XIV[e] siècle. Paris 1813, p. 92.

[4]) *Hahn*, Reise durch die Gebiete des Drin und Wardar. Wien 1867, p. 277.

[5]) *Lopareff*, Le poète byzantin Manuel Philos. Pétrograde 1891, p. 53 (en russe).

[6]) *Ἀραβαντινός, Χρονογραφία τῆς Ἠπείρου. Ἐν Ἀθήναις* 1856—57, II, p. 304, 305.

ѣ = ea), zmeana (измѣна, ѣ = ea), streaha (стрѣха, ѣ = ea), seaverle (= le vent du nord, сѣверъ, ѣ = ea), etc. Le grec moderne des parages sud-macédoniens contient aussi de pareils emprunts: la haute montagne de la Macédoine du sud, Снѣжникъ, est appelée par les Grecs *Συεάζιχο* (ѣ = ea), *χρᾶνος* (хрѣнъ, ѣ = ä), *τσαδήλα* (цѣдилка, ѣ = ä), *σανός* (сѣно, ѣ = ä), etc. Le nom de la ville Leaskovik, en Albanie méridionale, atteste aussi la prononciation archaïque, ѣ = ea (Лѣсковикъ)[1].

Enfin, le dialecte moderne de la Macédoine slave, diffère essentiellement du serbo-croate, soit par ses archaîsmes, soit par ses formes nouvelles, qui dérivent de l'ancienne langue liturgique; il constitue l'ensemble de la langue parlée en Mésie et en Thrace. Nous en parlerons plus loin.

Quelques mots sur la branche occidentale des Slaves du sud.

Les Slaves pannoniens, les futurs *Serbes, Croates et Slovènes*, s'installèrent au VIIe s. dans les provinces nord-ouest de la péninsule balkanique. A la fin du VIe s., soit en 586 à 587, 598, 600 et 602, ils intensifièrent leurs attaques contre l'Italie et l'Istrie, conquirent la Dalmatie et s'y établirent pendant le règne de Phocas (602-610). Du temps d'Héraclius, l'empereur suivant (610-641), se fit la plus grande colonisation des Serbo-Croates dans les pays qu'ils occupent de nos jours. Les seuls renseignements que nous

[1]) En ce qui concerne les emprunts slaves au grec, cf.: *Miklosich*, Die slavischen Elemente im Neugriechischen (Sitzungsberichte der Akademie der Wissenschaften. Wien, B. LXIII). — *D. Matoff*, Etudes gréco-bulgares (Recueil du Ministère de l'Instruction publique. Sofia. Vol. IX, 21 et suiv., en bulgare). — *M. Fasmer*, Etudes gréco-slaves (Bulletin de la section linguistique et littéraire de l'Académie des sciences à Pétrograde. Vol. XI, XII, en russe). — *Hilferding*, Ouvrages réunis. Vol. I, p. 281—296 (en russe). — *P. A. Lavroff* a touché la question dans une critique (Journal du Ministère de l'Instruction publique. Pétrograde, n° 336, en russe). — *S. Mladénoff* dans sa critique sur le travail cité de Lavroff (Revue périodique. Sofia. Vol. LXIII, en bulgare). — *L. Niederle*, Antiquités slaves. Vol. II, 441 et suiv. (en tchèque). — *V. Vassileff*, Les Slaves en Grèce (Vyzantiisky Vrémennik, vol. V, 436 et suiv., en russe).

avons sur ces événements émanent de l'empereur Constantin Porphyrogénète, Xe s. Malgré leur caractère légendaire par endroits, étant puisés à des sources officielles, ils constituent au fond le seul document historique qui relate la dite colonisation.

« Le pays des Croates, raconte entre autres Constantin Porphyrogénète, s'étend depuis la rivière de Tsétina[1]), englobe le littoral jusqu'aux confins de l'Istrie, notamment jusqu'à la ville d'Alboun et dépasse même la province istrienne. Du côté de Tsétina et de Khléviana, le pays croate touche à la Serbie. Cette dernière s'étend à l'est, ayant au nord les Croates, au sud les Bulgares. » En ce qui concerne l'établissement des Serbes, le même écrivain relate: « Les Serbes, après avoir traversé le Danube, prièrent l'empereur Héraclius, par l'entremise du gouverneur de Belgrade, de leur assigner une autre habitation. Et puisque la Serbie actuelle ainsi que la Paganie, la contrée des Zakhloumiens, celle des Kanalites et la Travounie avaient été dévastées par les Avares (ils en avaient chassé les Romains qui vivent actuellement en Dalmatie et à Durazzo), l'empereur installa sur ces terres les Serbes qui devinrent ainsi sujets de l'empereur des Romains »[2]).

Les recherches des spécialistes modernes sur la colonisation des tribus serbes ont abouti aux mêmes résultats: elles placent l'établissement des Serbes entre le Danube, la Morava et la mer Adriatique. Nous n'en citerons à cet égard que le dernier travail capital du professeur tchèque Iretchek, sur l'histoire des Serbes. Iretchek détermine ainsi les frontières de l'ancienne résidence serbe: « Le territoire entre les rochers du Monténégro et ses alentours et le bassin de la Morava est la plus ancienne et la plus durable demeure du peuple serbe. » Et ailleurs: « Parmi les tribus slaves qui sont descendues dans la péninsule balkanique, les Serbes proprement dits s'étaient établis à l'origine

[1]) En Dalmatie, à l'est de la ville de Spliet (Spalato).
[2]) De Thematibus, 30, 32.

dans l'intérieur du pays, un peu loin du Danube et de la mer, dans les vallées des fleuves Lim, Ibar et Morava occidentale. » Ou encore: « Le pays des Serbes proprement dits embrassait ainsi le territoire du Lim et de la Drina supérieure, avec la Piva et la Tara, la vallée de l'Ibar et le cours supérieur de la Morava occidentale »[1]).

Les Slovènes, ce petit peuple slave d'environ 1,500,000 âmes, occupe actuellement le territoire entre la rivière Mour, le Mont Triglave, l'Isonzo et le littoral adriatique jusqu'à Trieste et Fiume, ainsi que la partie nord de l'Istrie. Les plus anciens monuments en langue slovène, ainsi que le slovène moderne, témoignent dans certains cas d'une affinité avec la langue bulgare plutôt qu'avec la langue serbo-croate, circonstance qui fit naître chez le grand philologue slovène B. Kopitar l'hypothèse d'une ancienne unité territoriale et linguistique slovéno-bulgare. L'établissement postérieur des Serbo-Croates entre les Slovènes et les Bulgares aurait coupé en deux le peuple slovéno-bulgare d'autrefois[2]). Séparées depuis, les deux branches continuèrent leur vie à part et les nuances de leurs dialectes s'accentuèrent de plus en plus pour aboutir à deux langues modernes assez distinctes l'une de l'autre[3]).

Les Slaves macédoniens adoptent le nom politique et national de Bulgares.

Parmi les tribus slaves qui s'étaient établies en Macédoine, les documents grecs mentionnent: les Berzites, dans la Macédoine centrale et occidentale, entre le Vardar et le lac d'Okhrida; les Drougovites, entre Monastir et Salo-

---

[1]) *C. Jireček*, Geschichte der Serben. Gotha 1911. Vol. I, 9, 10, 120. (Le travail de Iretchek a été traduit en serbe d'après le manuscrit par Y. Radovitch, professeur d'histoire à l'Université de Belgrade).

[2]) *B. Kopitar*, Glagolita Clozianus, Vindobonæ 1836, p. XXX, XXXI.

[3]) Il se peut même que les Slovènes descendaient de la branche orientale des Slaves du sud, notamment de ceux qui occupaient la Hongrie actuelle.

nique; les Sagoudates, entre Salonique et Verria; les Rynchiniens, entre Salonique et Strouma; les Strymoniens occupaient le cours moyen et inférieur de la Strouma; les Smolianes, à l'est, occupaient la région de Drama et le cours moyen de la Mesta. A ces Slaves macédoniens se rattachaient les Slaves qui avaient pénétré en Thessalie, au Péloponèse et dans l'Archipel: les Vélégézites, les Voïounites, les Milingues et les Yezertsi, etc. L'élément slave s'installa de même dans certaines parties de la presqu'île de Chalcidique, colonisée depuis des siècles par des Grecs.

Jusqu'au commencement du IXe s. les Slaves macédoniens vivaient groupés en petits Etats à la tête desquels se trouvaient les princes du clan. Ceux qui habitaient les environs immédiats de Salonique étaient soumis à cette ville, tout en conservant leur indépendance intérieure, ou étaient considérés comme ses alliés. Les autres tribus demeurèrent tout à fait indépendantes guerroyant avec les Byzantins, soit en entreprenant des expéditions contre la ville de Salonique et les îles égéennes, soit en repoussant les troupes byzantines dirigées contre eux[1]). Vers le milieu du IXe s., la plupart des Slaves macédoniens firent partie de l'Etat bulgare fondé par les « Prébulgares ». En 865, le prince bulgare Boris convertit tout son peuple au christianisme et déclara la nouvelle confession religion d'Etat.

On appelle « Prébulgares » ce peuple guerrier touranien dont une horde, ayant à sa tête le chef Asparoukh, traversa en 679 le bas Danube et posa en Dobroudja les assises d'un nouvel Etat dans la péninsule balkanique. Leur forte organisation militaire permit à ces Prébulgares d'englober, de force ou bénévolement, les tribus slaves ennemies de Byzance. Grâce au grand nombre de la population slave et au christianisme qui, par les mariages mixtes, contribuait à la

---

[1]) *Tougard*, De l'histoire profane, p. 118 et suiv. — *Theophanes*, Chronographia. Ed. De Boor, p. 347, 364, 430. — *Joannes Cameniata*, De excidio Thessalonicensi. Ed. Bonnæ, p. 495, 496, 514.

fusion des vainqueurs et des vaincus, la horde relativement petite des « Prébulgares » d'Asparoukh fut engloutie par les Slaves, et à la place des appellations locales des tribus, les Slaves adoptèrent le terme politique unifié des vainqueurs «Bulgares», tout en conservant leurs particularités ethniques et la langue slave, à l'instar de la fusion des Francs en Gaule, des Variagues (« Russes ») en Russie, etc. Tant que dura le processus d'assimilation, les Slaves se dénommèrent souvent différemment des « Prébulgares »; leur langue, qui contribua au développement d'une vaste littérature, porta longtemps encore la dénomination de « langue slave ». L'assimilation terminée, la langue slave, jusqu'alors commune, commença à s'appeler « bulgare », alors même qu'elle différait complètement de celle des « Prébulgares ».

La fusion entre « Prébulgares » et Slaves avait commencé, même avant Asparoukh, dans la principauté au nord du Danube. Deux princes prébulgares, prédécesseurs d'Asparoukh, portaient des noms slaves: Gostoun et Bezmer[1]). On voit de bonne heure apparaître les Slaves dans la vie politique du royaume bulgare au sud du Danube. Ainsi, à la tête de la délégation bulgare, envoyée par Kroum à Constantinople en 809, pour négocier la paix, se trouvait le slave Dargamir[2]). En outre, les fils du souverain bulgare Omortag (814 à 831) portaient des noms slaves: Nravota ou Voïn, Zvinitsa, Malomir[3]). Dans la délégation bulgare chargée de négocier un traité d'alliance avec Louis le Germanique, en 864, figuraient aussi des Slaves. A cet égard, il est intéressant de noter les noms slaves des personnes de la cour princière de Boris en 869, qu'on trouve dans le manuscrit de Cividale: Bogomila, Vélégnève, Sobeslava, Hrsaté. L'héritier de Boris s'appelait Vladimir. Au cours du même IXe s., les deux premières capitales portent des

---

[1]) Dans la chronique généalogique des princes bulgares.

[2]) *Theophanes*, Chronographia, 497.

[3]) *Theophylactus*, Historia martyrii XV martyrum, P. gr. CXXVI, col. 193.

noms slaves: Pliskov, Preslav, etc. Au Xe s., l'assimilation des « Prébulgares » fut si complète que le royaume de Bulgarie était considéré comme le premier Etat slave par excellence. Déjà en 886, les disciples des apôtres slaves, expulsés de la Moravie par le clergé allemand, ne songèrent qu'à la Bulgarie slave où ils trouvèrent un accueil fraternel [1]). Vingt ans après, en 906, par suite des ravages causés par l'invasion hongroise, une partie de la population morave et slovaque trouva l'hospitalité et le salut dans la même Bulgarie slave [2]).

Plusieures causes contribuèrent à la fusion des deux races et à l'annexion de la Macédoine au royaume et à la nationalité bulgare. Tout d'abord ce fut l'animosité qui régnait chez les Bulgares (Slaves de Mésie et de Thrace) et chez les Slaves macédoniens envers Byzance, ce qui réunit Bulgares et Macédo-Slaves dans une action militaire commune, dirigée contre les Byzantins, telles, entre autres, les opérations de 688, 758, 759, 762 et 765. Le Salonicien Jean Caméniate (904) en racontant la manière de vivre des Slaves macédoniens à l'ouest de Salonique, poursuit: « Ils sont en relations commerciales avec les Bulgares depuis les temps anciens, d'autant plus qu'ils vivent la même vie et ont les mêmes besoins. Une paix profonde et merveilleuse règne entre eux » [3]). L'unité ethnique entre Slaves macédoniens et Slaves bulgares facilitait le projet des princes de l'Etat bulgare de réunir sous leur sceptre tous les Slaves voisins. Et tandis que les Slaves macédoniens collaboraient dans ce but, les Serbo-Croates, se considérant comme un groupe ethnique différent, répondirent aux tentatives des princes bulgares par une action armée. L'unité de langue, la littérature commune, le christianisme, le rite orthodoxe

---

[1]) « Vie de St-Clément d'Okhrida » par Théophylacte. Cf. l'édition de Fr. Miklosich ou celle de Migne.

[2]) Le fait est attesté par l'empereur C. Porphyrogénète (De Administrando imperio, cap. 41) et par « La vie de St-Naoum », un document contemporain (*J. Ivanoff*, Antiquités bulgares en Macédoine, p. 53, 54, 58).

[3]) *Cameniata*, p. 496.

grec de Mésie, Thrace et Macédoine contribuèrent fortement à cette fusion.

Une fois l'assimilation commencée, les rois bulgares eux-mêmes en devenaient les instruments. En effet, Boris offre d'hospitalité en 886 aux disciples des apôtres slaves, Cyrille et Méthodes: Clément, Naoum, Angélarius, Constantin, etc., et il envoie Clément en Macédoine. Son successeur, Siméon, y envoie Naoum. Boris lui-même se retire dans ses vieux jours dans les monastères de Preslav et donne l'exemple de l'abnégation chrétienne. Le frère et les neveux de Boris invitent les jeunes littérateurs au travail en langue slave; Siméon le Grand, lui-même ami des lettres, entasse des livres slaves dans son palais et devient ainsi un nouveau Ptolémée pour la terre bulgare. Il encourage les travaux ecclésiastiques et littéraires en Macédoine, sous la direction de Clément, Naoum et leurs disciples. Il dirige dans la Bulgarie danubienne une école littéraire, entouré de Jean Exarque, de l'évêque Constantin, du prêtre Grégoire, etc.

C'est ainsi, qu'enfin, grâce aux conditions ci-dessus indiquées, se produisit l'assimilation physique et morale des deux races et que naquit le nouveau peuple, les Bulgares, de langue slave « le bulgare ». L'élément touranien, relativement minime, se fondit à tel point dans la majorité slave, qu'il ne resta *aucune trace* de la langue prébulgare dans le bulgare moderne.

De tous les peuples, dont le sort avait été lié aux Balkans et qui ont séjourné en Thrace, en Mésie et en Macédoine, tels que les Celtes, Romains, Huns, Avares, Slaves, Byzantins, Turcs, seul le peuple bulgare, grâce à sa ténacité, put surnager au cours des siècles. Et si la nationalité se détermine par la conscience de l'unité manifestée dans la langue, l'origine, les coutumes, la manière de vivre et les tendances communes, le peuple bulgare a toutes ces qualités. Bien plus, il forme un noyau compact dans les Balkans; il a été au bénéfice d'une histoire unifiée; il a eu des joies et des souffrances communes, une religion,

une seule langue et une seule littérature, particularités qui font défaut à la plupart des nationalités voisines. Les Bulgares de Macédoine ont fait durant des siècles partie intégrante du patrimoine bulgare commun; c'est ce que nous allons démontrer dans les pages suivantes.

Les Bulgares macédoniens au moyen âge. Luttes gréco-bulgares.

Depuis la colonisation de la Macédoine par les tribus slaves au cours des VIe et VIIe s., ce pays a été jusqu'à nos jours fermé pour la race hellène, excepté ses confins les plus méridionaux, où se poursuit la lutte des deux éléments, grec et bulgare. Les vicissitudes politiques facilitèrent tantôt l'expansion grecque, tantôt celle des Bulgares. Les fondements de la force grecque étaient les villes mêmes de Salonique, Serrès, Verria, Castoria et les agglomérations rurales de la Chalcidique, du Pangée et du Roumlouk. Lorsque le pouvoir bulgare s'affermit dans la Macédoine méridionale, comme par exemple, aux XIXe, Xe, XIIIe s., l'élément grec se mit automatiquement sur la défensive, cramponné qu'il était seulement à Salonique et sur quelques points du littoral égéen. Mais, même dans ces cas, l'élément bulgare ne manqua jamais à ces bastions de l'hellénisme.

Salonique, la première forteresse de l'hellénisme en Macédoine, était entourée de tous côtés de Bulgares dès le moyen âge; elle ne communiquait avec le reste du noyau grec que par mer. Les stèles monolites qui marquaient la frontière méridionale de l'Etat bulgare en 904 furent érigées à 20 km. seulement au nord de Salonique[1]. Une forte colonie bulgare s'établit dans la ville même; au marché on parlait le bulgare. Le comptoir commercial de

---

[1]) Pour ce qui concerne la découverte de ces stèles et les inscriptions qu'elles portent, Cf. Bulletin de l'Institut archéologique russe de Constantinople, vol. III, 184 à 194. — *J. Ivanoff,* Antiquités bulgares en Macédoine. Sofia 1908, p. 7 à 9 (en bulgare).

l'Etat bulgare fut transféré au Xe s. de Constantinople à Salonique. C'est dans cette dernière ville également que naquirent les apôtres bulgares et slaves, les saints Cyrille et Méthode (IXe s.); c'est en dialecte vieux bulgare de la région de Salonique qu'ils prêchèrent l'évangile parmi les peuples slaves, et c'est dans ce dialecte enfin qu'ils traduisirent les saintes écritures et posèrent ainsi les bases de la littérature bulgare ancienne. Les écrivains grecs, comme Athanase de Paros, dans son acrostiche, devaient célébrer Salonique, quelques siècles plus tard, comme phare du bulgarisme[1]).

C'est à l'époque du premier royaume bulgare que s'affermit le sentiment national bulgare en Macédoine. Plusieurs conditions y contribuèrent: la puissance de l'Etat bulgare tout d'abord, où Byzance, le représentant de l'hellénisme, s'y maintenait à peine à Constantinople moyennant un tribut qu'elle devait payer à la Bulgarie. En second lieu, ce fut l'effervescence religieuse et littéraire, à laquelle la Macédoine bulgare prit une part considérable. La Macédoine donna au peuple bulgare ses premiers saints: les frères Cyrille (m. en 869) et Méthode (m. en 885) de Salonique, Clément d'Okhrida (m. en 916), Naoum d'Okhrida (m. en 910), Jean de Ryla (m. en 946), Prohor Pchinsky du district de Koumanovo (XIe s.), Gavril Lesnovsky du district de Kratovo (XIe s.), Yakim Ossogovsky du district de Kriva-Palanka (XIe s.).

---

[1]) *Εἰς τὴν περιφανῆ Θεσσαλονίκην, τὴν ἐνεγκοῦσαν τοὺς θεοφόρους καὶ ἰσαποστόλους κήρυκας τῆς Βουλγαρίας Κύριλλον καὶ Μεθόδιον, στίχοι πολιτικοί·*

'Ολβιωτάτη πάλαι σὺ, πόλις Θεσσαλονίκη·
Πατρὶς γὰρ χρηματίσασα τῶν νέων 'αποστόλων,
'Απάσας ὑπερήλασας, τὰς ἄλλως ὑψουμένας·
'Ράστα δὲ τοῦτο δείκνυσιν ἡ νῦν ἀναφανεῖσα,
'Ιστοριῶν ἡ θαυμαστὴ, καὶ ξένων μυστογράφος·
"Οθεν καὶ χαριστήρια, πάντων Βουλγάρων ἔθνη,
Σοὶ διὰ Κύριλλον τὸν σὸν, σὺν κασιγνήτω Θύει.

Dans le même ordre d'idées, les tsars bulgares considéraient comme un devoir sacré de veiller à la sécurité du nouveau culte, de fonder des monastères, de bâtir des églises et d'accorder leur protection aux pères de l'Eglise et aux écrivains religieux. Déjà le premier souverain bulgare chrétien, Boris, avait fondé à Brégalnitsa (Macédoine du nord) une église somptueuse et avait envoyé en mission apostolique dans la Macédoine occidentale, Clément, un des plus fervents élèves des saints Cyrille et Méthode. Clément visitait la contrée, prêchait l'évangile, ouvrait des écoles pour grands et petits et bientôt le nombre de ses élèves s'éleva à 3500. Il fonda trois églises à Okhrida; l'une, le célèbre couvent, portant son nom[1]). En 900, fut bâti sur les bords sud du lac d'Okhrida un autre sanctuaire, le couvent de saint Naoum, un autre élève des apôtres slaves, que le tsar bulgare Siméon avait envoyé en mission en Macédoine pour remplacer Clément[2]). Plus tard, au Xe s., le tsar bulgare Pierre érigea le monastère de Ryla et le monastère Saint-Georges près Scopié, du siècle suivant, la Macédoine septentrionale s'enrichit encore de trois couvents: un à Pchinia, l'autre à Lesnovo et le troisième à Ossogovo. La Macédoine de l'ouest, elle aussi, avait ses couvents renommés: ceux de Bigor et de Pretchista. Parmi les écrivains ecclésiastiques de cette époque brillent surtout les noms de Clément et de Naoum, tandis que Hrabre, toujours à la brèche, déploie en Macédoine l'étendard de la défense nationale bulgare et chante les lettres bulgares, contre les Grecs, négateurs des droits, de la langue et de la littérature bulgares.

Enfin, à l'affermissement du sentiment national bulgare en Macédoine contribua surtout le transfert à Okhrida de la capitale et du Patriarcat bulgares.

---

[1]) L'œuvre apostolique et littéraire de Clément parmi les Bulgares de Macédoine est décrite magistralement par un Grec, l'archevêque Théophylacte: *Βίος καὶ πολιτεία*, etc. (édit. de Fr. Miklosich, de Migne, etc.).

[2]) Cf. «La vie de Naoum», du Xe s., découverte au Mont Athos par l'auteur de ce livre: *J. Ivanoff*, Antiquités bulgares en Macédoine, p. 50 et suiv.

Au moment même où, en 1018, Byzance fit main basse sur la Macédoine, le bulgarisme y était si fort au point de vue ethnique et moral, que le vainqueur fut obligé de maintenir l'autonomie intérieure du pays et ses droits ecclésiastiques. A cet effet, la ville de Scopié fut désignée par les Byzantins comme capitale des ducs de Bulgarie et Okhrida comme siège de l'« Archevêché de toute la Bulgarie »; l'existence de cet archevêché s'est prolongée durant sept siècles et demi, depuis 1018 jusqu'en 1767, et a fait de la ville d'Okhrida le sanctuaire le plus vénéré de la patrie bulgare. L'archevêché bulgare d'Okhrida avait sous sa juridiction une trentaine d'évêchés, entre autres ceux de Monastir, Castoria, Scopié, Vélès, Vodéna, Stroumitsa. Les archevêques, quoique Grecs pour la plupart, maintenaient l'autonomie de l'Eglise bulgare et respectaient les privilèges qui lui avaient été octroyés par l'empereur Basile II. Ils reconnaissaient tous le caractère bulgare du pays et portaient avec une certaine fierté le titre d'« archevêques bulgares ». Théophylacte, à la fin du XIe s., protesta énergiquement contre le Patriarcat grec de Constantinople qui avait tenté de s'immiscer dans les questions d'ordre religieux en Macédoine: « Il n'a rien à faire avec les Bulgares, » disait-il. « Il n'a pas le droit d'ordination dans ce pays, qui possède son archevêque autonome, pas plus qu'un autre privilège quelconque » [1]). Théophylacte s'intitulait « Archevêque de Bulgarie » (*ἀρχιεπίσκοπος Βουλγαρίας*); Démétrios Chomatiane, « Archipâtre des Bulgares » (*ποιμενάρχος Βουλγάρων*); l'empereur Andronie II Paléologue affuble l'archevêque d'Okhrida du titre « Pasteur des Bulgares » (*ποιμὴν Βουλγάρων*), etc. Les évêques de Macédoine rivalisaient eux aussi de zèle pour faire ressortir qu'ils étaient chefs spirituels du peuple bulgare. Le métropolite de Monastir s'intitulait « Exarque de toute la haute Bulgarie » (*ἔξαρχος πάσης ἄνω Βουλγαρίας*) ou bien « Exarque de toute la Macédoine bulgare » (*ἔξαρχος πάσης Βουλγαρικῆς Μακεδονίας*); celui de

[1]) *Theophylacti* epistola XXVII. Ed. Meursio.

Castoria « Exarque de toute la Bulgarie ancienne » (*ἔξαρχος πάσης παλαιᾶς Βουλγαρίας*) ou bien « Primat de toute la Bulgarie » (*πρωτόθρονος πάσης Βουλγαρίας*); celui de Stroumitsa « Exarque de la Macédoine bulgare » (*ἔξαρχος Βουλγαρικῆς Μακεδονίας*), etc.[1]).

Les mêmes archevêques grecs d'Okhrida glorifiaient dans leurs ouvrages les saints et les apôtres bulgares qui avaient prêché en Macédoine en langue bulgare. Ainsi, Clément d'Okhrida est célébré comme « luminaire de la Bulgarie » (*φωστὴρ τῆς Βουλγαρίας*); Jean Vladimir est « l'orgueil de la Bulgarie » (*τῆς Βουλγαρίας τὸ καύχημα*); Cyrille et Méthode et leurs disciples sont « le salut des Bulgares, les colonnes de la Bulgarie » (*Βουλγάρων ἡ σωτηρία, τῆς Βουλγαρίας τοὺς στύλους*), etc.

La domination byzantine aux XIe et XIIe s., avons-nous dit, ne changea en rien la physionomie ethnique de la Macédoine. Au contraire, le joug étranger poussa le Bulgare macédonien à se révolter; la première révolution éclata vingt ans après l'installation des Grecs dans le pays, en 1040. Ces événements sont racontés en détail par le contemporain Jean Skylitsès[2]); ils témoignent de l'ardeur du sentiment national des Bulgares macédoniens et de leurs aspirations à la liberté. Le foyer de la première révolte était la ville de Scopié, appelée par le chroniqueur « ancienne métropole bulgare ». Dans l'espace d'une année, toute la Macédoine, Salonique exceptée, assiégée par 40,000 insurgés

---

[1]) Cf. *Daniel de Moskopolé* dans le titre de son *Εἰσαγωγικὴ διδασκαλία περιέχουσα λεξικὸν τετράγλωσσον*, etc., 2e édit. de 1802. — *Grigorovitch*, Esquisse d'un voyage dans la Turquie d'Europe, 2e édit., p. 95, en russe; la liste officielle des évêchés soumis au Patriarcat de Constantinople, dans le Recueil de *Rallis et Potlis: Σύνταγμα τῶν θείων καὶ ἱερῶν κανόνων*, vol. V; *Martin Krus*, Turcogræcia, p. 174; *Ofeicoff*, La Macédoine au point de vue ethnographique, p. 217; *J. Ivanoff*, Les Bulgares en Macédoine, p. 83, 190, 272.

[2]) *J. Skylitzes* dans *G. Cedrenus*, Historiarum compendium. Ed. Bonnæ, II, 527. — *B. Prokić*, Die Zusätze in der Handschrift des Johannes Skylitzes, codex Vindob. hist. Græc. LXXIV. München 1906, p. 35 à 36.

Bulgares, fut libérée du joug byzantin. Grâce aux troupes mercenaires normandes,l'insurrection fut étouffée; le chef des Normands, Haraldus, est glorifié plus tard dans les chansons scandinaves sous le titre de « Bolgara brennir » (destructeur, incendiaire des Bulgares). La révolte reparut, en 1067, en Thessalie, alors peuplée en partie de Bulgares [1]). En 1073, c'est-à-dire 30 ans après la première grande insurrection macédonienne, les Bulgares de Scopié levèrent de nouveau l'étendard de la révolte contre l'autorité grecque, battirent les forces byzantines sur le Char et proclamèrent Constantin Bodin tsar des Bulgares. Okhrida, Castoria firent cause commune avec Scopié [2]). Cette fois, les Grecs, pour étouffer l'insurrection, eurent recours à des troupes franques mercenaires qui incendièrent, entre autres, le palais royal bulgare, ainsi que l'église patriarcale à Prespa, bâtie par le tsar Samuel, afin de faire disparaître en Macédoine tout vestige de l'existence d'un Etat bulgare [3]). Un autre soulèvement bulgare, en 1081, dans les régions d'Okhrida et de Vodéna, réussit à délivrer pour un certain temps toute la Macédoine à l'ouest du Vardar. En 1097, les Bulgares de la région de Monastir (Bytolia) se déclarent indépendants et attaquent les croisés, venant de l'Adriatique, de passage par la Macédoine occidentale. Guillaume de Tyr qui voyagea en 1168 à travers la péninsule balkanique et s'arrêta quelque temps à Monastir, en Macédoine, atteste l'importance des terres bulgares encore soumises aux Grecs et ajoute: « Les Bulgares, venus du nord, traversèrent le Danube et s'installèrent, depuis ce fleuve jusqu'à Constantinople et la mer Adriatique, en en occupant toutes les régions. Ce peuple changea les noms et les frontières des provinces de cette grande étendue de terre qui s'étend, dit-

---

[1]) *Cecaumeni* Strategicon. Ediderunt Wassiliewsky et Jernstedt. Petropoli 1896, p. 69 à 70.

[2]) *Skylitzes* et *Cedrenus* dans les ouvrages cités, II, 715 à 717. — *Prokić*, p. 35 à 36.

[3]) *Fr. Rački* dans le « Rad » de l'Académie de Zagreb, XXVII, 128.

on, 30 jours de marche en longueur et plus de 10 jours en largeur. Cette terre s'appelle la Bulgarie »[1]).

Vers la fin du XIIe s. la lutte des deux races reprit de nouveau en Macédoine. L'insurrection bulgare de Tirnovo en 1186 ressuscita le royaume bulgare. Dix ans plus tard, en 1195, les troupes bulgares firent leur apparition dans la Macédoine orientale, aux environs de Serrès, alors « peuplés de Bulgares », comme l'affirme l'historien contemporain grec Nicétas Choniate. L'armée grecque y fut défaite et son chef, Alexis Aspiète, fait prisonnier [2]). L'année suivante, en 1196, les Bulgares de la Macédoine centrale proclamèrent leur indépendance; leur chef, Dobromir Strez, conquit les forteresses de Stroumitsa et de Prossek et choisit cette dernière ville, sise au bord du Vardar (aujourd'hui Démir-Kapou), pour sa capitale. L'intrépide roi bulgare, Kaloïan (1197—1207), fit la conquête de presque toute la Macédoine et tomba sous les murs de Salonique lors du siège de cette ville.

Sous Assen II (1218—1241), dont l'empire touchait les trois mers, la dernière bande de terre en Macédoine qui restait sous la domination grecque, tomba au pouvoir des Bulgares, notamment après la bataille de Klokotnitsa, en 1230. Dans cette bataille, l'empereur de Salonique, Théodore Comnène, fut battu par les Bulgares et fait prisonnier avec toute sa suite. Salonique, Verria, la Chalcidique et une partie de la Thessalie formèrent un despotat dont l'administration fut confiée par le roi bulgare Assen II à son gendre, Manuel Comnène. Au Mont Athos (en Chalcidique), Assen II confirma les privilèges du couvent bulgare « Zographe » et le gratifia de nouveaux dons; il y enrichit de même le Protat et le couvent dit Lavra. Il donna des privilèges aux commerçants de la république de Raguse, dans leur commerce

---

[1]) *Guillelmi Tyrensis* Historia rerum in partibus transmarinis gestarum, lib. II, cap. III, IV, XVIII.

[2]) *Nicetæ Chonitae* Historia. Ed. Bonnæ, p. 612—613.

avec les villes de Macédoine: Salonique, Scopié, Prilep, etc. Cavalla, sur la mer Egée, portait alors le nom bulgare de Morounets. Les Bulgares, dont les agglomérations entouraient Salonique devenaient de plus en plus un élément important de la vie sociale et politique de cette ville au XIVe s. Ils jouèrent un rôle très actif dans la guerre socio-religieuse de Salonique, où le parti des Zélotes, composé pour la plupart d'artisans et d'ouvriers bulgares, extermina un jour la classe riche et dirigea un certain temps les destinées de la ville. Grégoire Akindyne, Bulgare de Prilep (Macédoine), célèbre polémiste byzantin, était un des chefs des Zélotes.

Vers le milieu du XIIIe s., les Grecs acquirent la priorité sur les Bulgares dans la Macédoine méridionale. La mort du roi bulgare, Assen II, et les troubles dans les Balkans permirent à l'empereur Vatace de s'emparer durant les années 1246—1254 de toute la Macédoine. Cependant, en 1254, le pays fut restitué au royaume bulgare, grâce au soulèvement de la population contre le pouvoir grec. L'agitation bulgare dans la Macédoine centrale, à Prilep, Velès, Chtip, et l'insurrection du voïvode Dragota dans les gorges de Roupel[1]) en 1255, servirent de leçon aux empereurs grecs. Ces derniers renforcèrent les anciennes colonies grecques affaiblies et en fondèrent de nouvelles. Ainsi, la petite ville de Melnik, qui au XIe s. était peuplée de Bulgares, reçut une colonie grecque[2]). La population rurale du département de Serrès fut de même renforcée de colons grecs, les nommés Darnakides, conservés jusqu'à présent et répartis dans cinq villages: Veznik, Dovichta, Topoliani, Soubach-Keuy, Sarmoussakly. L'ancienne colonie grecque du Pangée a été également renforcée par de nouveaux contingents de colons grecs, sa position étant devenue désespérée: elle était presque submergée par le flot bulgare.

---

[1]) Manuscrit grec nº 1238 à la Bibliothèque Nationale de Paris.

[2]) *G. Acropolita.* Ed. Bonnæ, p. 54, 115, 125.

Quant à la Macédoine centrale et celle du sud-ouest, sa population bulgare est restée intacte. L'élément bulgare y formait non seulement une majorité écrasante mais s'étendait plus au sud, en Thessalie et jusqu'à l'Epire. L'historien byzantin Nicéphore Grégoras, qui passa en 1328 avec une mission diplomatique par Petritch et Stroumitsa, en témoigne suffisamment[1]. Un autre byzantin, George Acropolite[2], parle de l'élément bulgare de Vodéna, Prilep, Vélès, Chtip, etc, au XIIIe s. Le chroniqueur byzantin Phrantzès[3] affirme que la Macédoine occidentale, gouvernée au XIVe s. par le roi Marko, était bulgare. Quant au caractère bulgare de la population de la Macédoine du nord, de la même époque, il est attesté par les chroniqueurs turcs qui racontent la conquête turque de ce pays, tels: Hodja Seadeddine[4], Ramazan-Zadé[5], etc. Ces auteurs appellent la région de Kratovo, Koumanovo, Kriva-Palanka, Chtip, Kustendil, Radovich, etc. « diar bolgare » (pays bulgare). Au XIVe s. les Bulgares de Thessalie et de l'Epire n'étaient pas encore grécisés. En 1336, l'empereur byzantin, Andronic III, parle dans une de ses chartes des agglomérations bulgares en Thessalie centrale[6]. En 1423, les Bulgares de Thessalie luttent contre Turcs et Grecs et arrivent même à prendre la ville de Larissa[7]. En 1379, Bulgares, Albanais et Valaques de l'Epire se révoltent contre le gouverneur serbe du pays, Thomas Prélubovitch[8].

---

[1]) *Nic. Gregoræ* Hist. Byzantinæ. Ed. Bonnæ, I, 375 à 379.

[2]) Cité plus haut, p. 67.

[3]) Chron. Ed. Bonnæ, p. 54.

[4]) Manuscrit turc à la Bibliothèque Nationale de Sofia, fol. 51.

[5]) Manuscrit turc à la même bibliothèque, fol. 298.

[6]) *Heuzey et Daumet*, Mission archéologique de Macédoine. Paris 1876, p. 453.

[7]) *D. Urquhart*, Der Geist des Orients. Stuttgart & Tübingen 1839, Vol. I. 226.

[8]) *῾Ιστορικὸν, Κομνηνοῦ τοῦ μοναχοῦ καὶ Πρόκλου μοναχοῦ περὶ διαφόρων δεσποτῶν τῆς Ἠπείρου*, etc. Ed. G. Destounis. Pétrograde 1858, p. 21 à 22.

La domination serbe en Macédoine.

Dans le passé médiéval, la Macédoine connut encore une autre domination politique, celle des Serbes. Cette domination ayant été de courte durée et se heurtant à une forte population bulgare, ne changea nulle part sensiblement l'ethnographie du pays. A la fin du XIIe s., lorsque le grand joupan serbe Némania réussit à réunir les tribus sud-est serbes en un Etat, l'élément bulgare habitait encore au nord du Char, c'est-à-dire en dehors des limites naturelles de la Macédoine; la ville de Prizrend restait dans le cadre ethnique bulgare. C'est ici que se réunirent les révolutionnaires bulgares et y levèrent l'étendard de la révolte contre l'oppression byzantine. Prizrend tomba entre les mains des Serbes seulement sous Ouroch I (1243—1276); la Macédoine du nord, avec les villes de Tétovo, Dèbre, Scopié, devint serbe sous Miloutine (1281—1321). Son successeur, Stéphan Detchansky (1321—1331) occupa Vélès et Chtip. Son fils, Stéphan Douchan (1331—1355) réalisa les derniers succès en conquérant progressivement toute la Macédoine; ainsi, en 1334, il annexa à son Etat, Prilep; en 1342, Vodéna, Stroumitsa et Melnik, et en 1345 Serrès. Reconnaissant l'importance de l'élément bulgare en Macédoine annexée, le premier roi serbe, qui mit pied en Macédoine septentrionale, Miloutine, s'intitulait déjà quelquefois entre autres «roi des Bulgares»[1]). De même, le dernier souverain serbe de ce pays, Douchan, portait ce titre, ainsi qu'il appert des actes officiels de ce prince[2]).

Immédiatement après la mort de Douchan, en 1355, une anarchie complète régna dans l'Etat serbe. St. Sta-

---

[1]) *V. Makoucheff,* Les archives italiennes (Cf. le supplément au vol. XIXe des Mémoires de l'Académie des sciences russe. Pétrograde 1871, n° 4, p. 13, en russe).

[2]) Monumenta slavorum meridionalium. Zagrabiæ 1870, vol. II, p. 278. — *S. Novakovitch,* Le code de Stéphan Douchan. Belgrade 1898, p. 3 (en serbe). — *S. Novakovitch,* Monuments juridiques. Belgrade 1912, p. 708 (en serbe). — *Miklosich,* Monumenta serbica, p. 124, etc.

noïévitch, professeur d'histoire serbe à l'Université de Belgrade, décrit ainsi la situation dans la Serbie d'alors: « Du vivant de Douchan, le pouvoir central et l'autorité du souverain étaient solides; il était donc possible d'y maintenir l'ordre et d'obliger les partis centrifuges et les éléments séparatistes d'associer leurs intérêts et leurs tendances à ceux de l'Etat. Il y en avait assez, de ces intérêts et de ces tendances, vu que le royaume de Douchan était composé d'éléments différents par leur nationalité, religion, traditions, culture et tendances politiques. Le roi Douchan n'avait ni le temps, ni le talent, ni la force de niveler ces éléments. Sa personnalité seule maintenait cette hétérogénéité et empêchait la décadence. Après sa mort, sous le règne de Ouroch (1355—1371), prince faible, sans volonté, ni énergie, sans talent, ni autorité, la dislocation commença son œuvre . . . . Certaines parties n'étaient pas encore solidement inféodées au centre créateur du royaume de Douchan; les différentes provinces de ce grand Etat n'avaient pas pu s'amalgamer en si peu de temps, s'adapter aux mêmes intérêts, tendances et idéaux. Dans certaines de ces provinces, on n'avait pas encore pu effacer les traces d'autres groupements politiques, d'autres sphères, d'autres influences culturelles, politiques et religieuses, et, souvent aussi, d'autres fondements nationaux. C'est pourquoi, quelques provinces, indépendemment de leurs souverains, désiraient atteindre le but en vue duquel travaillaient leurs ambitieux dominateurs féodaux qui étaient prêts à affaiblir le pouvoir royal pourvu que leur influence en sortit raffermie » [1]).

On sait ce qui advint de cet Etat: il se morcela en lambeaux ayant à leur tête, des maîtres indépendants. En dix ans, tout ce qu'avait bâti Douchan s'écroula: la Macédoine occidentale se sépara et mit à sa tête Volkachine qui se proclama roi à Prilep en 1366; son frère Ouglech

---

[1]) *Stanoïévitch,* Histoire du peuple serbe. Belgrade 1910, 2e édit., p. 142 à 143 (en serbe).

garda la Macédoine orientale, alors que les fils de Deïan s'attribuèrent la Macédoine du nord. Dans les anciens documents, ces gouverneurs de provinces macédoniennes peuplées de Bulgares sont appelés « princes bulgares ». Le roi Marko, fils de Volkachine, porte ce titre, ainsi que l'attestent les mémoires du serbe Mikhaïl d'Ostrovitsa[1]). Le Byzantin Phrantzès affirme que Marko gouvernait une partie de la Bulgarie[2]), alors que dans les mémoires de l'Albanais Jean Mosachi, il est dénommé « Marco, roi bulgare »[3]) et que le Grec, Théodore Spandouyn Cantacuzène, l'appelle « seigneur de Bulgarie »[4]), etc. De même, le prince de la Macédoine septentrionale, Constantin, fils de Deïan, est inscrit comme « voïvode bulgare » dans l'ancien obituaire du couvent de Pchinia[5]). Les chroniques turques, celle de Hodja Seadeddine[6]) et de Ramazan-Zadé[7]) parlent de Constantin comme du souverain de « terre bulgare » (diar bolgare), etc.

De ce qui précède il résulte que la Macédoine pouvait bien se trouver dans le cadre de l'influence serbe tant qu'elle était sous la dépendance directe de l'Etat serbe, et tant que les forteresses et les villes de Macédoine ne pouvaient se fortifier que par des garnisons et les colons serbes. La ville de Serrès resta dix ans seulement (1345—1355) dans l'Etat serbe; Vodéna, Stroumitsa et Melnik 13 ans (1342—1355); Prilep 21 ans (1334—1355); Velès et Chtip 25 ans (1330 à 1355); Scopié, Tétovo et Dèbre 73 ans (1283—1355). Les documents ne nous parlent pas de colonies rurales serbes en Macédoine; les colons serbes accompagnaient les autorités dans les villes et les forteresses. Cette période a été

---

[1]) Cf. la revue académique serbe « Glasnik », XVIII, 80.

[2]) Chron. Ed. Bonnæ, p. 54.

[3]) *Hopf*, Chroniques gréco-romaines. Paris 1873, p. 273.

[4]) Petit traité de l'origine des Turcs par *Théodore Spandouyn Cantacasin.* Publié par Ch. Schefer. Paris 1896, p. 272.

[5]) « Spoménik » de l'Académie des sciences serbe, XXIX, 9.

[6]) Manuscrit dans la Bibliothèque Nationale de Sofia, fol. 51.

[7]) Manuscrit dans la même bibliothèque, fol. 298.

très courte. Après la mort de Douchan (1355) aucune émigration ne se produisit de Serbie en Macédoine. Les colonies serbes qu'il y avait à Scopié[1]), à Verria[2]), à Kratovo[3]) et ailleurs se sont retirées, en partie, après la séparation de la Macédoine du noyau de l'Etat serbe et, en partie, se sont fondues peu à peu dans la majorité de la population locale bulgare. Ce qui en restait fut paralysé complètement par l'arrivée des Turcs. Les villes étaient peuplées de colons turcs et la plus grande partie de la population chrétienne fut ou bien turcisée, ou bien obligée de se disperser dans les villages. La population actuelle urbaine bulgare de Macédoine dans sa majeure partie est récente; elle est venue des villages environnants au XVIIIe et XIXe s. On sait que dans les villes comme Scopié, Kustendil, Chtip, Prilep, la population chrétienne avait considérablement diminué et se maintenait dans quelques quartiers excentriques, comme par exemple à Novo-Sélo près Chtip, à Varoche près de Prilep, à Kploucha près Kustendil, etc.

L'influence serbe se fit sentir une fois encore en Macédoine; ce fut pendant la domination turque. Grâce au Grand vizir, Mehmed Sokolovitch, frère du patriarche serbe Makarius, le Patriarcat serbe d'Ipek fut restauré (v. plus haut, p. 21) et la Macédoine du nord rattachée à la juridiction spirituelle serbe pendant deux siècles (1557 à 1766). Les villes de Tétovo, Scopié, Chtip, Kustendil, Kratovo, Samokov étaient gouvernées spirituellement par le clergé supérieur serbe qui s'efforçait d'y implanter des traditions serbes. Cependant, les espoirs serbes vinrent se briser contre le sentiment national bulgare de la population.

---

[1]) Des fonctionnaires principalement.

[2]) Douchan envoya à Verria une garnison serbe, quelques mercenaires allemands et des notables serbes. Lors de la prise de la ville par les Grecs (1350), toute la garnison serbe, forte de 1500 cavaliers, capitula. Le reste de la colonie serbe s'enfuit plus tard en Serbie (*Cantacuz.* Historia. Ed. Bonnæ, III, p. 120, 129).

[3]) La colonie serbe à Kratovo se composait d'employés des mines de plomb et de quelques marchands ragusins.

L'autorité ecclésiastique serbe dut reconnaître elle-même le caractère bulgare de la population de la Macédoine du nord, comme l'attestent, du reste, une série de documents conservés. Les patriarches d'Ipek s'intitulaient: « Patriarche de tous les Serbes, des Bulgares, etc. »[1]. La correspondance, les notes laissées, les rapports des patriarches serbes témoignent du caractère bulgare des chrétiens de la Macédoine septentrionale, telles les notes et la correspondance du patriarche Arsène Tchernoévitch, de 1686[2], de 1688[3], le rapport du patriarche V. Brkitch, de 1771[4], etc. Des documents grecs contemporains confirment ce fait[5]. En 1766, le Patriarcat serbe fut supprimé et la Macédoine du nord passa au pouvoir du Patriarcat grec de Constantinople.

L'élément serbe dans la Vieille Serbie et l'élément bulgare dans la Macédoine septentrionale subirent de grandes pertes pendant les guerres austro-turques. En 1689—1690, les Autrichiens occupèrent la Vieille Serbie et pénétrèrent en Macédoine jusqu'à Vélès, Chtip, Kustendil. La population chrétienne prit les armes et s'allia aux libérateurs. Mais lorsque les Turcs, à leur tour, battirent les Autrichiens, cette population épouvantée s'enfuit en masse vers le nord avec les Autrichiens en retraite. Cette fuite fut stimulée par le patriarche serbe Arsène III, qui négociait avec l'Autriche l'émigration de ses ouailles dans la monarchie danubienne, qui avait besoin de colonistes pour ses frontières. Arsène émigra en Autriche méridionale avec le clergé, les moines et une grande partie de la population. La Vieille Serbie, le

---

[1]) *L. Stoïanovitch,* Inscriptions et notes vieilles serbes, Belgrade, nº 645, 751, 806, 843, 1202, 1749. — « Spoménik » de l'Académie des sciences serbe, LI, p. 106, 110.

[2]) *I. S. Yastréboff,* Contributions à l'histoire de l'Eglise serbe. Belgrade 1879, p. 83 (en serbe).

[3]) « Spoménik », XXXVIII, 73.

[4]) « Spoménik », X, 47, 54.

[5]) *Γεδεών*, *Ἔγγραφα πατριαρχικά*, etc., p. 55.

centre politique et spirituel serbe d'autrefois, se dépeupla. Alors les Albanais mahométans descendirent des montagnes voisines, envahirent la Vieille Serbie et la Macédoine septentrionale, restées à moitié désertes, massacrèrent une partie des chrétiens, s'installèrent dans leurs villages dévastés et imprimèrent ainsi un nouveau cachet ethnique à ces contrées. L'élément albanais se renforça en Vieille Serbie et plus tard, en 1737, au détriment des Serbes, qui, par suite de la guerre austro-turque, émigrèrent de nouveau en Autriche. Les colons albanais formèrent une enclave entre les tribus serbe et bulgare et pénétrèrent jusqu'à Vrania, Leskovets et Nich. La Macédoine était séparée de l'élément serbe par une forte ceinture de colonies albanaises, notamment dans les districts de Tétovo, Scopié, Koumanovo, Préchovo. C'est ainsi que, grâce à ces fluctuations, prit fin le voisinage direct de Serbes et Bulgares en Macédoine septentrionale.

La domination turque.

L'invasion des Turcs dans la péninsule balkanique produisit de grands changements ethnographiques. L'occupation de la Macédoine commença en 1371; elle fut complète en 1430, avec la prise de Salonique. Après une longue domination de cinq siècles, la force turque fut brisée par la Bulgarie régénérée en 1912, sur les champs de bataille de Lulé-Bourgas.

La domination turque dans la péninsule balkanique peut être définie en deux mots: injustice complète et arbitraire inouï envers la population chrétienne. Dès l'invasion des Turcs, le sultan distribua la terre conquise entre ses chefs féodaux militaires, et déclara la population chrétienne raïa (soumis) digne seulement de travailler comme esclave les terres des fermiers turcs. La Macédoine avait le malheur de posséder la plus grande partie de ces domaines féodaux. Une partie seulement des chrétiens restèrent

maîtres de leurs terres, quoique surchargés d'impôts. Outre des impôts ordinaires, le Bulgare macédonien souffrait surtout de l'impôt capital dont on frappait seulement la population chrétienne mâle au-dessus de 14 ans. Une autre charge qui pesait lourdement sur les familles chrétiennes, c'était le corps des Janissaires, la grande force militaire de la Turquie d'autrefois. On y incorporait les plus beaux enfants chrétiens âgés de 10 ans, qu'on arrachait violemment à leurs parents, qu'on élevait dans l'islamisme et qu'on dressait dans l'art militaire pour la défense de l'empire et de la religion mahométane. Non moins lourde et arbitraire était la corvée dont on chargeait des villages entiers, en vue de la construction de forteresses, routes, ponts, etc.

Les perturbations ethnographiques causées par les Turcs furent les plus sensibles au début de l'invasion. La population chrétienne des villes macédoniennes souffrit avant tout. Massacrée, turcisée, ou emmenée en captivité en Asie Mineure, la population urbaine de la Macédoine fut réduite à une minorité insignifiante. Les villes colonisées par des Turcs venus de l'Asie Mineure, reçurent une empreinte tout à fait orientale. Des colons turcs ruraux furent installés dans les localités les plus fertiles de la Macédoine; de plus, dans certaines régions macédoniennes la population rurale bulgare fut contrainte à embrasser l'islamisme: ce sont les ainsi appelés « Pomaks », ou autrement dit, Bulgares mahométans.

Cependant, quoique mahométans, les Pomaks sont de purs Bulgares de race et de langue. Ils ont conservé leur langue maternelle, se tiennent à l'écart des Turcs, évitent les mariages avec eux et ne connaissent pas la polygamie islamique. De plus, ils ont conservé leurs us et coutumes, leurs anciennes traditions locales, ainsi que leurs chansons populaires bulgares. Les Pomaks eux-mêmes appellent leur parler « bulgare »; c'est sous ce nom du reste qu'il est connu des Turcs qui affirment dans un de leurs proverbes:

A Constantinople on parle le mieux le turc,
à Elbassan l'albanais,
à Tikvech[1]) le bulgare.

Le plus grand nombre des Pomaks embrassèrent l'islamisme au XVIe s., au temps où, aux fins de consolider l'empire, les sultans avaient turcisé systématiquement. La turcisation fut très puissante encore au XVIIe s. et vers le début du XIXe s. elle disparut. Dans les Annales bulgares relatives aux événements des XVIe et XVIIe s., on lit entre autres: « Le sultan envoya en Macédoine son Grand vizir avec une armée forte de 33,000, qui procéda à la turcisation du pays. Il commença par Drama pour finir avec la Bosnie. Furent alors turcisés le Rhodope, Tchépino, Kroupnik, Kotchani ».

Les Pomaks connaissent leur origine bulgare, mais ils en parlent sans plaisir. Ils sont illettrés, s'attachent plutôt à la religion qu'à la nationalité et aiment à s'appeler Turcs. Chez leurs voisins, ils sont connus généralement sous le nom de Pomaks, quoiqu'ils portent aussi d'autres noms locaux, comme par exemple celui de Torbeches dans la Macédoine occidentale, celui de Dilsyses (c'est-à-dire « sans langue » qui ne connaissent pas le turc) à Tikvech. La dénomination Torbeche est la plus ancienne; elle tient son origine des Torbeches Bogomiles, ancienne secte dualiste bulgare qui la première embrassa l'islamisme comme ce fut le cas des Bogomiles en Bosnie. Les Bogomiles avaient l'habitude de porter toujours un sac en bandoulière où ils mettaient l'évangile et la frugale nourriture qu'ils recevaient de la charité publique. Pour s'en moquer, les Bulgares orthodoxes les appelaient Torbeches (porteurs de sac) du mot « torba » (sac) et les Grecs, Phoundaïtes, du mot « phounda » (sac). Dans l'Albanie septentrionale, les Bogomiles qui avaient passé au catholicisme portent de nos jours encore le nom de Phounda.

---

[1]) Région de la Macédoine centrale, peuplée de Pomaks.

Il y a en Macédoine environ 300 villages pomaks, dont la plupart sont privés de population bulgare chrétienne; les Pomaks atteignent le nombre de 154,410 individus. A l'exception du Rhodope, nulle part ailleurs, ils ne forment un groupe trop étendu. La plus grande agglomération pomak est donc celle du Rhodope, 100 villages environ, dans les districts de Nevrokop et de Drama. Des villages séparés de ce groupe, qui probablement embrassèrent plus tôt la religion de Mahomet, se trouvent du côté de Cavalla; dans la plupart d'entre eux, la population mâle est bilingue et s'absorbera vite par la masse turque. Le long de la Strouma se trouve le groupe de Kroupnik-Simitly avec six villages pomaks. Dans le bassin de la Mesta supérieure est situé le groupe de Razlog, avec sept villages pomaks. Les Pomaks de la Brégalnitsa supérieure sont répartis en douze villages. Sur le moyen Vardar est situé le groupe considérable de Tikvech, avec environ trente villages; à peu près égal est le groupe Mogléna, dans les districts de Sâbotsko, Vodéna et Enidjé-Vardar. Dans les confins de la Macédoine occidentale, les plus grandes agglomérations pomaks sont celles de Kitchévo, environ 15 villages, et de Dèbre-Réka, avec 40 villages environ; moindres sont celles de: Castoria avec douze villages environ, Prespa avec dix villages, Okhrida avec huit, Scopié (le long de la Markova-Réka) six villages. Le grand groupe de Gora, dans le Char, n'entre pas dans les limites naturelles de la Macédoine. Lors des guerres balkaniques, depuis 1912, une partie de la population pomak émigra, avec les Turcs, en Asie Mineure.

Par ce qui précède on comprend que la domination turque jusqu'au XVIIIe s. a causé la diminution de la population bulgare partout dans les villes et dans certaines agglomérations rurales, l'a rendue pauvre et l'a humiliée. De plus, les privilèges accordés au Patriarcat grec par les Turcs ajoutèrent au joug politique et matériel des Bulgares un joug spirituel et moral, celui des Grecs. L'élément bulgare, privé de ses églises et de ses écoles nationales, perdit

doublement; dans certains confins méridionaux, il fut grécisé, dans d'autres, tout en conservant sa langue et ses traditions nationales, il est resté en arrière au point de vue de sa culture intellectuelle et de sa littérature nationale. Sa renaissance ne commença qu'au XIXe s.

La renaissance bulgare.
Les champions macédoniens.

Exposé aux vexations des Turcs, tenu dans l'ignorance par le clergé grec, le Bulgare ne put songer à son réveil national qu'au XIXe s. seulement. Quoique venu le dernier sur l'arène du progrès moderne, grâce à son goût au travail et à la tenacité de race, il a su réaliser des progrès et devancer même l'élément dominant. Le Bulgare inaugura sa renaissance par la diffusion de l'instruction du peuple en langue populaire et par l'affermissement du sentiment national. L'étape suivante était marquée par une lutte contre le clergé grec pour l'indépendance religieuse bulgare. De cette lutte de 40 ans, le Bulgare sortit vainqueur: en 1870, l'Eglise nationale bulgare fut constituée. Les décades suivantes furent consacrées à l'émancipation politique du régime turc. Cette ère de révoltes et les insurrections en masse de l'élément bulgare ne prirent fin qu'avec l'écroulement du pouvoir turc en Macédoine, en 1912. Et dans toutes ces trois manifestations nationales: instruction, luttes religieuses et luttes politiques, le cœur du Bulgare macédonien battait à l'unisson et simultanément avec celui de ses congénères de Thrace et de la Bulgarie danubienne. Le plus souvent même, l'initiative partait de la Macédoine bulgare dont les fils éclairés devinrent les vrais précurseurs de la renaissance bulgare.

Bien des circonstances contribuèrent au réveil national des Bulgares en Macédoine, entre autres: les guerres de la Russie et de l'Autriche contre la Turquie, le déclin rapide de la Turquie, les insurrections serbe et grecque, la pros-

périté économique de la population bulgare du XIXe s. ainsi que l'augmentation de sa population urbaine qui, plus tard, tiendra, avec le clergé, l'étendard de la renaissance.

Les guerres que la Russie et l'Autriche firent à la Turquie dès la fin du XVIIe s., amenèrent l'amoindrissement progressif de l'Etat turc et la perte de son prestige. L'idée de l'indestructibilité du pouvoir de la Turquie d'antan disparut petit à petit au sein des populations chrétiennes des Balkans, surtout depuis que des petits peuples, tels Serbes et Grecs, réussirent, au début du XIXe s., à créer des Etats autonomes. Le prestige du pouvoir central turc diminuait graduellement, même en regard de la population turque elle-même; des gouverneurs locaux indépendants surgirent dans plusieurs endroits. Ainsi, Ali-Pacha de Jannina (1741—1822) occupa l'Epire, l'Albanie du sud et une partie de la Macédoine. A Okhrida et Dèbre sévissait Djelaléddine bey; Moustapha Pacha de Scutari s'appropria la Macédoine nord-ouest jusqu'au Vardar, etc. En outre de multiples bandes de voleurs, les ainsi nommés «Kyrdjaly» mirent la Turquie en pleine anarchie, à la fin du XVIIIe et au début du XIXe s. Ces bandes se composaient non seulement de Turcs, mais aussi de chrétiens, poussés par le désir de piller les biens privés et royaux. Ils incendièrent des villes et villages, massacrèrent la population et emportèrent dans leurs camps des richesses incalculables.

Les riches propriétaires fonciers turcs comprirent les premiers l'insécurité de la situation. Les administrateurs de leurs fermes quittèrent rarement la ville pour surveiller leurs biens travaillés par la population bulgare; le pouvoir central turc, ainsi que les fermiers turcs, commencèrent à mieux considérer la population travailleuse bulgare. Elle vint plus souvent en ville, elle fut autorisée à s'établir dans les faubourgs des villes, à s'occuper de petits métiers, à exploiter les champs, les vignes et les jardins dans les environs immédiats de la ville. Beaucoup de propriétaires-

fermiers turcs devinrent des rentiers après avoir cédé leurs fermes à des locataires bulgares. Petit à petit, les Bulgares, en quelque sorte esclaves des fermiers, acquirent une partie des terres labourables.

Le petit noyau de la population bulgare des villes augmenta rapidement, grâce à l'afflux des paysans. Bytolia, Prilep, Scopié, Chtip, Kustendil, qui avaient l'air de villes turques, prirent de ce chef un autre aspect, celui de la population mixte. Les artisans bulgares se groupèrent en corporations. Ils se réunissaient en assemblées générales où, à côté des questions d'ordre professionnel, on discutait des questions religieuses et sociales telles que: construction d'églises et d'écoles, engagement d'instituteurs, envoi de députations à Constantinople pour plaider la conquête de certains droits, etc. Dans ce domaine, la bourgeoisie travaillait en accord commun avec le bas clergé bulgare (le haut clergé était grec) et avec les moines.

Ayant ainsi créé un milieu conscient, dans les villes, de nouvelles impulsions survinrent qui reflétèrent l'esprit progressif et éducatif qui avait imprégné l'Europe occidentale et, en partie, la Russie, après la révolution française. Du reste, les commerçants bulgares fort instruits de Macédoine, vivant à Budapest, Novi-Sad, Belgrade, Vienne, Leipzig, Odessa, Constantinople, Smyrne, etc. s'étaient déjà engagés dans cette voie. La Macédoine, à cette époque, exportait surtout du coton[1]), du tabac, des peaux et autres produits. Les grands centres commerciaux étaient Serrès, Salonique, Velès, Prilep, Bytolia, Okhrida[2]). Les foires de Serrès et Prilep étaient les plus connues dans les Balkans; de nombreux commerçants indigènes et étrangers s'y donnaient

---

[1]) Actuellement, on sème relativement peu de coton en Macédoine. Les plantations américaines de coton et l'industrie cotonnière anglaise ont tué cette industrie naguère si prospère en Macédoine.

[2]) Pour le commerce de coton et tabacs en Macédoine d'il y a cent ans, consulter entre autres: *Félix de Beaujour,* Tableau du commerce de la Grèce depuis 1787 jusqu'à 1797. Paris 1800, 2 vol.

rendez-vous. Alors que les Turcs se contentaient du pouvoir nominal, Bulgares et Grecs devenaient les facteurs principaux du commerce macédonien. Il y avait des comptoirs bulgares à Belgrade, Novi-Sad, Budapest, Vienne, Leipzig, etc., à la tête desquels étaient placés des Bulgares de Vélès, Razlog, Kratovo, Palanka, Okhrida et autres villes.

Les commerçants bulgares de l'étranger, qui étaient témoins du progrès des autres peuples, compatissaient de toute leur âme avec leur patrie asservie. Ils ne ménageaient ni efforts, ni moyens pour lui venir en aide et pour contribuer à son relèvement national et spirituel. Les commerçants qui avaient vécu la plupart du temps parmi leurs compatriotes de Macédoine, en faisaient autant. Ainsi, au XVIII[e] s. se trouva à Venise et Budapest, parmi des commerçants bulgaro-macédoniens, leur compatriote, l'écrivain et graveur Christophore Jéfarovitch, qui imprima à Vienne, en 1741, sa « Stématographie » contenant les armoiries nationales bulgares et yougoslaves et les images des saints bulgares et serbes. Il était natif de Doïran (Macédoine). L'archevêque serbe Pavel Nénadovitch le proclame: « zélateur de la patrie bulgare ».

Ainsi, en 1792, le commerçant bulgaro-macédonien Marko Théodorovitch fournit les moyens pour l'impression d'un abécédaire slave. Sur la couverture du livre, à coté du nom de l'éditeur, il est écrit: « Marko Théodorovitch, Bulgare, né à Razlog (Macédoine) ». Un autre commerçant macédo-bulgare à Budapest, Nécho Markovitch, de Kratovo, fournit les moyens pour l'impression du premier calendrier bulgare, en 1818, avec cette annotation: « pour faciliter le peuple bulgare ». D'autres commerçants de la Macédoine du nord, tels que: Hadji Petso de Chtip, Hadji Stanko de Kratovo, Dimitri Philippovitch de Palanka, etc., soutiennent de leurs subsides l'écrivain Hadji Yakim de Kitchévo, pour imprimer à Budapest, en 1814, 1817 et 1819, ses œuvres « rédigées dans la plus simple langue bul-

gare ». En 1822, la colonie macédo-bulgare commerciale d'Odessa commande un cadre précieux en argent pour l'icone de St-Georges et l'adresse au couvent bulgare de Zographe, au Mont Athos, avec l'inscription suivante: «De la part des commerçants slavo-bulgares d'Odessa, originaires de différents diocèses de la Macédoine ».

D'autre part, les commerçants bulgares de Salonique subventionnent l'écrivain bulgare Théodossi de Doïran (Macédoine du sud), aux fins d'ouvrir dans cette ville, en 1838, une imprimerie bulgare. Georges Samourkache, notable commerçant bulgare à Bucarest, contribue à la traduction de quelques livres de son compatriote Théodossi. Nous passons sous silence les multiples exemples postérieurs[1]).

Le développement de la population urbaine bulgare, ainsi que le renforcement économique de la population bulgare de la Macédoine devinrent l'ambiance favorable à la culture du sentiment national. Nous avons déjà vu qu'à cet égard les Bulgares macédoniens vivant à l'étranger et les notables commerçants du pays y contribuèrent dans une large mesure; ce fut le terrain où l'on ne devait pas tarder à ensemencer le bon grain. Les instituteurs-écrivains bulgaro-macédoniens en furent les meilleurs instruments et les premiers de la renaissance en général, devançant ainsi leurs comilitants des autres parties de la Bulgarie. C'est pour cela qu'on peut affirmer avec infiniment de raison que *la Macédoine a été le berceau de la renaissance bulgare.*

Après le susnommé Christophore Jéfarovitch de Doïran, qui publia en 1741 les armoiries et les images des saints bulgares, le moine *Païssi*, des confins septentrionaux de la Macédoine, fut le premier Bulgare qui, en 1762, proclama catégoriquement les droits de la langue et de la nationalité bulgares, rappela les exploits des rois déjà oubliés et

---

[1]) Cf. les renseignements sur les champions de la renaissance bulgare en Macédoine dans mon ouvrage: Les Bulgares en Macédoine. 2e édit. Sofia 1917, passim (en bulgare).

des saints bulgares. Il stimula enfin son peuple à la lutte contre les atteintes portées par les Grecs aux droits nationaux et religieux des Bulgares. Le cri d'alarme de Païssi fut entendu, grâce à son «Histoire slavo-bulgare», écrite au Mont Athos (Macédoine du sud), qui se répandit en une multitude d'exemplaires manuscrits à travers la patrie bulgare, jusqu'à ce qu'elle fut imprimée en 1844 également par un Macédonien, Christaki Pavlovitch[1]). Parallèlement à cette activité, Païssi parcourait les villes et les villages, allumait par son verbe l'étincelle qui, plus tard, devait devenir une superbe flamme. On peut se rendre compte à la lecture des lignes suivantes des accents que pouvait produire l'âme révoltée et indignée du moine bulgare à la suite des exactions turques et de la tyrannie du clergé grec:

« Inspiré d'un amour ardent pour mon peuple et ma patrie, je me suis donné trop de peine pour recueillir dans différents ouvrages les renseignements nécessaires et exposer dans cet opuscule les annales du peuple bulgare. Je l'ai écrit pour vous, qui chérissez votre peuple, votre patrie et votre langue, afin qu'il vous profite et stimule votre dignité nationale . . . Et que dire de vous autres, tombés dans l'indolence vis-à-vis de votre peuple, qui convoitez la langue et la nationalité étrangères, qui apprenez à lire et à parler le grec ? O insensé! pourquoi es-tu honteux de te dire Bulgare et de ne pas lire et parler ta langue ? Est-ce que les Bulgares n'ont pas eu un royaume et une souveraineté ? Pendant tant d'années ils ont régné, ont été glorieux et illustres sur toute la terre. Plusieurs fois, ils reçurent un tribut des puissants Romains et des subtiles Grecs. Des empereurs et des rois étrangers leur donnèrent leurs augustes filles en mariage, afin d'avoir la paix et l'amitié avec les tsars bulgares. De tous les peuples slaves, les Bulgares ont été les plus glorieux: les premiers, ils ont eu des tsars; les premiers, ils ont eu un patriarche; les premiers, ils ont embrassé le

---

[1]) *Païssi,* Histoire slavo-bulgare, écrite en 1762. Publiée d'après l'original découvert au Mont Athos par J. Ivanoff. Sofia 1914.

christianisme et ont occupé de vastes territoires. Les premiers saints slaves, d'autre part, sont sortis du peuple bulgare. Mais pourquoi, ô insensé, as-tu honte de ta race et te laisses-tu traîner après une langue étrangère ? Ou bien, direz-vous, les Grecs sont plus ingénieux et plus civilisés que les Bulgares simples et sots, qu'ils n'ont pas des mots habiles à belle enseigne, qu'il vaut mieux suivre les Grecs. Regarde donc, ô insensé, il y a beaucoup de peuples plus subtils et plus glorieux que les Grecs; est-ce que pour cela quelque Grec abandonne sa race, sa langue et son enseignement comme tu le fais, ô insensé, sans en tirer un profit quelconque? Bulgare! ne te trompe pas, aie conscience de ta race et de ta langue, fais ton enseignement en bulgare: la simplicité et la bonne foi bulgares dépassent la finesse grecque . . . . »

L'appel de Païssi retentit dans tous les coins du pays bulgare et surtout en Macédoine. En effet, c'est la Macédoine qui vit naître les premiers fervents disciples du moine du Mont Athos, les disciples rejetèrent la langue grecque imposée jusqu'alors et commencèrent les premiers en pays bulgare à imprimer des livres dans le dialecte populaire. Tel, *Hadji Yakim Kirtchovsky* de Kitchévo, maître d'école dans différentes localités de la Macédoine et premier écrivain bulgare, qui se servit du bulgare moderne dans ses publications de 1814, 1817, 1819. Son premier livre, paru à Budapest en 1814, porte le titre: « Nouvelle du terrible et second avènement du Christ, tirée de divers écrits saints et traduite dans la plus simple langue bulgare, à l'usage des gens simples et des incultes ». Tous ses ouvrages, consacrés à des sujets religieux et didactiques, étaient édités aux frais des Bulgares de Macédoine, des districts de Kratovo, Chtip, Palanka, Scopié, Koumanovo, Radovich, Stroumitsa, Vélès, Monastir, Dèbre, etc.

Son plus jeune contemporain, *Cyrille Peytchinovitch* de Tétovo (Macédoine septentrionale), fit imprimer ses livres de 1816—1840, les uns à Budapest, les autres à l'im-

primerie bulgare de Salonique, nouvellement créée. Son activité de moine et de maître d'école se déploya dans les régions de Scopié et de Tétovo et son premier ouvrage porte le titre: « Livre dénommé Miroir, écrit pour les besoins et l'usage des lecteurs dans la plus simple langue populaire bulgare, etc. » Dans la préface d'un autre de ses ouvrages, « Consolation aux pécheurs », il est dit que la matière est exposée « dans la langue populaire bulgare de la Mésie inférieure, telle qu'elle est parlée à Scopié et à Tétovo, afin que le simple peuple puisse le lire ».

Animé des mêmes sentiments, un autre Macédonien, l'archimandrite *Théodossi Sinaïtsky* de Doïran, poursuivit avec zèle l'œuvre de la propagation de la langue nationale bulgare. Il enseigna le premier à Salonique, vers 1830, cette langue aux enfants de la colonie bulgare de cette ville. Cependant son principal mérite pour la renaissance bulgare consiste dans la fondation, en 1838, de la première typographie bulgare à Salonique. Théodossi y imprima ses propres ouvrages et ceux de ses compatriotes[1]), écrits, les uns en « langue slavo-bulgare », liturgique, les autres en « langue populaire bulgare ». Esprit pratique, Théodossi imprima en 1841, entre autres, une petite « Méthode pour apprendre les trois langues: le bulgare, le grec et le turc ». Ainsi donc la Macédoine eut l'avantage de posséder à Scopié, au XVIe s., la première librairie de livres slavons[2]); c'est dans ce même pays, à Salonique, qu'on créa également la première typographie bulgare.

Ensuite de l'incendie de l'imprimerie et après la mort de

---

[1]) Tels: Cyrille Peytchinovitch de Tétovo, Nédelko Boïkikeff de Scopié, Jordan Djinote de Vélès, Georges Samourkach, et autres.

[2]) Deux écrivains et imprimeurs bulgares travaillaient vers le milieu du XVIe s. à Venise, le premier, Yakov, de Kaménitsa (Macédoine du nord) et le second, Yakov Traïkoff, de Sofia; leur associé, Kara-Triphoun, avait ouvert une librairie à Scopié. C'est par cette librairie que les livres liturgiques slavons étaient distribués en pays bulgares. Cf. *M. Drinoff*, Oeuvres, vol. II, p. 492 à 501 (en bulgare). — *J. Ivanoff*, La Macédoine septentrionale. Sofia 1906, p. 254 à 255 (en bulgare).

Théodossi, en 1843, la typographie cessa de fonctionner. Un autre Bulgare macédonien, Kyriak Derjilen, de Vodéna, entreprit de la reconstituer; les autorités spirituelles grecques y mirent obstacle. Kyriak fut autorisé plus tard à imprimer des livres bulgares mais avec caractères grecs. Enfin, en 1852, parut dans cette imprimerie l'évangile en traduction néo-bulgare du parler de Vodéna[1]).

Le premier pédagogue bulgare, *Néophyte Rylsky* (1793 à 1881), de Razlog, est aussi un Macédonien. Par ses divers manuels scolaires et par son activité de maître d'école et directeur, notamment dans la Bulgarie du nord et en Thrace, activité continuée par ses nombreux élèves, il devint le véritable éducateur des Bulgares de la première moitié du siècle passé. Tous ses livres, les uns à l'usage des commençants, les autres pour les plus âgés, poursuivaient un seul but: «l'instruction bulgare pour employer ses propres termes. . . . car c'en est assez de la profonde torpeur de notre Bulgarie »[2]). Noter ici que les livres de Rylsky furent imprimés à Kragouévats et Belgrade avec le concours du gouvernement serbe.

La Macédoine donna au peuple bulgare d'autres champions encore dans le domaine scientifique et littéraire. Le premier philologue qui travailla scientifiquement sur les manuscrits du Mont Athos, en 1852, et dont les travaux ont été imprimés dans les publications de l'Académie des sciences de Pétrograde, fut *Constantin Petkoff* de Bachino-Sélo, près Vélès. Au premier rang des écrivains et des champions bulgares qui luttent contre l'oppression intellectuelle du clergé grec brillent des fils de Macédoine: *Nathanaïl-Bogdan* de

[1]) Cette traduction porte le titre: « Evangile de notre Seigneur et Dieu Jésus-Christ, imprimé maintenant à nouveau en langue bulgare, pour chaque dimanche successivement, du commencement à la fin de l'année. Transcrit et corrigé par moi, Paul, le moine, protocyncelle du Saint Sépulcre, né dans le diocèse de Vodéna, au village de Konikovo, Salonique, Typographie de Kyriak-Derjilen, 1852. » Le traducteur Paul (ou Pavel) Bojigrobsky est un pionnier connu du réveil national des Bulgares macédoniens.

[2]) Grammaire bulgare. Kragouévats 1835, p. 70—71.

Scopié et *Jordan Const. Djinote* de Vélès; en outre, les premiers qui aient voué un intérêt très vif à l'étude de la poésie populaire et du folklore bulgares furent *les frères Miladinoff* de Strouga, sur les bords du lac d'Okhrida. Leur grand recueil de « Chansons populaires bulgares », si apprécié par la philologie slave, contient des chants recueillis principalement dans les régions de Strouga, Monastir, Prilep, Koukouch, Stroumitsa, etc. Ce recueil a été publié aux frais et sous les hospices du grand mécène yougoslave l'archevêque croate Strossmayer, en 1861, à Zagreb, c'est-à-dire l'année même où ses auteurs devaient expier par la mort leur culte de la patrie bulgare, empoisonnés dans les prisons de Constantinople par les agents du Phanar. Le premier poète bulgare enfin, qui a chanté les tristes destinées de son pays, c'est encore un Macédonien, *Raïko Jinzifoff* de Vélès. Loin de son pays, encore sur les bancs de l'Université de Moscou, il protestait contre l'emprise des Grecs sur sa patrie, en s'écriant:

Pour la nationalité et pour la justice,
Pour la langue de nos aïeuls . . . .
Okhride et Tirnovo ont poussé le cri:
La Macédoine, terre merveilleuse,
Jamais, jamais ne sera grecque!
Les fourrés, les bois et les monts,
Les pierres même de ce sol,
Les oiseaux, les poissons du Vardar,
Les vivants et les morts se lèveront
Pour crier à l'Europe et au monde:
« Je suis Bulgare, je suis Bulgare,
Des Bulgares vivent dans ce pays »[1]).

Hélas! Jinzifoff ne pouvait supposer que sa patrie qui souffrait déjà de l'hellénisme, se verrait un jour menacée par les Serbes... Deux autres personnalités macédoniennes,

---

[1]) Publié dans la revue moscovite des étudiants bulgares « Bratsky troud », 1862, livre IV, 16.

qui ébranlèrent fortement l'hellénisme envahissant dans les pays bulgares et contribuèrent à son écroulement, étaient *Djinote* de Vélès, agitateur exalté et maître d'école, et le poète *Parlitcheff* d'Okhrida, dont la chanson retentissante contre le clergé grec faisait fureur en Macédoine:

Jusques à quand, ô mes chers frères Bulgares,
Jusques à quand les Grecs vont-ils nous opprimer ? . . .

Eglises et écoles bulgares.

Au commencement du XIXe s., la population bulgare urbaine s'étant sensiblement accrue, il lui fallait, pour ses besoins spirituels, des églises pour prier et des écoles pour s'instruire. A cette époque l'obtention d'une autorisation pour bâtir une église chrétienne était chose très difficile. Pour en obtenir une du gouvernement turc, il fallait l'intercession de notables et des dépenses considérables destinées à surmonter les obstacles provenant de l'intolérance religieuse des Turcs. De plus, cette autorisation ne pouvait être octroyée que pour la restauration des églises en ruines: il était, en effet, défendu de bâtir de nouvelles églises. Pour se tirer d'embarras, les chrétiens étaient obligés de recourir à la ruse et de produire des preuves témoignant de vestiges réels ou fictifs d'une église d'antan. Sous le règne du sultan Mahmoud (1808—1839), un souverain aux tendances libérales, plusieurs églises, autant dans les villes que dans les villages, ont été restaurées ou bâties à neuf; dans les « Annales de Pirdop » on lit à ce propos: « Depuis 1814, le sultan Mahmoud permit aux chrétiens de bâtir de nouvelles églises »[1].

La Macédoine, restée à l'abri des opérations militaires russo-turques de cette époque, fut la première à profiter des circonstances favorables. En 1814, on bâtit l'église de St-Georges dans la ville de *Kotchani*. En 1816, on érigea

---

[1]) « Revue périodique » de Sofia, XXX, p. 670.

à *Kustendil* l'église de Notre-Dame sur les ruines médiévales. En 1817—1818, grâce au zèle de l'écrivain bulgare Cyrille Peytchinovitch, le couvent de *Léchok*, près Tétovo, fut restauré. En même temps, fut bâtie l'église de Notre-Dame à la bourgade de *Varbéni* près Florina. En 1818 fut érigée, à *Vélès*, la chapelle de St-Georges. La restauration de l'église du Sauveur à *Scopié* fut achevée en 1824. Son iconostase, œuvre d'artistes du pays de Dèbre (Macédoine), sculpté en bois de noyer est une merveille; une inscription donne les noms des artisans qui avaient collaboré à cette œuvre: « Exécuté par Pierre Philippovitch de Gari et par Makari de Galitchnik, Bulgares de Mala-Réka, région de Dèbre, 1824 ». L'église de *Kriva-Palanka* fut construite en 1833, grâce à l'assistance du prêtre David, fils de l'écrivain bulgare Hadji-Yakim. La même année, 1833, commença la reconstruction du *couvent de Ryla*, le sanctuaire bulgare le plus majestueux et le plus vénéré, situé aux confins septentrionaux de la Macédoine. Ce fut sous les auspices et sous la direction de Néophyte Rylsky, célèbre écrivain macédo-bulgare, que commencèrent les premiers travaux du monastère et pour l'achèvement duquel on mit une quinzaine d'années. Egalement en 1833 fut restauré complètement le couvent de *St-Yakim d'Ossogovo*, avec l'assistance du notable bulgare de Kriva-Palanka, Hadji-Stéphan. La même année, on bâtit l'église de *Strouga* et celle de *Bania* (de Razlog). L'année 1835 fut la plus heureuse en ce qui concerne la construction de nouvelles églises bulgares en Macédoine; c'est alors qu'on bâtit la cathédrale bulgare de *Scopié*, l'église de St-Georges à *Démir-Hissar*, l'église de la Ste Trinité à *Bansko* (de Razlog), celle de *Dolno Brodi*, et 35 autres églises dans différents villages macédo-bulgares. On bâtit en 1836 l'église de St-Jean le Précurseur à *Kratovo* et celle de l'Assomption à *Ostrovo*. On bâtit ensuite, en 1838, l'église de Prilep, grâce à l'assistance et la médiation auprès les autorités turques du notable bulgare Hadji-Christo Logothète; l'église de l'Assomption à *Okhrida*, en

1839, et celle du Sauveur à *Vélès*, en 1840; l'église de *Gorna Djoumaia*, en 1844; l'église de la bourgade *Tsarévo-Sélo*, en 1857; l'église de la Ste-Dimanche à *Monastir*, en 1863, et ainsi de suite. Le firman impérial de 1870 constituant une Eglise autonome bulgare contribua considérablement au progrès de l'oeuvre religieuse et du nombre des églises bulgares en Macédoine qui, à la veille des guerres balkaniques, atteignaient le chiffre de 1139 églises, 155 chapelles et 62 couvents.

Comme les églises étaient la propriété de certaines communautés religieuses, la nationalité de ces dernières était souvent mentionnée dans des actes publics ou bien dans les inscriptions mêmes. Ainsi, par exemple, le firman impérial autorisant en 1835 la construction de la cathédrale de Scopié fut promulgué au nom de la nation bulgare («Bolgar miléti »); la chapelle sépulcrale près l'église du Sauveur à Scopié porte l'inscription: « Construite aux frais des Bulgares orthodoxes, le 1er mars 1864, Scopié »; l'église de la Ste-Dimanche à Monastir porte l'inscription en marbre: « Ce sanctuaire a été construit, jusqu'à ses fondements, au nom de la très sainte et glorieuse martyre Nédélia (Dimanche), aux frais des Bulgares, sous l'épiscopat et avec la bénédiction de Monseigneur Bénoît de Byzance. Bytolia (Monastir), le 13 octobre 1863». En 1867, fut restauré en partie le couvent Treskavets près Prilep. Sur une de ses portes on lit l'inscription suivante, gravée sur marbre: «Construit aux frais de la corporation des tailleurs bulgares». Dans le même ordre d'idées, notons que le médecin Constantin Michaïkoff de Patélé (district de Florina) offrit en cadeau à la communauté bulgare de Monastir un vaste terrain, situé au centre de la ville, pour la construction d'une cathédrale et des écoles; la longue inscription gravée sur la porte de la cour, faisant façade au marché, contient entre autres la phrase suivante: « Don offert au peuple bulgare, à Bytolia (Monastir), le 25 mars 1876 ».

Pendant la domination turque, la langue grecque était

devenue la langue liturgique des églises, surtout dans les villes, grâce aux privilèges accordés au Patriarcat grec et à ses établissements scolaires. Au cours du XIX[e] s., à mesure que le sentiment national bulgare s'affermissait, la langue grecque cédait peu à peu la place à la langue bulgare; les écoles bulgares nouvellement fondées contribuèrent beaucoup à cette substitution. Ces écoles formaient avant tout des lecteurs et des chantres en langue nationale pour l'église; les premiers pionniers de la nationalisation de l'école et de l'église furent précisément les disciples issus du milieu monacal bulgare qui avait conservé dans ses couvents abrités les traditions nationales intactes.

Les premières écoles bulgares en Macédoine étaient privées. Elles étaient dirigées par des moines envoyés par l'un ou l'autre des grands couvents bulgares de Zographe, Hilendar, Ryla, qui possédaient dans les villes bulgares leurs propres maisons ou fermes appelées « métokhs ». Les moines connus sous le nom de taxidiotes (prêtres commis) ou pénitenciers avaient pour mission de faire des quêtes pour leurs couvents, d'y conduire les pèlerins, de prêcher dans les églises et de donner l'enseignement aux enfants dans leur langue maternelle. D'autres écoles privées étaient dirigées par de simples particuliers, qui tout en pratiquant leurs métiers de tailleurs, relieurs ou autres exerçaient en même temps la fonction de maîtres d'école.

Bien qu'en nombre restreint, les écoles privées n'ont jamais manqué en Macédoine; déjà avant le XIX[e] s., il y en avait dans les monastères bulgares de Bigor, Prétchista, Karpino, Prokhor, Lesnovo, St-Yakim, etc., et dans les villes de Vélès, Chtip, Kratovo, Scopié, Razlog, etc. Les écoles de ce type devinrent plus nombreuses au commencement du XIX[e] s., et, plus tard, furent remplacées dans les villes par des écoles communales entretenues par les communautés bulgares correspondantes ou par des riches commerçants. Ainsi, la première école de ce genre a été celle de Vélès, en 1810, qui était dirigée par le maître Mitré, natif de Nagoritchino

(Macédoine du nord). A cet égard, la Macédoine a devancé la Bulgarie du nord où la première école communale n'a été fondée que plus tard à Gabrovo, en 1835, et dont le directeur était un Bulgare macédonien, le célèbre Néophyte Rylsky. La méthode d'enseignement mutuel, celle de Bell et de Lancaster, que Néophyte introduisit, fut finalement adoptée par toutes les écoles bulgares. C'est un autre fils de la Macédoine, Joseph Kovatcheff de Chtip, qui eut le mérite d'introduire la méthode vocale, comme méthode d'enseignement, devenue plus tard générale dans toutes les écoles bulgares.

La création d'écoles communales au cours du XIXe s. témoigne d'un sentiment national bien élevé. Le mérite en est d'autant plus grand qu'il fallait un effort immense du Bulgare macédonien pour surmonter les obstacles à la propagation de l'enseignement en langue maternelle. A la difficulté découlant du défaut d'un Etat protecteur, s'ajoutait le joug du clergé grec qui s'efforçait d'étouffer par tous les moyens possibles la noble initiative bulgare en vue de l'émancipation intellectuelle et nationale.

Les maîtres d'école bulgares étaient suspects aux autorités turques; on les accusait d'être des agents moscovites travaillant pour saper les bases mêmes de l'empire ottoman, dont le Patriarcat grec était une des principales. D'autres part, les évêques grecs ayant l'autorité sur les églises et les écoles de leurs ouailles, les maîtres d'école bulgares se voyaient soumis à des persécutions systématiques. Aucun d'eux ne fut laissé tranquille, plusieurs étaient emprisonnés, d'autres déportés. Constantin Djinote de Vélès dut expier ses sentiments bulgares dans l'exil en Asie Mineure, Parlitcheff en Albanie et les frères Miladinoff de Strouga durent mourir, comme nous l'avons déjà dit, dans les cachots de Constantinople, où les agents de l'Eglise grecque les avaient envoyés. La vie de ces maîtres d'école était véritablement une vie de martyrs. Prenons un exemple entre cent, celui du diacre Agapi Voïnoff (1838—1902). Son odyssée com-

mence à Tsarévo-Selo (Macédoine du nord) où il introduisit en 1857 la méthode d'enseignement mutuel. Deux ans plus tard, il devait quitter son asile. A Salonique, le clergé grec ne le laissa que deux mois dans ses fonctions de maître d'école bulgare, et à Vodéna, il ne put enseigner qu'une semaine. Par suite des intrigues de l'évêque grec Nicodème, Voïnoff dut quitter l'école, maltraité, la moustache arrachée, pour être conduit dans les prisons de Salonique en 1869. Après deux ans de professorat à Stroumitsa, il fut assailli une nuit dans son domicile par les hommes de l'évêque grec, battu et chassé. Plus tard, en 1872, pendant les vacances scolaires, Voïnoff assista à la grande foire de Prilep, où, par ses discours et ses harangues, il réchauffa le sentiment national de ses compatriotes venus là pour leurs affaires. Toujours à la brèche, on rencontre notre diacre successivement maître d'école, à Zarovo[1]) (district de Salonique), à Vodéna, à Stroumitsa, à Pétritch, où il est attaqué en 1874 par les agents de l'évêque grec de Melnik, qui essaient de l'étrangler. Le robuste Bulgare s'en tire sain et sauf après avoir donné une bonne leçon à ses bourreaux. Exposé à des persécutions constantes, Voïnoff chercha pour un certain temps un refuge auprès des Bulgares catholiques protégés par les Etats catholiques, et plus tard auprès des émigrés Polonais, soutenus par les Turcs. Enfin, dès la création de la principauté de Bulgarie en 1878, Voïnoff émigra en Bulgarie où, pauvre et méconnu, il consacra sa vieillesse à sa modeste profession de maître d'école.

Il est aisé de saisir que l'œuvre scolaire accomplie par les Bulgares macédoniens dans de telles conditions, au XIXe s. — siècle de double joug, turc et grec, — constitue une manifestation nationale de la plus grande envergure.

Voici maintenant, en quelques mots, le cours de l'évolution des écoles bulgares. En 1810, avons-nous dit, l'école

[1]) Grand village bulgare, brûlé entièrement par l'armée hellénique en 1913.

communale de Vélès était fondée. Bientôt après, les autres villes de la Macédoine du nord, peu entravée par l'hellénisme, furent dotées d'écoles pareilles: Kratovo vers 1815, Kustendil en 1816, Chtip vers 1830, Kriva-Palanka vers 1833, Scopié en 1835, Prilep en 1843, Bachino-Sélo (près Vélès) en 1845, etc. Afin de les distinguer des écoles subventionnées par le clergé grec, les Bulgares appelaient leurs établissements scolaires: « Ecole bulgare », « Ecole slavo-bulgare », etc. Ainsi, sur le sceau de l'école de Vélès on lit les mots: « Sceau de l'école bulgare de Vélès, 1845 ». L'école bulgare de Bachino-Sélo possédait également pareil sceau de 1845. En 1847, l'école du quartier Partsorek à Vélès se dénommait « Ecole slavo-bulgare de Partsorek ». L'école du quartier « Messokastro » à Okhrida portait l'inscription suivante: « Cet édifice scolaire pour l'instruction de la jeunesse bulgare des quartiers de Messokastro, Hadji-Kassym et Skender-Bey a été bâti le 15 juillet 1852, Okhrida ». Vers la même époque environ, les écoles de Prilep se divisaient en deux: « Ecole populaire bulgare » et « Ecole hellénique »; cette dernière se trouvait sous les auspices du métropolite grec de Monastir et était entretenue par les Koutso-Valaques de Prilep. En 1851, l'« Ecole slavo-bulgare de Scopié » était divisée en trois sections: école primaire, gymnase et section ecclésiastique[1]).

Après 1856, date à laquelle le gouvernement turc proclama l'égalité du culte, de race et de langue, le nombre des écoles bulgares en Macédoine augmenta sensiblement. Toutes les villes de la Macédoine septentrionale et centrale possédaient, dès avant 1870, des écoles primaires et des collèges élémentaires; bon nombre de villages en avaient aussi. Des écoles bulgares existaient dans les villes et les bourgades suivantes: Scopié, Koumanovo, Gostivar, Palanka, Kratovo, Kustendil, Donpaitsa, Djoumaïa, Bania (Razlog), Chtip, Radovich, Nevrokop, Stroumitsa, Vélès, Prilep,

---

[1]) Cf. le « Journal de Constantinople » (en bulgare), nº 44 de 1851.

Krouchévo, Okhrida, Zagoritchani près Castoria, Strouga, Monastir, Enidjé-Vardar, Vodéna, Koukouch, Salonique. A Vélès, il y avait de plus une école de commerce. Les jeunes filles étudiaient ensemble avec les garçons; mais il y avait aussi des écoles spéciales pour jeunes filles, comme par exemple à Vélès, Prilep, Kustendil, Chtip, Kriva-Palanka, Scopié, Monastir, etc.

Après 1870, les écoles se multiplièrent à tel point qu'elles couvrirent tout le pays habité de Bulgares. L'institution de l'Eglise autonome bulgare en cette année et la constitution des communautés religieuses bulgares facilitèrent l'ouverture des écoles et dans les autres villes de la Macédoine méridionale, dont la population chrétienne était en partie ou dans sa totalité bulgare, comme par exemple à Florina, Ostrovo, Castoria, Doïran, Ghevghéli, Démir-Hissar, Serrès, Drama, etc. Presque tous les villages bulgares d'une certaine importance possédaient des écoles primaires. En 1912, c'est-à-dire la dernière année de la domination turque en Macédoine, cette province possédait 1141 écoles bulgares, avec un personnel enseignant de 1884 instituteurs et 65,474 élèves, appartenant à l'Eglise nationale bulgare. Ces chiffres ne comprennent pas les élèves des écoles bulgares catholiques et protestantes de Koukouch, Enidjé-Vardar, Razlog, Monastir, etc. L'enseignement secondaire était donné dans les gymnases et dans les écoles normales. D'autre part, dans toutes les villes on trouvait, outre les écoles primaires, quelques classes inférieures du gymnase. Il y avait des gymnases pour garçons, à Salonique et à Monastir; des écoles normales pour garçons, à Scopié et à Serrès; des écoles normales pour jeunes filles à Salonique, Monastir, Scopié. A part son gymnase et son école normale, Salonique possédait une école de commerce, un séminaire et une école d'agriculture; le séminaire, situé dans le quartier dit Zéitinlyk, était dirigé par les Bulgares unis, et l'école d'agriculture, près Salonique, par des Américains. A Scopié, il y avait de plus un séminaire et à Monastir, un cours

préparatoire pour prêtres, et près Vélès une école d'agriculture. Il existait des écoles professionnelles pour jeunes filles à Monastir, Scopié, Salonique, Prilep, Vélès, Florina, Kitchévo, etc. En 1912, le nombre des élèves dans les écoles de ville dépendant de l'autorité de l'Eglise bulgare était réparti comme suit:

Monastir	1741	Doïran	395
Prilep	1733	Vodéna	381
Vélès	1586	Stroumitsa	356
Scopié	1517	Goumendjé	352
Salonique	1321	Kavadartsi	318
Chtip	1011	Ghevghéli	316
Tétovo	808	Ressen	312
Okhrida	783	Strouga	301
Koumanovo	751	Radovich	266
Koukouch	634	Krouchévo	263
Dèbre	443	Palanka	243
Enidjé-Vardar	432	Kratovo	240, etc.

La construction des églises et des écoles, l'entretien de ces dernières et du personnel enseignant, se faisait grâce aux moyens fournis par la population bulgare. Dès 1870, année de la création de l'Eglise autonome bulgare avec une administration indépendante, l'Exarchat prit entre ses mains l'inspection des églises et des écoles et subventionna directement les établissements d'instruction secondaire. Presque chaque école et église bulgare des villes et villages bulgares de Macédoine possédait ses biens propres, provenant soit de legs, soit de dons volontaires de patriotes bulgares, soit, enfin, de l'impôt. Prenons par exemple la ville de Chtip. Son école centrale « Sts-Cyrille et Méthode » possède les biens suivants: terrain 3,22 décares; jardin 1,21 décares; maison de 2 chambres de 28m², donnée par le moine Ivanoff Témoff; vigne, achetée avec les fonds paroissiaux, de 5,6 décares et 3,4 décares donnée par Novakoff, en tout 9 décares; prairies achetées avec les fonds paroissiaux

16,6 décares, donnée par Novakoff 5,8 décares, en tout 22,4 décares; forêt, donnée par les frères Chaleff 3,1 décares et 9,1 décares donnés par Kara-Ghéorghi, l'aubergiste, en tout 12,2 décares; 1 magasin à un étage donné par K. Hadji Stantcheff; 2 boutiques à un étage données par différentes personnes; terrains de 132 m² donnés et 60 m² achetés, en tout 192 décares; 1 baraque. — L'église de « St-Nicolas » possédait: 1 bâtiment à trois étages de 195 m² et dépendances de 370 m², construits grâce aux sommes fournies par le peuple; 1 boulangerie avec chambre bâtie sur 117 m² depuis des temps immémoriaux; 1 autre boulangerie construite sur 56 m² donnée par Dimitri Stoïanoff; 1 maison à deux étages de cinq chambres chacun, de 200 m², construite avec les fonds paroissiaux; 1 bâtiment à un étage avec cave de 63 m², 1 refuge de 10 chambres, bâti sur 434 m² et 1 boutique sur 56 m². Ces trois derniers donnés par Constantin Karanfiloff; 1 jardin donné par G. Tsritskoff. — L'église de «Notre-Dame » possédait: 1 moulin bâti sur 117 m², 1 forge bâtie sur 105 m², 1 autre moulin sur 264 m² et 1 boutique sur 10 m²; ces quatre biens achetés avec des fonds paroissiaux; 1 boutique sur 12 m² donnée par Kotsé Aneff; la moitié d'une maison bâtie sur 135 m² avec trois chambres, donnée par E. Kentreff; 1 terrain de 63 m² de temps immémorial.

Luttes pour une Eglise nationale bulgare.

Le réveil national bulgare débuta par une activité modeste et paisible, notamment, par l'ouverture d'églises et d'écoles avec le vieux bulgare comme langue liturgique et le bulgare moderne comme langue scolaire. Ce mouvement d'émancipation fut, dès le début, entravé par le Patriarcat grec qui tenait entre ses mains les destinées spirituelles et intellectuelles du peuple bulgare. Ce dernier se vit obligé de s'engager, vers 1830, dans une lutte longue et

opiniâtre contre le clergé grec, lutte qui dura 40 ans et finit par le triomphe de la cause bulgare. D'autre part, la création d'une Eglise autonome bulgare en 1870 mit fin au litige en Bulgarie danubienne, en Thrace et en Macédoine du nord; la lutte se poursuivit cependant dans la Macédoine méridionale: à l'heure qu'il est elle n'a pas encore pris fin.

Décrire ces luttes, c'est exposer les péripéties ainsi que l'évolution de la vie intellectuelle et spirituelle de la nation bulgare depuis un siècle[1]). Nous n'esquisserons cependant que les étapes les plus importantes de cette lutte que l'Américain Edson A. Clark définissait en ces termes: « Cette longue et âpre lutte, finalement couronnée de succès, met en relief toute la force du caractère bulgare. Menée sans violences et avec une fermeté inébranlable, cette lutte fut une manifestation de l'indomptable résolution du peuple bulgare de se libérer une fois pour toutes de la tutelle du clergé grec ». Dans cet ordre d'idées c'est à la Macédoine qu'échoit le mérite d'avoir levé, la première, l'étendard du mouvement panbulgare.

En effet, ce mouvement commença dans la Macédoine du nord, dans les diocèses de Scopié et de Kustendil-Chtip, centres religieux, où les traditions du passé s'étaient mieux conservées comme par exemple dans les couvents bulgares d'Ossogovo, Lesnovo, Karpino, Prokhor, Lechok, Vétersky, etc. C'est dans ces parages également, comme nous l'avons vu, que travaillèrent les premiers écrivains et maîtres d'école en langue bulgare moderne, tels: Hadji-Yakim Kirtchovsky, Cyrille Péytchinovitch, Daskal Mitré, et leurs disciples.

---

[1]) Cf. *V. Teploff*, La question religieuse gréco-bulgare d'après les sources inédites. Pétrograde 1889 (en russe). — *A. d'Avril*, La Bulgarie chrétienne. Etude historique. 2e édition. Paris 1898. — *Th. Bourmoff*, Le litige religieux gréco-bulgare. Sofia 1902 (en bulgare). — *R. von Mach*, Der Machtbereich des bulgarischen Exarchats in der Türkei. Leipzig—Neuchâtel 1906. — *M. Γεδεών*, *Ἔγγραφα πατριαρχικὰ καὶ συνοδικὰ περὶ τοῦ Βουλγαρικοῦ ζητήματος. Ἐν Κωνσταντινουπόλει* 1908. — *A. Ischirkoff*, La Macédoine et la constitution de l'Exarchat bulgare. Lausanne 1918. — *S. Radeff*, La Macédoine et la renaissance bulgare au XIXe s. Sofia 1918.

Avant 1829, le siège de métropolite de Scopié était occupé par un Grec, Ananie. Les notables bulgares de la ville, mécontents de l'apathie du prélat, étranger à leurs besoins scolaires et spirituels, firent des démarches pour provoquer son transfert. Le métropolite une fois révoqué, la population bulgare de Scopié avec le notable influent Hadji-Traïko en tête, demanda en 1830 au Patriarcat un prélat de nationalité bulgare: le Patriarcat fit la sourde oreille. Le nouvel évêque, Gédéon, arrivé l'année suivante, 1831, était aussi un Grec, de sorte que les protestations des Bulgares continuèrent de plus belle. Les remplaçants de Gédéon venus en 1832, étaient aussi des Grecs, ainsi Ghennadios et Néophyte. Le mécontentement de la population tournant à la menace, le Patriarcat fut obligé d'envoyer en 1833 un évêque grec, Gabriel, connaissant le bulgare. Ce dernier permit que le service divin se fît en grec et en bulgare, et en 1836, autorisa l'ouverture d'une école publique bulgare. Plus tard, le Patriarcat embarrassé par le mouvement bulgare, nomma en 1832 un Bulgare, Auxentios, évêque vicaire au siège du diocèse voisin, Kustendil-Chtip, dont le chef, le Grec Artémios, continuait d'habiter Constantinople. L'année suivante, 1833, les Bulgares de Samokov demandèrent, eux aussi, un évêque de leur nationalité. Leur exemple fut suivi, plus tard, par les habitants de l'ancienne capitale bulgare, Tirnovo; malgré ces réclamations, le Patriarcat grec n'alla pas plus loin dans le domaine des libéralités et maintint l'ancien ordre des choses.

En 1838, les Bulgares, profitant du voyage du sultan Mahmoud à travers leur pays, lui remirent une pétition dans laquelle ils sollicitèrent son intervention auprès du Patriarcat, en vue de la nomination d'évêques bulgares. Le gouvernement turc promit en 1840 de soutenir la nomination au siège de Vidin du diacre bulgare Dionyse, originaire de Kotel. Parti pour Constantinople, pour y être consacré par le Patriarcat grec, le diacre ne revint plus: il y trouva la mort, empoisonné par les Phanariotes. Les Bulgares

répétèrent leurs prières en 1845, lors du passage du sultan Abdoul Medjid en Bulgarie, et en 1853 enfin, ils adressèrent une pétition rédigée dans le même sens à l'ambassadeur de Russie à Constantinople: toutes ces démarches n'eurent aucun résultat.

La promulgation du Hatti-Houmaïoun dans l'empire ottoman, en 1856, modifia un peu l'aspect du problème en donnant des espoirs aux Bulgares. Cette charte, dans son article 8, garantissait « la liberté du culte, de la langue et de la race » des sujets ottomans. Sur l'invitation de la Porte, les communautés non musulmanes devaient se conformer aux prescriptions du Hatti-Houmaïoun et procéder à une nouvelle élaboration de leur régime, conforme aux besoins de l'époque. A cet effet, le Patriarcat fut forcé de convoquer en 1858 un conseil mixte, composé du clergé et des laïques, dont quatre Bulgares. Les revendications bulgares étaient plutôt modestes: ils demandaient le droit de prier dans leur langue maternelle et d'avoir des évêques de nationalité bulgare sous la juridiction du Patriarcat grec. La majorité grecque de ce conseil jugea cependant les revendications bulgares incompatibles avec les canons: l'Eglise œcuménique, disaient-ils, ne pouvait tolérer dans son giron la distinction par nationalités; les traditions avaient consacré pour cette Eglise une seule langue, le grec, une seule nationalité, l'hellénique. Tout écart était, dans ces conditions, considéré comme une hérésie, de sorte que les demandes bulgares ne furent même pas soumises à une discussion. Les délégués bulgares ne purent que protester et se retirer.

Après ce défi grec, la lutte devait recommencer, plus agitée, plus âpre. Le signal du mécontentement général fut donné, cette fois aussi, en Macédoine, par les Bulgares de la ville de Koukouch[1]), dans la région de Salonique. Afin de se soustraire à l'hellénisme, les Koukouchiotes pro-

---

[1]) Incendiée par les Grecs en 1913.

clamèrent leur union avec le Saint-Siège qui leur garantissait un clergé national et le maintien de la langue liturgique bulgare. Le 12 juillet 1859, en effet, ils adressèrent une requête au pape Pie IX qu'ils déclaraient reconnaître comme leur chef spirituel, à condition que leur clergé restât bulgare, de même eu égard à la langue liturgique et à la langue de l'enseignement[1]). Le Patriarcat, redoutant l'extension du mouvement dans tous les pays bulgares et pris d'une grande frayeur, fit une concession: le 4 novembre, arrivait à Koukouch, reçu solennellement, un évêque bulgare, Parthéni Zographsky, envoyé par le Patriarcat grec. Parthéni était originaire de Galitchnik, Macédoine de l'ouest. Pour dompter l'agitation bulgare, le Patriarcat promit de nommer ultérieurement dans les diocèses bulgares des évêques de leur nationalité, aussitôt que le siège correspondant deviendrait vacant. Hélas! trois mois suffirent pour convaincre les Bulgares de la dissimulation du Patriarcat: le métropolite d'Okhrida (Macédoine) Inokentios mourut le 25 décembre 1859; la population d'Okhrida demanda un évêque bulgare par une requête publique revêtue de 5000 signatures. En réponse à cette requête, ainsi qu'à celle qui la suivit, laquelle, présentée par le diocèse d'Okhrida, portait 9000 signatures, le Patriarcat répondit en envoyant de nouveau un métropolite grec, Mélétios, dans la ville sainte des Bulgares macédoniens.

La mauvaise volonté du Patriarcat étant devenue évidente même pour les aveugles, la colonie bulgare de Constantinople, pour donner satisfaction à la conscience nationale révoltée, décida de rompre avec l'Eglise grecque. Le 3 avril 1860 (a. style), pendant la messe de Pâques dans l'église bulgare du Phanar, le nom du patriarche ne fut pas mentionné; ce fut le signal de la rupture. Hilarion, évêque bulgare in partibus, qui officiait, fut proclamé chef

---

[1]) La requête a été publiée in extenso dans le journal de Constantinople « La Bulgarie», n° 25 de 1859. Cf. *J. Ivanoff*, Les Bulgares devant le Congrès de la paix. 2e édition. Berne 1919, p. 150 à 151.

spirituel du peuple bulgare. En outre, deux délégués communiquèrent à la Porte le fait accompli. Les villes bulgares de la province, dûment averties, se hâtèrent de donner leur assentiment complet et leur aide. Dans ce but, une assemblée nationale, composée des représentants des diocèses bulgares, fut convoquée à Constantinople à la fin de l'année. Ainsi, de la province, la lutte passa dans la capitale de l'empire ottoman. Dorénavant, elle allait être dirigée par des représentants du peuple bulgare se trouvant à Constantinople.

Le Patriarcat grec comprit enfin la gravité de la « Question bulgare ». Il comprit que les quelques concessions anodines grecques ne satisfaisaient plus les Bulgares. Le 15 mai 1860, les Bulgares du diocèse de Kustendil, qui comprenait aussi les villes de Chtip, Kratovo, Kotchani, adressèrent une requête à Constantinople pour se plaindre des méfaits de l'évêque grec. La commission d'enquête chargée par le Grand vizir d'informer sur ces plaintes, constataque l'évêque Dionysios avait frauduleusement escamoté 1200 livres turques à ses ouailles de Chtip et de Kratovo. Par ordre du Grand vizir du 3 décembre 1860, l'évêque fut, de ce chef, relevé de son poste. La même année, le 3 septembre, les Bulgares de Scopié signèrent une résolution de ne plus permettre l'emploi du grec dans leurs églises et l'année suivante, enlevèrent solennellement les livres grecs de la cathédrale. Le 9 avril 1861, les Bulgares d'Okhrida, à leur tour, réclamèrent, par l'entremise de leurs représentants à Constantinople, la restauration de l'archevêché autonome bulgare d'Okhrida supprimé par les Grecs en 1767. Le mouvement d'émancipation fut suivi par les autres villes macédoniennes : ainsi, en 1863, le service divin à Nevrokop est célébré en bulgare ; en 1866, le pope Yané Témelkoff visite les villages de Radovich et de Stroumitsa et y office en langue bulgare ; en 1867, les Bulgares de Stroumitsa adressent des pétitions à Constantinople pour se plaindre de leur évêque grec Hierothée qui bannissait la langue bulgare de leurs

écoles et de leurs églises; en 1867, le 20 juin, les Bulgares de Prilep rompent avec l'Eglise grecque; la même année, les villes de Vodéna, Ressen, Enidjé-Vardar protestent contre les agissements des évêques grecs; en 1868, les Bulgares de Koumanovo réclament un évêque bulgare pour le siège de Scopié, devenu vacant après la mort du Grec Yoakim; la même année, également, les Bulgares de Vélès chassent l'évêque grec de sa résidence, et ceux de Monastir chassent les chantres grecs de l'église bulgare de Notre-Dame; en 1869, le 5 octobre, les Bulgares du diocèse de Castoria s'attaquent à leur évêque grec et ne veulent plus le reconnaître, etc. etc.

Dans la Bulgarie du nord, en Thrace, la lutte n'était pas moins chaude; à Constantinople, se manifeste la même tension extrême quoique d'une autre nature. Les Grandes Puissances d'autre part s'intéressent à la « Question bulgare »: le Vatican veut gagner les Bulgares pour les faire entrer dans son giron. Tchaïkovsky, un des représentants de la colonie polonaise en Turquie, avait déjà intéressé à ce sujet le ministère Guizot en France; en 1861, l'archimandrite bulgare Joseph Sokolsky est consacré à Rome par le pape Pie IX, patriarche des Bulgares, dignité confirmée aussi par la Porte. La Russie, craignant l'union de ses frères bulgares avec Rome, fit des démarches auprès du Patriarcat grec pour un arrangement en faveur des revendications bulgares. D'autre part, la Turquie inquiète de l'immixtion des Puissances dans la question bulgare, se hâta d'accélérer la solution du problème. Le Patriarcat, cette fois, se montra plus conciliant. On se mit de nouveau au travail, un travail qui n'avança guère. En effet, malgré tant de commissions, de projets, de contre-projets, de polémiques, de protestations, de mesures comminatoires, comme le bannissement d'évêques bulgares, destitution de patriarches grecs, malgré les dix ans que durèrent les pourparlers, on n'aboutit à aucun accord; ce fut finalement, et de guerre lasse, le gouvernement turc qui décida.

Par firman impérial du 28 février (10 mars) 1870, c'est-

à-dire après une lutte acharnée qui dura quarante ans, on institua une Eglise autonome bulgare administrée par l'Exarchat bulgare. Les contrées qui s'étendent de la Morava bulgare aux bouches du Danube et à la mer Noire sont reconnues par la Turquie comme peuplées de Bulgares et passent immédiatement sous la juridiction spirituelle de l'Exarchat. Parmi les diocèses reconnus indubitablement bulgares figuraient deux diocèses de la Macédoine, celui de Vélès (Kuprulu) et de Kustendil, comprenant les villes de: Vélès, Chtip, Kotchani, Kratovo, Kustendil. Quant au reste des pays bulgares, seuls ceux dont $^2/_3$ de la population chrétienne se prononceraient par voie de plébiscite en faveur de l'Eglise bulgare, passeraient sous la juridiction de l'Exarchat. L'alinéa 2 de l'article 10 du firman stipulait ce qui suit: « Si la totalité ou les deux tiers au moins des habitants de rite orthodoxe des localités autres que celles énumérées et énoncées ci-dessus veulent se soumettre à l'Exarchat bulgare pour leurs affaires spirituelles, et si cela est constaté et établi, ils y seront autorisés; mais cela n'aura lieu qu'à la demande et avec l'assentiment de la totalité ou tout au moins des deux tiers des habitants ».

Le Patriarcat grec jugea le firman incompatible avec les canons de son Eglise et protesta auprès du gouvernement ottoman. Plus tard, cependant, il entama de nouvelles négociations. Quant aux Bulgares, une fois en possession du firman, ils s'employèrent à l'élaboration du statut organique de l'Exarchat. Le conseil provisoire prépara un projet et invita les diocèses à élire leurs représentants qui devaient prendre part au congrès ecclésiastique bulgare chargé de se prononcer sur le projet. L'assemblée fut convoquée pour janvier 1871, à Constantinople. Après quelques séances préliminaires, la première séance ordinaire fut tenue le 23 février (a. s.). Le congrès comprenait des délégués non seulement des diocèses mentionnés dans le firman, mais aussi des communautés qui, vu la majorité de leur population bulgare, devaient rentrer après le plébiscite dans le

giron de l'Eglise bulgare. Les délégués de la Macédoine étaient : pour le diocèse de *Kustendil-Chtip:* Dimitri Anghéloff et le prêtre Apostol; pour le diocèse de *Vélès:* Constantin Chouleff; pour le diocèse de *Scopié:* le prêtre Ghéorghi, Stoïan Kostoff et Siméon Ghéorghieff; pour le diocèse de *Monastir:* Théodore Kousseff, actuellement métropolite de Stara-Zagora; pour le diocèse d'*Okhrida:* Mikhaïl Mantcheff; pour le diocèse de *Castoria:* le prêtre Théodore et Constantin Goutoff; pour le diocèse de *Vodéna:* Ghéorghi Gogoff; pour le diocèse de *Nevrokop:* Costa Sarafoff, etc. Le journal serbe « Yedinstvo », du 19 mai 1871, avant de donner les noms des délégués bulgares, écrivait: « Il serait intéressant de connaître les noms de ces représentants qui, après 450 années (allusion à la chute du royaume bulgare au XIVe s.), se réunirent le 15 mars 1871 dans la capitale de l'ancienne gloire et de l'ancienne splendeur byzantines pour délibérer fraternellement sur le moyen d'organiser leur Eglise qui, il y a dix ans, était asservie aux phanariotes corrompus et qui même à l'heure actuelle souffre de leurs méfaits dans la malheureuse Macédoine ».

Le congrès bulgare, tout en poursuivant ses séances, menait des négociations secrètes avec le Patriarcat grec par l'entremise du comte Ignatieff, ambassadeur de Russie. Le patriarche Anthyme, afin d'arriver à une conciliation, cédait aux Bulgares les diocèses macédoniens suivants: Kustendil-Chtip, Vélès, Scopié, Okhrida et la partie nord du diocèse de Monastir. Toutefois, quelques incidents cependant hâtèrent la rupture. A la suite du service célébré par les Bulgares, le jour de l'Epiphanie de 1872, sans l'autorisation du Patriarcat, ce dernier destitua de leur dignité les évêques bulgares qui avaient pris part à la cérémonie religieuse. La Porte, sur la demande du Patriarcat, fit déporter ces évêques, ce qui provoqua des troubles parmi les Bulgares de tout l'Empire. Intimidée, la Porte décréta l'élection de l'exarque bulgare: Anthyme, métropolite de Vidin, fut proclamé exarque et, le 3 avril (v. s.) 1872, il recevait son

bérat; le jour suivant il était reçu en audience solennelle par le sultan. Malgré le fait accompli, le Patriarcat toujours intransigeant interdit au nouveau chef de l'Eglise bulgare de célébrer la messe à Constantinople dont le diocèse ressortait au patriarche grec. La rupture entre Grecs et Bulgares s'affirmait et était sur le point de se consommer. Le prétexte qui la consacra définitivement fut le suivant : Malgré l'interdiction du Patriarcat, le 11 mai, jour des apôtres slaves Cyrille et Méthode, une messe solennelle fut célébrée par l'exarque bulgare, assisté de six évêques bulgares dont trois Macédoniens. Après la lecture de l'Evangile, en présence d'un grand nombre de membres de la colonie bulgare, on proclama *l'autonomie de l'Eglise bulgare.* Le Patriarcat convoqua tout de suite après un concile ecclésiastique qui, dans sa séance du 16 septembre 1872, déclara *le peuple bulgare « schismatique »*[1]) . . .

Depuis, les destinées spirituelles des deux peuples, Grecs et Bulgares, suivirent des routes différentes : la Bulgarie danubienne et une grande partie de la Thrace furent incorporées dans l'Eglise bulgare. En Macédoine, deux diocèses exceptés, on dut procéder à un *plébiscite, le premier dans l'histoire des peuples balkaniques:* la population devait (art. 10 du firman) déclarer sa nationalité et se décider pour l'Eglise grecque ou pour l'Eglise bulgare sous l'autorité du gouvernement turc.

Le gouvernement turc ajournait toujours la mise en vigueur du firman; toutefois, en suite des manifestations et des troubles qui éclatèrent en Macédoine, il ordonna le plébiscite, au mois d'avril 1872, dans deux diocèses, ceux de *Scopié* et *d'Okhrida.* On commença par le premier de ces diocèses. Des fonctionnaires turcs ad hoc, les uns envoyés

---

[1]) L'art. 1er de cette sentence d'excommunication du peuple bulgare porte: «Nous blâmons, condamnons et déclarons contraires à l'enseignement de l'Evangile et aux canons sacrés des heureux Pères l'ethnophylétisme, soit les distinctions de races et les discussions nationales dans le sein de l'Eglise du Christ.»

de Constantinople, les autres ressortissants de Scopié, se dispersèrent dans l'éparchie en vue de procéder au recensement de la population chrétienne et au vote direct pour l'incorporation dans l'Eglise nationale bulgare ou dans celle du Patriarcat grec. Or, malgré les agissements de l'évêque grec resté en fonctions, les résultats du plébiscite furent écrasants pour l'hellénisme: toute la population chrétienne de la vaste éparchie de Scopié — avec les villes de Scopié, Koumanovo, Vrania, Tétovo, Gostivar et 660 villages dont quelques-uns mixtes (chrétiens et musulmans) — se proclama de nationalité bulgare et affirma sa ferme volonté d'être incorporée dans l'Eglise bulgare. Firent exception 60 maisons à Tétovo, 150 à Scopié (toutes koutso-valaques), 50 à Koumanovo et un nombre insignifiant à Vrania. Quant aux villages, l'évêque grec réussit à peine à en retenir à lui 10 à 11. Les Scopiotes bulgares qui avaient inauguré la lutte contre le clergé grec en 1830, célébrèrent quarante ans après, en 1872, leur victoire nationale. Dans ces conditions, la Porte fut obligée de s'incliner devant le fait accompli et d'incorporer toute l'éparchie de Scopié dans l'Eglise autonome bulgare. Le 8 juin, les représentants du diocèse, réunis dans la métropole, procédèrent à l'élection de l'évêque bulgare. L'élu fut Sa Grandeur Monseigneur Dorothée et le choix fut approuvé par l'exarque bulgare de Constantinople.

Le plébiscite d'Okhrida donna les mêmes résultats. A part deux villages koutso-valaques et deux villages bulgares sous la dépendance du couvent de St-Naoum — alors sous l'autorité du Patriarcat grec — toutes les autres villes (Okhrida, Strouga, Ressen, Krouchévo) et villages, au nombre de 220, se prononcèrent en faveur de l'Eglise nationale bulgare. Au siège de l'ancienne Eglise bulgare d'Okhrida, usurpée en 1767 par les Grecs, fut élu Monseigneur Nathanaïl, un Macédonien du district de Scopié.

Deux ans après, en 1874, l'éparchie macédonienne de Vélès eut aussi son évêque bulgare et, successivement, jus-

qu'à ce qu'en 1912 la Macédoine possédât sept sièges d'évêque, à Scopié, Okhrida, Vélès, Monastir (Bytolia), Dèbre, Stroumitsa, Nevrokop et presque autant de vicariats pour les éparchies sans titulaires, à Salonique, Castoria, Florina, Vodéna, Koukouch, Serrès, Drama, Melnik.

A la veille de la guerre des Balkans (1912) l'Eglise bulgare comptait en Macédoine: 7 évêques et 7 vicaires pour les sept sièges episcopaux restés vacants, 1132 prêtres desservant 1139 églises, 154 chapelles et 62 monastères. La Macédoine, qui était toujours à la tête de tant de manifestations nationales et culturelles bulgares, donna onze de ses fils comme métropolites au haut clergé bulgare.

En 1913, le régime des Grecs et des Serbes en Macédoine supprima l'Eglise autonome bulgare, s'appropria ses domaines, chassa le clergé et anéantit l'œuvre religieuse et nationale d'un peuple chrétien qui avait trouvé plus de justice auprès du Turc, « mahométan et barbare »...

Le plébiscite, tant désiré de nos jours, fut étouffé par les Serbes et les Grecs.

Luttes révolutionnaires[1]).

Après l'activité scolaire et les luttes religieuses, nous entrons dans la troisième étape de la vie du peuple bulgare, savoir ses aspirations à des droits politiques. Et, tandis que les résultats du différend religieux avec les

---

[1]) Cf. Le livre jaune. Affaires de Macédoine, 1902, 1903, 1905. — Blue Book. Turkey for the period of March-September 1903. — Documenti diplomatici presentati al Parlamento italiano dal ministro degli affari esteri. Macedonia. Roma 1906. — *R. Pinon*, L'Europe et l'empire ottoman. 7e éd. Paris 1913. — La Macédoine et la région d'Andrinople (1893—1903). Avec deux cartes. Mémoire de l'Organisation intérieure, 1904 (en bulgare). — *A. Tomoff et G. Bajdaroff*, La lutte révolutionnaire en Macédoine. Avec 33 portraits. Scopié-Sofia 1917 (en bulgare). — *G. Strézoff*, Les luttes politiques des Bulgares macédoniens. Genève 1918. — Le Mémoire présenté à la Conférence de Paris par le Comité exécutif des sociétés de l'émigration macédonienne en Bulgarie. Sofia, février 1919.

Grecs se dessinaient déjà, les agitations politiques contre la tyrannie turque devinrent plus fréquentes en Bulgarie danubienne et thracienne. Le grand soulèvement de Thrace de 1876, les centaines de villages détruits, les milliers de Bulgares massacrés provoquèrent l'intervention des Grandes Puissances, les décisions de la Conférence de Constantinople de 1876—1877 et, enfin, la guerre russo-turque de 1877 à 1878 qui libéra une partie du peuple bulgare. Parallèlement à l'insurrection thracienne, éclata en Macédoine du nord ce qu'on a appelé «la révolte de Maléchévo».

Le Congrès de Berlin de 1878, l'œuvre la plus néfaste de la diplomatie européenne, laissa de nouveau la Macédoine entre les mains des Turcs. La même année les Bulgares de Kresna et Razlog, en Macédoine, élevèrent leurs faibles mains contre le régime turc; l'insurrection fut noyée dans le sang et dans le feu par les armées turques et les bachibozouks. Deux ans après, on découvrit un complot ourdi par les Bulgares d'Okhrida et de Monastir, et dénoncé par le supérieur grec du monastère Sleptché; la révolte de Prilep fut également étouffée.

L'Europe néanmoins, resta ferme quant à ses décisions de Berlin et la tyrannie turque continua à sévir sur les populations chrétiennes de Macédoine. Le voisinage de la principauté bulgare nouvellement créée, considérée comme enfant de la Russie et comme l'avant-garde des plans de conquête de cette dernière, firent que la situation du Bulgare macédonien devint intolérable. Les droits scolaires et religieux que la population bulgare avait réussi à conquérir furent l'objet de toutes sortes d'attaques; le gouvernement turc adoptant la formule du *divide et impera,* ajourna l'application du firman relatif aux droits ecclésiastiques des Bulgares, excita les Grecs et permit plus tard l'implantation en Macédoine d'un nouveau fléau — la propagande politique serbe — qui commença à recruter des « Serbes » parmi la population macédonienne. L'éminent homme d'Etat serbe, l'un des fondateurs de l'union balkanique en

1912, M. Milovanovitch, écrivait à ce sujet: « Jusqu'en 1885, la Serbie n'avait jamais pensé à la Macédoine » [1]).

La situation des Bulgares macédoniens devint plus critique. L'Autriche-Hongrie, pour détourner les yeux de la Serbie des terres serbes, la Bosnie et l'Herzégovine, achemina ses aspirations politiques vers la Macédoine en escomptant la prompte succession des patrimoines de l'homme malade — la Turquie. La Russie qui jusqu'alors protégeait les Bulgares, tourna, elle aussi, son char. Inquiète de la consolidation rapide de la Bulgarie, de son agrandissement en 1885 par l'annexion de la Roumélie Orientale, effrayée d'une rivalité possible sur la mer Noire et aux Dardanelles, la Russie commença à coqueter avec la Serbie. Enfin, la politique austrophile du gouvernement du prince Ferdinand et de son premier ministre Stambouloff contribua non moins au refroidissement de la Russie envers la Bulgarie. Les consuls russes de Macédoine reçurent des instructions de collaborer à la propagande serbe et de miner le terrain de tout renforcement bulgare en Macédoine. Ainsi inspiré, le consul russe de Bytolia, Rostkovsky, publia en 1899 sa statistique de la population macédonienne, dans laquelle il proclama simplement comme « slave » la population bulgare de la Macédoine, ce qui répondait précisément aux aspirations serbes. Un vif mécontentement s'empara des cercles bulgares: certains parmi les patriotes macédoniens estimaient qu'il fallait continuer l'œuvre scolaire, religieuse et civilisatrice sur une base loyale, comme jusqu'alors; d'autres, vu les massacres systématiques de l'élément bulgare en Macédoine de la part des Turcs, son anéantissement économique, sa forte émigration, la démoralisation provoquée par la propagande des Serbes et des Grecs, décidèrent de commencer un mouvement politique et révolutionnaire qui amènerait l'autonomie du pays.

Cette dernière opinion prévalut: les Bulgares commen-

---

[1]) La revue serbe « Délo » de 1898, vol. XVII, p. 300.

cèrent à travailler à leur libération politique. Le moyen choisi était le plus radical: soulèvement armé de la population bulgare contre le pouvoir turc. Il constituait la manifestation la plus expressive de la conscience nationale bulgare en Macédoine. Le but était, sinon le rattachement des Bulgares à leurs compatriotes de la principauté, du moins l'obtention d'un gouvernement autonome en secouant la torpeur de la diplomatie occidentale. L'Organisation révolutionnaire macédonienne, dite « Organisation intérieure » commença en 1893; on fonda alors ses premiers comités, à Ressen, à Salonique, etc. Trois ans après, en 1896, eut lieu à Salonique également, une assemblée générale des chefs de l'organisation, où apparurent comme premiers pionniers: Damian Groueff, Gotsé Deltcheff, Péré Tocheff, Christo Matoff, Dr Tatartcheff, Ghéortché Petroff, Théodore Lazaroff, Peter Pope Arsoff, tous enfants de Macédoine.

Indépendamment de l'Organisation intérieure, les émigrés macédoniens en Bulgarie avaient fondé des sociétés patriotiques dans le but de coopérer à la libération de leur pays natal. En 1895, ces sociétés se réunirent en congrès et créèrent le Haut comité macédonien dont le premier président fut Traïko Kitantcheff de Ressen. La même année, le Comité voulant raviver l'intérêt de la diplomatie européenne sur la question macédonienne, qui était déjà saisie du problème arménien, organisa une insurrection dans la Macédoine du nord, principalement dans la vallée de la Strouma. Cette insurrection fut dirigée par les émigrés macédoniens, officiers dans l'armée bulgare; les principaux étaient: Boris Sarafoff, Yankoff, Darvingoff, Protoghéroff, Sarakinoff, Athanassoff, Pojarlieff, S. Stoïanoff, Drangoff, Nasteff, etc. Après quelques mois de résistance, la révolte fut étouffée par la troupe turque; ce fut le prétexte d'un grand nombre de persécutions et d'emprisonnements de la classe suspectée de la population bulgare. Ces évènements placèrent le gouvernement bulgare dans la nécessité de demander aux Grandes Puissances l'application

de l'art. 23 du Traité de Berlin, qui prévoyait une certaine autonomie pour les provinces ottomanes en Europe. L'année suivante, le gouvernement bulgare renouvela ses démarches auprès des Puissances qui se bornèrent à un simple échange de vues sans aucun résultat pratique.

Quant à l'Organisation intérieure, les premières années de son activité furent employées à la préparation de l'esprit de la population à une résistance armée et à l'organisation même des combattants. Tant que dura cette période d'entraînement et malgré les mesures prises pour le cacher, quelques affaires surgirent qui firent comprendre à la Turquie que quelque chose se préparait en Macédoine. La première fut l'affaire du village Vinitsa, district de Kotchani, en 1897. A la suite de port d'armes, 628 Bulgares y furent arrêtés et maltraités; 300 autres s'enfuirent. Après, vinrent les affaires de Valandovo en 1899, de Tikvech en 1900, d'Enidjé-Vardar en 1900, de Salonique en 1901, de Serrès en 1902, de Bytolia, Prilep, même année, etc. Simultanément, des soulèvements partiels éclatèrent, à Melnik en 1895, à Djoumaïa et Serrès en 1902, etc. La Turquie usa de représailles pour étouffer le mouvement libérateur: arrestations en masses, condamnations, tortures et déportation de la population bulgare. Ces mesures n'affaiblirent guère l'ardeur de l'esclave macédonien; l'organisation continuait à renforcer sa préparation combative.

En 1903 — l'année de la grande insurrection — l'organisation embrassait toute la Macédoine. Dix membres formaient un groupe; quelques-uns de ces groupes formaient « l'organisation locale » dirigée par un comité local. Les comités locaux (de district, de département, rural ou urbain) étaient soumis au comité central, dont le siège était « partout et nulle part ». La force guerrière de l'organisation étaient les « tchétas » (bandes) et la réserve, c'était toute la population au courant du secret.

En 1903, tout était en ébullition. La multitude des bandes et le large réseau de l'organisation ne pouvaient pas

échapper à la vigilance du gouvernement turc. C'est pour cela que les rencontres entre les bandes et la troupe devinrent toujours plus fréquentes. Lorsque les bandes se glissaient entre les mains de la troupe, la population était maltraitée, enfermée et massacrée. Les représailles turques furent plus violentes surtout après les attentats de Salonique, les derniers jours d'avril 1903, lorsqu'on mit le feu au bateau français « Guadalquivir » portant des munitions pour l'armée turque, lorsque les conduites de gaz à Salonique furent coupées et lorsque l'usine à gas et la Banque ottomane furent sautées en l'air. Ces attentats étaient perpétrés par un courageux groupe semi-indépendant de l'organisation de Vélès. La plupart de ses auteurs périrent sur place et 250 personnes de la paisible population bulgare furent égorgées par les Turcs, 1000 furent enfermées dans les prisons de Salonique, tandis que d'autres étaient envoyées en exil en Asie Mineure et en Fezzan, dans le Tripolis du sud. La flotte européenne jeta l'ancre devant le port de Salonique. Au mois de mai suivant les représailles turques semèrent la panique à Monastir et à Smerdech (district de Castoria). A Monastir 14 Bulgares furent massacrés et eurent 40 blessés; d'autres périrent en prison. A Smerdech, on massacra 87 habitants; 50 furent blessés, 167 maisons incendiées, etc. En un seul mois, le nombre des Bulgares de Macédoine et de Thrace, enfermés dans les prisons turques, s'éleva à 20,000 personnes!

Pour ne pas disperser ses forces dans les combats séparés, l'Organisation décida le soulèvement en masse. Et, afin de masquer le centre de l'insurrection qui se trouvait dans la région de Monastir, elle simula un mouvement aussi dans les autres provinces, à Salonique, Scopié, Serrès, etc. L'insurrection fut proclamée le jour de la St-Elie, le 20 juillet—2 août 1913, et à sa tête furent placés les dirigeants: Damian Groueff, Boris Sarafoff et Anastase Lozantcheff. Les insurgés détruisirent d'abord les communications télégraphiques, les ponts sur les lignes de chemin de fer,

occupèrent les passages et les points de croisements des routes, ensuite ils attaquèrent et anéantirent les petites garnisons turques disséminées et incendièrent les tours beylicales, tout cela rapidement afin de provoquer la panique.

Au début, les grandes garnisons turques ne purent s'orienter, parce que les insurgés menaient une guerre de partisans et évitaient les combats réguliers avec la troupe. Ils conquirent plusieurs villes et bourgs, comme: Krouchévo, Neveska, Klissoura, etc., les gardèrent quelques jours, puis les abandonnèrent pour se transporter ailleurs. La population bulgare se retira dans les montagnes où l'on établit des camps gardés par les bandes. A la fin d'août, les renforts turcs arrivèrent de Salonique et de Scopié; une armée de 80,000 hommes sous le commandement de Omer Roujdi Pacha, d'abord, de Nazir-Pacha ensuite, commença l'assaut méthodique contre les insurgés de tous les côtés. A la fin de ce même mois commencèrent les rencontres sanglantes, pendant lesquelles les insurgés eurent à combattre contre de nombreuses armées turques, pourvues d'artillerie et de la cavallerie. Les groupes les plus forts d'insurgés comptaient environ 400 hommes, devant tenir tête à des détachements armés de 2 à 10,000 hommes et plus, de longues heures durant, jusqu'à ce qu'ils arrivassent à se frayer un chemin et se transporter dans un autre rayon.

De grands combats eurent ainsi lieu près des villages suivants de Monastir: Smilévo, Boïchta, Tsapari, Boudimirtsi, Sloévichta, Elha, Roudari; à Bélovoditsa, district de Prilep; à Douchégoubets, Siklé, district de Florina; à Tourié, Staro-Véléisko, Kouratitsa, Svinichta, district d'Okhrida; à Zagoritchani, Aposkep, district de Castoria; à Lopouchnik, district de Kitchévo, ainsi que dans beaucoup d'autres localités montagneuses de la Macédoine occidentale. Les combats continuèrent jusqu'en novembre, parce que les froids et les neiges empêchaient les insurgés — les uns dispersés, les autres tués — de les continuer. Rien

que dans le département de Monastir, 150 combats furent livrés, avec la participation de 14,000 insurgés.

L'insurrection se termina par une dévastation générale: ainsi, dans le vilayet de Monastir, 91 villages bulgares furent totalement incendiés, 12 le furent à moitié et 19 en partie, notamment, dans les districts de: Monastir 38, Florina 9, Castoria 23, Okhrida 42, Kitchévo 10. Le nombre total des maisons bulgares incendiées fut de 8646; la population privée de gîte s'éleva à 51,606 personnes, et 1179 personnes appartenant à la population paisible furent massacrées. La contrée insurgée eut beaucoup à souffrir au point de vue économique; ainsi rien que dans le district d'Okhrida furent dévastés 42 villages, emportées 3181 têtes de bétail, 28,226 moutons et chèvres, 827 chevaux, 149 ânes, 542,900 kilos de blé et 404,500 kilos détruits. En général, 12 districts de Macédoine souffrirent, 135 villages furent incendiés avec 9830 maisons, 2129 bulgares égorgés et tués, privés de logements 60,953, 2245 femmes violées et emmenées en captivité et 1500 emprisonnés comme détenus politiques.

Les effets de l'insurrection qui dura trois mois furent écrasants. L'apathique diplomatie européenne ne se secoua qu'à la vue des torrents de sang et de ses intérêts économiques menacés. Les rapports des consuls européens de Monastir, Salonique, Scopié, etc. émurent les gouvernements respectifs. Déjà, dès que retentirent les premiers coups de fusil de l'insurrection, le vice-consul britannique de Monastir, McGregor communique, le 4 et 6 août, à son consul général de Salonique, ce qui suit:

« Il est impossible, en ce moment, d'estimer la proportion de la population rurale, qui a abandonné les villages, soit partiellement, soit en masse, pour se retirer dans les montagnes en donnant suite aux sommations de dimanche soir, mais elle atteint *plusieurs milliers,* y compris non seulement des Bulgares exarchistes, mais aussi des patriarchistes et des Valaques, qui ont passé jusqu'ici pour de

fermes adhérents de la propagande hellénique. Voici les noms des villages insurgés dans le voisinage immédiat de Monastir: *Kristofor, Pozdech, Gorno-Orizari, Dolno-Orizari, Karaman, Tirnovo, Magarévo* et *Jabiani,* et un peu plus au nord *Koukouretchani, Tchernaboka* et autres . . . Le Vali m'informe que les villages chrétiens dans la région près de *Bouf* et *Florina* comme *Resna, Armensko, Popoljani, Zabârdéni, Banitsa* et *Hassan-Oba* sont déserts et il en est de même, semble-t-il, pour la contrée de Korechta entre les lacs de Prespa et de Castoria où l'on ne trouverait plus que des enfants et des personnes âgées ». Et plus loin: « Je m'efforce de dresser une liste des villages dont les habitants se sont sauvés dans les montagnes, mais pour le moment je dois me borner à constater que *l'insurrection est complète dans les districts de Monastir, Resna, Prespa, Okhrida, Kitchévo, Krouchévo, Korechta, Castoria, Florina* et *Morikhovo* et que les patriarchistes de nationalité slave et valaque ont apparemment fait cause commune avec les insurgés et gagné à leur cause les villages voisins de Boukovo, Tirnovo, Magarévo et Nijopolé dont chacun a fourni quinze à trente-cinq recrues . . . Il est presque certain que *toute la contrée* montagneuse *entre Florina* et *Castoria* est dans les mains des insurgés. Ceux-ci auraient occupé les positions importantes de Pissodère et Clissoura et mis en fuite ou défait les petits détachements de troupes à Jéliovo, Roulia, Biglichta, etc. On a formé dans ce district des camps de concentration pour les femmes et les enfants mais on peut y voir aussi des boulangers, des tailleurs et des cordonniers faire leur besogne ».

Nous lisons dans le rapport de l'ambassadeur de la République française à Constantinople, Constans, adressé à M. Delcassé, ministre des Affaires étrangères, en date du 11 août 1903:

« On ne peut se dissimuler que la situation est grave, en particulier dans le *vilayet de Monastir* que les insurgés paraissent avoir pris pour centre de leurs opérations. Chaque

jour de nouveaux méfaits sont signalés de la part des bandes, incendies de villages turcs ou de récoltes appartenant à des Musulmans, fils télégraphiques coupés, stations de chemin de fer détruites, ouvriers de la voie enlevés ou tués. Jamais à aucun moment, le mouvement insurrectionnel n'avait déployé une pareille activité, *jamais non plus un aussi grand nombre de révolutionnaires n'avait tenu la campagne.* Des gens en général bien informés assurent qu'ils sont plus de *30,000 sous les armes.* Je sais bien que dans ce chiffre l'on comprend les paysans qui, excédés d'avoir toujours à craindre d'être fusillés par les uns comme complices des Bulgares, ou par les autres comme espions des Turcs, ont abandonné leurs villages et leurs familles et se battent peut-être sans grand enthousiasme. Je sais également que tous ne sont pas parfaitement armés. Mais il n'en reste pas moins qu'à l'heure actuelle, *dans le vilayet de Monastir les troupes turques cependant nombreuses sont impuissantes à rétablir l'ordre* et que, fait unique jusqu'à présent, le village de *Krouchévo* est depuis plusieurs jours entre les mains des insurgés sans que l'autorité ait pu parvenir à le reconquérir ».

Dans son rapport du 22 août, le même ambassadeur écrivait :

« Les faits insurrectionnels qui se sont produits, il y a quelques jours, dans le vilayet de Monastir ont profondément troublé les habitants de cette province et surexcité les Musulmans. Effrayés par la prise d'un certain nombre de bourgs et de villages, ils étaient terrorisés par la crainte d'évènements que la prompte arrivée de sérieux renforts de troupes a très heureusement prévenus. Les nombreux bataillons envoyés dans le vilayet ont repoussé les bandes et repris les points qu'elles occupaient. *Krouchovo* et cinq villages qui entourent ce mudiriet sont tombés entre leurs mains. Il en est de même d'un certain nombre de villages au sud de *Monastir* et, d'après les affirmations de la Porte, les troupes seraient maîtresses de *la région de Perlépé* et de

toute celle qui s'étend entre *Castoria, Florina* et les lacs situés au nord-ouest de cette ville. Un rassemblement *considérable de Bulgares insurgés* serait même cerné par six bataillons à quelques kilomètres de Florina. Ce succès des troupes ottomanes permettait de supposer qu'un peu de calme allait succéder à la période troublée que l'on venait de traverser. Il n'en est rien cependant, et s'il est vrai que plusieurs centaines d'insurgés ont mis bas les armes, il n'est pas moins certain que l'action des bandes semble se généraliser et qu'elle s'est déjà fait sentir dans le *vilayet d'Uskub et dans celui d'Andrinople.* Il règne depuis quelques jours à *Uskub* une grande inquiétude. Le vali a cru devoir faire garder les mosquées par les troupes. Il a été tout récemment autorisé à appeler les dernières réserves de sa province et la Porte lui laisse toute liberté d'action pour les employer comme il le jugera utile.

« Dans le vilayet *d'Andrinople,* jusqu'ici à peu près tranquille, l'activité des bandes vient aussi d'être constatée. Dans la nuit du 16 au 17 courant, près de *Kouléli-Bourgas,* station de la ligne de Constantinople-Andrinople, de nombreux coups de feu ont été échangés entre les soldats chargés de la surveillance de la ligne et les révolutionnaires. Enfin, au lendemain de l'arrivée de la division navale russe au mouillage *d'Iniada,* les Bulgares ont attaqué et détruit deux villages grecs situés entre cette baie et *Kirk-Kilissé* qui a été également attaqué et dont le conak a été incendié.

« Si l'on rapproche de ces faits les divers attentats commis par les rebelles sur *les chemins de fer de Salonique à Dédéagatch, de Salonique à Monastir et de Salonique à Uskub,* on est amené à constater que la circulation des voyageurs et des troupes déjà, fort difficile, deviendra bientôt absolument impossible.

« J'ai vu plusieurs fois ces jours derniers Son Altesse le Grand Vizir et le ministre des Affaires étrangères. Tous deux affectent dans le prochain rétablissement de l'ordre une entière confiance. Depuis ma dernière visite au Grand

Vizir, j'ai appris que, le 16 courant, la Porte a donné l'ordre au vali d'Andrinople *de mobiliser les 32 bataillons d'ilavés* non encore convoqués dans la Turquie d'Europe. Il lui a été enjoint encore d'appeler les *16 bataillons de rédifs* disponibles dans son vilayet et *les quatre* restant dans celui de Salonique. *Les deux divisions d'ilavés d'Angora* et de *Césarée* ont également reçu l'ordre de se tenir prêtes à partir au premier signal. *La mobilisation de 84 bataillons* ne demontre-t-elle pas l'excessive inquiétude du Gouvernement ottoman ? . . . .

« Les moyens employés jusqu'à ce jour par les Puissances pour mettre un terme à l'agitation macédonienne sont évidemment impuissants. *Les Bulgares se plaignent et non sans raison, des excès commis par les troupes impériales et des exactions dont ils sont victimes de la part des fonctionnaires ottomans.* C'est pour les garantir contre toute violence, pour protéger leur personne et leurs biens qu'une série de réformes a été proposée par les Gouvernements russe et austro-hongrois. Je crois que S. M. le Sultan est décidé à les appliquer ».

L'insurrection n'était pas encore achevée qu'un échange de vues eut lieu entre les cabinets européens en vue des réformes indispensables en Turquie d'Europe. Les Puissances directement intéressées au sort des Balkans, l'Autriche-Hongrie et la Russie, assumèrent le mandat de l'Europe pour ces réformes. Le 30 septembre 1903, eut lieu à ce sujet, une entrevue à Vienne, entre les empereurs Nicolas II et François Joseph; quelques jours après ils partirent pour Mürzsteg, en Styrie, où fut élaboré le programme des réformes, qui fut communiqué à la Turquie le 22 octobre 1903. Les réformes de Mürzsteg prévoyaient la réorganisation de la gendarmerie turque en Macédoine et un système de finances sous le contrôle européen. Elles ne touchaient pas cependant les besoins immédiats de la population et, partant, ne purent pacifier le pays et le mouvement révolutionnaire reprit en 1904 et continua jusqu'en 1908. L'Or-

ganisation intérieure livra pendant ce laps de temps 172 combats contre les troupes turques. L'animosité entre les races, l'action des bandes et leurs recontres avec les soldats et gendarmes turcs aggravaient la situation, devenue presque anarchique. On évaluait à 2000 par an les meurtres. Pour le seul mois de novembre 1907, le nombre des assassinats en Macédoine atteignit le chiffre de 211, dont 142 de Bulgares, 41 de Turcs, 20 de Grecs et 8 de Serbes.

Lorsque les Puissances européennes se rendirent compte, d'une part, de l'inconsistance de leur œuvre, et d'autre part, de la mauvaise foi turque, elles firent un pas en avant. Le 10 juin 1908, en effet, eut lieu à Reval une entrevue entre le roi d'Angleterre et l'empereur de Russie; où furent élaborés des projets de nouvelles réformes qui prévoyaient l'autonomie de la Macédoine. Le parti jeune-turc s'empressa, un mois plus tard, le 11 juillet (v. s.), dans le but de sauver la situation, de proclamer le régime constitutionnel en Turquie, qui rendait superflue l'intervention européenne.

La nouvelle ère d'égalité des peuples en Turquie fut éphémère. En 1909 déjà fut publiée « La loi sur les associations » qui prohiba toute organisation de nationalités, parce qu'il ne pouvait éxister en Turquie qu'une seule nationalité — l'ottomane. Les clubs constitutionnels bulgares, nouvellement créés, furent fermés. Les membres de l'organisation révolutionnaire macédonienn et les chefs de bande sortis des forêts, furent l'objet de persécutions et tués, sous prétexte de chercher des armes parmi la population. En Macédoine, 4973 Bulgares furent molestés, dont 73 périrent ou restèrent estropiés; un grand nombre s'enfuirent de nouveau dans les montagnes; d'autres enfin émigrèrent en Bulgarie.

L'organisation révolutionnaire recommença son activité. De 1910 à 1912, furent perpétrés 22 attentats sur les chemins de fer, ports et établissements publics. Les Jeunes-Turcs eurent recours à des représailles sur la population paisible:

le 4 décembre 1911, 20 Bulgares furent tués à Chtip et 300 blessés; le 1 août 1912, à Kotchani, 39 Bulgares furent égorgés, 50 gravement blessés et 170 légèrement. Ces évènements émurent l'opinion publique en Bulgarie, des protestations et des meetings eurent lieu partout. L'organisation macédonienne envoya des députations à l'étranger pour demander des réformes en Macédoine, l'Europe resta néanmoins muette.

En automne 1912, l'Union balkanique des Bulgares, Serbes, Grecs et Monténégrins déclara la guerre à la Turquie et chassa le Turc de Macédoine. A cette guerre prirent part 15,000 Bulgares macédoniens qui formaient la « Légion bulgare macédonienne » et qui sous l'étendard bulgare, prirent une part très active aux combats le long des mers Egée et de Marmara.

La guerre interalliée, enfin, et le traité de Bucarest de 1913 laissèrent la plus grande partie de la Macédoine bulgare sous le joug étranger. Les régimes serbe et grec en Macédoine provoquèrent une grande désillusion au lieu de la liberté espérée après le joug turc cinq fois séculaire. La population bulgare fut déclarée serbe dans la moitié nord de la Macédoine, restée sous la domination serbe, et grecque dans la partie sud, demeurée grecque. Déjà, au début de la guerre serbo-bulgare de 1913, les Serbes se livrèrent à des persécutions systématiques contre l'élément bulgare de Macédoine: toutes les écoles bulgares furent fermées, les instituteurs internés ou chassés, tous les métropolites et vicaires bulgares expulsés hors du pays et les églises bulgares expropriées; à Scopié on enleva 90 notables et instituteurs bulgares pour les enfermer à Mitrovitsa; à Vélès, 200 personnes furent arrêtées et cinq autres, avec un prêtre, tuées et jetées dans le Vardar; à Monastir 600 personnes arrêtées, à Ressen 350, à Tétovo 200, à Koumanovo 110, à Kriva-Palanka 100, etc. Tout de suite après la signature du traité de Bucarest, le gouvernement serbe, prit les mesures les plus draconiennes, inconnues dans les annales

de l'humanité, afin de paralyser toute manifestation du sentiment national bulgare en Macédoine. Mentionnons à cet égard, le « Réglement sur la sécurité publique » du 20 septembre pour les territoires nouvellement occupés, d'après lequel il suffisait d'une dénonciation policière pour que les suspects fussent punis de 5, 10 et même 20 ans de détention; ce même règlement prévoyait la déportation de familles entières, l'obligation pour les communes et les arrondissements de subvenir aux besions de l'armée, etc.[1]).

---

[1]) Voici quelques articles de ce fameux règlement:

Art. 2. — . . . Si le récalcitrant refuse de se constituer prisonnier dans les dix jours qui suivront cette publication, il pourra être mise à mort par tout officier public ou militaire.

Art. 3. — Toute personne prévenue de rébellion aux termes d'une décision de la police et qui commettrait un crime quelconque sera punie de mort.

Si le prévenu se constitue lui-même prisonnier entre les mains des autorités, la peine de mort sera commuée à dix ou vingt ans de travaux forcés, si toutefois la commutation est jugée opportune par le tribunal.

Art. 4. — Si plusieurs cas de rébellion se produisent dans une commune et que les récalcitrants ne regagnent pas leurs foyers dans les dix jours qui suivront l'avis de la police, les autorités ont le droit de faire déporter leurs familles là ou elles le jugeront opportun.

De même, seront déportés les habitants dans les maisons desquels seraient recélées des personnes armées ou des criminels en général.

Le chef de la police fera parvenir à la préfecture son rapport sur le mode de déportation qui doit être appliqué immédiatement . . .

Art. 5. — Toute personne, déportée par arrêté de la préfecture, qui rentrerait à son domicile primitif sans l'autorisation du Ministre de l'Intérieur, sera punie de trois ans de prison.

Art. 6. — Si le maintien de la sécurité dans une commune ou dans un arrondissement exige l'envoi de troupes, l'entretien de celles-ci sera à la charge de la commune ou de l'arrondissement. Avis en sera donné au préfet . . .

Art. 8. — Toute personne qui ferait usage de matières explosives, quelles qu'elles fussent, sachant que l'emploi en est dangereux pour la vie ou les biens d'autrui, sera frappée de vingt ans de travaux forcés.

Art. 10. — Toute personne qui, sans mauvais dessein, fait usage d'une matière explosive, sera punie de cinq ans de travaux forcés.

Art. 12. — Toute personne qui endommagerait délibérément les rues, routes ou places de façon à créer un danger pour la vie ou la santé publique sera punie de quinze ans de travaux forcés. Si le délit a été commis sans intention, la peine sera de cinq ans . . .

Art. 14. — Toute personne qui endommagerait les communications télégraphiques ou téléphoniques sera punie de quinze ans de travaux forcés. Si l'acte n'est pas prémédité, la peine sera de cinq ans . . . etc.

Tandis que le gouvernement serbe, s'appuyant sur la similitude de race et de langue entre Serbes et Bulgares, s'efforçait, grâce aux mesures susmentionnées, de serbiser la population macédonienne sans vouloir la faire disparaître, le gouvernement grec procéda autrement. Tant que durait la guerre et que les responsabilités pouvaient être dissimulées, les Grecs entreprirent l'anéantissement radical de l'élément bulgare. En effet, la Commission internationale d'enquête, envoyée sur place en 1913, tout de suite après les méfaits grecs, constata que les armées grecques avaient, par ordre, dévasté et incendié en Macédoine 161 villages bulgares, en partie turcs, avec 14,480 maisons dont l'énumération figure dans une liste spéciale[1]). Là où ce moyen ne pouvait, pour une raison ou une autre, être appliqué, le gouvernement grec eut recours à la terreur pour obliger la population bulgare à émigrer ou à se déclarer «hellène». Tous les Bulgares aisés et instruits des villes et villages de Salonique, Vodéna, Enidjé-Vardar, Florina, Castoria, Démir-Hissar, Serrès, Drama, etc. qui n'avaient pas pris la fuite, furent jetés en prison et envoyés en exil dans l'ancienne Grèce, aux îles de Trikéri, Itaki, etc. où la plupart périrent dans d'atroces souffrances. L'archimandrite Evlogios, vicaire de Salonique, et son secrétaire Christo Batandjieff furent jetés à la mer, durant le trajet de Salonique au lieu de leur exil. Toutes les églises bulgares furent expropriées, leur clergé chassé, les bibliothèques incendiées, les écoles fermées jusqu'à la dernière, les instituteurs exilés ou bannis.

Aucun autre peuple n'aurait supporté cette situation. Le joug turc pâlissait à côté des jougs serbe et grec. La population bulgare de Macédoine, malgré la pression qu'on faisait peser sur elle, malgré les massacres et l'exil de ses chefs, malgré l'émigration en Bulgarie et en Amérique, ne courba pas l'échine devant la nouvelle oppression. Les recrues bulgares recrutées dans les armées

---

[1]) Dotation Carnegie pour la paix internationale. Enquête dans les Balkans. Paris 1914, p. 321 à 324.

serbe et grecque désertaient tous les jours; ceux de Chtip, emmenés à Kragouévats pour prêter serment, protestèrent en masse, en entonnant des chansons bulgares. Le journal serbe « Radnitchké Noviné », du 14 avril 1914, dit à ce propos:

« Le cri: « Nous ne voulons pas jurer » retentit soudain au loin. Tout le bataillon, comme un seul homme, refusait de prêter serment. Je crois qu'il est inutile de vous décrire la suite des événements. J'ajouterai cependant que deux détachements du onzième régiment, baïonnette au canon, ont cerné « leurs frères nouvellement libérés ». La nuit est tombée sur ces entrefaites. Que ces malheureux aient survécu à leur manifestation spontanée, c'est ce que personne ne saurait dire . . . . »

Toute la province macédonienne était en deuil, anéantie. Ceux, parmi les patriotes, qui n'étaient pas enfermés, protestèrent à main armée contre le nouveau régime. Deux mois après le traité de Bucarest, une insurrection éclata en Macédoine occidentale; à sa tête se placèrent P. Tchaouleff d'Okhrida, P. Christoff de Monastir et M. Matoff de Strouga. Les insurgés défirent les armées serbes à Okhrida, Strouga et Dèbre et y proclamèrent le pouvoir révolutionnaire bulgare. Ce fut seulement après l'arrivée de forts détachements serbes et après des rencontres sanglantes dans le défilé entre Ressen et Okhrida que la résistance des insurgés, insuffisamment armés, fut brisée et que ces derniers se retirèrent vers l'Albanie.

Le mouvement révolutionnaire ne s'arrêta pas là. Les membres restés vivants de l'ancienne Organisation intérieure continuèrent leur activité, dispersés dans les différentes parties de la patrie macédonienne. Ils se divisèrent comme naguère, en petites bandes, qui clandestinement parcouraient les villages et les montagnes et stimulaient le sentiment national de la population outragée par les évènements survenus. Ainsi firent les bandes de Monastir, Ressen, Tikvech, Démir- Hissar, Koukouch, Vélès, Scopié,

Koumanovo, Chtip, Kratovo, etc. Et lorsque éclata le conflit austro-serbe de 1914, le mouvement révolutionnaire en Macédoine intensifia son action par des attentats sur les ponts et les chemins de fer. Plus tard, en 1915, quand la Bulgarie, elle aussi, entra en lice, des milliers de Bulgares macédoniens s'enfuirent de l'armée serbe et grecque et, avec leurs compatriotes, formèrent de forts contingents, au nombre de 60,000 personnes, qui se rangèrent sous les drapeaux bulgares pour lutter contre les Serbes d'abord, contre les Grecs ensuite. La population bulgare macédonienne manifesta ainsi une fois encore sa conscience nationale d'une façon éclatante, car il n'y a pas de plébiscite plus évident d'autodisposition nationale que celui qui consiste à donner sa vie pour sa patrie et pour son peuple.

La paix de Neuilly du 27 novembre 1919 replace de nouveau la population bulgare de Macédoine sous les jougs serbe et grec. Cette population soutient depuis un siècle une lutte acharnée pour conquérir une Eglise indépendante; elle donna les meilleurs de ses fils qui périrent dans les combats, dans les prisons et sous les potences turques, tout cela pour la liberté sacrée qui est sur la bouche de tous les peuples civilisés. Ces peuples méprisèrent les souffrances d'une population, esclave depuis cinq siècles, se moquèrent de ses nobles sacrifices pour la liberté et la vouèrent à une servitude nouvelle. Le Bulgare macédonien s'est sacrifié pour qu'en définitive d'autres en tirent tout le profit et s'installent en maîtres dans sa patrie où lui, seul, demeure l'esclave. Plus que jamais, c'est le cas de dire: « Il a travaillé pour le roi de Prusse ».

L'émigration des Bulgares macédoniens.

Le régime intolérable des Turcs et la constitution des Etats chrétiens des Balkans au XIXe s.: de la Serbie en 1815, de la Grèce en 1830 et de la Bulgarie en 1878, provoquèrent une émigration de la population chrétienne de

Macédoine vers ces pays. Cherchant la sécurité et guidés par leur sentiment national, les émigrés s'installaient tantôt dans l'un, tantôt dans l'autre des Etats voisins. Seuls les émigrés koutso-valaques faisaient exception: c'était le gain qui déterminait le choix de leur nouvelle patrie. Là, ils s'adonnaient à leur métier préféré d'aubergistes ou d'épiciers, et leur deuxième génération était déjà assimilée. Plusieurs personnalités politiques et des hommes de lettres de la Serbie moderne tirent leur origine de ces émigrés koutso-valaques, tels, par exemple: Vl. Djordéjvitch, Tsintsar-Markovitch, K. Stoïnovitch, B. Nouchitch, S. Traïanovitch, Dimitriévitch, etc. Les Grecs de Macédoine émigraient de préférence en Grèce et les Bulgares macédoniens en Bulgarie. Notons en outre que les Grecs et les Bulgares émigrés en pays étrangers, les pauvres ouvriers exceptés, ont conservé en général leur nationalité.

Voici quelques exemples concernant les Bulgares macédoniens: Chrysanthe, patriarche de Constantinople de 1824 à 1826, natif du village Grammatikovo, caza de Kaïlar, avouait sa nationalité bulgare; les Grecs eux-mêmes soulignent son origine bulgare. A. Rizoff, de Stroumitsa, qui avait fait ses études au gymnase et à l'Université d'Athènes, fut un des précurseurs de la renaissance bulgare de la première moitié du XIXe s. Ivan Siméonoff de Târlis, caza de Nevrokop, affirmait en 1840 sa nationalité bulgare même dans ses ouvrages publiés en grec à Budapest. D. Miladinoff, de Strouga, sur le lac d'Okhrida, avait fait ses études à Joannina, alors grand centre de l'hellénisme. Plus tard, lui et son frère Constantin, qui étudia à l'Université d'Athènes, devinrent les plus fervents apôtres du bulgarisme, soit comme écrivains, soit comme maîtres d'école dans leur pays natal. G. Pârlitcheff, d'Okhrida, étudiant à l'Université d'Athènes, helléniste passionné et lauréat du concours poétique d'Athènes en 1860, fut un défenseur ardent de la cause nationale bulgare durant toute sa carrière de poète et de professeur

dans sa patrie. C'est toujours par les écoles d'Athènes que passèrent toute une pléiade de jeunes gens macédo-bulgares, qui ont consacré leur vie au service de la nation bulgare à une époque où il n'y avait ni Eglise autonome bulgare, ni Etat bulgare. Tels furent: l'évêque Panarète de Pâtélé, caza de Florina; son frère C. Michaïkoff, médecin à Monastir et grand mécène bulgare; les frères Robeff, d'une ancienne famille d'Okhrida; Radeff, père et fils, originaires de Vélès et installés à Monastir, etc. Le journal serbe « Srbski Dnevnik», du 26 juin 1860, admirait dans les termes suivants les Macédo-Bulgares et les émigrés bulgares en Roumanie travaillant à leur renaissance nationale: « Je suis informé de Monastir (Macédoine), dit le correspondant, que les Bulgares de l'endroit songent à fonder une salle de lecture. P. Dimkoff Radévitch qui a fait ses études à Athènes et à Vienne, travaille ardemment à cette entreprise. Il est vraiment surprenant, et cela fait honneur à cet homme, qu'il n'ait pas cessé de vivre pour sa nation, après avoir étudié dans une ville où tant de Bulgares se sont hellénisés. Je suis heureux de pouvoir vous annoncer que les Bulgares travaillent encore pour leur nationalité hors des véritables frontières de la Bulgarie; cela est vrai surtout pour les Bulgares de Roumanie... A Galats, où leur nombre est assez considérable, ils ont fondé une école bulgare et se proposent maintenant de bâtir une église. Une souscription a été ouverte à cet effet parmi eux et déjà 18 personnes ont souscrit 3000 ducats. C'est ainsi que le progrès est possible! »

Il en est de même des émigrés macédo-bulgares en pays serbe. L'écrivain Chr. Jéfarovitch, de Doïran, qui a vécu et travaillé parmi les Serbes, au XVIII[e] s., se déclare Bulgare. Vers la fin de sa vie il émigra en Russie et y mourut comme Bulgare en 1753, à Moscou, ainsi qu'en témoigne son testament. Marko Théodorovitch, de Razlog, qui a travaillé comme commerçant parmi les Serbes de la Hongrie pendant la seconde moitié du XVIII[e] s., se déclare

également Bulgare dans les livres parus sous ses auspices. Les réfugiés macédo-bulgares d'Okhrida, de Kratovo, de Katranitsa, de Prilep dans les pays serbes au cours du XVIII[e] s., figurent dans les registres des diocèses et des couvents parmi les « Bulgares de nationalité, venus de la terre bulgare »[1]). Pierre Itchko, de Katranitsa, caza de Kaïlar, l'intermédiaire entre la Serbie et la Turquie pour la conclusion de la paix de 1807, paix portant son nom (« Itchkoff mir »), est reconnu par les Serbes eux-mêmes comme Bulgare[2]). Les émigrés macédo-bulgares de Novi-Sad, Zémoun et Belgrade, qui y formaient des colonies considérables pendant le XVIII[e] s. et la première moitié du XIX[e], passaient ouvertement pour Bulgares. Parmi eux, mentionnons Anghelko Palachoff, originaire de Vélès, qui devint vers le milieu du XIX[e] s. mécène zélé des écoles bulgares de sa ville natale. Ilio Markoff, de Bérovo, caza de Maléchévo, célèbre chef des volontaires macédoniens luttant contre le régime turc, qui avait pris part aux combats de Belgrade en 1862 et avait reçu une pension du gouvernement serbe, affirmait hautement sa nationalité bulgare. Et, lorsqu'en 1885 les Serbes envahirent la Bulgarie alors aux prises avec la Turquie, le vétéran Ilio Markoff, vieillard, rassembla ses dernières forces, et à la tête d'une bande de 200 volontaires, se porta au secours de ses conationaux contre les Serbes.

Voici un autre fait bien significatif: Il y a une trentaine d'années, plusieurs jeunes gens pauvres de Macédoine, subventionnés par le gouvernement serbe, furent attirés, dans les établissements scolaires secondaires et à l'Université de Belgrade aux fins de former un cadre macédonien pour la propagation du serbisme. Contrairement à ce qu'on en attendait, toute cette jeunesse macé-

---

[1]) « Spomenik » de l'Académie royale des sciences serbe, XLII, 104, 118. — *Rouvarats*, Description des monastères serbes de Frouehka-Gora de 1753. Karlovtsi 1905, p. 22, 42—43, 98, 99, 321, 322.

[2]) Correspondance de Vouk Karadjić, vol. III, 91 (en serbe).

donienne, les études finies, rentra dans son pays natal et se voua à sa propre cause nationale, la cause bulgare: Damian Groueff, de Smilévo, par exemple, devint le fondateur de l'organisation révolutionnaire des Bulgares macédoniens et trouva la mort dans une rencontre avec les Turcs; Pope Arsoff, de Scopié, et Chr. P. Kotseff, de Chtip, maîtres d'école et membres de la même organisation, durent expier leur sentiment national bulgare dans les cachots de Salonique et dans ceux de l'Asie Mineure; N. Naoumoff de Chtip, devint le rédacteur de la « Revue macédo-andrinopolitaine »; K. Missirkoff se fit un nom parmi les slavistes par ses études philologiques et folkloristes sur la population bulgaro-macédonienne; D. Mirtcheff, de Prilep, se fit connaître par son étude des dialectes bulgares de Prilep et de Vodéna, ainsi que par une série de manuels scolaires bulgares; Cl. Karaguleff, d'Okhrida, devint un des premiers grammairiens néo-bulgares; N. Blagoeff, du caza de Kaïlar, professeur à l'Université de Sofia, s'est adonné à l'étude de l'histoire du vieux droit bulgare, etc.

Les Macédo-Bulgares émigrés en Russie ne font pas exception. Nous avons à ce sujet le témoignage des registres de la colonie grecque de Niéjine du XVIIIe s., où on lit: « Siméon Théodoroff, Bulgare de Turquie, de la ville d'Okhrida, installé à Niéjine depuis 1740; Ivan Dimitrieff Stalevsky, Bulgare de la province de Macédoine, de la ville de Scopié, installé à Niéjine en 1745; Nako Bojik, Bulgare de la province de Macédoine, de la bourgade de Stroumitsa, établi à Niéjine depuis 1757; Stoïan Petroff, de Salonique, en Turquie, installé à Niéjine depuis 1760 », etc.[1]). D'autres Macédo-Bulgares, commerçants, établis à Odessa, se déclarent, dès 1822, Bulgares dans un document que nous avons cité plus haut, p. 82. D'autre part, au cours du XIXe s. les écoles secondaires et les univer-

[1]) Travaux du XIIe Congrès archéologique à Kharkov, vol. II. Moscou 1905, p. 215, 224, 225 (en russe).

sités de Russie sont fréquentées par plusieurs Macédo-Bulgares qui y déploient une vive activité littéraire et politique, entrent en contact avec les représentants du panslavisme et préparent les dirigeants russes à la défense de la cause bulgare au point de vue de l'autonomie tant religieuse que politique. Parmi ces Bulgares macédoniens dont quelques-uns sont restés en Russie jusqu'à la fin de leur vie, nous citerons les plus actifs: Nathanaïl de Scopié, écrivain et plus tard métropolite d'Okhrida; C. Petkovitch, de Bachino-Sélo, près Vélès, investigateur des manuscrits vieux-bulgares et consul de Russie; C. Miladinoff, de Strouga, auteur du célèbre recueil de folklore bulgare; le poète R. Jinzifoff, de Vélès, etc.

Tandis que l'émigration des Macédo-Bulgares dans les pays ci-dessus énumérés était plutôt partielle, celle qui se poursuit en Bulgarie se fait en masse. Aussitôt que la principauté de Bulgarie fut constituée en 1878, les Bulgares de Macédoine, restés sous le joug turc, commencèrent à quitter en grand nombre leurs foyers pour chercher fortune et consolation auprès de leurs conationaux. Bientôt, les villes les plus proches de la frontière macédonienne furent inondées d'émigrés. Ces derniers allaient remplacer les Turcs qui s'expatriaient définitivement, ne pouvant tolérer la domination des Bulgares, leurs esclaves depuis cinq siècles. La ville de Kustendil qui n'avait pas plus de 350 maisons bulgares avant 1878, compte aujourd'hui, grâce à l'immigration macédonienne, une population de 15,000 habitants, presque tous Bulgares. Les émigrés de Kustendil proviennent des régions macédoniennes de Pianets, Maléchévo, des villes de Kratovo, Vélès, etc. Il en est de même des villes de Doupnitsa et Samokov, en Bulgarie, dont la population bulgare a doublé, même triplé, à la suite des émigrations de Maléchévo, Razlog, Koukouch, etc.; la capitale bulgare même, qui en 1878 comptait 16,000 habitants, en a maintenant 150,000 grâce surtout à la grande immigration macédo-bulgare. Le com-

merce de Sofia est entre les mains des Macédoniens et des Juifs. Les centres de commerce bulgares: Varna, Pleven, Philippopoli, comptent aussi des colonies considérables de Macédoniens assimilés déjà à la population indigène bulgare.

La grande insurrection de Macédoine en 1903 augmenta le nombre des émigrés. Cette fois, l'émigration se faisait non seulement vers la Bulgarie, mais prenait aussi une direction toute nouvelle, vers l'Amérique, qui attirait les ouvriers par ses hauts salaires. Ce qu'il faut noter, c'est que ces émigrants n'allaient pas en Amérique chercher une nouvelle patrie, mais deux ou trois ans après ils rentraient dans leur pays natal, et avec les économies réalisées achetaient les fermes des beys turcs que la situation troublée de Macédoine jetait dans l'inquiétude. Jusqu'en 1906, l'émigration macédonienne en Amérique atteignait le chiffre de 75,000 hommes, dont la plupart étaient des Bulgares. «Nous avons eu l'occasion de voir, raconte l'éminent écrivain politique français, M. René Pinon, dans les gares entre Vodéna et Florina des troupes de ces Macédoniens attendant le train qui devait les emmener: c'étaient de beaux gaillards solides et musclés, l'air un peu sombre, tristes sans doute de l'appréhension d'un tel voyage. Les femmes et les enfants les accompagnaient à l'embarcadère: beaucoup de petites filles, blondes, avec les cheveux nattés et de beaux yeux bleus, ressemblaient à des enfants russes. De fait, plus de trois quarts de ces émigrants sont des Slaves bulgarisants. Trente agences d'émigration et de transport se disputent cette bonne aubaine....»[1]). La grande majorité des émigrants allaient aux Etats-Unis, surtout à Granite-City où ils étaient à cette époque 23,000; d'autres, 10,000 environ, au Canada; d'autres enfin au Brésil et au Chili. Le gouvernement turc encourageait l'émigration parce qu'elle faisait entrer de l'argent dans le pays et en éloignait une grande partie de la jeunesse

---

[1]) L'Europe et l'Empire ottoman. Paris 1909, p. 228 à 229.

bulgare qui avait naguère combattu dans les rangs révolutionnaires.

C'est surtout pendant la seconde guerre balkanique, en 1913, que l'émigration prit des proportions jusqu'alors inconnues. Le pillage et l'incendie des villes et des villages bulgares, le massacre de la population bulgare de la Macédoine méridionale par l'armée hellénique et la poursuite systématique de l'élément bulgare, forcèrent ce dernier à prendre le chemin de la Bulgarie. Les lettres de soldats grecs, saisies dans le sac du courrier du 19e régiment grec, témoignaient éloquemment de la cruauté grecque et de la cause de l'émigration bulgare en masse [1]).

---

[1]) Nous lisons dans ces lettres grecques: *a)* Par ordre du roi, nous mettons le feu à tous les villages bulgares ... *b)* Nous avons brûlé les villages, comme nous en avons reçu l'ordre .... *c)* Sur les 1200 prisonniers que nous avons faits à Nigrita, 41 seulement sont restés dans les prisons et partout où nous avons passé, nous n'avons laissé aucune racine de cette race.... *d)* On m'a donné 16 prisonniers pour les remettre à la division et je n'en ai amené que deux seulement. Les autres ont péri dans les ténèbres, massacrés par moi.... *e)* Ici à Brodi j'ai pris 5 Bulgares avec une fille de Serrès. Nous les avons enfermés dans un poste de police et retenus. La fille a été tuée. Ce que les Bulgares, de leur côté, ont aussi souffert! Nous leur avons, vivants encore, crevé les yeux.... *f)* Dans tous les endroits que nous avons occupés, il n'est pas resté un seul Bulgare. Ils se sont enfuis en Bulgarie, et nous avons massacré ceux qui sont restés. Nous avons, en outre, incendié les villages. Il n'est pas resté un seul Bulgare. Mais Dieu sait ce qu'il en adviendra.... *g)* Et de Serrès jusqu'à la frontière nous avons incendié tous les villages des Bulgares.... *h)* Nous incendions tous les villages bulgares que nous occupons et nous tuons tous les Bulgares qui nous tombent entre les mains.... *i)* Partout où nous passons, pas un chat ne peut s'échapper. Nous avons incendié tous les villages bulgares que nous avons traversés.... *k)* Tu ne saurais t'imaginer comment nous nous tirons d'affaire à la guerre. On brûle les villages et aussi les hommes. Mais, nous autres aussi nous incendions et nous en faisons pire que les Bulgares.... *l)* Quelle guerre cruelle se fait contre les Bulgares. Nous leur avons tout brûlé, les villages et les hommes, c'est-à-dire nous massacrons les Bulgares. Grande cruauté.... *m)* Ces choses qui se passent n'ont jamais eu lieu, même avant Jésus-Christ. L'armée hellénique met le feu partout où elle trouve des villages bulgares et elle massacre tous les gens qu'elle rencontre; les choses qui se passent sont inexprimables.... (Extraits fac-similés de certaines lettres trouvées dans le courrier du 19e régiment de la VIe division grecque, saisi par les troupes bulgares dans la région de Razlog. Sofia 1913, 2 fascicules.)

Les horreurs commises pendant la seconde guerre balkanique en Macédoine, en 1913, attirèrent l'attention du monde civilisé et une commission d'enquête internationale se rendit sur place, la même année. En ce qui concerne les villes et les villages bulgares de Macédoine brûlés par les Grecs, on lit dans le rapport de cette commission entre autres: « La liste suivante des villages incendiés est exacte, en ce sens qu'elle ne porte aucun village qui n'ait pas été brûlé. Mais elle est loin d'être complète, sauf en ce qui concerne les régions de Kukush et de Stroumitsa. Beaucoup d'autres villages ont été incendiés, principalement dans les districts de Serrès et de Drama. Souvent, nous ne sommes pas parvenus à savoir le nombre exact des maisons d'un village. On remarquera que cette liste comprend quelques villages turcs brûlés par les Grecs en territoire bulgare, et quelques villages brûlés par les Serbes. L'immense majorité, toutefois, est faite des villages bulgares brûlés par l'armée grecque dans sa marche vers le nord.

« Le nombre des villages détruits figurant sur cette liste est de 161 et le nombre des maisons brûlées est d'environ 14,480. Nous estimons que les Grecs, au cours de la seconde guerre, n'ont pas brûlé moins de 16,000 maisons »[1]). Suivent les noms des villes et des villages incendiés avec le nombre des maisons brûlées.

La récente grande guerre dont la Macédoine a été un des théâtres (1915—1918) amena le suprême exode du peuple bulgare de cette malheureuse province. Les villes et les villages, dans la zone des opérations militaires, d'Okhrida jusqu'à Cavalla, ont été rasés complètement ou démolis en partie; leur population a dû se retirer dans l'intérieur ou émigrer en Bulgarie. Et lorsque, après l'armistice du 28 septembre 1918, les troupes serbes et grecques réoccupèrent la Macédoine, l'exode vers la Bulgarie se poursuivit intensivement. Ce fut surtout le

---

[1]) Enquête dans les Balkans. Dotation Carnegie pour la paix internationale. Paris 1914, p. 321.

sud-est de la Macédoine qui du souffrir le plus, la Grèce ne pouvant tolérer dans ses frontières une population qui s'était déclarée ouvertement bulgare.

A partir de 1878 — année de la constitution de l'Etat bulgare — jusqu'en 1918, l'émigration des Bulgares macédoniens en Bulgarie a dépassé le nombre de 300,000 personnes; d'autre part, ceux qui ont émigré les dernières années aux Etats-Unis d'Amérique et au Canada se chiffrent par plus de 50,000 hommes.

Nous avons vu plus haut que la Macédoine est considérée, à juste titre, comme le berceau de la renaissance nationale bulgare. Les Slaves macédoniens se considérant toujours Bulgares par leur origine, leur langue et leurs traditions, n'ont cessé, même comme émigrés en Bulgarie, de prendre une part très active lors de la création, du développement et de la stabilisation de l'Etat bulgare, au lendemain de 1878.

L'émigration macédonienne en Bulgarie a joué un rôle considérable dans la vie politique de l'Etat bulgare. L'unité de race et de langue et la communauté de sentiment national font du Bulgare macédonien un excellent citoyen du royaume de Bulgarie. Déjà l'Assemblée Constituante bulgare, inaugurée le 22 février 1879 dans la vieille capitale Tirnovo, comptait parmi ses membres sept émigrés macédoniens, originaires des villes suivantes: Okhrida, Prilep, Vélès, Stroumitsa, Chtip, Florina, Kratovo. Ce qui est caractéristique à cet égard c'est qu'un de ces Macédo-Bulgares, le député C. Pomianoff, de Prilep, fut le rédacteur du rapport sur le projet de la constitution bulgare. Le Parlement de Sofia a compté depuis parmi ses membres une centaine de députés appartenant à l'émigration macédonienne; cette même Macédoine a donné au gouvernement de Sofia les ministres suivants:

1. Constantin Pomianoff, de Prilep.
2. Alexandre Radeff, de Monastir.
3. André Liaptcheff, de Ressen.

4. Nicolas Ghénadieff, de Monastir.
5. Général Clément Boïadjieff, d'Okhrida.
6. Nicolas Apostoloff, de Florina.
7. Ch. J. Popoff, de Ghévghéli.
8. Pierre Djidroff, de Chtip.

Un très grand nombre de fonctionnaires et d'employés des établissements de l'Etat bulgare sont des émigrés macédoniens. Ils tiennent une bonne place dans le corps diplomatique et consulaire de Bulgarie. Nous pouvons nommer les ministres plénipotentiaires et consuls de Bulgarie nés en Macédoine:

1. Pantché Hadji Micheff, de Vélès.
2. Dimitre Rizoff, de Monastir.
3. Siméon Radeff, de Ressen.
4. Stephan Tchaprachikoff, de Gorna-Djoumaïa.
5. Georges Radeff, de Monastir.
6. Jivko Dobreff, de Drama.
7. Théodore Pavloff, de Scopié.
8. Dimitre Vlahoff, de Koukouch.
9. Pantché Doreff, de Monastir.

Une partie considérable enfin de la presse bulgare (229 journaux en 1910) se trouve dans les mains de cette même émigration macédonienne. Les journalistes bien connus en Bulgarie, tels que Kitantcheff, Rizoff, Liaptcheff, Radeff, Mileff, Robeff, Naoumoff, Bajdaroff, Koulicheff, Strachimiroff, Paskoff, Kraptcheff, Chakhoff, etc., sont originaires de la Macédoine.

Le précurseur du socialisme en Bulgarie fut un Macédonien, Spiro Goulabtcheff, et le leader du parti socialiste dit « étroit », d'aujourd'hui, est également un Macédonien, D. Blagoeff.

Le coup d'Etat qui, en 1885, unit la Roumélie Orientale à la Bulgarie doit beaucoup au Macédonien D. Rizoff, de Monastir, qui fut un des principaux conjurés. Cet événement fit éveiller la jalousie de la Serbie dont les troupes ne tardèrent pas à envahir la Bulgarie. Animée

d'un ardent sentiment national bulgare, l'émigration macédonienne forma trois bataillons de volontaires sous les ordres du capitaine Panitsa et un quatrième sous le commandement du vétéran macédonien Ilio Markoff, qui se portèrent au secours de l'armée bulgare contre les Serbes; ces volontaires macédoniens furent les premiers qui entrèrent à Pirot, ville de Serbie.

Et plus tard, lorsqu'en 1912 l'Alliance balkanique, sous l'égide de la Bulgarie, fit sonner la dernière heure de la tyrannie turque en Macédoine et en Thrace, les Bulgares macédoniens fournirent les contingents de 15 bataillons de volontaires, formant la « Légion bulgare macédonienne ». Celle-ci se couvrit de gloire dans les combats mémorables livrés sur les côtes de la Marmara. Enfin, dans la Grande guerre qui vient de prendre fin, la Macédoine a grossi de 60,000 de ses fils les rangs de l'armée bulgare, qui compte, en outre, plusieurs généraux et un grand nombre d'officiers (976) originaires également de la Macédoine.

Ce n'est pas seulement au point de vue politique et militaire que l'émigration macédonienne joua un rôle important dans la vie du nouvel Etat bulgare; elle prit une part très active aux manifestations religieuses et intellectuelles des Bulgares du royaume et ne cessa de s'intéresser au triste sort de ses frères de Macédoine. La Macédoine offrit à l'Eglise nationale bulgare, en qualité d'évêques, onze de ses fils les plus vénérés:

	Lieu de naissance	Siège
1. Ghénnadius,	Okhrida,	Vélès.
2. Panarète,	Patélé (d. Florina),	Philippopoli.
3. Nathanaïl,	Koutchevichta (distr. de Scopié),	Okhrida et Philippopoli.
4. Mélétius,	Stroumitsa,	Sofia.
5. Cosma,	Orlantsi (d. Ktichévo),	Dèbre.
6. Théodose,	Tarlis (d. Nevrokop),	Scopié.
7. Méthode,	Prilep,	Stara-Zagora.
8. Parthénius,	Galitchnik,	Pirot.

		Lieu de naissance	Siège
9.	Méthode,	Zarovo (d. Salonique),	Okhrida.
10.	Mélétius,	Bytolia (Monastir),	Vélès.
11.	Néophyte,	Okhrida,	Scopié.

Dans un autre ordre d'idées, les forces intellectuelles de la colonie émigrée ont continué leur travail parmi les conationaux de Bulgarie. La science historique et ethnographique bulgare est redevable aux études et recueils de Macédoniens, tels que E. Karanoff, de Kratovo; Chapkareff, d'Okhrida; D. Matoff, de Vélès; G. Balastcheff, d'Okhrida; A. P. Stoïloff, de Djoumaïa, etc. Parmi les écrivains-pédagogues, il faut mentionner: Cl. Karaguleff, Iv. Doreff, S. Baroutchisky, D. Mirtcheff, G. Palacheff; écrivains militaires: les colonels K. Nicoloff, Vénédikoff, Darvingoff; écrivains politiques: A. Drandar, G. Strézoff; critique d'art: A. Protitch; S. Badjoff, professeur d'art décoratif à l'Ecole des Beaux-arts de Sofia; K. Sarafoff, artiste renommé du Théâtre national de Sofia; S. Makédonsky, artiste d'opéra, etc.

Enfin, la nouvelle Université de Sofia s'honore aussi des travaux de ses professeurs bulgares, originaires de Macédoine, tels que:

1. Joseph Kovatcheff, de Chtip.
2. Dimitre Matoff, de Vélès.
3. Ivan Ghéorgoff, de Vélès.
4. Lubomir Milétitch, de Chtip.
5. Alexandre Balabanoff, de Chtip.
6. Nicolas Mileff, de Castoria.
7. Constantin Stéphanoff, de Razlog.
8. Athanase Yaranoff, de Koukouch.
9. Nicolas Tchervenivanoff, de Koukouch.
10. Stoïan Tilkoff, de Démir-Hissar.
11. Nicolas Blagoeff, de Kaïlar.
12. Stanicheff, de Koukouch, etc.

Le nombre des étudiants macédo-bulgares inscrits dans la même université atteint le nombre de 517 dont 397 jeunes gens et 120 jeunes filles.

Territoire macédonien peuplé de Bulgares.

Nombre des Bulgares.

La population bulgare de Macédoine, nonobstant ses nombreuses émigrations, a la prédominance numérique, eu égard aux autres groupes ethniques, tels que les Turcs, Grecs, etc. Elle comptait en 1912 environ 1,100,000 âmes.

Les Bulgares habitent en masses compactes et dépassent les autres nationalités surtout au centre de la Macédoine occidentale, notamment dans les régions de Kitchévo, Prilep, Tikvech, Okhrida, Monastir, Vodéna, Enidjé-Vardar. Ils forment à peu près la seule population dans le nord-est de la Macédoine et dans les régions d'Ossogovo et ses larges ramifications, de la Brégalnitsa supérieure, de la Strouma supérieure et moyenne, de la Mesta supérieure et moyenne. Dans certains parages sud-macédoniens, les Bulgares font presque totalement défaut, notamment dans la Bystritsa moyenne, dans la péninsule Chalcidique et dans la bande étroite du littoral égéen, depuis la Strouma jusqu'à la Mesta. Partout ailleurs, peu ou prou, l'élément bulgare s'étend comme une mer dont émergent ça et là des ilôts étrangers: turcs, albanais et koutso-valaques.

Du côté nord-est, la population bulgare de la Macédoine se confond avec ses congénères de la Bulgarie et de la Thrace, à Ossogovo, à Ryla et au Rhodope. L'ancien voisinage de l'élément serbe du nord-ouest fut échangé pendant la domination turque avec l'albanais, de sorte que les Bulgares macédoniens, à l'heure actuelle, n'ont presque nulle part un contact direct avec les Serbes. Dans ces parages, les Albanais ont non seulement déplacé les Serbes, mais ont aussi pénétré dans les localités antérieurement bulgares, notamment les contreforts orientaux du Char et de la Tcherna-Gora (Forêt-Noire) de Scopié. La ligne brisée, allant depuis le Char jusqu'au Gramos, constitue la frontière entre les deux races, bulgare et albanaise.

Toute la région de Gora située au nord-ouest de la crête du Char est occupée par l'élément bulgare mahométan, les ainsi dénommés « Torbeches de Gora », répartis dans une trentaine de villages. Par contre, les Albanais occupent les flancs sud-est du Char depuis Tétovo jusqu'à Gostivar où ils sont mêlés à des Bulgares. La ligne de démarcation entre les deux éléments tourne ensuite vers l'ouest jusqu'à Mavrovski Hanové (Auberges de Mavrovo), côte 1550, point de la ligne de partage des eaux du Vardar et du Drin. De là, la ligne se dirige vers l'ouest, vers le mont Korab (2050 m.), en laissant du côté bulgare la vallée de Réka. Du Korab, la ligne descend au sud, traverse le Drin un peu au nord de la ville de Dèbre pour atteindre la montagne Yablanitsa dont elle longe la crête et aboutit au promontoire de Line sur le lac d'Okhrida, en laissant toute la vallée du Drin depuis Dèbre jusqu'à Strouga, dans la zone bulgare. Puis, partant du couvent St-Naoum, sur la rive sud du lac d'Okhrida, la frontière se dirige vers le sud, passe par le défilé de Zvezda, au sud du lac de Prespa, suit le partage des eaux des cours supérieurs de Dévol et de Bystritsa, entre Castoria et Kortcha (Korytsa) et aboutit au Gramos (Pinde septentrional).

La frontière sud de la population bulgare suit les points d'appui suivants: du Gramos à l'est, le gué de Smiksi sur la Bystritsa, la montagne Snejnik (2068 m.), le lac d'Ostrovo, la montagne Dourla, le marais d'Enidjé-Vardar, Kara-Azmak, l'embouchure du Vardar, le golfe de Salonique, le lac de Lagadina jusqu'au commencement du lac de Bechik-Gueul, le lac de Tachyno, la rivière Anghista, Drama, Bouk sur la Mesta. Au nord de cette ligne, le territoire est occupé par l'élément bulgare, au sud, par les Grecs et par quelques groupements turcs. Par ci par là, des villages isolés grecs et bulgares pénètrent dans la zone opposée.

Au point de vue linguistique, les Bulgares macédoniens appartiennent dans leur majorité au groupe occidental bulgare qui englobe les régions à l'ouest d'une ligne allant

de l'endroit où la rivière Vid se jette dans le Danube jusqu'à Salonique. Seule la population des confins sud-est parle le dialecte oriental, notamment dans les districts de Salonique (en partie), Lagadina, Démir-Hissar, Serrès, Nevrokop, Drama, Zikhna. Nous reviendrons sur la question du dialecte macédo-bulgare.

Suivant le groupement, le parler, le costume et les traditions, les Bulgares macédoniens ont des dénominations locales différentes. La population qui occupe le centre de la Macédoine occidentale, dans les régions de Vélès, Prilep, Monastir, Kitchévo, porte encore la dénomination historique de *Brsiaks* (Brsiatsi). Au moyen âge, les Brsiaks étaient une des tribus les plus grandes et les plus guerrières de la Macédoine slave. Aujourd'hui leur nom s'est conservé le mieux dans le district de Kitchévo. La population de la région Mala-Réka, dans la Macédoine occidentale, forme un groupement de 28 villages au surnom de *Miaks*. Sont encore Miaks les habitants du village Smilévo, près Monastir, ainsi qu'un quartier des habitants de Krouchévo, etc. A l'ouest des Miaks, dans la région de Dèbre, on distingue les groupements des *Poliani* dans la plaine de Dèbre, les *Oulioufs*, les *Obialas*. Dans la région de Castoria ce sont les *Kékovtsi*, les *Esti* ou *Estéovtsi*; dans la région du bas Vardar, près Salonique, les *Kambarbatsi;* les *Marvatsi* occupent la région du Pirin du sud, dans la Macédoine sud-est. La région de Morihovo, sur la Tcherna moyenne, est peuplée de *Torlatsi* (Chopes) et de *Douiki*. Dans la Macédoine du nord, notamment dans une partie des districts de Chtip, Kratovo, Palanka, Koumanovo, de Maléchévo [1]) la population est appelée *Chopes*. Le pays des Chopes ne s'arrête pas là; il embrasse aussi une partie du département de Kustendil, les départements de Sofia, de Vratsa et de Vidin en Bulgarie, ainsi que le département de Pirot et en partie celui de Vrania en Serbie. Les Chopes

---

[1]) La population d'Ograjden-Planina, entre la Strouma et son affluent Stroumitsa, est également appelée Chopes.

constituent la tribu la plus représentative du peuple bulgare. La Brégalnitsa supérieure est habitée par les *Maléchévtsi*, la Brégalnitsa moyenne par les *Piantchani*. Ces dénominations sont en rapport avec les noms des régions correspondantes, Maléchévo et Pianets, toutes deux connues déjà par les documents du moyen âge. Les Bulgares mahométans (Pomaks) de Dèbre, de Kitchévo et de Scopié sont connus sous le nom de *Torbechs*[1]).

Tous les témoignages des voyageurs étrangers, toute la littérature ethnographique, de même que les cartes ethnographiques des spécialistes compétents, sont unanimes à constater le caractère bulgare des régions que nous venons d'indiquer comme peuplées de Bulgares. Parmi les cartes nous signalerons les principales, telles que: la carte tchèque de Safarik (1842); la carte française de A. Boué (1847); la carte serbe de Davidovitch (1848); la carte serbe de Desjardins (1853); la carte française de Lejean (1861); la carte autrichienne de Hahn (1861); la carte des Anglaises Mackenzie et Irby (1867); la carte du Congrès slave de Moscou (1867); la carte tchèque du professeur Erben (1869); la carte du géographe français E. Reclus (1876); la carte de l'ethnographe allemand Kiepert (1876); la carte annexée aux procès-verbaux de la Conférence de Constantinople de 1876; la carte du professeur allemand Weigand (1895), celle de l'ethnographe tchèque Niederle (1909), celle du professeur russe Florinsky (1911); la carte roumaine de C. Noé (1913); la carte du géographe anglais miss Newbigin (1915); la carte de l'Institut géographique italien d'Agostini (1916); la carte de la Société de géographie de New-York (1917); la carte de l'ethnographe allemand Schäfer (1918); la carte de J. Gabrys, secrétaire général de l'Union des Nationalités (1918); la carte albanaise de N. Lako, présentée à la Conférence de la Paix de Paris (1919), etc. Nous faisons abstraction des cartes bulgares.

---

[1]) Voir p. 76.

Quant au nombre des Bulgares de Macédoine, les statistiques désintéressées se tiennent au chiffre d'un peu plus d'un million. Le Russe *Youri Iv. Vénéline* fut le premier à donner en 1838 le nombre des Bulgares en Macédoine; il les évaluait à plus de 1,000,000 [1]). Les troubles dans les Balkans pendant les années 1875 et 1876 et la guerre russo-turque de 1877 à 1878 ravivèrent l'intérêt pour la Turquie d'Europe et pour ses populations chrétiennes. Les Russes qui étaient en guerre avec la Turquie s'intéressèrent particulièrement à connaître, entre autres, le nombre et la répartition des nationalités de la péninsule balkanique. Dans les matériaux de 1877, recueillis à cet effet sous la direction du prince *Tcherkasky*, le nombre des Bulgares de Macédoine est évalué à 872,700 personnes [2]). — *E. G. Ravenstein*, dans le « Journal de la Société de Statistique », à Londres, de la même année, affirme que les Bulgares constituent la nationalité prépondérante dans les deux vilayets de Macédoine, Scopié et Monastir et les Grecs dans celui de Salonique, savoir: 364,000 Bulgares contre 159,000 Grecs [3]). — L'année suivante (1878) parut à Constantinople une statistique basée sur le recensement turc qui ne comptait que la population mâle (nofous). D'après cette statistique, il y avait dans la Macédoine méridionale (sandjaks de Salonique, de Monastir et de Serrès) 369,429 Bulgares (population mâle) contre 25,366 Grecs [4]). — *N. Skriabine*, vice-consul de Russie à Monastir, dans son rapport au gouvernement russe, évalue le nombre des Bulgares dans le vilayet de Monastir pour les années 1883 à 1884, à 285,000 personnes (dont 10,000

---

[1]) La renaissance de la littérature bulgare moderne. Moscou 1838, p. 6 à 7 (en russe).

[2]) Documents pour l'étude de la Bulgarie. Bucarest 1877. Partie II, 4e édition.

[3]) *E. G. Ravenstein*, The population of Russia and Turkey (Journal of the Statistical Society of London, 1877).

[4]) Ethnographie des vilayets d'Andrinople, de Monastir et de Salonique. Extraits du « Courrier d'Orient ». Constantinople 1878.

mahométans) contre 12,000 Grecs (dont 4000 mahométans)[1]. — Le Serbe *S. Verkovitch*, membre de la «Société savante serbe» (plus tard Académie des sciences serbe), a passé plusieurs années en Macédoine, publia en 1889 la statistique détaillée de la Macédoine d'après les données recueillies par l'auteur pendant les années 1860 à 1883. Il évalue le nombre des Bulgares chrétiens de Macédoine à 1,029,119 et des Bulgares mahométans (Pomaks) à 288,092, contre 212,994 Grecs chrétiens et 9746 Grecs mahométans[2]. — Le Russe *V. Teploff* qui travailla longtemps comme fonctionnaire à l'ambassade de Russie à Constantinople et connaissait bien les populations de la Turquie d'Europe, publia en 1889 à Pétrograde son important travail couronné par l'Académie des sciences russe: «La question religieuse gréco-bulgare d'après des sources inédites». Parlant de la distribution des races en Macédoine, il constate que «les Grecs habitent seulement une étroite bande de territoire sur le littoral, tandis que tout le reste du pays est peuplé de Bulgares». Dans sa statistique, tout en mettant de côté les districts sud sur lesquels les Grecs émettent des prétentions plus ou moins fondées et ne considérant que la Macédoine centrale et septentrionale, il arrive au chiffre de 940,270 Bulgares chrétiens. — En 1900 parut l'ouvrage capital de *V. Kantchoff*[3], un des connaisseurs les plus compétents de la Macédoine qu'il avait parcourue dans tous les sens. Dans sa statistique très détaillée des populations macédoniennes, il chiffre les Bulgares comme suit: vilayet de Salonique, 454,180 chrétiens et 97,620 mahométans; vilayet de Scopié, 244,197 chrétiens et 13,114 mahométans; vilayet de Monastir,

---

[1]) «Rapport sur le vilayet de Monastir au point de vue politique et économique». Une copie de ce rapport daté de 1885, contenant 325 pages, a été trouvée à Monastir en 1915, lors de l'entrée des troupes bulgares dans cette ville.

[2]) Esquisse topographique et ethnographique de la Macédoine. Pétrograde 1889 (en russe).

[3]) La Macédoine. Ethnographie et statistique. Avec 11 cartes. Sofia 1900.

333,856 chrétiens et 36,069 mahométans, ou en Macédoine: 1,179,036 Bulgares en tout dont 1,032,233 chrétiens et 146,803 mahométans. — Le Français *Gaston Routier*, qui visita la Macédoine lors de la grande insurrection, évalue les Bulgares à 1,136,000 personnes[1]). — Deux ans plus tard, le gouverneur général des trois vilayets, *Hilmi-Pacha*, qui, à cette époque d'intervention européenne dans les affaires de Macédoine, avait tout intérêt à présenter le pays comme peuplé d'une majorité musulmane, communiqua à M. René Pinon une statistique qui est loin de répondre à la réalité. La population y est répartie d'après sa confession et non d'après sa nationalité; le nom de Bulgare n'y figure même pas. Dans cette statistique, les chrétiens exarchistes, c'est-à-dire ceux qui se trouvaient sous la dépendance spirituelle de l'Eglise bulgare, sont au nombre de 608,162, dont 184,912 dans le vilayet de Scopié, 178,527 dans le vilayet de Monastir et 244,723 dans le vilayet de Salonique; 8108 patriarchistes et exarchistes du district de Tétovo, 845 catholiques « bulgares » du vilayet de Salonique n'entrent pas dans le chiffre global ci-dessus[2]). — Les statistiques grecques ne font que suivre la méthode turque; la distribution des populations y est faite d'après leur confession: sont considérés comme Grecs tous les chrétiens soumis au clergé grec. De plus, les statistiques grecques se rapportent généralement à la Macédoine méridionale, celle des vilayets de Salonique et de Monastir. Fidèle à ce point de vue, le Mémoire des syllogues grecs, présenté au Congrès de Berlin (1878), comptait dans la Macédoine du sud 337,000 Bulgares; Nicolaïdès, en 1899, en portait le nombre à 427,644; Chalkiopoulos, en 1913, les évaluait à 313,270; le «Messager d'Athènes» de 1913 donnait le chiffre de 269,760; Colocotronis, en 1919, compte 253,505 Bulgares[3]). — En 1905 fut publié un des ouvrages les plus

---

[1]) La Macédoine et les puissances. Paris 1904, p. 268.

[2]) *R. Pinon*, L'Europe et l'Empire ottoman. Paris 1913, p. 143 à 144.

[3]) Pour ces auteurs, voir p. 37.

importants sur la Macédoine, celui de *D. M. Brankoff* (= D. Micheff), secrétaire de l'Exarchat bulgare[1]). Les listes statistiques détaillées qui y sont jointes, relatives aux Bulgares, sont empruntées aux registres des paroisses bulgares de 1899; pour les districts grecs l'auteur s'est servi des registres turcs publiés dans les « Salnamehs », almanachs officiels. D'après ces statistiques, les Bulgares chrétiens sont au nombre de 1,172,136, dont 897,160 exarchistes, 269,641 patriarchistes, 2432 orthodoxes unis et 2388 protestants. Par rapport aux autres groupes ethniques chrétiens (Grecs 190,047, Koutso-Valaques 63,895 et Albanais 12,000), les Bulgares constituent 81,5 % du total de la population chrétienne. — *Const. Noé,* secrétaire de la société Macédo-Roumaine de Bucarest, a publié en 1913 une statistique de la population des deux vilayets de la Macédoine, Salonique et Monastir. Il évalue les Bulgares de ces deux vilayets à 512,000 personnes, contre 193,000 Grecs[2]). — Le Tchèque *Vladimir Sis* qui a fait de fréquents voyages en Macédoine et étudié ses populations, compte 1,047,012 Bulgares dans ce pays dont 896,982 chrétiens et 150,032 mahométans pour l'année 1912, et 996,890 Bulgares pour l'année 1917, réduits en nombre par suite des guerres balkaniques[3]).

Ci-dessous nous donnons la statistique de la population bulgare de Macédoine à la veille des guerres balkaniques de 1912, basée sur les registres paroissiaux bulgares et complétée d'après les statistiques électorales turques et les vérifications faites par nous lors de nos multiples voyages dans le pays. Elle comprend la Macédoine dans ses limites naturelles (p. 8 et suiv.), divisée en vilayets (gouvernements), sandjaks (départements) et cazas (districts). Les sièges des vilayets sont imprimés en majuscules et ceux

[1]) La Macédoine et sa population chrétienne. Avec deux cartes ethnographiques. Paris 1905.

[2]) Les Roumains koutso-valaques. Les populations macédoniennes et la crise balkanique. Avec une carte ethnographique en couleurs. Bucarest 1913, p. 44 à 46.

[3]) Mazedonien. Zürich 1918, p. 87 à 88.

des sandjaks en italiques. D'après cette statistique de 1912, on comptait en Macédoine:) 1,103,111 Bulgares dont 945,486 chrétiens et 157,625 mahométans (Pomaks) répartis comme suit:

CAZAS (Districts)	Bulgares chrétiens	Bulgares mahométans (pomaks)	TOTAL
1. SALONIQUE	27,500	—	27,500
2. Lagadina	8,300	—	8,300
3. Cassandra	—	—	—
4. Mont Athos	1,430	—	1,430
5. Koukouch	17,416	820	18,236
6. Doïran	7,305	2,195	9,500
7. Ghévghéli	20,300	—	20,300
8. Enidjé-Vardar	19,950	—	19,950
9. Verria............	7,250	—	7,250
10. Katérina	—	—	—
11. Vodéna	14,920	280	15,200
12. Sabotsko	9,273	20,227	29,500
13. Tikvech	21,410	21,090	42,500
14. Stroumitsa	18,500	—	18,500
15. *Serrès*	28,250	—	28,250
16. Démir-Hissar	20,782	1,318	22,100
17. Pétritch	22,700	—	22,700
18. Zikhna	12,000	—	12,000
19. Melnik	17,120	380	17,500
20. Nevrokop	31,050	35,950	67,000
21. Razlog	21,070	11,230	32,300
22. Gorna Djoumaïa ..	22,200	3,300	25,500
23. *Drama*	8,300	6,200	14,500
24. Cavalla...........	1,200	4,320	5,520
25. Pravichta	—	600	600
26. Sary-Chaban	115	—	115
27. SCOPIÉ	45,450	4,150	49,600

CAZAS (Districts)	Bulgares chrétiens	Bulgares mahométans (Pomaks)	TOTAL
28. Koumanovo	32,380	1,050	33,430
29. Kratovo	19,515	—	19,515
30. Kriva-Palanka	24,250	—	24,250
31. Kotchani	18,700	—	18,700
32. Maléchévo	18,500	5,850	24,350
33. Chtip	19,150	—	19,150
34. Radovich	9,050	—	9,050
35. Vélès	29,700	600	30,300
36. Tétovo	19,750	2,890	22,640
37. Gostivar	9,750	550	10,300
38. Préchovo	28,000	—	28,000
39. MONASTIR (Bytolia)	70,550	—	70,550
40. Prilep	48,080	2,020	50,100
41. Okhrida	39,000	1,400	40,400
42. Kitchévo	23,610	8,490	32,100
43. Ressen	22,000	—	22,000
44. Florina	36,320	—	36,320
45. *Dèbre*	9,740	11,810	21,550
46. Réka	10,540	7,295	17,835
47. Biglichta (partie du caza de *Kortcha*) .	6,890	—	6,890
48. Castoria	37,640	3,610	41,250
49. *Serfidjé* (partie du caza)............	—	—	—
50. Nassélitsa	1,100	—	1,100
51. Kaïlar	7,480	—	7,480
52. Kojani	—	—	—
53. Grébéna	—	—	—
Total	945,486	157,625	1,103,111

IV.

Les Turcs.

Après la défaite des chrétiens à la bataille de Tchirmen en 1371, les Turcs firent leur irruption dévastatrice dans la Macédoine, la subjuguèrent et la gardèrent en leur pouvoir pendant plus de cinq siècles, jusqu'en 1912. Grâce à cette longue domination d'abord, et par suite de l'établissement des colons turcs et de l'islamisation forcée d'une grande partie de la population indigène, la Macédoine médiévale changea beaucoup son aspect ethnographique. Ce changement fut le plus sensible dès le début de l'invasion. Une partie des habitants chrétiens qui échappa aux massacres et à la déportation, fut obligée d'embrasser le mahométisme; une autre partie qui trouva quelque grâce auprès du vainqueur, resta dans ses foyers avec l'obligation de travailler la terre devenue propriété des feudataires turcs.

A cet égard c'est la population urbaine de la Macédoine qui souffrit le plus, le fanatisme religieux du vainqueur ne pouvant tolérer la cohabitation des chrétiens et des musulmans dans les villes qui avaient reçu de fortes colonies turques. Massacrée, turcisée, chassée, il en resta très peu de familles; il y avait même des villes où toute la population chrétienne périt. Les villes étaient occupées par les Turcs émigrés de l'Asie Mineure: Monastir, Scopié, Chtip, Prilep, Kustendil, Drama devinrent à un moment donné des villes presque exclusivement turques. Les points stratégiques

furent immédiatement occupés par le vainqueur et, à leurs côtés, surgirent de nouvelles colonies turques. Sur les grands carrefours et dans les cols des montagnes, on renouvela les anciennes fortifications et de nouvelles furent élevées. Sur la voie, entre Salonique et Monastir, on bâtit une nouvelle ville purement turque, Enidjé-Vardar; au mont Char, on fortifia le col de Katchanik; pour protéger le passage d'Ossogovo, on construisit la petite forteresse Baïram-Pacha, actuellement la ville de Kriva-Palanka; sur le gué de la Strouma supérieure, entre Doupnitsa et Kustendil, on jeta en 1470 le pont de Kadine-Most conservé intact jusqu'à présent; plus au sud, dans le défilé de la Strouma, on bâtit une nouvelle ville turque, Yokari-Djoumaïa; le défilé entre Stroumitsa et Pétritch avec son emplacement stratégique de Klutch (la clef) fut occupé par des villages turcs; enfin, Vélès, sur le Vardar, fut déplacé plus haut que l'ancienne ville et reçut le nom turc de Kuprulu, etc.

Le croisement profond de différents peuples avec l'élément turc primordial fit perdre à ce dernier son type racial surtout dans les villes. La population turque des villes devint bientôt très mélangée: elle était formée des indigènes (« Potournaks », turcisants) autour d'un pur noyau turc émigré tout de suite après la victoire. En dehors des villes surgirent deux formes d'agglomérations rurales turques: les unes purement turques, les autres mélangées. Les premières forment les grands groupes émigrés d'Asie Mineure, appelés Yourouks ou Koniars[1]). Généralement, ceux-ci ne se mélangent pas avec les Turcs provenant des populations indigènes islamisées qui, pour eux, sont des « Tchitaks », des « Erlis » ou des « Turcs

---

[1]) Yourouk (du verbe « youroumek », voyager, courir les chemins) veut dire nomade et rappelle l'occupation de ces Turcs bergers errant avec leurs troupeaux. Ils sont appelés Koniars par les Bulgares pour désigner leur provenance de Konia (Iconium).

Baltaïlène »[1]). Les Tchitaks parlent turc et se conduisent comme Turcs. Seules quelques antiquités aux environs de leurs villages, des traditions et des traces linguistiques dénotent leur origine non-turque.

De tous les villages de la péninsule des Balkans, ceux des Turcs étaient les plus inconstants. On voit partout les restes d'anciens villages turcs abandonnés: des mosquées en ruines, des champs vastes avec des cimetières turcs à moitié enfoncés dans la terre, etc. Le point de vue mahométan, en vertu duquel tout vient de Dieu et qu'on ne doit pas fuir la maladie, provoqua la destruction de plusieurs villages turcs au temps des dévastations dues à la peste, le choléra et autres maladies épidémiques. Des villages nouveaux apparaissaient à côté des anciens ou, le plus souvent, on les bâtissait sur de nouveaux emplacements. En d'autres termes, les agglomérations turques actuelles ne correspondent pas toutes aux anciennes.

Les agglomérations turques actuelles de la Macédoine, à part les villes et quelques villages isolés, forment trois grands groupes: le groupe du littoral égéen, celui de Sary-Gheul et celui du Vardar. Le *groupe du littoral* est la continuation de la grande zone de population turque, qui tient du Rhodope et descend jusqu'à la mer Egée. De la Mesta inférieure jusqu'à la Strouma inférieure (lac de Tachyno), la grande majorité — par endroits la partie exclusive de la population — est turque. En outre, les villes de Cavalla, Drama et Serrès sont peuplées principalement de Turcs. A ce groupe se rattachent les agglomérations entre Salo-

[1]) Les chrétiens nouvellement islamisés enduisaient de chaux les haies de leurs maisons pour désigner que ces dernières étaient la propriété de musulmans. Ainsi ils évitaient le campement de troupes ou de fonctionnaires turcs dans leurs habitations et les acheminaient vers celles des chrétiens. De là le nom de « Tchitaks » (tchite = haie, ak = blanche) donné à ceux qui avaient leurs haies blanchies. — L'appellation de Turcs « erlis » (indigènes) est donnée aux Turcs qui tirent leur origine non-musulmane du pays (er = pays, terre), cependant turcisés complètement. — Les chrétiens islamisés par la violence sont dénommés quelquefois « Turcs baltaïlène », c'est-à-dire contraints par la hache (« balta »).

nique, la Bélassitsa et le lac de Tachyno ainsi que les villages turcs de la Chalcidique. Le groupe du littoral compte plus de 450 villages turcs. — *Le groupe de Sary-Gheul* avec 130 villages environ tient entre le lac d'Ostrovo et la Bystritsa moyenne; ici se trouvent les riches bourgades turques de Kaïlar, Djouma. Ce groupe sert de limite entre les populations bulgares et grecques. — *Le groupe du Vardar* s'allonge sur la rive est du Vardar, depuis Doïran, à travers Valandovo, Stroumitsa, Radovich, Chtip, Vélès, jusqu'à la bourgade de Svéti-Nicolé (Clisséli) à Ovtché-Polé, avec une ramification sur les pentes de la Platchkovitsa. Il compte environ 240 villages turcs. — A part ces trois grands groupes, d'autres petits groupements turcs se sont établis le long des couloirs inférieurs du Vardar près de Maïa-Dagh, ceux de la Strouma moyenne dans le district de Pétritch, les Koniars de la Ptchinia inférieure, ceux de Kénali dans la plaine de Monastir, ceux qui tiennent les couloirs du Drin au sud de Dèbre et d'autres plus petits encore.

Au point de vue racial, on peut rattacher aux Turcs les *Turcs chrétiens* habitant la Macédoine du sud-est. Ils descendent en partie des « Turcopoules », mercenaires turcs au service de Byzance, lesquels avaient fini par s'établir définitivement sur le territoire de l'empire après mariage avec des femmes du pays. D'autres tirent leur origine de ces tribus turques qui, au XIIIe et au début du XIVe s., se livraient au pillage sur les côtes de l'Egée conjointement avec les catalans, et qui avaient fini par se convertir au christianisme et s'établir dans la Macédoine du sud. Cavalla, Salonique, Ber (Karaféria), le Mont Athos, etc. sont explicitement nommés dans les documents comme ayant souffert de leurs rapines. Aujourd'hui ces Turcs chrétiens habitent principalement le district de Zikhna. Ils parlent turc, s'appellent «christianlar » et ce n'est que très récemment qu'ils ont commencé à s'appeler « Ouroum » (Grecs). Dernièrement, ceux d'entre eux qui ont reçu une instruc-

tion ou sont en relations commerciales avec les négociants grecs de Cavalla, Serrès et Salonique, se piquent de parler grec au marché ou même entre eux. Les femmes, cependant, restent attachées à l'idiome natal. Ces Turcs chrétiens sont au nombre de 4000 et habitent dans les localités suivantes: Zéliakhovo, Staro-Zikhna, Rakhovo, Porna, Tolos, Tchépeldja, Mandil, Gorna et Dolna-Nouska, etc. Dans ces dernières localités ils sont mélangés de Bulgares.

Quant aux Pomaks (Bulgares musulmans), grâce à leur isolement et à la conservation de la langue et grâce aussi à certaines traditions bulgares, ils sont restés non turcisés; nous en avons déjà parlé plus haut, p. 75.

Avant les guerres balkaniques (1912) le nombre des Turcs en Macédoine se montait à plus d'un demi million; il a diminué sensiblement pendant ces guerres et après les changements politiques qui s'effectuèrent ces derniers temps dans les Balkans: une partie de la population turque s'enfuit ou fut massacrée. Bientôt la plupart des Turcs macédoniens vont émigrer de Macédoine et dans quelques décades, ils y seront une petite minorité. Le Turc, le maître cinq fois séculaire, ne peut pas vivre soumis à ses anciens esclaves de religion différente. Avec les Turcs émigreront également un grand nombre de Pomaks qui, comme nous l'avons vu, confondent la religion avec la nationalité et accordent la priorité à celle-là. Seul un régime qui leur garantirait pleine liberté civique, nationale et religieuse pourrait les retenir en partie dans leurs anciens foyers.

De toutes les statistiques relatives aux populations macédoniennes celle qui concerne les Turcs est la moins parfaite. En effet, tandis que les communautés chrétiennes ont des listes paroissiales avec le nombre exact de leurs coreligionnaires, les Turcs, à défaut d'une statistique, ont recours aux registres fiscaux où la population mâle est inscrite en vue du service militaire ou de l'impôt militaire. Considérant la corruption des fonctionnaires

turcs mal payés, on peut se rendre compte de la défectuosité de ces registres où manquent souvent les habitants de quartiers entiers d'un village ou d'une ville. De plus, les Turcs y sont mêlés aux autres populations musulmanes, telles les Albanais, les Pomaks, etc. et ne figurent que sous une seule rubrique: mahométans, ce qui rend un peu difficile la répartition des habitants par races. Le seul critère dans ce cas restent la langue, les traditions et les coutumes des populations non-turques inscrites comme mahométanes. Les étrangers qui ont écrit sur les populations de Turquie se sont servi, eux aussi, de cette statistique turque, soit en la copiant littéralement, soit en la corrigeant suivant les données des communautés chrétiennes, etc. La statistique russe du prince Tcherkasky, de 1877, comptait en Macédoine 516,220 musulmans (Turcs, Albanais, Pomaks). Le savant serbe S. Verkovitch dont les données statistiques se rapportent aux années 1860 à 1883, évaluait la population purement turque, sans mélange d'Albanais ou de Pomaks, à 240,264. La statistique turque publiée dans les Salnamehs (almanachs officiels turcs) de 1894 et 1895 donnait le chiffre de 820,000 musulmans en Macédoine. Si l'on soustrait de ce nombre les 350,000 Albanais et Bulgares musulmans, il resterait pour les Turcs 470,000. Dans la statistique très détaillée de V. Kantchoff de 1900, les Turcs comptent 499,204 personnes. G. Roustier les chiffrait en 1904 à 474,000 âmes. La statistique officielle turque de 1905, publiée dans le journal turc «Asr», numéro du 29 janvier, évaluait les musulmans dans les trois vilayets (y comprit les Turcs, les Albanais de la Vieille Serbie, les Bulgares mohamétans, etc.) à 1,700,507 personnes. L'année suivante le gouverneur général des trois vilayets, Hilmi-Pacha, donnait un chiffre encore plus élevé pour les musulmans, soit 1,795,359[1]). Quant aux sandjaks formant à peu près la Macédoine géographique, notamment ceux

[1]) *René Pinon*, L'Europe et l'Empire ottoman. Paris 1913, 7e. édition, p. 144.

de Salonique, Serrès, Drama, Monastir, Serfidjé, Dèbre, Scopié, la statistique de Hilmi-Pacha y compte 477,278 de population mâle musulmane. Le Tchèque Vl. Sis évalue les Turcs de Macédoine en 1912 à 520,845 personnes et notre statistique pour la même année les estime à 548,225 âmes. Après les guerres balkaniques, ce nombre a diminué considérablement.

V.

Les minorités ethniques: Albanais, Koutso-Valaques, Juifs, Tsiganes, etc.

Les Albanais de la Macédoine ne sont qu'une partie de leurs congénères d'Albanie et appartiennent à une des plus anciennes races de l'Europe, l'illyrienne. Ils se sont établis en Macédoine durant la domination turque, surtout pendant les deux derniers siècles.

Au moyen âge l'Albanie proprement dite contenait de fortes colonies slaves, et une partie de la population albanaise était slavisée. Plusieurs montagnes, rivières et villages en Albanie portent encore aujourd'hui des noms slaves; la langue albanaise elle-même possède une grande quantité d'éléments slaves. L'Albanie a été longtemps soumise à l'Etat bulgare, au IXe, X^e^ et dans la première moitié du XIIIe s. En outre, l'Albanie centrale et méridionale se trouvait longtemps sous la dépendance spirituelle de l'archevêché bulgare d'Okhrida, ce qui contribua beaucoup au raffermissement des colonies bulgares dans le pays et à la propagation de l'influence culturelle bulgare parmi les Albanais. Il y avait alors en Albanie d'importantes villes bulgares, comme Dévol, Glavnitsa, Bojigrad et autres. Dans ces parages, les disciples des saints Cyrille et Méthode, Clément et Naoum, répandaient le livre slave. A Dévol, Marco, disciple de St-Naoum, était évêque; à Glavnitsa (près de Valona, sur la mer Adriatique), St-Clément avait ses palais dont le prince bulgare Boris lui avait fait cadeau et où s'élevaient des colonnes en pierres

avec des inscriptions relatant l'événement de la conversion du peuple bulgare au christianisme. Tous ces détails nous sont conservés dans les biographies de St-Clément, l'une écrite par Théophylacte au XIe s. et l'autre par Chomatiane au XIIIe s.[1]).

L'arrivée des Turcs dans les Balkans et l'introduction de l'islam parmi le plus grand nombre des Albanais eurent une répercussion fâcheuse sur l'élément bulgare; avec l'islam, les Albanais devinrent les dominateurs des Bulgares chrétiens en Albanie. Les colonies bulgares furent pillées et la population poursuivie ou massacrée. L'élément bulgare résista plus longtemps dans le sud-est de l'Albanie où il était plus nombreux, notamment dans les régions du Dévol et de la Chkoumbi supérieure. La province Opara, 30 à 40 km. à l'ouest de Kortcha, était encore peuplée des Bulgares au commencement du XVIe s.[2]). Durant la seconde moitié du XVIIIe s. l'anarchie en Turquie était arrivée à son comble; le pouvoir central était impuissant vis-à-vis des gouverneurs des provinces révoltées. La ville valaque de Moscopolé, entre Kortcha et Opara, si prospère et florissante, fut ravagée à deux reprises par les Albanais, et sa population dispersée, 1769, 1788. L'Albanais Ali-Pacha de Joannina (1741—1822) se proclama souverain indépendant et conquit entre autres toute la Macédoine occidentale. L'Albanie du sud-est fut envahie par la population albanaise, et les Bulgares chassés et massacrés. L'élément albanais se cramponna alors solidement aux rives du lac d'Okhrida, jusqu'au couvent de St-Naoum. A la suite des incursions albanaises ultérieures de Djélaléddine-Bey et d'Arslan-Bey, les Bulgares diminuèrent sensiblement en Albanie orientale. La population bulgare de la région de Kortcha se maintenait encore il y a 40 ans à Boulgarets, Sénitsa, Bradvitsa, Rembets, Soviani et dans la ville même

---

[1]) Cf. La vie de St-Clément par *Théophylacte* et le sinaxaire de St-Clément par *Chomatiane*.

[2]) *Ch. Hopf*, Chroniques gréco-romanes, p. 280.

de Kortcha[1]); actuellement les grands villages entièrement bulgares sont Bobochtitsa et Drénovo.

A l'instar d'Ali-Pacha, Moustapha-Pacha de Scutari (première moitié du XIXe s.), ravit aux Turcs les terres jusqu'au Vardar. C'est avec une grande peine que le pouvoir central réussit à écarter les campagnes dévastatrices des Albanais, mais la population bulgare en souffrit beaucoup: en Macédoine occidentale, par exemple à Prespa, Monastir, Prilep, surgirent des colonies albanaises. Les attaques albanaises de Dèbre et le pillage des troupeaux et des biens bulgares furent les plus récents. Ces vexations albano-mahométanes obligèrent plusieurs localités bulgares à émigrer ou à se déplacer pour être occupées par de petites ou grandes agglomérations albanaises, comme par exemple celles entre Kitchévo et Gostivar et sur les contreforts sud-est du Char, dans la région de Tétovo. Les Albanais tiennent le défilé de Scopié jusqu'à Tétovo ainsi que la vallée du Vardar à l'ouest de Scopié. Un autre groupe albanais descendit même jusqu'au Vardar, au sud de Scopié, en face de l'embouchure de la Ptchinia. La Forêt-Noire de Scopié, surtout sa partie nord-est, est entièrement albanaise. La plupart des colonies albanaises du district de Scopié remontent à la guerre austro-turque de 1689, quand une partie de la population chrétienne de ces parages émigra en Autriche.

Les Albanais, privés de livres dans leur langue et d'une forte conscience nationale, se laissent facilement prendre à l'influence étrangère, sitôt qu'ils se trouvent dans un milieu différent. Les habitants turcs de Monastir, Okhrida, Strouga, Gostivar, Scopié, etc. sont composés principalement d'Albanais. Les familles albanaises chrétiennes installées dans les villes et villages grecs ou bulgares se transforment en Grecs ou Bulgares et perdent vite leur langue.

---

[1]) A Kortcha, il y a des Bulgares dans deux quartiers de la ville; ils sont bilingues et sur le point de s'assimiler. En 1888, ils avaient ouvert une école bulgare avec 40 élèves et un maître d'école, mais à la suite des démarches du Patriarcat grec, l'école fut fermée.

Numériquement, les Albanais de Macédoine formaient jusqu'en 1912 un contingent important: ils étaient 194,195 personnes, la plupart mahométans. Dans les districts de Préchovo et de Dèbre ils formaient la majorité de la population. Leur nombre était également assez considérable dans les districts suivants: Scopié, Koumanovo, Tétovo, Gostivar, Monastir, Kitchévo, Castoria, le nahié de Bilichta, etc.

Les guerres balkaniques et la révolte albanaise contre le régime serbe en 1913 amenèrent une diminution considérable de l'élément albanais. Un certain nombre de villages furent incendiés, les populations massacrées, les maisons saccagées, le bétail emporté. Ces atrocités peuvent être considérées comme la manifestation de la vengeance des Serbes contre les méfaits séculaires commis par les Albanais mahométans sur la population serbe et chrétienne en général. En effet, d'après notre propre enquête, ont été détruits entièrement ou en partie dans les vilayets de Monastir et de Scopié les villages suivants et leur population massacrée ou contrainte à émigrer: Mourgach, Souhodol, Pribiltsi, Obednik, Tsernéets, Gradichté, Kajani, Ramna, Dolentsi, Sop, Zaïass, Toursko-Rétchani, Vroutok, Zdounié, Raven, Gorno-Elovtsi, Ortchouch, Simnitsa, Ghionovitsa, Dobri-Dol, Kalichta, Tchégrané, Forino, Tchaïlé, Groumtchin, Tchiflik, Lomnitsa, Tsérovo, Sénokoss, Novo-Sélo, Dobertsa, Kopatchine-Dol, etc. Sur la dévastation des districts de Dèbre et de Liouma par les Serbes on possède le rapport officiel présenté aux Grandes Puissances et publié dans le « Corriere delle Puglie » du 21 décembre 1913. Nous avons, sur ce sujet, des témoignages serbes. Le député socialiste serbe, Katslérovitch, déclarait: « L'insurrection albanaise a été étouffée par la Serbie dans le sang. L'armée serbe a incendié 35 villages albanais sans permettre à leurs habitants de les quitter. Je ne veux pas parler des atrocités anciennement commises sur les Albanais. L'armée serbe, d'ordre de son gouvernement, a massacré

120,000 Albanais »[1]). Le correspondant (un militaire) du journal serbe « Radnitchké Noviné » du 9/22 octobre 1913 donnait sur la répression de la révolte albanaise ce qui suit: « .... Je n'ai pas le temps de t'écrire longuement mais je peux te dire qu'il se passe ici des choses affreuses. J'en suis terrifié et je me demande sans cesse comment les hommes peuvent être assez barbares pour commettre de telles cruautés. C'est horrible. Je n'ose pas — le temps, du reste, me fait défaut — t'en parler davantage, mais je peux te dire que Liouma (c'est une région albanaise le long de la rivière du même nom) n'existe plus. Tout n'est plus que cadavres, poussière et cendre. Il y a des villages de 100, de 150, de 200 maisons où il n'y a plus un seul homme mais, à la lettre, plus un seul. Nous les réunissons par groupes de 40 à 50 et ensuite nous les perçons de nos baïonettes jusqu'au dernier. Partout on pillait. Les officiers chargeaient les soldats d'aller vendre, à Prizrend, les objets volés ». Le journal serbe accompagnait cette lettre de la note suivante: « Notre ami nous raconte des choses encore plus affreuses. Mais elles sont si horribles et si déchirantes que nous préférons ne pas les publier ».

Les Koutso-Valaques de Macédoine tirent leur origine de l'ancienne population thraco-illyrienne latinisée lors de la domination romaine. Ils sont connus sous les noms de Valaques, Koutso-Valaques, Tsintsars, Kara-Katchans, Sary-Katchans que les autres peuples des Balkans leurs donnent. Eux-mêmes s'appellent « Aromounes » c'est-à-dire Roumains[2]).

Au moyen âge l'élément koutso-valaque était plus considérable en Macédoine, comme il ressort des témoignages des écrivains byzantins et des chartes des souve-

---

[1]) Bulletin International No 4 de la Commission Internationale Socialiste à Berne (1916).

[2]) Les mots commençant par *r* prennent en koutso-valaque un *a* prothétique: Romouni = Aromouni.

rains byzantins, bulgares et serbes. Avec le temps presque tous ces anciens Koutso-Valaques macédoniens se sont fusionnés avec les populations prépondérantes du pays, les Grecs et les Bulgares. Toutes les agglomérations actuelles des Koutso-Valaques en Macédoine proviennent de la Thessalie, de l'Epire et du Pinde où l'élément roumain, refoulé vers les montagnes, a su se maintenir dès le haut moyen âge jusqu'à nos jours. C'est surtout durant les dévastations albanaises aux XVIIIe et XIXe s. que les Koutso-Valaques ont émigré en Macédoine. Seuls ceux de Mogléna doivent être considérés comme ayant immigré avant cette époque. Presque toute la toponymie des régions occupées actuellement par les Koutso-Valaques en Macédoine porte une empreinte slave, ce qui prouve de plus que l'établissement de ces derniers a eu lieu à une époque postérieure à l'installation des Slaves en Macédoine.

Les Valaques macédoniens vivent les uns dans les villes, les autres forment des agglomérations rurales. Dans ces dernières, ils sont agriculteurs et surtout éleveurs, errant avec leur troupeau, suivant la saison, dans les montagnes ou dans la plaine du littoral égéen. D'autres vont à l'étranger comme aubergistes ou commerçants. La population valaque des villes fusionne facilement avec Grecs et Bulgares. La plus grande partie des grécisants de Monastir, de Serrès, de Drama, etc. sont des Koutso-Valaques. Le bulgarisme a exercé une grande influence sur les Valaques de Mogléna où l'on trouve des villages entiers bulgarisés et où se trouve le seul village valaco-mahométan, Nâté.

Les Valaques de Macédoine n'ont aucune importance à cause de leur petit nombre et de leur dispersion. Le Prof. G. Weigand qui a visité toutes les agglomérations de Valaques macédoniens, évalue leur nombre à 80,000 âmes[1]). Aujourd'hui encore, ils n'ont pas un grand centre spirituel et culturel. Dans les villes où comparativement il y a plus de Koutso-Valaques, telles que: Monastir, Krouchévo,

[1]) Die Aromunen. Leipzig 1895. Vol. 1er, p. 286 à 288, 294.

Serrès, Barakli-Djoumaïa, Khroupichta, etc. leur nombre est inférieur partout à celui des autres nationalités cohabitant dans les mêmes villes, bulgares, turques ou grecques [1]).

La population rurale des Valaques de Macédoine est répartie en plusieurs groupes. *Le groupe de Monastir*, y compris la population de la ville de ce nom, est le plus considérable à tous les points de vue. Il est formé de quelques grands villages situés près de la ville de Monastir, tels que: Tirnovo, Magarévo, Malovichta, Nijopolé, Gopech. *Le groupe de Mogléna* compte une dizaine de villages situés dans le Haut Mogléna et sur la montagne de Païak, dont les plus grands sont: Nâté (mahométans), Lioumnitsa, Livada. *Le groupe de Verria* compte huit villages et hameaux. A ce groupe appartiennent aussi les Valaques des villes de Verria et de Négouch qui, grâce à leur dénationalisation facile, on grossi de tout temps l'élément indigène grec. *Le groupe de Vlakho-Klissoura*, entre Castoria et Kaïlar, possède un petit centre, mais conscient au point de vue national, la bourgade de Vlakho-Klissoura. Au nord de cette dernière se trouve le village valaque Neveska. Les villages du sud sont sous une forte influence grecque, tels: Vlachko-Blatsa grécisé à moitié, et Sissani, dans sa totalité. Les Koutso-Valaques sont moins nombreux encore et plus dispersés dans la Macédoine septentrionale et orientale.

Les villages valaques de Monastir et de Mogléna ont beaucoup souffert pendant la grande guerre. Se trouvant sur le front des opérations, ces villages ont été presque anéantis et leur population dispersée.

La population juive (espagnole) en Macédoine est urbaine et s'occupe exclusivement de commerce. Elle compte 78,000 personnes et se trouve cantonnée à Salonique (64,000 âmes), Verria, Monastir, Castoria, Serrès, Cavalla,

---

[1]) *D. Micheff*, Les Koutso-Valaques en Macédoine. Sofia 1913, p. 12 à 31 (en bulgare).

Scopié. Une partie des Juifs de Salonique ont embrassé l'islam, les ainsi nommés «Deunmés» (convertis, tournés); ils ont joué un rôle considérable dans la vie politique de la Turquie moderne, notamment dans le mouvement jeune-turc.

La population tsigane est la plus dispersée de toutes; elle partage, comme partout ailleurs, les particularités de sa race. Elle ne forme aucune agglomération de quelque importance et vit à côté des autres nationalités, principalement dans la Macédoine méridionale. Elle ne se prête à aucune statistique précise, vu qu'à plusieurs endroits, les Tsiganes apparaissent comme Turcs, ailleurs comme Bulgares, suivant la religion qu'ils professent. Ils sont environ au nombre de 43,000.

Avant 1912, en Macédoine cantonnaient un certain nombre de **Circassiens** qui s'y étaient installés il y a un demi-siècle, après leur dispersion par les Russes; d'autres étaient venus de la Bulgarie lors de sa constitution en principauté autonome, en 1878. Il y avait en Macédoine quelques villages de Serbes mohamétans **(Bosniaques)** dont le gouvernement turc encourageait l'immigration aux fins d'augmenter le nombre des musulmans dans cette Macédoine devenue la pomme de discorde entre les Etats voisins chrétiens. Ce fut surtout après la révolution jeune-turque du 11 juillet 1908 et après la proclamation d'une nationalité ottomane que le gouvernement turc entreprit l'installation de plusieurs familles bosniaques en Macédoine. Lors des guerres balkaniques, Circassiens et Bosniaques, connus par leurs méfaits envers les chrétiens, s'empressèrent de quitter la Macédoine et de s'expatrier en Asie Mineure. Une bonne partie des Bosniaques retournèrent, aidés par le gouvernement autrichien, dans leur ancienne patrie, la Bosnie.

VI.

Tableaux statistiques de la population macédonienne.

---

1. La Macédoine.

Statistique russe du prince Tcherkasky, 1877.

Lors de la guerre russo-turque, 1877, une commission russe, à Bucarest, sous la présidence du prince Tcherkasky, fut chargée de recueillir des données statistiques et autres relatives à la Turquie d'Europe. Dans les publications de cette commission, notamment dans les « Documents pour l'étude de la Bulgarie », Bucarest 1877, 2e partie, on trouve la statistique suivante concernant la population de la Macédoine:

Nationalités	Sandjak de Salonique	Sandjak de Monastir	Sandjak de Scopié	Sandjak de Serrès	TOTAL
Bulgares orthodoxes...	202,500	267,200	148,000	255,000	872,700
Musulmans, Turcs, Albanais	60,000	320,540	45,680	90,000	516,220
Grecs	89,250	—	—	35,000	124,250
Koutso-Valaques	—	187,800	—	—	187,800
Juifs	40,000	—	2,850 (Juifs et Tsiganes)	—	42,850 (Juifs et Tsiganes)
Tsiganes	—	—		—	
Circassiens	20,000	—	—	—	20,000
Catholiques...........	5,000	—	—	—	5,000
Divers	—	—	2,400	—	2,400
Total	416,750	775,540	198,930	380,000	1,771,220

2. La Macédoine méridionale.

Statistique grecque de 1878.

En 1878, les syllogues grecs firent parvenir au Congrès de Berlin, par l'entremise de lord Layard, ambassadeur britannique à Constantinople, un mémoire pour la défense des intérêts grecs. D'après ce mémoire, publié dans le Blue Book, Turkey, nº 31, les populations de la Macédoine du sud sont réparties comme suit:

Sandjaks de Salonique, Monastir, Serrès, Drama:

Musulmans	349,000
Grecs	438,000
Bulgares	337,000
Valaques	70,000
Divers	100,000
Sujets étrangers	35,000
Total	1,329,000

3. La Macédoine méridionale.

Statistique officielle turque, 1878.

En 1878, lors de la guerre russo-turque, on a publié à Constantinople, dans le journal français « Courrier d'Orient », la statistique officielle turque sous le titre « Ethnographie des vilayets ». Le recensement fut opéré sur la base de la population masculine (noufous). Par cette publication turque on cherchait à démontrer l'importance numérique de l'élément musulman, en vue des changements territoriaux par suite de la guerre. En ce qui concerne la Macédoine, cette statistique ne nous renseigne que sur les sandjaks de Monastir, de Salonique et de Serrès. Le total des chiffres présente quelques inexactitudes. Nous les laissons tels quels.

Noufous (population mâle) du sandjak de Monastir (Bitolia).

	Musulmans	Bulgares	Albanais	Grecs	Juifs	Valaques	Tziganes	TOTAL
Caza de Prilep	5,922	31,084	—	—	—	395	683	—
Caza de Lerine (Florina)	5,706	16,667	—	—	—	1,300	790	—
Caza de Ressine et Prespa	2,404	7,963	—	—	—	3,335	—	—
Caza de Kitchovo (Kertchovo)	4,353	8,741	—	—	—	—	—	—
Caza de Djoumali	3,585	5,549	—	—	—	—	—	—
Caza de Ochrida	4,191	19,356	—	—	—	981	410	—
Caza de Bitolia	9,500	40,000	1,500	—	2,500	5,800	1,000	—
Caza de Castoria	4,575	23,074	1,675	700	750	4,032	—	—
Total	40,236	152,534	3,175	700	3,250	15,843	2,883	267,899

Noufous (population mâle) du sandjak de Salonique.

	Musulmans	Bulgares	Grecs	Tziganes	Pomaks
Caza de Salonique	10,335	23,517	7,441	—	—
Caza de Vodina	2,459	24,060	—	—	5,838
Caza d'Havret-Hissar	10,840	37,396	—	1,621	—
Caza de Keuprulu (Velesse)	2,759	16,877	—	—	1,277
Caza de Stroumnitza	6,365	18,732	—	130	—
Caza de Dorian......................	6,683	5,418	—	—	1,585
Total	39,441	126,000	7,441	1,751	8,700

Noufous (population mâle) du sandjak de Sérès.

	Musulmans	Bulgares	Pomaks	Grecs	Valaques	Tziganes
Caza de Sérès	9,591	18,510	—	11,058	—	870
Caza de Nevrokop	6,638	26,375	13,873	—	215	—
Caza de Démir-Hissar ...	4,480	20,010	—	—	460	—
Caza de Melnik	3,310	11,208	—	—	560	—
Caza de Zikhna	2,551	7,241	—	6,168	577	300
Caza de Petritch	2,774	7,551	—	—	—	—
Total	29,334	90,895	13,873	17,225	1,812	1,170

4. La Macédoine.

Statistique turque.

En 1881, parut en français une statistique détaillée par localités de la population macédonienne, sous le titre « Ethnographie de la Macédoine », Philippopoli 1881. Les données y sont puisées aux sources officielles turques; les chiffres ne représentent donc que la *population mâle.* Nous en extrayons les chiffres se rapportant aux cazas (districts) qui entrent d'après l'auteur anonyme dans les frontières naturelles de la Macédoine, pages 45, 73 et 106 de l'ouvrage:

Vilayet de Salonique.

Population mâle.

CAZAS (districts)	Musulmans	Bulgares	Grecs	Valaques	Juifs	Tsiganes	Divers
Salonique	8,692	21,888	5,329	—	10,800	—	925
Enidjé-Vardar	3,549	13,955	—	—	—	—	—
Avret-Hissar	10,638	29,965	—	716	—	275	—
Vodéna	7,331	16,147	—	—	—	—	—
Serrès	9,099	20,155	9,873	105	765	708	—
Nevrokop	20,832	34,416	—	150	—	—	—
Démir-Hissar	6,220	27,227	—	865	—	—	—
Melnik	3,083	15,261	560	—	—	—	—
Zikhna.	1,958	10,071	5,039	398	—	225	—
Petritch.	2,884	12,226	—	—	—	—	—
Doïran	8,514	5,237	—	—	85	290	—
Tikvech	19,175	28,830	—	—	—	—	—
Stroumitsa	8,699	19,220	—	—	—	45	—
Vélès	5,636	19,734	—	—	—	—	—
Total	116,310	274,332	20,801	2234	11,650	1543	925

Sandjak d'Uscup (Scopié).

Population mâle.

CAZAS (districts)	Musulmans	Bulgares	Grecs	Valaques	Juifs	Tsiganes
Uskup (Scopié)	7,372	10,793	—	—	476	—
Koumanovo	1,990	14,062	—	—	—	69
Kratovo	811	4,800	—	—	—	35
Tétovo.	9,300	12,921	—	—	—	365
Palanka.	450	15,214	—	—	—	146
Radovich	3,355	5,730	—	—	—	—
Kotchani.	3,178	12,693	—	16	—	324
Chtip	2,100	10,583	—	—	—	—
Total	28,556	86,796	—	16	476	939

Vilayet de Monastir.
Population mâle.

CAZAS (districts)	Musulmans	Bulgares	Grecs	Valaques	Juifs	Tsiganes
Monastir (Bytolia)	8,358	31,053	5	8,384	1,279	—
Prilep	4,414	20,968	320	87	—	524
Kitchévo	3,914	9,267	—	—	—	—
Ressen	1,230	4,843	1	1,603	—	200
Prespa...............	849	3,052	—	—	—	—
Okhrida..............	4,827	17,706	1	380	1	275
Florina	5,769	16,557	—	1,300	—	715
Djouma	3,499	4,496	—	—	—	—
Castoria..............	7,809	31,484	1,764	3,256	585	—
Total	40,669	139,426	2,091	15,010	1,865	1,714

Récapitulation de la population mâle:

Bulgares	500,554
Musulmans[1])	185,535
Grecs	22,892
Valaques	17,260
Juifs	13,991
Tsiganes	4,196
Divers	925
Total	745,353

5. Le vilayet de Monastir.

Statistique russe du vice-consul N. Skriabine, 1885.

Le vice-consul de Russie à Monastir (Bytolia), N. Skriabine, envoya en 1885 à son gouvernement un rapport détaillé sur « Le vilayet de Monastir au point de vue politique et économique ». Une copie de ce rapport, contenant 325 pages, a été trouvée à Monastir en 1915, lors de l'entrée des troupes bulgares dans cette ville. Parlant de l'autorité ecclésiastique grecque dans le vilayet de Monas-

[1]) Y compris les Turcs, les Albanais, les Pomaks (Bulgares).

tir qui comptait alors sept éparchies (Monastir, Okhrida-Prespa, Dèbre-Kitchévo, Castoria, Mogléna, Kortcha, Sissani), l'auteur dit:

« A part l'éparchie de Sissani, pour laquelle on ne possède pas de données précises et celle de Kortcha, qui ne comprend que deux villages bulgares et autant de grecs, étant peuplées d'Albanais, les autres cinq éparchies grecques sont superflues dans le vilayet où on devrait fonder des éparchies bulgares... Excepté 11 villages grecs dans l'éparchie de Castoria et 18 villages valaques dans toutes les autres, la *population est exclusivement bulgare.* A part les 11 villages grecs susmentionnés, 18 valaques et 1 albanais, tout le reste, quoique *sous la juridiction du Patriarcat grec,* compte *325 villages exclusivement bulgares.* Dans cette même circonscription ecclésiastique, 505 autres villages bulgares étaient sous la juridiction de l'Exarchat bulgare, soit *en tout 830 villages bulgares dans les districts de Monastir, Prilep, Okhrida, Dèbre, Kitchévo, Florina, Vodéna, Kailar, Enidjé-Vardar, Castoria* ».

Voici d'autres données statistiques concernant le *sandjak de Monastir,* pour les années 1883—1884:

Districts	Villages bulgares	Valaques	Turcs	Mixtes
Monastir	169	6	12	46
Prilep.........	114	—	—	21
Kitchévo......	87	—	—	16
Okhrida	80	2	3	8
Florina	40	3	1	12
Total	490	11	16	103

6. La Macédoine septentrionale et centrale.

Statistique russe de V. Teploff, 1889.

V. Teploff qui fonctionna longtemps à l'ambassade de Russie à Constantinople et connaissait les discussions religieuses entre Grecs et Bulgares, publia en russe en

1889 son important ouvrage « La question religieuse gréco-bulgare, d'après des sources inédites », Pétrograde, ouvrage couronné par l'Académie des sciences.

Nous en extrayons les passages suivants: « On a beaucoup discuté sur la question de savoir si les Bulgares ou les Grecs formaient la majorité de la population en *Macédoine.* Les voyageurs et les savants impartiaux, à commencer par Lejean et Kiepert, ont établi que les Grecs habitent seulement une étroite bande de territoire sur le littoral, tandis que tout le reste du pays est *peuplé de Bulgares;* le baron Ring, délégué français à la commission de la Roumélie orientale, qui a parcouru toute la Macédoine à cheval, confirme ces constatations... »[1]) Laissons maintenant de côté la Macédoine du sud sur laquelle les Grecs, en raison de la composition ethnique de ses habitants, émettent des prétentions plus ou moins fondées et considérons la *Macédoine septentrionale et centrale.* Voici quelle est sa population, d'après les dernières données:

Districts (Cazas)	Bulgares	Grecs	Valaques
Koukouch	74,910	—	1,790
Razlog	14,860	—	—
Djoumaia (en partie laissés à la Turquie)	7,000	—	—
Kustendil (en partie laissés à la Turquie)	25,000	—	—
Nevroskop	30,000	—	408
Démir-Hissar	68,000	—	2,160
Melnik	38,000	1,800	—
Petritch	30,000	—	—
Doïran	13,090	—	—
A reporter	300,860	1,800	4,358

---

[1]) Le baron *Ring* fut le représentant de la France dans la commission chargée d'élaborer le statut de la Roumélie orientale. Teploff raconte de lui que: « Ayant parcouru à cheval le pays de *Sofia à Salonique,* il fut frappé du *caractère presque exclusivement bulgare* de la population du territoire visité. Il déclara ouvertement, qu'à son avis, les frontières fixées par le traité de San-Stéfano concordaient avec les limites ethnographiques de la nationalité bulgare en Macédoine » (page 169).

Report	300,860	1,800	4,358
Tikvech	72,000	—	—
Stroumitsa	48,000	—	—
Vélès	49,300	—	—
Scopié	26,900	—	—
Koumanovo	35,100	—	—
Kratovo	12,000	—	—
Tétovo	32,300	—	—
Kriva-Palanka	38,000	—	—
Radovich	14,300	—	—
Kotchani	31,700	—	40
Chtip	26,400	—	—
Bytolia (Monastir)	77,550	12	21,000
Prilep	52,400	800	200
Kitchévo	23,100	—	—
Ressen	8,600	2	7,480
Prespa	7,600	—	—
Okhrida	42,760	2	2,450
Florina	41,400	—	3,250
Total	940,270	2,616	38,778

7. La Macédoine géographique.

Statistique serbe de Verkovitch, 1889.

Stéphan Verkovitch, membre de la « Société savante » de Belgrade, séjourna quelques dizaines d'années en Macédoine où il était envoyé par le gouvernement serbe et publia des ouvrages importants sur l'ethnographie de ce pays. En 1889, il fit paraître à Pétrograde, en russe, son « Esquisse topographique et ethnographique de la Macédoine ». Les données statistiques détaillées dans cet ouvrage se rapportent aux années 1860 à 1883. Les chiffres des habitants turcs, puisés aux registres officiels, ne donnent que la population mâle. Nous avons doublé ces chiffres pour avoir le total de la population mahométane.

Bulgares chrétiens	1,029,119
Bulgares mahométans	288,092
Turcs	240,264
Grecs chrétiens	212,994
Grecs mahométans	9,746
Albanais	78,790
Valaques	74,375
Juifs[1])	1,612
Gagaouzes	3,483
Tsiganes	10,568
Total	1,949,043

8. La Macédoine méridionale.

Statistique grecque de Nicolaïdès, 1899.

Le Dr Cléanthes Nicolaïdès publia à Berlin en 1899 son ouvrage « Macedonien » avec des tableaux statistiques puisés aux sources officielles turques et grecques; ces dernières ont été recueillies par les communautés grecques et par les consuls de Grèce en Macédoine (p. 25 à 28):

Sandjak de Scopié.

CAZAS (districts)	Grecs	Musulmans	Bulgares	Serbes	Latins (catholiques)	Juifs	Tsiganes
1. Scopié	4,337	23,506	21,245	2,208	105	724	1,405
2. Chtip	—	23,362	17,714	—	—	541	608
3. Koumanovo .	87	11,885	21,106	7,623	11	—	477
4. Kotchani	90	10,977	16,590	—	—	—	343
5. Radovich ...	—	10,402	7,509	—	—	—	149
6. Palanka	396	2,125	19,937	—	—	—	297
7. Kratovo	37	3,196	16,891	—	—	—	409
8. Katchanik ..	69	7,528	—	—	282	305	480
9. Maléchévo ...	—	9,900	16,192	—	—	—	60
	5,036	117,781	137,184	9,831	398	1,570	4,208

En tout 276,008 habitants.

[1]) L'auteur a omis de mentionner les Juifs de Salonique, Monastir, Verria, Cavalla.

Vilayet de Monastir.

a) Sandjak de Monastir.

Cazas	Grecs orthodoxes et autres de sentiment grec	Schismatiques c.-à-d. Bulgares exarchistes	Musulmans c.-à-d. Turcs, Albanais, etc.	Juifs
1. Monastir	33,545	11,415	22,860	4,200
2. Prilep	415	20,074	6,000	—
3. Morihovo	2,400	4,670	—	—
4. Pélagonie	1,800	—	—	—
5. Okhrida et Prespa	22,625	31,725	8,950	—
6. Mogléna	22,225	8,225	6,790	—
7. Castoria	62,195	11,050	12,790	800
8. Korytsa	23,815	—	6,050	—
	169,030	87,159	63,440	5,000

En tout 324,629 habitants.

b) Sandjak de Serfidjé-Kojani.

Cazas	Grecs	Musulmans (Turcs)	Valaques	Juifs	Tsiganes
1. Serfidjé	14,545	2,650	—	—	—
2. Kojani	9,325	17,055	—	—	—
3. Grébéna	21,830	4,800	1,275	—	—
4. Elassona	25,530	2,970	—	21	180
	71,230	27,475	1,275	21	180

En tout 100,181 habitants.

Vilayet de Salonique

a) Sandjak de Salonique.

Cazas	Grecs	Bulgares	Valaques	Turcs	Tsiganes chrét.	Juifs	TOTAL
1. Salonique ...	57,247	3,800	—	33,673	430	72,700	172,096
2. Lagadina ...	18,965	1,100	—	13,539	—	—	33,614
3. Katérina	15,827	—	3,865	3,000	—	—	22,692
4. Cassandra ...	38,569	—	—	3,466	—	—	42,035
5. Verria	20,320	—	5,449	7,125	100	250	33,244
6. Enidjé	13,161	3,072	56	20,257	652	10	37,208
A reporter	164,089	7,972	9,370	81,060	1182	72,960	340,889

Cazas	Grecs	Bulgares	Valaques	Turcs	Triaanes chrét.	Juifs	TOTAL
Report	164,089	7,972	9,370	81,060	1,182	72,960	340,889
7. Vodéna	17,295	4,825	—	12,824	—	—	34,944
8. Ghevghéli ...	14,985	7,875	6,760	16,810	—	25	46,455
9. Avret-Hissar	3,305	17,379	—	14,488	50	—	35,202
10. Doïran......	3,864	8,660	30	18,059	308	70	30,991
11. Stroumitsa ..	16,481	7,280	—	11,355	100	400	35,616
12. Tikvech.....	—	13,403	—	13,774	—	—	27,177
13. Vélès	3,000	24,005	1,150	12,340	50	—	40,545
14. Mont Athos .	9,602	299	184	25	—	3,500 Russes	13,650
	232,621	91,708	17,494	180,735	1670	73,455	605,469

b) Sandjak de Serrès.

Cazas	Grecs	Turcs	Bulgares	Divers
1. Serrès..........	56,632	21,428	7,130	4570
2. Zikhna	20,925	6,710	1,740	95
3. Nevrokop.......	5,931	45,155	24,903	50
4. Razlog	—	9,980	18,660	—
5. Djoumaia	500	6,430	14,858	120
6. Petritch	7,296	15,816	15,510	—
7. Melnik	5,899	5,731	7,408	60
8. Démir-Hissar ...	17,064	16,560	17,934	300
	124,247	127,810	108,143	5195
En tout 365,395 habitants				

c) Sandjak de Drama.

Cazas	Grecs	Turcs	Bulgares	Juifs	Divers	TOTAL
1. Drama	12,800	46,550	3400	180	20	63,650
2. Pravichta	12,099	16,200	—	—	15	28,305
3. Sary-Chaban ...	103	27,500	—	—	—	27,630
4. Cavalla	7,100	13,000	50	1500	165	21,815
5. Thasos	13,100	—	—	—	—	13,100
	45,220	103,250	3450	1580	200	153,800
Population totale de la Macédoine 1,825,482.						

9. La Macédoine géographique.

Statistique bulgare de Kantchoff, 1900.

Vassil Kantchoff qui avait parcouru la Macédoine en tous sens et étudié ses populations au point de vue ethnographique, publia en 1900 son ouvrage capital: «Macédoine. Ethnographie et statistique». Avec 11 cartes. Sofia 1900. Nous y empruntons le chiffre global se rapportant à la Macédoine géographique avec une partie des cazas de Serfidjé et de Starovo, p. 289:

Nationalités	Chrétiens	Musulmans	Juifs	TOTAL
1. Bulgares	1,032,533	148,803	—	1,181,336
2. Turcs	4,240	494,964	—	499,204
3. Grecs	214,329	14,373	—	228,702
4. Albanais	9,510	119,201	—	128,711
5. Valaques	77,626	3,500	—	80,717
6. Juifs	—	—	67,840	67,840
7. Tsiganes	19,500	35,057	—	54,557
8. Russes	4,000	—	—	4,000
9. Circassiens	—	2,837	—	2,837
10. Serbes	400	300	—	700
11. Arméniens	300	—	—	300
12. Nègres	—	200	—	200
13. Géorgiens	60	—	—	60
14. Divers	8,810	—	200	9,010
	1,370,949	819,235	68,040	2,251,224

10. La Macédoine et la Vieille Serbie.

Statistique française de G. Routier, 1904.

Gaston Routier, qui visita la Macédoine après la grande insurrection de 1903, donne la statistique suivante (p. 268) dans son ouvrage «La Macédoine et les puissances», Paris 1904:

Bulgares	1,136,000
Turcs	474,000
Grecs	322,000
Serbes[1])	210,000
Valaques	183,000
Albanais[2])	661,000
Tsiganes	69,000
Juifs	93,000
Total	3,148,000

11. Les vilayets de Salonique, Monastir et Kossovo.

Statistique officielle turque, 1905.

Le journal turc « Asr » paraissant à Salonique publia dans son numéro du 2 janvier 1905 une statistique officielle de la population des trois vilayets, puisée, comme il est dit, « aux renseignements récents et officiels présentés dernièrement à Son Excellence l'Inspecteur Général des vilayets de la Roumélie par les Bureaux de recensement des vilayets de Salonique, Kossovo et Monastir ». Malheureusement, et cette statistique partage les défauts de toutes les statistiques turques où les notions de nationalité et de confession sont confondues. Et pour obvier à cet inconvénient, la statistique officielle turque se contente de corriger le mal par la phrase: « Une partie de Valaques et de Bulgares a été comprise parmi les patriarchistes ». Le chiffre des musulmans est enflé, le but de la statistique étant de démontrer que la population musulmane possède une majorité et que les Bulgares qui aspirent vers une autonomie politique sont en minorité.

[1]) Les Serbes de la Vieille Serbie faisant partie du vilayet de Kossovo.

[2]) Y compris les Albanais de la Vieille Serbie et de quelques cazas de l'Albanie proprement dite faisant partie du vilayet de Monastir.

Vilayet de Salonique.

Musulmans	485,555
Patriarchistes............	323,227
Bulgares	217,117
Total	1,025,899

Vilayet de Kossovo.

Musulmans	752,534
Patriarchistes............	13,452
Valaques et Serbes	169,601
Bulgares	170,005
Total	1,105,592

Vilayet de Monastir.

Musulmans	260,418
Patriarchistes............	291,283
Valaques et Serbes	30,116
Bulgares	188,412
Total	770,229

Récapitulation pour les trois vilayets.

Musulmans	1,500,507
Patriarchistes............	627,962
Bulgares	575,734
Valaques et Serbes	199,717
Total	2,903,920

« Dans ce chiffre de 2,903,920 ni les Israélites, ni les catholiques ne sont compris, mais le nombre de ceux-ci dépasserait le chiffre de 100,000 ».

Dans son numéro du 29 janvier 1905, le même journal « Asr » s'empresse de se rectifier en grossissant le nombre des Musulmans. Nous y lisons: « Nous disions que le nombre des habitants musulmans de Monastir est de 260,418, tandis que ce chiffre s'élève à 460,418; dans

ce cas, c'est comme ci-après que la statistique doit être comprise:

Musulmans	1,700,507
Patriarchistes............	627,962
Bulgares	575,734
Valaques et Serbes	199,717
Total	3,103,902

D'après ce chiffre, le pourcentage doit être calculé comme suit:

Musulmans	55 %
Patriarchistes............	20,20 %
Bulgares	18,80 %
Valaques et Serbes	6 %
Total	100 %»

12. Les vilayets de Salonique, Monastir et Kossovo.

Statistique officielle turque de Hilmi Pacha, 1905.

Un recensement officiel turc a été exécuté en 1905 d'après les ordres de l'inspecteur général de Macédoine, Hilmi Pacha. Les chiffres globaux de cette statistique, restée non publiée, ont été dictés à M. René Pinon par l'Inspecteur général lui-même *(René Pinon*, L'Europe et l'empire ottoman. 7e éd. Paris 1913, p. 143 à 144). Quoiqu'un peu plus complète que la statistique publiée dans le « Asr », celle de Hilmi Pacha n'en est pas moins fautive en ce qui concerne la répartition de la population par nationalité:

Vilayet de Kossovo [1]).

Patriarchistes............	164,476
Exarchistes	184,912
A reporter	349,388

[1]) Nous omettons les chiffres se rapportant aux provinces hors de la Macédoine.

Report	349,388
Patriarchiste et exarchistes du sandjak de Prizrend (Les exarchistes sont principalement à Kalkandelen, c.-à-d. Tétovo) ...	8,108
Catholiques	3,300
Israélites	2,639
Musulmans	420,388
Total	783,824

Vilayet de Monastir.

Patriarchistes grecs	272,586
Auxquels il faut ajouter (comptés d'après l'ancien recensement)	37,173
Patriarchistes roumanisants ..	11,301
Patriarchistes serbes	8,461
Exarchistes	178,527
Incertains entre exarchistes et patriarchistes, dont la plupart sont des Serbes	11,722
Israélites	7,692
Musulmans	509,307
Total	1,036,769

Vilayet de Salonique.

Patriarchistes.................	311,982
Patriarchistes valaques	22,377
Exarchistes	244,723
Arméniens	639
Arméniens catholiques........	55
Catholiques (latins)	113
Catholiques grecs	2,000
A reporter	581,889

Report	581,889
Catholiques bulgares	845
Israélites (surtout dans la ville de Salonique)	52,645
Musulmans	531,645
Total	1,166,830

13. La Macédoine méridionale.

Statistique roumaine de Noe pour l'année 1905.

Cette statistique est insérée dans l'ouvrage de Const. Noe, secrétaire de la Société macédo-roumaine de Bucarest: «Les Roumains koutzo-valaques», Bucarest 1913, p. 44 à 46. L'auteur grossit démesurément le nombre de ses compatriotes, au détriment des Bulgares et des Grecs.

Musulmans (Turcs, Albanais et autres).....................	1,030,420
Bulgares chrétiens	512,000
Grecs	193,000
Valaques	350,000
Albanais chrétiens	25,000
Serbes et serbisants	21,700
Juifs	65,600
Divers	2,807
Total	2,200,527

14. La Macédoine.

Statistique allemande de R. von Mach, 1906.

Richard von Mach, qui a vécu longtemps en Orient et qui connaissait les langues balkaniques, publia en 1906 son ouvrage «Der Machtbereich des bulgarischen Exarchats in der Türkei», Leipzig-Neuchâtel, avec des tableaux statistiques de la population chrétienne en Macédoine.

DIOCÈSES	Localités	Bulgares						Grecs	Valaques	Gagaouzes	Albanais	Tsiganes	TOTAL
		Exarchistes	Patriarchistes		Catholiques	Protestants	TOTAL						
			Grécisants	Serbisants									
1. Okhrida	227	91,168	17,968	1,280	—	—	110,416	25	12,438	—	606	—	123,485
2. Scopié	645	172,584	5,176	54,512	280	48	232,600	90	10,020	—	48	1,464	235,222
3. Monastir	218	68,528	29,736	3,528	—	48	101,840	150	12,480	—	120	120	114,710
4. Nevrokop	95	96,944	30,040	—	—	928	100,912	150	966	—	12	684	102,724
5. Vélès	85	42,360	—	3,464	—	—	45,824	35	402	—	12	492	46,765
6. Stroumitsa	169	59,992	40,774	1,608	384	960	73,718	65	42	—	—	810	74,635
7. Dèbre	186	52,224	32	10,672	—	—	62,928	—	—	—	2,676	—	65,604
8. Koukouch.........	89	38,240	5,416	1,032	1,336	96	46,120	—	102	—	—	288	46,510
9. Melnik	181	73,688	20,632	—	—	—	94,820	4,050	4,386	—	12	1,272	104,040
10. Castoria	119	34,488	33,584	—	—	—	68,072	9,135	10,446	—	2,328	288	90,269
11. Florina	103	28,632	23,664	80	—	—	52,376	1,500	8,700	—	30	972	63,578
12. Vodéna	104	24,632	36,312	576	688	80	59,288	720	216	—	30	360	60,614
13. Salonique	54	9,824	26,320	320	48	80	36,592	22,720	1,076	—	90	156	60,632
14. Serrès	112	14,480	29,640	—	—	128	44,248	25,920	1,500	—	30	1,644	73,342
15. Drama............	59	12,216	19,520	—	80	32	31,848	21,370	2,346	3,048	42	—	58,654
16.—18. Verria, Campania, Cassandra ..	?	480	4,488	—	—	—	4,968	9,075	—	—	—	—	14,043
		817,480	266,302	77,072	2,816	2,400	1,166,070	95,005	56,118	3,048	6,036	8,550	1,334,827

15. Les vilayets de Salonique et de Monastir.

Statistique grecque de Chalkiopoulos, 1913.

A. Chalkiopoulos, secrétaire du consulat de Grèce à Scopié, dans sa statistique publiée dans le journal «*'Αθῆναι*», numéros de mars et avril 1913, répartit les populations macédoniennes des vilayets de Salonique et de Monastir suivant leur confession. Les Bulgares, les Albanais et les Valaques, placés sous la juridiction spirituelle du Patriarcat grec, sont considérés comme des Grecs; de même les Bulgares et les Albanais mahométans ne figurent que sous la rubrique des Musulmans. Il y a même des « Catholiques», compris comme nationalité:

Musulmans	618,147
Grecs orthodoxes	660,915
Bulgares schismatiques	313,270
Roumanisants	8,500
Serbisants	4,000
Catholiques	2,400
Juifs	88,000
Russes (au Mont Athos)	3,615
Divers	6,052
Total	1,704,899

16. Le Diocèse de Serrès.

Renseignements officiels grecs de 1913 et 1915.

Sur la demande du Ministère des affaires étrangères à Athènes, l'archevêque grec de Serrès présenta une liste des villages bulgares de son diocèse faisant partie, après 1913, du royaume de Grèce. L'original de cette liste, daté du 13 juillet 1915, s'est trouvé aux archives de l'archevêché de Serrès (Cf. Ghéorghieff et Chichkoff. Les Bulgares dans la plaine de Serrès, page 58). En voici le texte grec avec la traduction en regard:

Μητροπολιτικὴ περιφέρεια Σερρῶν.

Α.' Καθαρῶς Βουλγαρόφωνα χωρία Ἐξαρχικά, ἤτοι μὴ ἀναγνωρίζοντα τὴν Ἱ. Μητρόπολιν, ἦσαν πρὸ τῆς καταλήψεως ὑπὸ Ἑλληνικοῦ στρατοῦ τὰ ἑξῆς·

Etendue du diocèse de Serrès.

I. Les villages bulgarophones purs, c'est-à-dire les villages qui ne reconaissaient pas le saint archevêché, avant l'occupation par l'armée hellénique, étaient les suivants:

1.	*Δράνοβα*	Drianovo[1])
2.	*Μοῦκλεν*	Mâklen
3.	*Λάκκος*	Lacos
4.	*Δουτλί*	Doutlia
5.	*Ραχωβίτςα*	Rakhovitsa
6.	*Μπάνιτσα*	Banitsa
7.	*Ἄνω Φράστιανη*	Gorno Frachtani
8.	*Κάτω Φράστιανη*	Dolno Frachtani
9.	*Μερτάτι*	Mertatovo
10.	*Μετόχιον*	Métokh
11.	*Ἄνω Βροντοῦ*	Gorno Brodi
12.	*Κοῦλα*	Koula
13.	*Χριστός*	Khristos
14.	*Καλένδρα*	Kalendra
15.	*Γενῆ Κιοΐ*	Yeni-Keuy
16.	*Καρατζὰ Κιοΐ*	Karadja-Keuy
17.	*Ἄγιο Μαχαλᾶ*	Ago-Makhala
18.	*Ἀντᾶς*	Adata
19.	*Κιζ-Πεκεσί*	Kiz-Pékessi
20.	*Γενῆ-Μαχαλᾶ*	Yeni-Makhala
21.	*Κούντελι*	Goudéli*
22.	*Βεϊλὶκ-Μαχαλᾶ*	Beylik-Makhala
23.	*Βιρτζιανί*	Virginia
24.	*Κεσισλὶκ*	Kechichlik
25.	*Τσουτσιουλὶκ*	Tchoutchouligovo

[1]) La transcription est donnée d'après la prononciation du pays.

26. Σακάφτσα
27. Πέραν Καρατζᾶ Κιοϊ

Β΄. Βουλγαρόφωνα μικτὰ χωρία ἐν οἷς κατῴκουν χριστιανοί, ἐκ τῶν ὁποίων τινὲς μὲν ἀνεγνώριζον τὴν Ἱ. Μητρόπολιν τινὲς δὲ τὴν Ἐξαρχίαν·

28. Πρόσνικ
29. Ἔλσιανη
30. Μακέσι
31. Ὁσμανλῆ Καμήλα

Γ΄. Βουλγαρόφωνα ἀμιγῆ πατριαρχικὰ χωρία, ἤτοι ἀναγνωρίζοντα μόνον τὴν Ἱερ. Μητρόπολιν·

32. Καβακλῆ
33. Βίσσιεν
34. Μελνικίτζ
35. Ἀχριστιὰν Καμήλα
36. Χομόνδος
37. Ὄρλιακο
38. Ράβνα
39. Μέργεν
40. Ἀπιδιές

Σημ. Μετὰ τὴν κατάληψιν τῆς χώρας ὑπὸ τοῦ Ἑλληνικοῦ στρατοῦ ἅπαντα τὰ ἀνωτέρω χωρία αναγνωρίζουσιν τὴν Ἱ. Μητρόπολιν.

Ἐν Σέῤῥαις, τῇ 13 Ἰουλίου 1915.

Ὁ Σέῤῥων Ἀπόστολος.

26. Siakavtché*
27. Dolno-Karadjovo*

II. Villages bulgarophones mixtes habités par des chrétiens dont les uns reconnaissaient le saint archevêché et les autres l'exarchat:

28. Prossénik
29. Elchani
30. Makech*
31. Gorna-Kamila

III. Villages bulgarophones patriarchistes purs, c'est-à-dire ne reconnaissant que le saint archevêché:

32. Kavakli
33. Vichène
34. Melnikitch
35. Dolna-Kamila
36. Khomondos
37. Orliak*
38. Ravna*
39. Mérian*
40. Apidia*

Note. Après l'occupation du pays par l'armée hellénique, tous les villages ci-dessus reconnaissaient le saint archevêché.

Serrès, le 13 juillet (v. s.) 1915.

Apostolos,
métropolite de Serrès.

*) Les villages marqués d'un astérisque sont situés à l'ouest de la Strouma.

Le 29 octobre (v. s.) 1915, l'archevêché de Serrès s'adressa à la Préfecture de Serrès avec prière d'accumuler les arrérages de l'impôt d'évêque dans quelques villages bulgares, pour les années 1913 et 1914. Dans cette liste figurent encore quatre villages bulgares non mentionnés dans la liste précédente, à savoir:

41. *Καρλῆ Κεοϊ*	41. Karly-Keu
42. *Κακαράσκα*	42. Kakaraska
43. *Νεόλιανη*	43. Névoliani
44. *'Αλήμπεη Κεοϊ*	44. Ali-Bey-Keuy

Par conséquent, l'autorité spirituelle grecque reconnaît par les deux listes ci-dessus que le *diocèse de Serrès* renfermait en 1915 *quarante-quatre (44) villages bulgares,* parlant le bulgare, dont 8 à l'ouest de la Strouma et 36 à l'est de cette rivière.

Quant aux *villages grecs* du même diocèse à l'est de la Strouma, c'est-à-dire dans la région de la Macédoine orientale, ils sont au nombre de *cinq,* notamment: Veznikovo, Dovichta, Topoliani, Sarmoussakly, Soubach-Keuy.

En d'autres mots, la population rurale du diocèse de Serrès à l'est de la Strouma est exclusivement bulgare, à l'exception de deux ou trois villages turcs, déjà migrés en 1912, et de cinq villages grecs.

17. La Macédoine géographique.

Statistique tchèque de Sis, 1912—1917.

Le Tchèque Vladimir Sis, qui a vécu dans les pays des Balkans, connu leurs langues et fait un long séjour en Macédoine, publia en 1918 à Zurich un ouvrage bien documenté sur cette dernière province: « Mazedonien ». Voici ses chiffres pour les années 1912 et 1917 (p. 87 à 88):

Pour l'année 1912:

Bulgares	chrétiens .. 896,982 mahométans 150,032	1,047,012
Turcs	....	520,845
Grecs	....	204,367
Albanais	....	184,300
Valaques	....	67,865
Tsiganes	....	43,100
Divers (Juifs, Circassiens, etc.)		106,360
	Total en Macédoine	2,173,849

Pour l'année 1917:

Bulgares	996,890
Turcs	480,900
Grecs	333,360
Albanais	130,000
Valaques	58,000
Tsiganes	43,370
Divers	106,360
Total en Macédoine	2,148,880

18. La Macédoine géographique.

Statistique américaine de la «Geographical Society» à New-York, 1917.

Dans l'ouvrage capital de Léon Dominian: «The frontiers of Language and Nationality in Europe. Published for the American Geographical Society of New York», 1917, nous lisons à la page 205:

«Les habitants *chrétiens* de la Macédoine peuvent être divisés en quatre groupes, d'après leur langue maternelle:

Bulgares	1,172,136 ou 81,5 %		de la population totale chrétienne
Grecs	190,047 ou 13,22 %		
Valaques	63,895 ou 4,44 %		
Albanais	12,006 ou 0,84 %		

19. La Macédoine géographique.

Statistique de l'auteur de cet ouvrage pour 1912.

Notre tableau statistique est collationné d'après les renseignements détaillés des communautés bulgares et grecques, les statistiques électorales turques et les vérifications faites par nous lors de nos multiples voyages à travers la Macédoine. Dans cette statistique, la Macédoine est comprise dans ses limites géographiques (v. p. 9 et suiv.), avec 51 cazas (districts) et 2 nahiés (cantons) faisant partie des cazas de Kortcha et de Serfidjé. Les Bulgares, les Grecs, les Valaques et les Albanais mahométans sont comptés parmi leurs conationaux de race et de langue maternelle et non comme des Turcs. Par suite des guerres dont la Macédoine a été le théâtre de 1912 à 1918, certaines populations ont eu à subir de ce fait des pertes et des émigrations considérables au point de vue numérique. Les diminutions affectent surtout les Turcs, les Albanais et en partie les Bulgares. La statistique ci-dessous expose donc la situation ante bellum 1912:

Bulgares	1,103,111
Turcs	548,225
Grecs	267,862
Valaques	79,401
Albanais	194,195
Tsiganes	43,370
Divers	106,360
Total en Macédoine	2,342,524

ou dans les détails:

Cazas (Districts)	Bulgares	Turcs	Grecs	Valaques	Albanais	Tsiganes	Divers	TOTAL
1. **Solonique**	27,500	28,000	31,000	2,000	2,500	2,500	67,500[1]	161,000
2. Lagadina	8,300	19,500	8,900	50	—	150	200	37,100
3. Cassandra	—	3,500	33,000	—	—	—	—	36,500
4. Mont Athos	1,430	—	4,330	300	—	—	4,140[2]	10,200
5. Koukouch	18,236	18,000	—	60	—	500	—	36,796
6. Doïran	9,500	19,900	—	—	—	750	50	30,200
7. Ghevghéli	20,300	14,200	15	9,200	30	620	350	44,715
8. Enidjé-Vardar ...	19,950	12,500	12	1,000	80	1,500	—	35,042
9. Verria	7,250	6,280	15,000	8,500	500	1,900	850[3]	40,280
10. Katérina	—	2,000	14,000	1,500	—	—	—	17,500
11. Vodéna	15,200	7,200	—	1,350	20	800	—	24,570
12. Sabotsko	29,500	1,600	—	25	15	920	—	32,060
13. Tikvech	42,500	1,850	—	—	—	100	900	45,350
14. Stroumitsa	18,500	14,200	40	—	—	1,800	800[4]	35,340
15. Petritch	22,700	14,000	—	50	—	700	1,100[5]	38,550
16. Melnik	17,500	6,150	2,310	1,620	—	1,290	—	28,870
17. Serrès	28,250	26,600	28,410	2,480	10	5,960	2,240[6]	93,950
18. Démir-Hissar	22,100	17,160	215	1,730	—	715	590	42,510
19. Zikhna	12,000	6,500	13,400	375	35	420	3,360[7]	36,090
20. Drama	14,500	37,500	6,700	1,600	40	3,000	980	64,320
21. Cavalla	5,520	14,000	14,000	1,250	—	2,300	2,850[8]	39,920
22. Pravichta	600	11,160	10,600	50	—	470	—	22,880
23. Sary-Chaban	115	20,000	30	30	—	270	—	20,445
24. Nevrokop	67,000	12,000	720	1,020	55	1,305	115	82,215
25. Gorna-Djoumaia .	25,500	3,300	200	780	40	770	215	30,805
26. Razlog	32,300	—	—	800	600	—	—	33,700
27. **Skopié**	49,600	20,765	220	356	13,240	2,800	7,500[9]	94,481
28. Préchovo	28,000	—	—	—	20,000	—	—	48,000
29. Koumanovo	33,430	6,400	55	130	9,300	1,600	1,055[10]	51,970
30. Kriva-Palanka ..	24,250	2,700	—	—	—	380	—	27,330
31. Kratovo	19,515	3,850	—	55	—	210	—	23,630
32. Kotchani	18,700	14,620	90	1,160	30	860	150	35,610
33. Maléchévo	24,350	700	—	—	—	450	850	26,350
34. Chtip	19,150	27,300	30	120	—	630	1,950[11]	49,180
35. Radovich	9,050	12,560	—	15	—	190	100	21,915
36. Vélès	30,300	10,160	—	300	5,100	500	520	46,880
37. Tétovo	22,640	13,750	5	25	27,230	320	10	63,980
38. Gostivar	10,300	7,135	—	35	16,000	400	—	33,870
39. **Monastir**	70,550	13,250	170	19,500	14,400	860	6,500[12]	125,230
40. Prilep...........	50,100	7,950	55	115	8,400	1,120	5	67,745
41. Okhrida	40,400	5,000	—	1,750	8,000	570	—	55,720
42. Dèbre..........	21.550	4,500	—	—	33,375	1,050	5	60,480
43. Réka	17,835	—	—	—	7,100	—	—	24,935
44. Kitchévo	32,100	45	—	110	7,800	565	15	40,635
45. Florina	36,320	13,150	30	3,860	5,155	725	190	59,430
46. Ressen	22,000	1,750	—	740	2,025	400	—	26,915
47. Castoria	41,250	7,530	12,035	5,150	6,515	320	1,270[13]	74,070
48. Bilichta (partie du caza de Kortcha) .	6,890	—	—	180	6,400	—	—	13,470
49. Anassélitsa	1,100	—	31,000	500	—	—	—	32,600
50. Kailaré	7,480	36,740	3,800	30	—	380	—	48,430
51. Kojani	—	20,270	15,490	—	—	—	—	35,760
52. Grébéna	—	500	18,000	9,000	200	300	—	28,000
53. Serfidjé[14]	—	500	4,000	500	—	—	—	5,000
	1,103,111	548,225	267,862	79,401	194,195	43,370	106,360	2,342,524

[1] Dont 64,000 Juifs. — [2] Dont 4042 Russes, 80 Géorgiens, 18 Serbes. — [3] Dont 820 Juifs, — [4] Juifs. — [5] Bosniaques mahométans. — [6] Juifs et Circassiens. — [7] Gagaouses. — [8] La plupart Juifs. — [9] Juifs, Serbes, Bosniaques mahométans. — [10] Bosniaques. — [11] Bosniaques. — [12] La plupart Juifs. — [13] La plupart Juifs. — [14] La partie entrant dans la Macédoine géographique.

VII.

Les points de vue des peuples balkaniques sur la question macédonienne.

Il y a plus d'un siècle déjà que la diplomatie internationale est tenue en haleine par le problème du proche Orient, source intarissable de malheurs pour les peuples des Balkans ainsi que pour ceux de l'Asie Mineure et qui fut une des causes principales de la guerre mondiale qui vient de se terminer. Néanmoins, la question n'est équitablement qu'à moitié résolue; on pourrait même dire qu'elle est plus embrouillée que jamais, ce qui ne présage guère pas l'ère prochaine de tranquillité et de paix durable, tant désirée.

Le problème d'Orient a surgi de deux raisons principales: premièrement, la rivalité de certaines Grandes Puissances, telles que la Russie, l'Autriche-Hongrie, l'Allemagne, l'Angleterre, qui toutes tendaient à mettre la main sur une partie de la péninsule balkanique, soit remplacer le joug cinq fois séculaire des Turcs par le leur, ou bien à s'assurer une voie sûre pour leurs intérêts politiques et économiques; deuxièmement, les légitimes aspirations des peuples balkaniques à l'obtention de la liberté nationale et politique, à laquelle ils ont un droit sacré. La disparition d'une de ces Puissances (l'Autriche-Hongrie) et la neutralisation des Détroits, écarteront l'un des principaux obstacles qui s'opposaient à la solution du problème d'Orient. Il reste donc à résoudre les questions locales, balkaniques,

c'est-à-dire les questions albanaise, macédonienne, thracienne, etc., car certaines résolutions prises par le vainqueur au détriment d'autrui sont chancelantes et ne peuvent qu'engendrer de redoutables conflits et de nouveaux malheurs.

Pour cela, il faut d'abord préciser les droits des peuples balkaniques et, ensuite, procéder à la fixation des frontières de leurs Etats ou de leurs confédérations d'Etats, ce qui fera renaître le calme politique et permettra aux peuples leur développement social, économique et moral.

La solution actuelle de la question macédonienne étant basée sur la force et non sur les droits et la volonté des peuples qui habitent la Macédoine, nous estimons qu'il est de notre devoir impérieux d'attirer sur cette question la bienveillante attention de la Société des nations, des hommes d'Etat et de tous ceux dont les nobles efforts tendent à donner à l'humanité souffrante plus de liberté, de bonheur et de prospérité.

Les points de vue des peuples balkaniques, intéressés à un règlement équitable de la question macédonienne, diffèrent sensiblement les uns des autres. Nous en donnons ci-après un exposé suivi de nos considérations critiques.

La thèse grecque.

Comme on le sait, l'idée de nationalité envisagée comme doctrine politique est d'origine récente; elle remonte à la Révolution française. La notion de nationalité a été formulée à une époque plus près de nous encore: elle a été exprimée pour la première fois dans le célèbre discours du professeur de droit international de Turin, Pascal Mancini. Malgré le fait que depuis cette époque la littérature sur cette question s'est considérablement enrichie, la définition de Mancini, qui date de 1851, a conservé jusqu'aujourd'hui son importance et a acquis, du moins dans ses lignes générales la valeur d'un axiome politico-

social. La voici: « La nation est une société naturelle humaine, basée sur l'unité de territoire, d'origine, de mœurs et de langue, qui se manifeste dans une communion parfaite de vie et de conscience sociales ». Les chercheurs modernes du problème des nationalités, tels p. ex. Ramsay Muir, professeur à l'université de Manchester, donnent à peu près la même définition de la nation et des éléments qui la composent: l'unité géographique, la race, la langue, la religion, les coutumes, les traditions, les intérêts économiques et les aspirations communes. Plus ces éléments sont manifestes chez telle nationalité, plus le sentiment national est prépondérant.

Ce critère vient d'être consacré par le Traité de paix avec l'Autriche et signé à St-Germain par les représentants des Etats alliés et associés, le 10 septembre 1919. En effet, les articles 51 et 60 de ce traité stipulent que les minorités ethniques, c'est-à-dire celles « qui diffèrent de la majorité de la population par *la race, la langue ou la religion* » devront être protégées par des dispositions que ces puissances jugeront nécessaires.

Alors que cette conception de l'idée de nation s'est répandue partout, seuls parmi les peuples européens, les Grecs considèrent la religion comme le facteur principal pour ne pas dire unique, qui détermine la nationalité. Ils sont d'accord sur ce point avec les Turcs pour qui la religion est le seul élément constitutif de la nationalité.

La conception grecque est en honneur non seulement dans les milieux politiques grecs, mais aussi dans les milieux lettrés et dans le public. Aux yeux des Grecs, est Grec tout chrétien orthodoxe qui se trouve sous la juridiction directe du patriarche de Constantinople, qui fréquente une église ou une école grecque. Cette étrange conception de l'idée de nationalité a trouvé sa consécration dans la première *constitution grecque* de 1822, dont l'article 2 est ainsi conçu: « Tous les habitants de la Grèce qui croient en Jésus-Christ sont des Hellènes ».

Le *clergé grec* emboîtait le pas sur le gouvernement grec; il considérait comme Hellènes les populations balkaniques qui lui étaient immédiatement soumises, quelle que fût la race à laquelle elles appartenaient et quelle que fût leur langue. Reconnaissant cependant la force de ces deux éléments (la race et la langue), le clergé grec entreprit de semer la haine contre toute langue non-grecque de ses ouailles. L'invitation en vers que lança le pope Daniel à la population de Macédoine au début du siècle dernier est typique à cet égard. Elle débute ainsi: « Albanais, Valaques, Bulgares et vous peuples parlant d'autres langues, réjouissez-vous et apprêtez-vous tous à devenir Grecs. Délaissez votre langue et vos mœurs barbares, délaissez-les si complètement qu'elles puissent paraître un jour à vos descendants comme une fable! »[1]) Cet appel devint au XIXe siècle le credo de la « grande idée » grecque qui, entre autres, avait pour but de fortifier l'hellénisme chez les populations de Macédoine et de Thrace et de la propager parmi les peuples hétérogènes de ces deux provinces, ainsi que des provinces voisines, qui constitueraient un jour la Grande Grèce. En d'autres termes, la dénationalisation des Bulgares, Albanais, Koutso-Valaques, vivant dans les provinces méridionales de la péninsule balkanique, devint la préoccupation principale de l'hellénisme.

Le Patriarcat grec abondait dans le même sens. Sous prétexte que l'Eglise du Christ est une et que son chef est le patriarche *grec*, ce dernier alla jusqu'à déclarer qu'il ne saurait reconnaître d'autres religions nationales. Ainsi, lorsqu'en 1870 les Bulgares se constituèrent en Eglise autonome avec leur clergé et leur langue propres, comme ce fut le cas de bien d'autres peuples, les Grecs convoquèrent en 1872 à Constantinople, un Concile œcuménique qui excommunia les Bulgares et qui, dans l'article 1er formula cette sentence: « Nous blâmons, condamnons et dé-

---

[1]) *Εἰσαγωγικὴ διδασκαλία*, etc. 1802, préface.

clarons contraire à l'enseignement de l'Evangile et aux canons sacrés des heureux Pères l'ethnophylétisme, soit les distinctions de races et les discussions nationales dans le sein de l'Eglise du Christ ». Les Grecs ne voulaient pas de distinctions de races afin de pouvoir instaurer la domination de la race hellénique sur les autres races: bulgare, albanaise et koutso-valaque.

La littérature ethnographique et les statistiques grecques de nos jours adoptèrent le même point de vue. Bulgares, Koutso-Valaques, Albanais et Gagaouzes de Macédoine et de Thrace, se trouvant sous l'autorité spirituelle grecque, sont classés comme « Hellènes » et rangés à côté de la race grecque dans les statistiques. Alors que ces allogènes étaient appelés par les voyageurs de l'Europe occidentale « Patriarchistes », chez des Grecs, ils passent pour « Hellènes » ou bien, d'après leur terminologie, pour des « Hellènes bulgarophones », « Hellènes albanophones », « Hellènes valaquophones ». Cette distribution est celle de la dernière statistique grecque, la plus détaillée sur la Macédoine, celle de l'ancien secrétaire du Consulat de Grèce de Scopié, M. A. Chalkiopoulos [1]). Afin d'augmenter le nombre des Grecs de Macédoine, l'auteur de la statistique n'a pas hésité à faire entrer dans le giron de l'hellénisme les Tsiganes qui reconnaissent le patriarche comme leur chef spirituel. Ces Tsiganes sont dénommés dans la susdite statistique « Hellènes d'origine tsigane ». Cette manière orientale de comprendre la nationalité est partagée aussi par la presse grecque. Le journal grec « Néa Iméra », du 1er novembre 1914, déclarait avec suffisance qu'en Macédoine il n'y a pas de Bulgares, et que ceux qui parlent cette langue étaient Grecs parce qu'ils se trouvaient sous le pouvoir du patriarche grec: « Il n'y a pas, ajoutait-il, de plus purs Grecs que les patriarchistes bulgarophones! »

Enfin, le président du Conseil grec, Vénizélos luimême, dans son exposé des revendications grecques devant

---

[1]) V. plus haut, p. 181.

la Conférence de Paris, déclarait, entre autres, que le seul critère de la nationalité est la conscience nationale, non pas la race ou la langue. Dans cet ordre d'idées, il s'est empressé de citer les noms de quelques personnages d'origine albanaise, qui ont joué un certain rôle dans la vie de la Grèce moderne, tels: le vice-président actuel du Conseil des ministres de Grèce, M. Répoulis; le commandant en chef de l'armée hellénique, général Danglis; le commandant en chef des forces navales, amiral Coundouriotis, ainsi que la majorité des équipages de la flotte grecque, ont l'albanais pour langue maternelle.

L'exposé qui suit nous montrera cependant si la thèse grecque sur la notion de nationalité est juste et jusqu'à quel point les «Hellènes bulgarophones», ou «patriarchistes parlant le bulgare» ainsi qu'on les nomme, sont Grecs.

1° — Les patriarchistes bulgarophones qui, à la veille des guerres balkaniques de 1912 habitaient les parties plus ou moins grandes sur la ligne qui va de Castoria jusqu'à Derkos près Constantinople, sont de pure *origine* bulgare et n'ont rien de commun avec la race grecque. Ils se sont établis sur cette zone déjà au moyen âge et y sont demeurés jusqu'aujourd'hui. Nous mentionnerons deux ou trois seulement des anciens et innombrables témoignages grecs. Ainsi, dans les «Actes de St. Démétrius de Salonique», où sont narrés en détail les événements du VIIe siècle et la grande immigration slave en Macédoine méridionale, il est dit que la ville de Salonique était entourée, à cette époque déjà, au nord, à l'est et à l'ouest, de tribus slaves[1]). La chronique grecque du monastère Castamonite au Mont Athos, relatant les événements du VIIIe siècle, ajoute: «Pendant le règne des empereurs impies, les iconoclastes, les peuples des confins danubiens, les Rynchiniens et les Sagoudates ainsi nommés, profitant de l'anarchie des temps, après avoir occupé la Bulgarie et s'être étendus peu à peu dans différentes directions,

[1]) *Tougard*, De l'histoire profane. Paris 1874, p. 148, 150 et passim.

conquirent la Macédoine. Enfin, ils vinrent à la sainte montagne d'Athos avec leurs familles, n'ayant rencontré aucune résistance. Quelque temps après, on leur enseigna l'Evangile, ils y crurent et devinrent chrétiens fervents »[1]). Jean Cameniate, Salonicien, en sa qualité de contemporain, en 904, affirme qu'à cette époque la Macédoine du sud, depuis Verria jusqu'à la Strouma, était peuplée de tribus slavo-bulgares, les Sagoudates, les Drougouvites, les Strymoniens[2]). Théophylacte, archevêque d'Okhrida et écrivain grec de la fin du XIe s., relate comme suit l'établissement des Bulgares dans la péninsule balkanique: «Les Bulgares vinrent des confins de la Scytie.... Ils occupèrent toute l'Illyrie, l'ancienne Macédoine jusqu'à Salonique et une partie de la Thrace, notamment les environs de Berrœa, Philippopoli et les régions montagneuses adjacentes, et s'y établirent en vrais citoyens »[3]).

Mille ans plus tard, les premiers explorateurs étrangers de ces parages y trouvaient les descendants de ces mêmes Bulgares. E. M. Cousinéry, consul général de France à Salonique au commencement du XIXe s., qui connaissait bien la Macédoine méridionale pour l'avoir parcourue dans tous les sens, relate, entre autres, au sujet de la plaine de Salonique: « Colakia... grand village entièrement peuplé de Grecs, qui paraissent y avoir toujours résidé, malgré la domination des Bulgares, dont ils sont entourés dans toute l'étendue de la plaine »[4]). De la région de Vodéna il dit: « Diocèse peuplé entièrement de Bulgares... Tous les archevêques qui se succèdent à Vodéna, quoique Grecs de nationalité, sont dans l'obligation d'apprendre la langue bulgare; leur diocèse se compose de plus de cent villages, dont les habitants ne parlent que cette langue »[5]).

---

[1]) V. plus haut, p. 40.

[2]) *J. Cameniata*, De excidio Thessalonicensi: Ed. Bonnæ, p. 495, 496, 514.

[3]) V. plus haut, p. 46.

[4]) Voyage en Macédoine. Paris 1831, vol. I, p. 61.

[5]) Ibidem, p. 77.

Et, de la plaine de Serrès: « A compter du Xe s. presque toute la plaine que parcourt le Strymon et toute la côte du mont Cercine furent occupées, comme elles le sont encore aujourd'hui, par des Bulgares »[1]).

2° — Bulgares d'origine, les Bulgares patriarchistes appartiennent à la *nationalité bulgare* par leur langue, leurs traditions, leur folklore, leurs costumes et leurs sentiments. Les écrivains grecs contemporains, la presse grecque en témoignent aussi tant qu'ils ne partagent pas la manière de voir générale grecque sur la question; ces témoignages sont particulièrement précieux si l'on s'adresse aux documents secrets grecs qui, ces derniers temps, ont été livrés à la publicité. Dans cet ordre d'idées, nous donnerons, en premier lieu, quelques extraits des témoignages de l'historien grec P. Aravantinos sur quelques-unes des villes macédonniennes et leurs provinces: « Pélagonie, ancienne ville et région en Macédoine. Dans cette contrée la ville nouvelle de Bytolia, appelée encore Monastir est peuplée de 20,000 habitants... Ses habitants chrétiens parlent principalement la langue bulgare ». — « Stroumitsa. Ville de Macédoine... peuplée aujourd'hui de 2000 habitants de race bulgare, avec métropolite, autrefois évêque sous la dépendance de l'archevêque d'Okhrida ». — « Tikvech. Ville et diocèse en Macédoine. La ville et le diocèse sont peuplés de Bulgares sous la juridiction spirituelle du métropolite de Vélès ». — « Prilep, ville de Macédoine... De nos jours, sa population est de 1200 familles, mahométanes et chrétiennes; les dernières sont de race bulgare et valaque ». — « Niagousta. Ville nouvelle en Macédoine, avec une population de 200 familles de race bulgare, sous la dépendance administrative de Salonique ». — « Kustendil. District et ville de Macédoine avec population bulgare; siège du métropolite », etc.[2]).

---

[1]) Ibidem, p. 53.

[2]) V. plus haut, p. 34.

Dans l'ouvrage de M. Gédéon, secrétaire du Patriarcat grec, sur le différend gréco-bulgare[1]), il est affirmé que la majorité de la population chrétienne des diocèses de Serrès, Drama et Melnik est bulgare. Au sujet des élèves du couvent de St-Jean le Précurseur à Serrès, en 1872, il est dit: « Ils sont pour la plupart des Bulgares provenant des villages des trois diocèses susmentionnés, notamment de Drama, de Serrès et de Melnik ». Les pères du couvent « eux aussi », y est-il ajouté, « sont des Bulgares, un quart à peine sont Grecs ».

Le correspondant du journal grec « Hellas » (nº 10 de 1913) raconte ce qui suit de la propagande grecque dans le grand village bulgare Nestram, district de Cgstoria: « Ce qui m'a particulièrement impressionné, ce furent les écoles.... Les instituteurs obligent les enfants à apprendre des poèmes épiques et leur défendent de parler la langue bulgare, leur langue maternelle. C'est ainsi que l'hellénisme a été sauvé en Macédoine. Dans le village, il y a une école de jeunes filles. Les maîtresses en sont très jolies...»

P. Décasos, chef de l'Agriculture auprès du gouverneur général grec de Macédoine en 1913, a publié deux livres sur la situation agraire et économique de la Macédoine grecque. Concernant la population du district de Niagousta, l'auteur reconnaît qu'elle « se sert habituellement de la langue slavo-macédonienne ». Il énumère 17 villages du dit district, avec des « Hellènes » de langue slave. Malgré sa manière de considérer, à la grecque, les Bulgares patriarchistes comme des Hellènes, l'auteur trouve 15,211 « Bulgares » dans le district de Florina, 7000 Hellènes et « Bulgares » dans le district de Vodéna, et 6770 « Bulgares » dans le district de Sabatsko (Karadjova). L'auteur reconnaît de même que, dans les « villages grecs au sud de la plaine de Salonique appelée Roumlouk, la population

---

1) *Μ. Γεδεών, Ἔγγραφα πατριαρχικὰ καὶ συνοδικά*, etc., p. 484, 507, 508.

est moins dense que dans les villages du nord, qui sont de langue slave »[1]).

Lors des élections de 1915, les Vénizélistes comblaient de promesses et de complaisances les électeurs bulgarophones. Ils s'adressaient à ces « Hellènes » en ces termes: « Si vous nous donnez vos suffrages et que Vénizélos arrive au pouvoir, nous donnerons à la Bulgarie non seulement Serrès, Drama et Cavalla, mais aussi toute la région slavophone qui s'étend jusqu'à Castoria »[2]).

Le publiciste grec, S.-P. Phocas-Cosmetatos, dans son livre, récemment paru, « La Macédoine, son passé et son présent », Lausanne-Paris, 1919, affirme entre autres: « Le traité de Bucarest (1913) a enlevé le vilayet de Monastir aux Bulgares... Dans le vilayet de Salonique, il y avait 25 cazas; les Bulgares possédaient la majorité sur les Grecs dans les neufs cazas suivants: Doïran, Avret-Hissar, Stroumitsa, Tikvech, Petritsi, Mélénikon, Nevrokop, Djouma-Bala, Raslog ». (p. 38.)

Sur la demande du Ministère des affaires étrangères d'Athènes, le métropolite grec de Serrès, Apostolos, présenta le 13 juillet 1915 une liste des villages bulgares de son diocèse, au nombre de 40. Dans une autre liste du 29 octobre 1915, adressée à la Préfecture de Serrès, figurent encore quatre villages bulgares non mentionnés dans la liste précédente. Par conséquent, l'autorité spirituelle grecque reconnaissait que le diocèse de Serrès en Macédoine orientale renfermait en 1915 *quarante-quatre (44) villages bulgares*, parlant le bulgare, dont huit à l'ouest de la Strouma et 36 à l'est de la même rivière[3]).

Quant aux *villages grecs* du même diocèse à l'est de la Strouma, ils sont au nombre de *cinq*, notamment: Veznikovo, Dovichta, Topoliani, Sazmoussakly, Soubach-Keuy. Dans son rapport du 31 janvier 1909, adressé au

---

[1]) V. plus haut, p. 35.

[2]) Cf. le journal grec «*Τὸ Φῶς*» du 24 mai 1915.

[3]) V. plus haut, p. 181 et suiv.

Ministère des affaires étrangères d'Athènes, le consul de Grèce à Serrès, M. A. Saktouris, constatait la même chose: c'est-à-dire que l'élément grec de la ville de Serrès et des cinq villages grecs reste isolé, étant entouré de tous côtés de villages bulgares[1]).

En ce qui concerne le *sentiment national* de ces villages bulgares appelés « hellènes », après leur annexion au royaume de Grèce, il suffit de consulter le rapport, sous le nº E. P. 75 du 26 mars 1915, adressé par le commandant du 18ᵉ régiment grec tenant garnison à Serrès, au commandant de la 6ᵉ division. On y lit que « les recrues du régiment étaient non seulement des bulgarophones mais de purs Bulgares, par conviction et dans l'âme, et cela à un tel degré qu'il devient extrêmement dangereux.... Je vous communique, de même, qu'en qualité de commandant, je ne puis avoir aucune confiance dans les sentiments de ces soldats pour le présent aussi bien que pour l'avenir. De sorte que des mesures s'imposent. Je vous fais remarquer, qu'à la répartition des recrues dans mon régiment, ont été incorporés, si non presque exclusivement du moins dans une grande majorité, des Bulgarophones et surtout des Bulgares convaincus. Peu nombreux sont ceux qui comprennent le grec, même parmi ceux qui prétendent le parler ». A la suite d'autres rapports rédigés dans le même sens, le commandant de la 6ᵉ division, le général Bairas, adressait, le 15 mars 1915 (nº E. P. V. 195) une lettre au commandant du 4ᵉ corps d'armée et sollicitait « que tous les habitants des villages du littoral du district de Serrès soient installés dans l'ancienne Grèce et remplacés par des émigrés grecs imbus de véritables idées helléniques et ne sachant pas un mot de bulgare ». Le rapport ci-haut mentionné, du commandant de la 6ᵉ division, contient de même une statistique de la population des villages soumis à la circonscription militaire de Serrès. D'après ce relevé, le nombre des habitants de langue grecque est de 1199,

---

[1]) *J. Ivanoff*, La région de Cavalla, p. 73 et suivantes.

les Turcs sont au nombre de 1680 et les Bulgares au nombre de 14,363 âmes[1]).

3° — La conscience nationale des *Bulgares patriarchistes* est si peu douteuse *qu'il suffit qu'ils jouissent d'une certaine liberté religieuse pour qu'ils se déclarent Bulgares et se rallient à l'Eglise autonome bulgare.*

Jusqu'il y a un siècle, les Bulgares de Macédoine et de Thrace, pris dans les filets du clergé, des écoles et des églises grecs, passaient, aux yeux de l'étranger, pour « Hellènes ». Cependant lorsque commença la renaissance nationale bulgare et surtout lorsque fut proclamée la liberté des confessions, de langue et de nationalité par le Hatti-Chérif de 1839 et le Hatti-Houmaïoun de 1866, l'hellénisme des Bulgares s'évanouit sensiblement. Alors commença une lutte religieuse intense entre les éléments grecs et bulgares qui débuta en 1830 à Scopié, en Macédoine, dura 40 ans et se termina par le triomphe des Bulgares. En 1870, ces derniers se séparèrent et constituèrent une Eglise nationale autonome, avec son clergé, ses écoles, sa langue scolaire et liturgique propres.

L'article 10 du firman impérial qui constituait l'Eglise indépendante bulgare englobant outre la Bulgarie danubienne, la plus grande partie de la Thrace, fit aussi entrer dans ses frontières deux éparchies macédoniennes: Vélès et Kustendil-Chtip.

En ce qui concerne les autres diocèses macédoniens à population mixte, l'alinéa 2 du même article 10 prévoyait que ceux où les $^2/_3$ de toute la population chrétienne sont formés par les Bulgares seront attribués à l'Eglise bulgare, s'ils en manifestaient le désir. Pour donner corps à ce désir, on choisit le mode du plébiscite, et ce fut là le premier cas historique de consultation de la volonté des populations balkaniques se trouvant alors sous le joug turc.

---

[1]) La question bulgare et les Etats balkaniques. Edition du Ministères des Affaires Etrangères. Sofia 1919, p. 83—84, et fac-similé n° 9.

Ce plébiscite historique eut lieu en avril 1872 dans les deux diocèses macédoniens, *Scopié* et *Okhrida;* ses résultats furent écrasants pour l'hellénisme: les habitants de 880 villes et villages des deux diocèses se proclamèrent de nationalité bulgare et affirmèrent leur ferme volonté d'être incorporés à l'Eglise bulgare[1]).

Lorsque en 1870, on accorda à la population macédonienne bulgare le droit d'autodisposition, elle commença petit à petit à s'affranchir du clergé grec, de ses écoles et de ses églises. En 1912, à la veille de la guerre balkanique, au moment où prit fin le joug cinq fois séculairé des Turcs en Macédoine, les Bulgares y avaient gagné les sept éparchies suivantes avec des métropolites et des prêtres bulgares, des écoles et des églises nationales: Vélès, Scopié, Okhrida, Monastir, Dèbre, Stroumitsa, Nevrokop. Dans les autres sept éparchies: Vodéna, Koukouch, Florina, Castoria, Serrès, Melnik et Drama, ils avaient des vicariats au lieu de métropolites. L'Eglise orthodoxe autonome bulgare avait cette année-là, en Macédoine, 1139 églises, 155 chapelles, 62 monastères, où officiaient 1132 prêtres et quelques dizaines de moines. Les écoles bulgares étaient au nombre de 1141, avec 1884 maîtres et 65,474 élèves. Ne sont pas compris dans ces chiffres les églises, les prêtres, les écoles et les élèves des Bulgares catholiques et protestants.

4° — *Les Patriarchistes bulgares ont aussi manifesté leur conscience bulgare lors des grandes insurrections politiques de Macédoine* et de Thrace contre le régime turc en 1902 et 1903. La plus grande partie des patriarchistes bulgares de cette époque manifestèrent leur nationalité en prenant les armes et en se ralliant à leurs compatriotes révoltés, alors que les Grecs aidaient les Turcs à étouffer la révolte. Des témoignages français, anglais et turcs ont corroboré unanimement ce fait, bien connu, des péripéties de la question d'Orient.

---

[1]) Pour plus détails, v. p. 106 à 107.

Ainsi, à l'occasion de la grande insurrection bulgare en Macédoine de sud-ouest de 1903, le vice-consul de Grande-Bretagne à Monastir, McGregor, écrivait, entre autres, au consul général Graves à Salonique: « Pour le moment je dois me borner à constater que l'insurrection est complète dans les districts de Monastir, Resna, Prespa, Okhrida, Kitchévo, Krouchévo, Korechta, Castoria, Florina et Morihova et que les *patriarchistes* de nationalité slave et valaque ont notoirement fait cause commune avec les insurgés »[1]. De son côté, le vice-consul français de Monastir, Choublier, communiquait à Delcassé, au sujet de l'espionnage des Grecs en faveur des Turcs: « Les autorités grecques de Monastir elles-mêmes ne craignent pas d'encourager ce mouvement et de prendre le parti des Turcs contre ces mêmes populations chrétiennes qu'elles prétendent devoir un jour revenir à la Grèce »[2]. Les Grecs d'Hellade adoptaient la même conduite que leurs compatriotes de Macédoine: étudiants et officiers grecs rivalisaient de zèle dans l'aide à prêter aux Turcs contre la population bulgare insurgée en Macédoine et Thrace en 1903. Les Turcs eux-mêmes ont reconnu le fait. On lit, en effet, dans le journal « Stamboul » de Constantinople, du 14 août 1903, ce qui suit: « Les journaux turcs reproduisent des journaux athéniens la nouvelle qu'une députation des étudiants de l'Université d'Athènes s'est adressée à Saadeddine-bey, chargé d'affaires de Turquie à Athènes, pour le prier de vouloir bien obtenir leur admission dans l'armée impériale ». Et, dans le même journal du 20 mai: « *L'Ikdam* » annonce que « quelques officiers appartenant à l'armée hellénique se sont adressés à la légation ottomane à Athènes et ont sollicité, tant en leur propre nom qu'en celui d'un millier d'officiers et soldats,

---

[1]) Blue Book. Turkey for the periode of March-September 1903, nº 308, p. 261.

[2]) Documents diplomatiques. Affaires de Macédoine 1902. Paris 1903, p. 4.

d'être admis dans l'armée impériale pour la répression des bandes bulgares. Le ministre ottoman, tout en les remerciant chaleureusement de leurs sympathies, les a informés que leur demande ne pouvait pas être agréée, attendu que, grâce à l'activité des troupes et des gendarmes ottomans, les susdites bandes seront sous peu complètement dispersées ». Ce fait est attesté et par M. Maurice Gandolphe lors de sa tournée en Macédoine insurgée. « Un certain nombre de volontaires grecs », dit-il « ont demandé à être incorporés ces jours derniers et sont en instruction à Constantinople. D'autre part, le Patriarcat œcuménique a soumis au Grand-vizir un mémoire signé par les métropolites grecs de Macédoine, de Thrace et les notables des communautés.... Une défiance est toujours nécessaire de ces manifestations violentes, inspirées visiblement par l'éternelle rivalité du Patriarcat œcuménique et de l'Exarchat bulgare. Il paraît que, dans l'intérieur, les évêques grecs se sont livrés à de hardies évangélisations, sous forte escorte turque....»[1])

5° — En 1908, le régime despotique turc fut renversé et remplacé par le régime parlementaire. Cette ére, dite de la « liberté » (houriète), permit à la population de la Macédoine et de la Thrace, de réclamer devant le nouveau parlement ottoman ses droits ecclésiastiques et scolaires usurpés par le Patriarcat grec. *Les patriarchistes bulgarophones se rangèrent les premiers du côté des mécontents contre l'hellénisme.* Des dépêches et des pétitions émanant des villes et des villages patriarchistes, depuis Castoria jusqu'à la mer Noire, affluaient à la Chambre turque. Cette population, protestant contre l'usurpation de ses droits, déclara, en sa qualité de bulgare, qu'elle veut passer sous la juridiction de l'Eglise bulgare et demanda la permission d'ouvrir ses écoles et ses églises bulgares. Protestèrent également, les Bulgares dont les églises et les écoles restèrent

---

[1]) *M. Gandolphe,* La crise macédonienne. Enquête dans les vilayets insurgés. Paris 1904, p. 31.

fermées sous le régime hamidien qui protégeait la propagande grecque au détriment de la population bulgare.

Du côté des protestants s'étaient rangés des villes et des villages suivants, en Macédoine:

Du caza de *Florina,* les villages: Armensko, Gorno-Névoliani, Nérète, Karpéchina, Gorno-Kotori, Lajani, Sourovitchévo, Ekchi-Sou, Patélé, Srébréno, Aïtos, Laghen, Pessotchnitsa, Vochtarani, Batch, Gornitchévo, Sétina. — Caza de *Castoria,* les villages: Nestram, Gorentzi, Dolno-Koumanitchévo, Staritchéni, Osnitchéni, Jélovo. — Caza de *Kaïlaré,* les villages: Emboré, Paléor, Doroutovo, Assam-Keuy. — Caza de *Vodéna,* les villages: Tsarmarinovo, Orizari, Samar, Messimer, Kaménik, Piskopia, Svéti-Ilia, Trébouletz, Vertekop, Vladovo, Nissia, Tchégan, Arsen, Golichani, Pranéni. — Caza de *Verria,* les villages: Vechtitsa, Dolno-Kopanovo, Gorno-Kopanovo, Monospitovo. — Caza de *Enidjé-Vardar,* la ville de Enidjé-Vardar et les villages: Postol, Guptchévo, Kariotitsa, Vethi-Pazar, Vadrichta, Assarbégovo, Mandalévo, Babian, Kadiino-Sélo, Krouchаré, Pilorik, Damian, Ramna, Tchitché-Gass, Tcherna-Réka, Kochinovo, Pet-Gass, Kriva, Pétrovo, Bozetzt, Barovitsa. — Caza de *Salonique,* les villages: Toptchiévo, Yalladji, Gorno-Koufalovo, Daout-Bal, Zourbata, Sarytchévo, Tchohalari. — Caza de *Lagadina,* le village: Névrogan. — Caza de Doïran, la ville de Doïran et les villages: Valandovo, Fourka. — Caza de *Ghevghéli,* la ville de Ghevghéli et les villages: Mouine, Négortsi, Séhovo, Kara-Souly, Ochan, Davidovo, Bogdantsi. — Caza de *Démir-Hissar,* la ville de Démir-Hissar et les villages: Saviak, Barakli, Koumli, Latarévo, Spatovo. — Caza de *Serrès,* les villages: Mekech, Elchani, Kamila. — Caza de *Drama,* le village de Prossetchen. — Caza de *Zykhna,* les villages: Gorontsi, Egri-Déré, Karloukovo, etc. etc.

6° — Depuis 1913, alors que la Macédoine du sud a été attribuée au royaume de Grèce, les Bulgares qui y habi-

taient, les patriarchistes et tous les exarchistes, ont été soumis au pouvoir du patriarche grec de Constantinople. La presse grecque officielle d'alors évite de parler de « Bulgares sous le joug grec »; de temps en temps seulement elle fait allusion à des « Hellènes bulgarophones ». Dans son exposé devant la Conférence de la paix sur les revendications territoriales grecques, Vénizélos ne souffle mot de ces Bulgares qui sont environ 290,000 (sans compter des Pomaks bulgares au nombre de 40,000) dans la Macédoine du sud.

Cependant, à la veille de la première guerre balkanique de 1912, à l'occasion des élections au Parlement ottoman, les Grecs reconnaissaient ouvertement le caractère purement bulgare de la population en question de la Macédoine du sud. En effet, le protocole signé le 18/31 janvier 1912, entre les représentants des Bulgares ottomans et ceux du peuple et du Patriarcat grecs, en vue d'une action commune aux élections, consacre la proportion suivante des candidats bulgares et grecs en Macédoine du sud: sandjak de Monastir: 2 députés bulgares et 1 grec; sandjak de Salonique: 1 député bulgare et 2 grecs; sandjak de Serrès: 2 bulgares et 1 grec; dans la Macédoine du nord, dans le vilayet de Scopié, où il n'y a pas de Grecs, ces derniers accordent toutes les places de députés chrétiens aux Bulgares[1]).

En d'autres termes, en 1912, les Grecs eux-mêmes, en accordant cinq mandats de députés aux Bulgares de la Macédoine du sud et quatre aux Grecs, reconnurent non seulement l'élément bulgare de cette province, mais sa supériorité numérique sur l'élément grec. Une année après cette reconnaissance, la Grèce officielle « refusait d'avoir sur son territoire n'importe quel Bulgare ».

---

[1]) Ce protocole se trouve joint in-extenso comme annexe n° 2 à « l'Exposé sur la question de la Thrace occidentale », présenté par la Délégation bulgare à la Conférence de la Paix.

7º — A quel point la population de langue bulgare dans la Macédoine méridionale, actuellement sous la domination grecque, est de sentiment hellénique, le fait suivant le montrera. Lors de l'occupation grecque de ces parages en 1913, l'armée hellénique, par ordre du roi Constantin, mit le feu à ces mêmes villages, réclamés maintenant comme grecs, dans le seul but d'en finir avec l'élément bulgare. Furent incendiés non seulement les villages des Bulgares exarchistes, mais aussi des Bulgares patriarchistes y périrent. Dans le rapport de la Commission d'enquête internationale à ce sujet, nous lisons entre autres: « La liste suivante des villages incendiés est exacte, en ce sens qu'elle ne porte aucun village qui n'ait pas été brûlé. Mais elle est loin d'être complète, sauf en ce qui concerne les régions de Koukouch et de Stroumitsa. Beaucoup d'autres villages ont été incendiés, principalement dans les districts de Serrès et de Drama. Souvent, nous ne sommes pas parvenus à savoir le nombre exact des maisons d'un village. On remarquera que cette liste comprend quelques villages turcs brûlés par les Grecs en territoire bulgare, et quelques villages brûlés par les Serbes. L'immense majorité, toutefois, est faite des villages bulgares brûlés par l'armée grecque dans sa marche vers le nord.

« Le nombre des villages détruits figurant sur cette liste est de 161 et le nombre des maisons brûlées est d'environ 14,480. Nous estimons que les Grecs, au cours de la seconde guerre, n'ont pas brûlé moins de 16,000 maisons.

Les chiffres qui suivent les noms indiquent le nombre des maisons de chaque village.

District de Stroumitsa. — Onze villages bulgares brûlés par les Grecs: Dabilia (50), Novo-Sélo (160) Veliussa, Monastira, Svrabité, Popchévo (43), Kostourino (130), Rabortsi (15), Tcham-Tcheflik (20), Baldevetsi (2), Zoubovo (30);

neuf villages turcs brûlés par les Grecs: Anzali (150), Guetcherli (5), Tchanakli (2), Novo-Mahala (2), Ednokou-

kovo (80), Sekirnik (30), Souchitsa (10), Svidovitsa (10), Borissovo (15);

deux villages « patriarchistes »: Mokreni (16) et Makrievo (10),

ainsi que les trois quarts de la ville de Stroumitsa, soit environ 1000 maisons et boutiques. En tout 1620 maisons.

District de Pétrits. — 14 villages brûlés par les Grecs: Charbanovo, Breznitsa, Mouraski, Mitinovo, Ormanli, Michnévo, Starochévo, Klutch, Koniarené, Kolarévo, Mikrévo, Gahréni, Skrit et Smolari (les deux derniers en partie).

District de Razlog (Méhomia). — Dobrinitché (298).

District de Gorna-Dzumaja. — Simetli, Dolno-Souchitsa et Serbinovo (200), ce dernier village incendié par les Grecs après le traité de Bucarest.

District de Melnik. — 16 villages bulgares incendiés par les Grecs: Makriko-Sténové, Sklava (30), Svéti-Vratch (200), Livounovo (60), Dolno-Orman (90), Tchiflitsité, Prépetchénévo (20), Kapotovo, Kromidovo, Harsovo (100), Dolno-Oumitsa, Hotovo, Spatovo (16), Spanchévo (30), Otovo (60).

District de Névrokop. — Sept villages bulgares brûlés par les Grecs: Dolno-Brodi (300), Libiachovo (400), Kara-Keuy (40), Godlévo, Tarlis (10), Obidin, Tcham-Tcheflik, et 10 maisons de la ville de Névrocop, ainsi que le village turc de Koprivnik (100).

District de Salonique. — Villages bulgares brûlés par les Grecs: Négova, Ravna, Bogorod.

District de Ziliakovo. — Villages bulgares brûlés par les Grecs: Skrijévo, Libiachovo, Kalapot (en partie), Alistrati (en partie) et Guredjik.

District de Koukouch (Kukush). — 40 villages bulgares brûlés par les Grecs: ville de Koukouch 1846 maisons, 612 boutiques, 5 moulins; Idjilar (70), Alivdjalar (50), Goliabaché (40), Salamanli (15), Ambarkeuy (35), Karaja-

Kadar (25), Atchaklich (15), Seslovo (30), Stresovo (20), Chikirkia (15), Irikli (20), Gramadna (100), Alexovo (100), Morartsi (350), Roschlévo (40), Motolévo (250), Planitsa (en partie), Nimantsi (40), Mostolar (38), Jensko (45), Koujoumarli (30), Bigliria (18), Kazanovo (20), Dramomirtsi (115) en partie, Galavantsi (45), Kretsovo (45), Michaïlovo (15), Kalinovo (35), Tsigountsi (35), Harsovo (50), Novo-Sélo (20) en partie, Malovtsi (20), Vrighitourtsi (15), Garbachel (30), Haïdarli (10), Daoutli (18), Tchemnitsa (40), Rayahovo (150) en partie, Gola (15). En tout 4725 constructions.

District de Doïran. — 11 villages bulgares brûlés par les Grecs: Akanjéli (150), Dourbali, Nicolitch, Pataros, Sourlévo, Popovo, Hassanli, Brest, Vladaia, Dimontsi, Ratartsi.

District de Démir-Hissar. — Cinq villages bulgares brûlés par les Grecs: Kruchévo (800), Kirchévo (180), Tchernovitsa (170), Gherman (80) et Djouta-Mahala.

District de Serrès. — 6 villages bulgares brûlés par les Grecs: Doutli (100), Orchovats (130), Drénovo, Moklen, Trouchtaïn, Banitsa (120).

District de Ghevghéli. — 15 villages bulgares et trois villages valaques brûlés, surtout par les Grecs, deux d'entre eux, par les Serbes: Séhovo, Schlopentsi, Matchkoukovo, Smol, Baïaltsi, Marventsi, Orchovitsa, Smokvitsa, Balentsi, Braïkovtsi, Kortourino, Mouiné, Stoyakovo, Fourka et Ohani, Houma et Longountsa (valaque).

District de Tikvech. — Cinq villages bulgares brûlés par les Serbes: Mégotin (800), Kamendol, Gorno-Dissol, Haskovo, Kavadartsi (15), en partie, etc.

District de Kotchani. — Trois villages bulgares brûlés par les Serbes: Slétovo, Bézikovo, Priséka, etc. »

8° — Afin de diminuer le nombre des Bulgares en Macédoine, la thèse grecque sur la nationalité considère les Bulgares mahométans (Pomaks) comme Turcs. Or, 154,000 Pomaks habitent cette province! Tombant ensuite

dans une inconséquence inexplicable, ces mêmes Grecs considèrent également comme Grecs les Grecs mahométans, ceux de l'île de Crète, par exemple!

9° — Pour leurs prétentions sur la Macédoine, les Grecs ont recours très souvent à l'argument des statistiques scolaires. Et pour enfler le nombre des élèves fréquentant les écoles grecques, ils comptent toutes les écoles grecques des vilayets de Monastir et de Salonique, quoiqu'elles soient en dehors des limites de la Macédoine proprement dite, telles les écoles de Korytsa, en Albanie, d'Elassona, en Thessalie, etc. En outre, ce qui est répréhensible: ils considèrent comme Grecs tous les élèves d'origine allogène (bulgare, albanaise, koutso-valaque), qui fréquentent les établissements grecs. Telle est « la statistique officielle grecque » de 1904 que Delyannis, ministre de Grèce à Paris, fit paraître dans « Le Temps » (n° 15897). D'après cette statistique, il y arait eu dans les vilayets de Salonique et de Monastir, 998 écoles grecques, avec 1463 instituteurs et 59,640 élèves. Dans l'ouvrage polémique de V. Colocotronis « La Macédoine et l'hellénisme », Paris 1919, p. 614, on lit: « D'après la statistique officielle grecque, nous avons dans les deux vilayets de Salonique et de Monastir 1011 écoles, 1463 instituteurs et 59,640 élèves ». Dans le vilayet de Kossovo, les Grecs n'ont presque point d'écoles. Suivant les renseignements puisés à des sources grecques, le nombre rond des élèves dans les écoles grecques du vilayet de Kossovo se montait à 3000 [1]).

L'argument grec basé sur les statistiques scolaires, avec leurs défauts signalés, perdra de sa valeur si l'on prend en considération le nombre des écoles bulgares en Macédoine. Or, à la veille de la guerre balkanique de 1912, sans compter les écoles des Bulgares catholiques et protestants, la Macédoine possédait 1141 écoles avec 1884

---

[1]) *Johannes Friedrich Dürr*, Das griechische Unterrichtswesen. Unter Mitwirkung der königlichen griechischen Regierung herausgegeben. Leipzig 1910, p. 129.

instituteurs et institutrices et 65,474 élèves, appartenant à l'Eglise nationale bulgare.

Il devient donc évident que la conception grecque du principe de nationalité ne repose sur aucune base réelle et scientifique, qu'elle est arbitraire et que, comme telle, elle se contredit elle-même toutes les fois qu'il s'agit de l'appliquer ici ou là. Il est non moins évident que les raisons qui déterminent cette conception ont pour but l'annexion à la Grèce de terres habitées par une population non-grecque: bulgare, albanaise et koutso-valaque.

La thèse serbe.

La façon de voir des milieux officiels et savants serbes sur la question macédonienne au cours du siècle dernier a passé par deux phases, dont la première englobe la période qui aboutit au Congrès de Berlin (1878) et la seconde date à partir de ce Congrès.

Pendant la première période, l'Etat serbe, les hommes politiques et savants serbes ainsi que la presse serbe étaient unanimes à reconnaître que le territoire de la région macédonienne s'étendait du mont Char à la mer Egée et que la population slave de cette région, tant par ses origines et son passé que par sa langue et son sentiment national, faisait partie de la nation bulgare. Le célèbre ethnographe serbe Vouk Karadjitch publia le premier, en 1815 et en 1822, des chansons populaires recueillies en Macédoine, qu'il intitula « Chansons bulgares ». D'après Vouk, Razlog et Kratovo, villes de la Macédoine du nord, étaient bulgares. D'autre part, les cartes ethnographiques serbes (celle de Davidovitch dressée en 1848, celle du professeur Desjardins, dressée en 1853, et celle de Fr. Zach, directeur de l'Ecole militaire de Belgrade, dressée en 1858) excluent toutes de la région ethnique serbe la Macédoine comprise entre Scopié et la mer Egée, en la

désignant comme région bulgare. En 1850, le Bosniaque St. Verkovitch, membre de la Société Savante serbe, devenue plus tard Académie des Sciences, fut chargé par le gouvernement serbe d'une mission scientifique en Macédoine. Aprés y avoir fait des recherches qui durèrent près de dix ans, il fit paraître à Belgrade un recueil intitulé « Chansons populaires des Bulgares macédoniens ». Ce recueil fut imprimé, à l'Imprimerie Nationale serbe, aux frais du gouvernement et dédié à la princesse Julie Obrénovitch. Un an plus tard, en 1861, à Zagreb, ville principale de la Croatie, les frères Miladinoff, originaires de Strouga (Macédoine), firent paraître leur ouvrage capital intitulé « Chansons populaires bulgares » et contenant des chansons recueillies surtout en Macédoine. Ce recueil fut imprimé sous les auspices et aux frais de l'archevêque croate Joseph Strossmayer, fondateur de l'Académie des Sciences yougoslave. F. Rački, éminent savant croate et président de l'Académie yougoslave, parlant en 1862 de la future Yougoslavie, désignait le territoire s'étendant du Danube à la mer Egée comme peuplé de Bulgares. Le Slovène Fr. Miklosich, fondateur de la philologie slave, a reconnu dans tous ses ouvrages que la Macédoine est une terre bulgare et que les dialectes macédoniens appartiennent à la langue bulgare. Un autre Slovène, V. Oblak, qui s'est particulièrement distingué par ses recherches savantes sur les dialectes macédoniens, établit le caractère incontestablement bulgare de ces derniers.

Toute la presse serbe, officielle et non officielle, de l'époque qui va jusqu'au Congrès de Berlin, était unanime à affirmer le caractère bulgare de la Macédoine. Le *Srbski Dnevnik* paraissant sous la rédaction du secrétaire du prince Miloch de Serbie, ne manquait pas d'insérer fréquemment des articles sur les Bulgares de Macédoine et sur leur sentiment national bulgare qui se manifestait dans les villes de Chtip, Vélès, Monastir, Okhrida, Koukouch, Doïran,

Drama, etc. (Cf. les numéros des 4 juin 1858, 13 mars 1860, 14 avril 1860, 20 avril 1860, 26 juin 1860, 3 juillet 1860, etc.). Dans le même sens écrivaient aussi les autres journaux serbes: *Srpské Narodné Noviné* (de 1841 à 1844), le journal officiel serbe *Srpské Noviné* (1850 et suiv.) *Vidov-Dan* (1862 et suiv.), *Yedinstvo* (1871 et suiv.) etc. etc.

C'est ainsi que, pendant le troisième quart du XIX[e] s., lorsque l'idée d'une fédération yougo-slave avec les Bulgares commença à se dessiner de plus en plus nettement, le gouvernement serbe, avec le ministre des Affaires étrangères Garachanine en tête, accepta de la manière la plus empressée le projet du 5 avril 1867 relatif à la constitution d'une confédération serbo-bulgare et dont l'article 2 portait: « Le Royaume yougoslave se composera de la Serbie et de la Bulgarie; dans la Bulgarie seront comprises la Thrace et la *Macédoine* ». A cette époque, la Serbie officielle aussi bien que l'élite intellectuelle serbe étaient pénétrées de l'idée yougoslave et ne songeaient point à émettre des prétentions sur cette région bulgare. Svétozar Markovitch, éminent publiciste et précurseur du socialisme en Serbie, parlant de l'entente serbo-bulgare, écrivait en 1871: « Notre but commun est la libération des peuples serbe et bulgare, et jamais nous n'entamerons une discussion pour savoir si la frontière entre Serbes et Bulgares sera la Morava bulgare ou la Morava serbe. Ce sera finalement au peuple affranchi d'en décider seul, s'il arrive qu'il ait besoin d'une frontière ».

Plus tard, en 1870, lorsque le peuple bulgare de Mésie, de Thrace et de Macédoine, après 40 ans de lutte contre le clergé grec, finit par obtenir son Eglise nationale autonome, les Serbes accueillirent avec une joie non déguisée ce succès des Bulgares. L'année suivante, en 1871, une assemblée nationale bulgare fut convoquée à Constantinople en vue d'élaborer les statuts de l'Eglise bulgare. A cette assemblée prirent part les représentants des éparchies bulgares de Macédoine qui suivent: Okhrida, Vélès, Skopié

(Uskub), Monastir, Vodéna, Kostour (Castoria), Kustendil-Chtip, Nevrokop, etc. A cette occasion, le journal serbe *Yedvinstvo,* dans son numéro du 19 mai, saluait la délivrance religieuse des Bulgares de Macédoine dans ces termes de sympathie marquée: « Il serait intéressant de connaître les noms de ces représentants qui, après 450 ans (allusion à la chute du royaume bulgare au XIVe s.), se réunirent le 15 mars 1871 dans la capitale de l'ancienne gloire et de l'ancienne splendeur byzantines pour délibérer fraternellement sur le moyen d'organiser leur Eglise qui, il y a dix ans, était asservie aux Phanariotes corrompus et qui, même à l'heure actuelle, souffre de leur fait dans la malheureuse Macédoine . . . »

Le traité de Berlin (1878), cet acte funeste de la diplomatie européenne qui attira tant de malheurs sur les peuples balkaniques et même sur les nations plus éloignées, jeta la semence de la rivalité entre Bulgares et Serbes et engendra des guerres sanglantes. Ce traité, en enlevant aux Serbes les provinces essentiellement serbes de Bosnie et d'Herzégovine pour les attribuer au puissant empire d'Autriche-Hongrie, brisa l'essor du développement de l'Etat serbe et soumit ce dernier à l'oppression économique de son grand voisin. Afin de détourner du littoral adriatique les regards de la Serbie, l'Autriche-Hongrie lui montra le chemin de Salonique où devait s'affectuer, dans un avenir prochain, le partage de la succession de l'Homme malade et où les Serbes n'avaient pas à craindre une résistance bien sérieuse. La dynastie serbe des Obrenovitch, qui était, à cette époque, entièrement au service de l'Autriche-Hongrie, ne tarda pas à diriger la politique serbe vers la Macédoine.

En 1882, Miatovitch se rendit à Vienne et négocia une alliance avec l'Autriche-Hongrie, alliance qui fut conclue sur les bases suivantes: Les Serbes renonçaient à toute agitation en Bosnie et en Herzégovine; de son côté l'Autriche-Hongrie s'engageait à soutenir les prétentions

serbes sur la Macédoine. C'est ainsi que l'impérialisme austro-hongrois en Bosnie et en Herzégovine engendra l'impérialisme serbe en Macédoine.

Pour justifier ses plans de conquête dans le sud devant son peuple et aux yeux de l'étranger, le gouvernement serbe s'employa, par l'intermédiaire de la presse et au moyen de publications quasi scientifiques, à se convaincre lui-même et à convaincre les autres que la population slave de Macédoine était tout autant serbe que bulgare, qu'elle était dépourvue de conscience nationale, de sorte qu'elle pouvait très bien être partagée entre la Bulgarie et la Serbie. Dominé par cette idée, il créa auprès du ministère des Affaires étrangères, à Belgrade, une section spéciale chargée de la direction de la propagande serbe par l'école, l'église et les comitadjis. Simultanément il fit quelques tentatives de s'entendre avec le gouvernement bulgare au sujet d'un partage éventuel du pays.

Le Bulgare macédonien continuait de gémir sous les Turcs, de s'insurger contre leur domination et de mourir dans les cachots et sur les gibets, lorsqu'en 1912, au moment même où la Bulgarie, dans un élan où il y allait de son existence même, s'employait à briser en Thrace la force redoutable de l'Empire ottoman, l'armée serbe s'installait en Macédoine et proclamait le teritoire occupé partie intégrante de son patrimoine, au mépris du traité serbo-bulgare du 29 février 1912. Pour consolider la mainmise sur la Macédoine, la Serbie conclut, à la date du 19 mai (1er juin) 1913, une convention secrète avec la Grèce, convention dirigée contre leur alliée, la Bulgarie, dont les armées continuaient à briser les assauts répétés des hordres turques sur la ligne de Tchadaldja. La trahison de la Serbie et de la Grèce amena, un mois plus tard, la seconde guerre balkanique, celle des alliés de la veille, puis la paix de Bucarest qui livrait la Macédoine à la nouvelle coalition. En 1915, la plus grande partie de la Macédoine devint la possession de la Bulgarie. Trois ans plus tard, aux termes de l'armistice conclu le

29 septembre 1918 entre la Bulgarie et le commandement de l'armée d'Orient, la Bulgarie devait rentrer dans ses frontières d'*ante bellum* et évacuer la Macédoine. Le traité de paix de Neuilly, du 27 novembre 1919, ne fit que sanctionner les décisions de l'armistice; de plus, il attribua à la Serbie un nouveau territoire en Macédoine, notamment l'arrondissement de Stroumitsa.

Nous avons déjà noté qu'après le Congrès de Berlin, la Serbie, sous le règne du roi Milan, se prit à songer sérieusement à s'approprier sinon toute la Macédoine, du moins une partie de cette province. Elle abandonna tous ses anciens projets et tentatives d'accord avec les Bulgares, ainsi que l'idée d'une confédération yougoslave avec la Bulgarie, qui était déjà reconnue comme héritière de la Macédoine bulgare.

L'union de la Roumélie-Orientale à la Bulgarie, en 1885, fut très mal accueillie par la Serbie qui, sous prétexte de rétablir l'équilibre dans les Balkans, déclara la guerre à la Bulgarie. Cette guerre créa de nouveaux germes de haine entre les deux peuples frères. La Serbie ne se gêna plus de contester le caractère bulgare de la Macédoine et de prétendre au caractère serbe ou, du moins, slavo-macédonien de la population macédonienne. Dans ce but fut fondée à Belgrade la société « Saint Sava », destinée à la défense et à la propagation de l'idée serbe. Cette société élabora ses statuts en 1886 et l'année après, en 1887, elle commença la publication de son organe *Bratstvo* où trouvaient place des articles ultra-patriotiques sur la terre et le peuple serbes. Le point de mire de ces articles était la Macédoine bulgare. Deux ans plus tard, en 1889, parut à Vienne l'ouvrage connu du chauvin serbe Sp. Goptchevitch: *Makedonien und Alt-Serbien*, qui fut traduit en serbe et imprimé à Belgrade en 1890. Toutes les sociétés savantes et toutes les académies des pays slaves ainsi que tous les spécialistes en ethnographie slave condamnèrent ce pamphlet téméraire: pour cet aventurier de la plume, les Bulgares macédoniens n'existaient plus; ils étaient convertis en « bons Serbes! »

Simultanément, le gouvernement serbe intensifia l'activité de ses agents consulaires en Macédoine et institua des consulats serbes même dans des localités où il n'y avait pas une seule âme serbe ni le moindre intérêt économique serbe. Il se mit d'accord avec le Patriarcat grec pour la nomination d'évêques serbes à la place des évêques grecs, et cela au détriment des intérêts ecclésiastiques bulgares.

A cette propagande du gouvernement serbe s'allia le concours de maints savants et publicistes serbes, tels que S. Novakovitch, P. Sretkovitch, Y. Tsviitch, A. Bélitch, Prokitch, Andonovitch et autres.

* * *

D'après les savants, les publicistes et les hommes d'Etat serbes, la thèse serbe peut être résumée par les formules suivantes:

1º — «*Le nom de Bulgares, que se donnent généralement les Slaves macédoniens, n'est pas un nom ethnographique et ne signifie pas Bulgare de nationalité,*» affirme Y. Tsviitch[1]). Un autre serbe, le ministre C. Stoïanovitch, s'aventure plus loin dans ce passage où, d'une plume maligne et ignorante, il écrit: «Avec le nom de Bulgare on ne désignait pas la nationalité bulgare, mais la simplicité, vu que cette appellation vient du latin vulgaris = homme simple, paysan, cultivateur, alors que pour la détermination nationale on emploie le mot mongole «bolgare», inconnu en Macédoine!»[2])

L'assertion du professeur Tsviitch est trop hasardée et ne poursuit que des buts politiques. Elle est en flagrante contradiction avec l'histoire et l'ethnographie. C'est un fait de notoriété universelle, que la population macédonienne slave manifeste sa nationalité par le nom de Bulgare pour se distinguer de ses voisins, Serbes, Albanais, Grecs, Turcs. C'est ainsi qu'elle est nommée, depuis douze siècles, par ses

---

[1]) *J. Cvijić,* Remarques sur l'ethnographie de la Macédoine, 2e éd. Paris 1907, p. 7.

[2]) Nuova Antologia, nº de juillet 1915; la revue serbe «Délo» du 15 août 1915, p. 201.

voisins mêmes. L'ancienneté de cette appellation nationale est attestée par les nombreux et divers témoignages de sources grecques, serbes, turques, européennes se rapportant au moyen âge ou à l'époque turque. Au IXe s. déjà, la Macédoine faisait partie du royaume bulgare; c'est alors que le prince Boris proclama le christianisme religion officielle de ses Etats, que les Slaves macédoniens reçurent la dénomination politico-nationale de Bulgares et que la liturgie était célébrée, en langue bulgare, comme à Brégalnitsa p. ex. (*Βουλγάρων γλώττῃ*[1]). Théophylacte, qui occupa le siège de l'archevêché d'Okhrida (en Macédoine) vers la fin du XIe s., reconnaît, dans ses œuvres et dans sa correspondance, que ses éparchies macédoniennes étaient habitées par «le *peuple* slave, appelé aussi *bulgare*» (*τὸ τῶν Σθλοβενῶν γένος εἴτ' οὖν Βουλγάρων*). Grec d'Eubée, il hait ses ouailles et dans son mépris il les appelle «Bulgares», «barbares», «vêtus de fourrures de moutons». Il mentionne particulièrement les Bulgares d'Okhrida, de Strouga, de Kitchévo, de Stroumitsa, ceux des régions de Mogléna, de Vardar, etc. Parlant des migrations des peuples, il ne fait pas de différence entre les Bulgares mésiens et ceux de la Macédoine, et affirme que les Bulgares se sont installés dans le pays comme de vrais citoyens *depuis le Danube jusqu'à Salonique* [2]).

Nous mentionnerons encore quelques faits d'ordre historique. Dans la seconde moitié du Xe s., lorsque la Bulgarie proprement dite est asservie sous l'autorité byzantine, un nouvel Etat bulgare se consolide en Macédoine et le Patriarcat bulgare est transféré à Okhrida, sa capitale. L'empereur byzantin Basile II, qui plus tard fit la conquête du royaume bulgare de Macédoine, reçut le surnom de «Bulgaroctone» (tueur de *Bulgares*). De même, le chef des troupes norvégiennes, Haraldus, qui porta secours aux Byzantins pour

---

1) *Theophilacti*, Historia martyrii XV martyrum. Patr. gr. t. CXXVI, col. 208.

2) Theophilacti epistola I, II. Ed. Lamio; epistola XXI, XXVII, XXXIV, XLI, LXV. Ed. Meursio; epistola XVI, Ed. Finetti.

étouffer le soulèvement des Bulgares de Macédoine, en 1040, est glorifié dans les poèmes scandinaves comme « Bolgara brennir » (destructeur, incendiaire des Bulgares). Toutes les insurrections de la population macédonienne contre Byzance et, plus tard, contre la Turquie, sont des insurrections bulgares, en vertu des documents byzantins, turcs ou occidentaux. Telles sont l'insurrection de Skopié, Okhrida et Castoria en 1040, celle d'Okhrida en 1081, celle de Roupel en 1255. Les soulèvements de Maléchévo en 1876, de Kresna en 1878, d'Okhrida en 1881, du mont Pirin en 1895, de Monastir en 1903, etc.

Sans parler de l'ancienne littérature religieuse bulgare, dont les représentants en vue ont travaillé aux IXe, X^e^ et XIe siècles en Macédoine, nous devons faire ressortir que les écrivains et les promoteurs de la renaissance bulgare sont sortis de la Macédoine qu'ils considèrent comme patrie bulgare et se servent de l'idiome du pays qu'ils appellent « langue *bulgare* ». L'historien Païssi, originaire de la Macédoine du nord, publia, en 1762, son « Histoire slavo-*bulgare* ». Son contemporain, Chr. Jéfarovitch, de Doïran, est glorifié par les Serbes comme « zélateur de sa *patrie bulgare* ». Dès 1814, Hadji-Yakim, de Kitchévo, fit imprimer les premiers livres en idiome *bulgare* moderne. Cyrille Peytchinovitch, de Tétovo, fit paraître, à partir de 1816, ses livres « en langue simple *bulgare* telle qu'elle est parlée à Scopié et Tétovo ». C'est encore un Macédonien, Théodossi Sinaïtsky, de Doïran, qui, le premier, installa une imprimerie *bulgare*. Le premier pédagogue et philologue *bulgare* est le Macédonien Néophyte Rylsky. Les Bulgares qui, les premiers, ont montré un vif intérêt pour la poésie populaire et le folklore national *bulgare*, sont les frères Miladinoff de Strouga. R. Jinzifoff, le premier poète bulgare, qui ait célébré les souffrances de sa patrie bulgare, était macédonien, entre bon nombre d'autres. Enfin, la lutte organisée contre le clergé grec, conflit qui a commencé en Macédoine en 1830 et a duré 40 ans, est une manifestation nationale exclusivement *bulgare*.

Touchant le côté philologique du nom de Bulgare que les Slaves macédoniens se donnent depuis des siècles, il faut faire ressortir que, suivant les dialectes macédo-bulgares, ce nom se prononce comme suit: « Bougarin », dans la Macédoine du nord; « Bâgarin », dans la Macédoine du nord-est; « Bolgarin », « Bogarin » et « Boulgarin », dans la Macédoine du sud et du sud-ouest. A ces nuances correspondent les prononciations similaires dans les contrées bulgares de la Thrace et de la Bulgarie danubienne, soit: « Bougarin », dans la Bulgarie occidentale; « Boulgarin », dans le Rhodope; « Blâgarin », à Koprivchtitsa; « Bâlgarin », dans la Bulgarie du nord-est, etc.

Quant au nom de « Slave », ce n'est qu'un mot savant, absolument inconnu des populations macédoniennes.

2° — « *La masse des Slaves macédoniens n'a pas de sentiment national ni de conscience nationale bien déterminée. Elle ne se sent ni serbe, ni bulgare, quoiqu'elle soit apparentée de très près à ces deux nations* » affirme Y. Tsviitch [1]).

Cette affirmation serbe est non moins téméraire que la première. Rappelons donc les principales circonstances du passé des Slaves macédoniens où s'est manifestée une conscience nationale, notamment dans les événements politiques, dans les luttes religieuses, dans les écoles et la littérature. Or, jusqu'à nos jours, nulle part la population macédonienne n'a manifesté un sentiment national serbe; au contraire, toute l'histoire de ce malheureux peuple est la manifestation la plus convaincante de l'existence d'une conscience nationale bulgare agissante et bien déterminée.

Grâce à la puissance de l'Etat bulgare et à l'effervescence religieuse et littéraire, le sentiment national bulgare s'était affermi à tel point en Macédoine, sous le premier royaume bulgare, que, lorsqu'au XIe s. Byzance mit la main sur elle, le vainqueur fut obligé de maintenir l'autonomie intérieure du pays et de sauvegarder ses droits ecclésiastiques bulgares.

---

[1]) Remarques, etc., p. 7.

Ne pouvant cependant tolérer un joug étranger, les Macédoniens se sont révoltés à plusieurs reprises, comme étant Bulgares. « En 1040, raconte un contemporain grec, Jean Skylitsès, après une servitude et soumission de 21 ans, les Bulgares se révoltèrent. Pierre Délian (petit-fils du roi bulgare Samuel) incita à la révolte le peuple bulgare qui était tombé récemment dans la servitude mais gardait bonne souvenance de son antique liberté. Les insurgés se soulevèrent en masse à Nich et à Scopié, ancienne métropole *bulgare*, proclamèrent Délian roi des Bulgares aux ovations enthousiastes de la foule et massacrèrent sans pitié tout Grec qu'ils y trouvèrent »[1]. Dans l'espace d'une année, toute la Macédoine, Salonique exceptée, assiégée par 40,000 insurgés macédo-bulgares, fut libérée du joug byzantin. Relatant le nouveau soulèvement de 1073 en Macédoine, le même chroniqueur byzantin l'attribue aux seigneurs bulgares de Scopié, qui battirent les Grecs sur le Char et proclamèrent Constantin Bodin tsar des Bulgares. Les villes d'Okhrida, Castoria firent cause commune avec Scopié[2].

Sans nous arrêter aux soulèvements bulgares de Macédoine en 1081, 1097, 1168, 1195, 1254, 1255, nous passerons à l'époque contemporaine et mentionnerons les insurrections toujours bulgares contre le régime intolérable des Turcs en Macédoine: celles de Maléchévo en 1876, de Kresna en 1878, d'Okhrida en 1881, de Melnik en 1895, l'affaire de Vinitsa en 1897, les insurrections de Serrès en 1902, de Monastir et de toute la Macédoine occidentale en 1903, que nous avons relatée, p. 112 à 119. Lors de la première guerre balkanique contre la Turquie, en 1912, 15 bataillons de volontaires macédoniens se rangèrent sous les drapeaux bulgares. En 1913, pendant la seconde guerre balkanique, ces mêmes bataillons se sont battus contre Serbes et Grecs. Pendant la grande guerre, la Macédoine a donné à la patrie 60,000 de ses fils

---

[1] *Skylitsès*, dans *Cedrenus*, Hist. compendium, II, p. 527. Ed. Bonnæ.

[2] *Idem*, Ibidem, II, p. 527, 715 à 717.

issus de toutes les classes du peuple, pour la revendication des droits usurpés de la race bulgare.

L'intolérable régime turc a chassé de leurs foyers 300,000 Macédoniens qui se sont réfugiés en Bulgarie où ils ont poursuivi leur tâche politico-culturelle en Bulgares dévoués, s'il en fût, à la cause nationale. Cette émigration macédonienne a donné au parlement bulgare une centaine de députés, huit ministres, neuf ministres plénipotentiaires et consuls, plusieurs fonctionnaires et évêques, etc. Pendant la grande guerre, la Bulgarie comptait parmi ses officiers environ mille Bulgares macédoniens.

Passant à la vie religieuse des Slaves macédoniens, c'est toujours le même sentiment national bulgare qui se manifeste dans leurs actes. La Macédoine a donné au peuple bulgare ses premiers saints: les frères Cyrille et Méthode de Salonique, Clément d'Okhrida, Naoum d'Okhrida, Prohor Ptchinsky, Gavril Lesnovsky, Yakim Ossogovsky. Le Patriarcat bulgare avait son siège en Macédoine, à Okhrida. Il devint plus tard archevêché, en 1018; il le resta jusqu'en 1767. De la sorte, la ville d'Okhrida devint le sanctuaire le plus vénéré de la patrie bulgare. Mais ce qui est plus significatif encore pour la conscience nationale des Slaves macénoniens, c'est la combat livré par cette population contre le clergé grec, la langue liturgique grecque et les écoles grecques. Cette lutte, commencé en Macédoine, en 1830, comme l'a remarqué l'Américain E. A. Clark, « met en relief toute la force du caractère bulgare. Menée sans violence et avec une fermeté inébranlable, cette lutte fut une manifestation de l'indomptable résolution du peuple bulgare de se libérer une fois pour toutes de la tutelle du clergé grec ». C'est en Macédoine, dans les diocèses de Scopié et d'Okhrida, que, en présence d'une autorité étrangère, la Turquie, eut lieu en 1872 le premier plébiscite national dans les Balkans. Le 95 % des voix se prononcèrent en faveur de la nationalité bulgare et de l'Eglise bulgare. Ce ne fut donc pas l'Exarchat bulgare, institué en 1870, qui donna un caractère bulgare

à la Macédoine; c'est plutôt à la Macédoine qu'échoit le mérite d'avoir levé, la première, en 1830, l'étendard du mouvement religieux panbulgare. Jusqu'en 1912, comme nous l'avons relaté plus haut, la Macédoine comptait sept métropolites bulgares et sept vicaires. Pendant la même époque il y eut en Macédoine 1132 prêtres avec 1139 églises, 154 chapelles et 62 couvents abritant quelques centaines de moines bulgares (les couvents bulgares du Mont Athos y compris).

Enfin, le sentiment national bulgare des Slaves macédoniens s'est manifesté non seulement parmi la classe des paysans, dans laquelle se recrutaient les insurgés les plus tenaces et les plus dévoués, mais aussi parmi les habitants des villes. Le professeur serbe Y. Tsviitch l'avoue lui-même. Il constate en Macédoine « une classe instruite imbue d'idées et d'aspirations bulgares, et dans la population slave de presque toutes les villes, c'est le parti bulgare qui est la majorité, généralement une majorité notable »[1]. En 1912, à la veille de la guerre balkanique, les Bulgares avaient en Macédoine des gymnases de garçons et de jeunes filles, des écoles normales, des séminaires, des écoles d'agriculture, des écoles primaires, soit un total de 1141 établissements, avec 1884 professeurs et instituteurs, et 65,474 élèves. En ne comptant ni les Bulgares soumis au Patriarcat et qui ne pouvaient fréquenter les écoles bulgares en Macédoine, ni les Bulgares mahométans, qui fréquentaient les écoles turques, les Bulgares exarchistes l'emportaient au point de vue de l'instruction sur les Serbes en Serbie et sur les Grecs en Grèce, qui se sont annexé les Macédoniens « dépourvus », disent-ils, « de sentiment national déterminé ». En outre, l'émigration macédonienne a donné à la Bulgarrie maints savants, 12 professeurs d'université, des académiciens, des publicistes éminents, des auteurs-pédagogues. En d'autres termes, en dépit des misères et des souffrances d'un long esclavage et animé d'un

---

[1]) Remarques, etc., p. 12.

profond sentiment national, le Bulgare macédonien a fait davantage pour le progrès bulgare, en général, que tout autre peuple, ayant à vivre dans les mêmes conditions.

3° — En ce qui concerne *la langue* des Slaves macédoniens, la thèse serbe se sentant chancelante, émet des formules indécises ou contradictoires. Ainsi, Al. Bélitch, professeur de philologie slave à Belgrade, affirme ce qui suit: « *C'est bien connu que la Macédoine méridionale a été le berceau de l'ancienne langue liturgique slave, en laquelle ont été traduits les premiers livres de l'Ecriture sainte, au temps des apôtres slaves, les frères Cyrille et Méthode. Cette langue ne faisait qu'une seule langue avec celle de la Bulgarie orientale* ». Quant à la langue moderne macédonienne, Bélitch la divise en deux dialectes, celui de la Macédoine du nord-ouest, qu'il appelle *dialecte macédo-serbe*, et le dialecte du sud-est, qu'il appelle *dialecte macédo-bulgare*, suivant les traits linguistiques prépondérants, serbes ou bulgares[1]).

Le professeur Tsviitch s'exprime ainsi: « *On ne peut pas, d'après la langue, résoudre dans un sens exclusif la question de l'ethnographie, encore moins la question politique macédonienne* »[2]). « *Cependant tous les travailleurs sérieux s'accordent à reconnaître que les données actuelles ne permettent pas encore de se faire une idée exacte des dialectes macédoniens* »[3]).

Nous reviendrons plus loin sur la langue des Slaves macédoniens. Nous nous contenterons ici de rappeler que les assertions ci-dessus vont à l'encontre de la vérité, car tous les « travailleurs sérieux » et les spécialistes étrangers les plus éminents sont d'accord sur ce points: 1° l'ancienne langue slavo-macédonienne était un dialecte bulgare; 2° les dialectes slavo-macédoniens d'aujourd'hui font partie des dialectes bulgares modernes (V. Oblak, V. Jagić, A. Leskien, W. Vondrak, A. I. Sobolewsky, Th. Florinsky, A. Kalina, A. Sélichtcheff, L. Niederle, etc.).

---

[1]) Serbes et Bulgares dans la guerre balkanique. Belgrade 1913, p. 39 à 40 (en serbe).

[2]—[3]) Questions balkaniques. Paris-Neuchâtel 1918, p. 49, 51.

La population macédonienne elle-même appelle son dialecte, langue bulgare; c'est ainsi que l'appellent les écrivains macédoniens de l'époque du réveil national et de nos jours (Païsï en 1762, Hadji Yakim en 1814, Cyrille Peytchinovitch en 1816, Néophite en 1835, Théodossi en 1840, etc.). Ce dialecte participe des particularités les plus caractéristiques qui séparent le bulgare moderne des autres langues slaves et surtout du serbe. La langue serbe est synthétique, avec déclinaison complète, comportant sept cas au singulier ainsi qu'au pluriel; elle a des infinitifs, avec des constructions spéciales pour le comparatif et pour le futur; elle présente des longueurs dans le système des voyelles, avec un vocabulaire spécial, etc., autant de caractères distinctifs qui le différencient nettement du bulgare. Le bulgare et les dialectes macédoniens forment un tout et se distinguent du serbe et de toutes les autres langues slaves par leur structure analytique moderne. Ils sont dépourvus de déclinaisons et de cas, et sont seuls parmi toutes les langues slaves qui emploient l'article défini. C'est avec raison qu'un savant croate a dit que le domaine de la langue bulgare s'étend jusqu'où va l'emploi de l'article défini.

4° — «*Les coutumes qui se rattachent à la* ***slava,*** *la fête du patron de la famille, sont spécifiquement serbes: on ne les retrouve pas chez les Bulgares, mais elles se rencontrent dans presque toute la Macédoine*», assure Tsviitch[1]). Le professeur Bélitch, se basant sur les allégations du publiciste serbe Vessélinovitch et sur l'affirmation du consul russe Yastréboff, soutient l'opinion énoncée par Tsviitch[2]).

Sur ce point, la thèse serbe est dépourvue de sens scientifique. On sait, d'une part, que les us et coutumes, les rites, les façons des costumes, les chansons et les motifs de la poésie populaire, etc., se transmettent facilement d'un peuple à l'autre et font le tour du monde entier. On sait d'autre part

---

[1]) Questions balkaniques, p. 53.
[2]) Serbes et Bulgares, p. 72 à 73.

que la fête de slava, la fête du patron, d'une famille, d'un clan ou d'un village est célébrée non seulement chez les Serbes, mais aussi chez les Russes, les Bulgares, les Albanais, les Koutso-Valaques. Tsviitch et Bélitch ignorent les recherches faites sur ce sujet par des savants russes, tchèques, serbo-croates, bulgares, tels que P. Koulakovsky, M. Drinoff, Ciro Truhelka, St. Banovié, A. Mitrovitch et autres. Dans ses travaux à ce sujet, Truhelka est arrivé à la conclusion que voici: « La fête de slava n'a rien de praslave ou de serbe; elle est d'origine pataraine (bogomiliènne) »[1]. Et Mitrovitch dit: « L'origine de notre fête slava d'aujourd'hui ne doit être cherchée ni chez les Serbes, ni ailleurs à une source orthodoxe; elle est issue réellement de la tradition païenne du dieu-patron; les patarains du moyen âge ont servi peut-être d'intermédiaires et légué la coutume aux générations suivantes »[2].

Ce qui est plus intéressant encore, c'est que le témiognage le plus ancien relatif à la fête de slava chez les Slaves remonte à l'an 1018 et qu'il se rapporte à l'histoire bulgare, mais non à l'histoire serbe. Le fait est attesté par le chroniqueur byzantin, Jean Skylitsès, qui nous raconte que le chef bulgare Ivatsès célébrait sa « sloujba, slava » (*ἑορτή*) le jour l'Assomption de la Ste-Vierge[3].

5° — « *Il n'y a pas, dans la Macédoine, de traces de civilisation matérielle bulgare. De plus, les recherches que j'ai effectuées parmi les paysans macédoniens m'ont permis de constater que les traditions historiques bulgares font défaut dans toute la Macédoine* », affirme de nouveau Tsviitch[4].

Si l'on voulait tirer des conclusions politiques du nombre des monuments du passé, les monuments turcs en Macédoine l'emporteraient sans doute sur tous les autres. Il est évident que la civilisation bulgare en Macédoine, aux IXe, Xe

---

[1]) Glasnik zemaljskog muzeja, XXIII (de 1911), XXIV, 265 à 274.
[2]) Ibidem, XXIV (1912), 396.
[3]) Cedrenus, II, 470 à 471.
[4]) Questions balkaniques, p. 53.

et XIIIe siècles, ne pouvait léguer à la postérité que des monuments en nombre restreint: le temps, l'animosité des Grecs envers tout ce qui est bulgare et l'intolérance turco-musulmane ont anéanti la plupart des monuments historiques et nationaux du peuple bulgare. A ce propos, nous pouvons nous référer aux témoignages historiques émanant des Byzantins Jean Skylitsès et Théophylacte: Lors de la conquête de la Macédoine, en 1018, l'empereur Basile II détruisit la forteresse d'Okhrida pour ôter à la population la possibilité « de s'insurger dans ce grand centre du royaume bulgare ». En outre, il incendia, à Monastir, les palais du prince héritier bulgare. Lorsqu'elle étouffa la révolte bulgare de 1073 en Macédoine, Byzance eut recours à des troupes mercenaires franques qui incendièrent, entre autres, le palais royal bulgare, ainsi que l'église patriarcale de Prespa, bâtie par le roi Samuel, afin de faire disparaître tout vestige de l'existence d'un Etat bulgare. Plus tard, lorsque l'Eglise bulgare tomba sous l'obédience spirituelle du Patriarcat grec, le clergé grec procéda à la grécisation des inscriptions anciennes en langue bulgare tant sur les édifices publics chrétiens que sur les églises. Les recherches et les fouilles faites récemment dans les couvents et dans les églises de Macédoine prouvant suffisamment ce fait. Les Turcs contribuèrent dans une plus large mesure encore à l'anéantissement ou à la transformation des édifices chrétiens. C'est un fait bien connu que la plupart des mosquées turques sont d'églises chrétiennes d'autrefois. En outre, jusqu'au commencement du XIXe s., le gouvernement turc donnait l'autorisation de restaurer les églises et non d'en bâtir des nouvelles.

Il ne faut toutefois pas déduire de ce qui précède qu'en Macédoine il n'y a aucune trace palpable de civilisation bulgare, comme la thèse serbe le soutient. Bien au contraire, la Macédoine, qui possédait dans le passé tant de monuments publics et privés, malgré les circonstances désavantageuses, exposées ci-haut, a conservé jusqu'à nos jours encore non seulement des traces de la civilisation matérielle bulgare

d'autrefois, mais aussi des monuments entiers de l'architecture religieuse bulgare, des fresques, des inscriptions, des objets d'art, etc.

En voici quelques exemples. Parmi les ruines de Philippi, entre Cavalla et Drama, il a été découverte une inscription lapidaire du VIIIe au IXe s., relative aux conquêtes bulgares dans ces parages[1]). — Trois stèles monolites qui démarquaient la frontière méridionale de l'Etat bulgare en 904; elles avaient été érigées par le roi bulgare Siméon à 20 km. au nord de Salonique et ont été découvertes in situ par l'archéologue danois King[2]). Près de l'ancienne église de Gherman, à Prespa[3]), on a trouvé un document, le plus ancien non seulement parmi les monuments bulgares, mais slaves en général; il porte une inscription lapidaire du tsar bulgare Samuel et datant de l'année 993. Sur l'île d'Achil, au lac de Prespa, subsistent encore de nos jours les ruines de dimensions considérables de l'église patriarcale bulgare, bâtie par le même roi Samuel. — Sur l'île Golémi-Grad du dit lac s'élèvent encore les restes d'une forteresse du même roi. Un autre fortin en ruines de la même époque ayant la forme d'un cône tronqué, a subsisté sur l'élévation méridionale de l'île d'Achil[4]). — Deux autres fortifications analogues de l'époque du tsar Samuel se trouvent, l'une au défilé de Klutch près Stroumitsa, où fut livrée en 1014 la célèbre bataille entre le roi bulgare Samuel et l'empereur byzantin Basile II[5]); l'autre au sud du village Bârzechta, dans la

---

[1]) *J, Ivanoff,* Antiquités bulgares en Macédoine, p. 1 et suiv.

[2]) Cf. Bulletin de l'Institut archéologique russe de Constantinople, vol. III, 184 à 194. — *J. Ivanoff,* Antiquités bulgares en Macédoine, p. 7 à 9.

[3]) Bulletin de l'Institut arch. russe de Constantinople, IV, 1 à 20. — *J. Ivanoff,* Ouvrage cité, p. 24 à 26. — *Idem,* Les Bulgares en Macédoine, p. 126 à 127.

[4]) Au sujet de ces antiquités v. Bulletin de la Société archéologique bulgare, vol. I.

[5]) Les résultats des fouilles que nous avons pratiquées à Klutch vont paraître prochainement.

vallée de la Chkoumli supérieure. — Les tours et les ruines situées sur la colline dominant la ville de Stroumitsa sont connues dans les traditions orales du pays sous le nom de « Maisons du tsar Samuel ». — A Okhrida sont conservés les fondements et une partie des murs de la forteresse de ce même roi. — Sur les hauteurs escarpées qui forment le défilé de Démir-Kapou, sur le Vardar moyen, on remarque les ruines des fortifications que le chef bulgare Strèze y fit ériger au commencement du XIIIe s., forteresses qui étaient reliées autrefois par un pont en fer jeté sur le Vardar. — Sur la colline qui domine le village de Kirtchévo, district de Démir-Hissar, on voit encore les restes de la fortification élevée au XIVe s. par le chef militaire bulgare Vrana, avec une ancienne inscription bulgare gravée sur le rocher.

L'architecture religieuse est représentée, en Macédoine, par beaucoup plus de monuments qui y ont été restaurés ou dont les ruines sont conservées.

St. Clément avait été envoyé en Macédoine pour y accomplir une mission, sous l'égide du prince Boris. Le roi Siméon, fils de ce dernier lui confia ensuite le siège d'évêque à Vélika et il fonda, à Okhrida, trois églises, dont l'une fut le célèbre couvent de St-Pantéleimon. Après cinq siècles d'existence, lors de l'invasion turque, ce monastère fut transformé en mosquée musulmane et les reliques de St-Clément furent transférées à l'église de la Ste-Vierge où elles sont encore conservées actuellement. Le 27 juillet, à Okhrida, se réunit une multitude considérable de pieux pèlerins, venus de tous les coins de la Macédoine pour célébrer la mémoire de St-Clément. De là se répandent dans tout le pays les traditions liées au nom du saint, à ses exploits spirituels et à ses travaux littéraires. Le nom de Clément (Climé) est un des plus en vogue au sein des populations bulgares de la Macédoine occidentale. — Sur la rive méridionale du lac d'Okhrida s'élève le couvent de St-Naoum, sanctuaire vieux bulgare,

édifié en l'an 900 par Naoum, autre disciples des apôtres slaves, que le roi bulgare Siméon envoya en mission apostolique en Macédoine pour remplacer St-Clément. Suivant la tradition, la fille du prince Boris, sœur du roi Siméon, ayant été guérie par le saint, le prince combla ce dernier de bienfaits et l'aida richement pour la construction du couvent. Cette scène de la guérison de la princesse attire tout particulièrement l'attention parmi les fresques de ce monastère sur lesquelles figurent le prince Boris et les apôtres slaves avec leurs principaux disciples. Le saint y est vénéré non seulement par les Bulgares, mais aussi par les Albanais mahométans qui déposent leurs armes, dont ils ne se séparent pourtant jamais et ôtent pieusement leurs souliers avant d'entrer dans le sanctuaire de St-Naoum. — Vers le milieu du X[e] s., le roi bulgare Pierre érigea le couvent de Ryla, situé aux confins septentrionaux de la Macédoine, en l'honneur du premier anachorète bulgare, St-Jean de Ryla. Grâce à sa situation, au milieux des terres bulgares, à son existence millénaire, et aux donations dont l'enrichirent les rois bulgares suivants, tels que Assen, Jean Alexandre, Ivan Chichman, le couvent de Ryla devint le vrai centre religieux bulgare et le gardien le plus vigilant des traditions nationales bulgares. Sa mission évangélique, ainsi que le rôle littéraire et national qu'il a joué parmi les Bulgares, pendant la domination cinq fois séculaire des Turcs, ont eu une portée considérable. Après le Mont Athos, c'est le lieu de pèlerinage le plus important dans toute le péninsule balkanique. — Le même roi bulgare, Pierre, fit bâtir le couvent de St-Georges près Scopié, dont les ruines ont été découvertes récemment. — Au XI[e] s., les élèves de St-Jean de Ryla fondèrent encore en Macédoine septentrionale trois monastères: à Ossogovo, à Lesnovo et à Ptchinia; tous trois conservés jusqu'aujourd'hui. — La Macédoine occidentale, elle aussi, possède ses anciens couvents bulgares de Bigor près Dèbre et de Pretchista près Kitchévo. —

En Macédoine méridionale, le Mont Athos abrite un autre sanctuaire bulgare, le couvent de Zographe dont l'influence nationale et littéraire n'a cessé de s'exercer depuis dix siècles. Les traditions littéraires et orales font remonter sa fondation au Xe s. et l'attribuent à la famille royale du tsar Samuel et de ses frères. Plus tard, il fut restauré par les rois Assen II et Jean Alexandre. C'est là que le père de l'histoire bulgare, Païsi, mit la dernière main à son ouvrage patriotique de 1762. — Quant aux couvents et églises bulgares en Macédoine bâtis à neuf, ou restaurés depuis un siècle, v. p. 88 et suivantes.

En parlant des monuments de l'architecture religieuse bulgare en Macédoine, nous ne devons pas passer sous silence *l'art décoratif bulgare* qui se manifeste de la manière la plus frappante et la plus originale. Au cours des XVIIIe et XIXe s., existaient en Macédoine deux écoles de sculpture et de ciselure sur bois: l'une à Dèbre, l'autre au Razlog. Les artistes confectionnaient surtout des iconostases, des trônes, des cadres, des corniches, des colonnes. Ils sculptaient sur bois, à la perfection et dans les moindres détails, des scènes bibliques encadrées de motifs ornementaux, empruntés aux règnes végétal et animal. Les entrelacs et l'élément tératologique, mis en honneur par les maîtres de l'art vieux-bulgare, constituent l'originalité de cet art bulgare nouveau, dont certains chefs-d'œuvre ont exigé dix ans de travail et la collaboration de plusieurs artistes, maîtres et élèves. Parmi les boiseries sculptées et ciselées dignes d'admiration, il faut mentionner celles des églises de Chtip et du Sauvear à Scopié, « exécutées par Pierre Philippovitch, de Gari et par Makari de Galitchnik, Bulgares de Mala-Réka, région de Dèbre, 1824 », ainsi que celles du couvent de Bigor.

La peinture religieuse était cultivée aux mêmes foyers artistiques, à Dèbre et au Razlog et, souvent, par les mêmes artistes sculpteurs et ciseleurs. Dès la fin du XVIIIe s., les peintres religieux bulgares commencent à s'affranchir

des procédés des vieilles écoles bulgares et byzantines et se mettent résolument à faire de l'art réaliste. C'est l'effet de l'influence de l'Académie des Beaux-Arts de Vienne et des Académies russes, où avaient fait leurs études quelques-uns des représentants de la peinture religieuse bulgare, tels que Moléroff de Razlog, Dospevsky de Samokov, etc.

L'ornementation des anciens *parchemins et manuscrits* bulgares est non moins attrayante surtout pour ce qui est des vignettes et des majuscules ornementées. C'est ce qu'on appelle en paléographie « style vieux-bulgare », lequel est né sous l'influence des styles oriental et roman, puis s'est développé en Bulgarie où des apports nationaux et des procédés d'exécution originaux lui ont imprimé une nouvelle direction. Le style bulgare du XIIe au XIVe s. se dégage de l'influence étrangère. Les marques, les plus prononcées de son originalité, sont les entrelacs, la bizarrerie et la tératologie. Les manuscrits des régions d'Okhrida et de Bytolia, de la Macédoine du nord, du Ryla, des régions de Sofia, Tirnovo, ornés tous dans ce style-là, attestent l'unité de culture des différentes provinces bulgares.

Les mêmes manifestations artistiques se retrouvent dans l'ornementation du *costume féminin et du mobilier bulgares*. Elles sont représentées dans les broderies anciennes et modernes, sur les manches, autour des cols, sur le corsage et au bas des chemises, sur les oreillers, les couvertures, etc. Par leur style, par l'exécution, par leur coloris, ces broderies rappellent fort l'ornementation des manuscrits bulgares et trahissent la communauté des procédés de l'ancien scribe bulgare et de la femme bulgare.

Sous l'influence orientale, romane et, plus tard, saxonne, *l'orfèvrerie* de la Bulgarie médiévale et moderne, prend un essor considérable, surtout dans la spécialité de l'encadrement des icônes, dans celle de la confection de châsses pour les reliques de saints, de chasubles, de coupes, de croix, de plateaux, de reliures de manuscrits,

etc. Les foyers principaux de cet art se trouvaient à Sofia, Kratovo, Kiprovtsi, Bytolia, etc. Les travaux en filigrane des maîtres de cet art forcent notre admiration par leur beauté, leur variété et le fini de l'exécution des motifs sur or et argent. Les savants et les profanes s'extasient à la vue des églises d'Okhrida, des monastères de Ryla et de Batchkovo, avec leurs objets d'orfèvrerie, vrais chefs-d'œuvre.

En ce qui touche la question macédonienne, il ressort à l'évidence combien l'ancien et le nouveau point de vue serbes sont contradictoires et jusqu'à quel degré le second correspond au véritable état de choses, étant donné que ce point de vue repose sur l'échafaudage des aspirations politiques du gouvernement serbe à l'annexion de toute la Macédoine ou d'une partie d'elle.

La thèse bulgare.

Le point de vue bulgare est basé sur le principe des nationalités, tel qu'il a été établi par la sociologie et la science politique. En vertu de ce principe, la nationalité est une collectivité de citoyens ayant une individualité physique et morale, des traditions et des aspirations communes. Les éléments qui constituent et maintiennent l'individualité nationale sont: l'unité de race, l'unité de territoire, la langue, la religion, l'unité politique, l'histoire et les traditions, la littérature, les mœurs et les manifestations de la civilisation commune. Plus ces éléments sont manifestes chez telle nationalité, plus ses organes sont unis, et plus le sentiment national qui les anime est ardent et vivace. Basée sur cette vérité primordiale, la thèse bulgare, relative à la population slave en Macédoine, peut être soutenue par les arguments suivants qui la résument:

1° — Les Slaves macédoniens appartiennent au groupe oriental ou dacien des Slaves daco-pannoniens qui franchirent

le Danube, au cours des VI[e] et VII[e] s., et s'établirent dans la péninsule balkanique. *Les Slaves de Mésie et de Thrace* rentrent également dans ce groupe, tandis que les Serbo-Croates descendent du groupe occidental ou pannonien. (Quant à l'exposé des arguments, v. p. 44 à 55.)

2° — Vers le milieu du IX[e] s., la plupart des tribus slavo-macédoniennes firent partie de l'Etat bulgare et *portèrent le nom national de Bulgares qu'elles ont gardé au cours des siècles suivants et jusqu'à nos jours* pour dénommer leur nationalité, leur langue, leurs institutions religieuses et civilisatrices. (Voir l'exposé des arguments, p. 55 à 60.)

3° — *Au point de vue physique, les Bulgares macédoniens et les Bulgares de Mésie et de Thrace* sont identiques. Les Serbes en diffèrent sensiblement.

Ainsi, les Bulgares du nord et les Bulgares macédoniens sont d'une taille moyenne, de 166,5 cm. quant aux premiers et de 167,5 cm. quant aux seconds dans la partie occidentale de la Macédoine, tandis que ceux de la partie orientale mesurent jusqu'à 168,5 cm. Les Serbes sont de haute stature: 171 cm.[1]).

Par leur *indice céphalique*, les Bulgares du nord sont des mésocéphales en général (79,65 %) comme les Bulgares de Macédoine (79,46 %[2]), tandis que les Serbes accusent une brachycéphalie nettement prononcée (84,5 %).

---

[1]) Cf. *D[r] S. Wateff*, Contribution à l'étude anthropologique des Bulgares (Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris, 1904, p. 438 et suiv.). — *J. Deniker*, Les races et les peuples de la terre. Paris 1900, v. les Appendices. — *R. Martin*, Lehrbuch der Anthropologie. Jena 1914. — *E. Pittard*, Les peuples des Balkans. Recherches anthropologiques dans la Péninsule des Balkans, spécialement dans la Dobroudja. Genève et Lyon 1920. — Nous avons consulté aussi l'étude importante de *K. Drontchiloff*, assistant de géographie à l'Université de Sofia: « Anthropologie des Bulgares macédoniens », qui paraîtra prochainement.

[2]) Les Bulgares de la Macédoine occidentale, ceux d'Okhrida, Monastir, Tétovo, etc., sont généralement brachycéphales, probablement sous l'influence de l'élément albanais connu par sa brachycéphalie très accusée (86,5 %), tandis que les Bulgares de la Macédoine centrale et orientale sont mésocéphales, comme les Bulgares de la Bulgarie proprement dite.

Quant au pigment (des yeux, des cheveux et de la peau), le type brun et le type mélangé dominent chez les Bulgares du nord et chez ceux de la Macédoine. Le type blond est assez rare. Groupés par types, ils se répartissent comme suit:

	Type brun	Type mélangé	Type blond
Bulgares du nord	45 %	44,5 %	10,5 %
Bulgares de Macédoine .	41,96 %	46,27 %	11,77 %[1])

4° — *La langue des Slaves macédoniens est un dialecte bulgare,* autant dans sa phase médiévale que dans son état actuel.

La langue est, sans contredit, une des caractéristiques les plus essentielles d'une nation, puisqu'elle permet à ses divers membres de communiquer leur pensée, dont elle est l'expression; elle conditionne l'éclosion et l'épanouissement d'une littérature nationale; c'est par elle, enfin, qu'une nation manifeste son idéal, c'est son meilleur instrument.

La langue bulgare, cet organe puissant de la nationalité bulgare, date de plusieurs siècles. Elle est connue par les documents, dont les plus anciens remontent à mille ans en arrière. C'est en cette *langue bulgare, en vieux dialecte sud-macédonien,* que, au IXe s., les apôtres slaves, les Saloniciens Cyrille et Méthode, ont traduit les livres liturgiques, ainsi que cela est établi aujourd'hui par la linguistique slave et par ses représentants les plus éminents du monde entier, soit par Leskien, professeur à Leipzig, Jagić et Vondrak de Vienne, Sobolevsky et Lavroff de Pétrograde, Florinsky de Kiev, L. Léger de Paris, etc. Les slavistes serbes eux-mêmes, comme nous l'avons mentionné plus haut, ne font pas exception à ce sujet et

[1]) Dans l'étude de K. Drontchiloff nous avons, pour la Macédoine, un groupement un peu différent:

Type brun 41 %
Type mélangé 56,7 %
Type purement blond 2,3 %.

reconnaissent que le dialecte macédonien en lequel les livres liturgiques ont été traduits, au IXe s., était un dialecte bulgare. L'inscription lapidaire du tsar bulgare Samuel, portant la date de 993, découverte dans la région de Prespa, en Macédoine, est le plus ancien document daté, en vieux bulgare. C'est également le plus ancien monument linguistique slave.

C'est aussi en ce dialecte macédo-bulgare que se développa une littérature considérable pour les besoins du clergé, de l'Etat et des œuvres sociales de la nation bulgare tout entière. Alors que, au moyen-âge, toute l'Europe centrale et occidentale se servait d'une langue morte et étrangère, le latin, seuls les Bulgares furent assez heureux pour créer leur langue littéraire issue d'un dialecte parlé et compréhensible, de développer une littérature nationale, de la transmettre plus tard aux Serbes, Russes et Roumains, et de la conduire, après bien des vicissitudes, jusqu'à nos jours. Tandis que le parler populaire était banni, en tant que langue littéraire, pendant des siècles dans les pays occidentaux, le Bulgare n'a cessé de glorifier son Dieu et d'écrire en sa langue maternelle, depuis mille ans environ[1]). Ainsi, le dialecte macédo-bulgare, grâce aux travaux des saints Cyrille et Méthode et de leurs élèves, devint la langue sacrée du monde slave, la clef de sa culture spirituelle, la pierre angulaire de sa philologie et l'instrument puissant de la science linguistique indo-européenne.

Déjà au Xe s., le macédo-bulgare ou le bulgare en général différait sensiblement du serbe, comme cela a été démontré, entre autres, par le philologue serbe L. Stoïanovitch dans son discours inaugural à l'Académie des

---

[1]) En 1199, le pape Innocent III condamna à l'autodafé la traduction de l'Ecriture sainte en langue française. Il n'y a pas longtemps, les Grecs brûlèrent à Athènes, en pleine rue, la traduction de l'Evangile en grec moderne. En outre, ce qui est plus suranné encore, l'art. 2, alinéa 2, de la Constitution de l'Etat de Grèce interdit l'emploi du texte biblique en grec moderne.

sciences à Belgrade[1]). Différent du serbe à cette époque lointaine, le bulgare dans tous ses dialectes en diffère encore plus sous sa forme moderne.

Le dialecte moderne des Slaves macédoniens n'est pas uniforme; il se manifeste, au contraire, par des parlers différents. Ainsi, à l'extrême nord de la Macédoine, le long de la Pchinia supérieure, de la Moravitsa, des contreforts de la Forêt-Noire et en partie du Char, règne le parler qui vient de la vallée de la Morava bulgare. Le plus répandu est le parler central qui tient le cœur de la Macédoine: Monastir, Prilep, Kitchévo, Vélès, Chtip, la ville de Scopié avec ses régions du sud et de l'est (Kàrchi-Yaka, Blatia), etc. Le parler du sud englobe les régions méridionales de la Macédoine: Okhrida, Dèbre, Castoria, Vodéna, Koukouch, Salonique. A l'est de Salonique et de la Strouma inférieure, jusqu'à la mer Noire, règnent les parlers du bulgare oriental.

Tous ces parlers macédoniens se caractérisent par les signes les plus typiques de la langue bulgare moderne, qui les différencient des autres langues slaves et surtout du serbe. Voici ces particularités les plus caractéristiques:

a) La langue bulgare, seule entre toutes les autres langues slaves, est devenue analytique. En général, elle se sert d'un seul cas, et ce n'est que par exception qu'elle emploie parfois le vocatif et l'accusatif. Les parlers macédoniens partagent les mêmes particularités que le bulgare commun. Les Serbes, au contraire, ont une langue synthétique, avec déclinaison complète, comportant sept cas, tant au singulier qu'au pluriel. Cas échéant, la différence entre le serbe d'un côté et le macédo-bulgare, de l'autre, est donc énorme. Voici, p. ex., la déclinaison, au singulier, du nom « jéna » (femme) en serbe, en bulgare et macédo-bulgare:

---

[1]) « Glas » de l'Académie des sciences serbe, vol. III, 14.

	Serbe:		**Bulgare et macédo-bulgare:**
Nom.	jén-**a**		jéna-ta[1])
Gén.	jén-**é**	na, ot[2])	jéna-ta
Dat.	jén-**i**	na	jéna-ta
Acc.	jén-**ou**		jéna-ta
Voc.	jén-**o**		jén-o
Instr.	jén-**om**	s, so	jéna-ta
Loc.	jén-**i**	v, vo	jéna-ta

b) La langue bulgare, seule entre toutes les autres langues slaves, se sert largement de *l'article défini* pour tous les trois genres; cet article suit les substantifs, les adjectifs, les adjectifs numéraux, les pronoms, les participes. Cette particularité, même si elle était isolée, est suffisante pour distinguer le bulgare du serbe car, comme l'a dit un savant Croate: « Le domaine de la langue bulgare s'étend jusqu'où va l'emploi de l'article défini ». Cet article se rencontre également dans tous les parlers macédoniens. En outre, ces derniers, comme les parlers du Rhodope en Bulgarie, possèdent même trois formes différentes d'articles définis, servant à exprimer trois nuances différentes[3]).

c) La langue bulgare et les parlers macédoniens, seuls parmi les autres langues slaves, n'ont pas d'infinitif, alors que le serbe l'emploie régulièrement.

d) Par la richesse de leur conjugaison, la langue bulgare et les parlers macédoniens occupent la première place parmi toutes les langues slaves. Ils surpassent le serbe par le large emploi des formes de l'aoriste et de l'imparfait, tombés en désuétude dans le serbe.

---

[1]) *Ta*, art. déf. pour le féminin.

[2]) *Na, ot*, prépositions *à, de*.

[3]) L'emploi de l'article défini, même dans le parler de l'extrême nord de la Macédoine, est constaté dans les travaux philologiques des Serbes et des étrangers: *S. Tomitch*, La Forêt Noire de Scopié (Naselja srpskih zemalja, 1905, vol. III, p. 485, 486, 487, 489, 490, 491, 498. — *Y. Hadji-Vassiliévitch*, La Vieille Serbie méridionale. Belgrade 1909, vol. Ier, passim, vol. II, passim. — *A. Sélichtcheff*, Rapport sur mes occupations pendant les vacances d'été de 1914. Kazan 1914, p. 18 et suiv.

e) La langue bulgare, seule parmi toutes les langues slaves, forme le comparatif des adjectifs et des adverbes au moyen du préfixe *po*, et le superlatif par l'emploi du préfixe naï. Il en est ainsi de tous les parlers macédoniens. En serbe, le comparatif se forme d'une autre manière et le superlatif se fait en faisant précéder le comparatif du préfixe naï. Une autre particularité inconnue dans le serbe, mais commune au bulgare et aux parlers macédoniens, consiste dans l'emploi des degrés de comparaison pour les substantifs et les verbes. P. ex.: younak (= héros, homme vigoureux, gaillard), po-younak, naï-younak; obitcham (j'aime), po-obitcham (j'aime plus), naï-obitcham (j'aime le plus), etc.

f) La langue bulgare et tous les parlers macédoniens ne connaissent pas de longueur et de brièveté des voyelles; ils se servent de l'accent tonique, qui, comme en russe, peut se déplacer d'une syllabe à l'autre, d'après une règle donnée. Le serbe, en revanche, est très sensible aux voyelles longues et brèves, qu'il emploie sous quatre nuances différentes; il n'a pas d'accent tonique proprement dit.

g) Les voyelles du slavon Ъ (ŭ) et ь (ĭ), excepté les groupes avec r, l, ont dans le serbe une seule variante, la voyelle **a**, tandis que les dialectes bulgares et macédoniens remplacent le Ъ par ъ, **o**, le ь par ъ, **e**.

h) A la voyelle nasale ѫ (o^n, a^n) du slavon, correspond toujours un *ou* dans le serbe. Les parlers bulgares et macédoniens la remplacent par ъ^n, ъ, *a*, o^n, *o*. Celui de l'extrême nord macédonien y substitue *ou* dans les racines des morts et *a* dans les suffixes et les terminaisons.

i) Les anciens groupes *cht*, *jd* (de *tj, *dj) donnent toujours en serbe *ć*, *gj*. Les parlers de la Bulgarie et de la Macédoine les remplacent par *cht*, *jd*; *chtch*, *jdj*; *k'*, *g'*. Les variantes *k'*, *g'* dans la Macédoine septentrionale s'expliquent par l'influence du serbe.

j) Le vieux slave *s* (dz) qui n'est pas connu dans le serbe, est trop employé par les Bulgares du nord et ceux

de la Macédoine, surtout à Scopié, Tétovo, Okhrida, Vodéna, Salonique, etc.

k) La labiale **l'**, si caractéristique et fréquente dans le serbe, fait défaut ou est très rare dans les parlers bulgares et macédoniens.

l) Alors que le serbe vocalise la consonne **l** en **o**, quand elle termine une syllabe, les parlers bulgares et macédoniens la conservent.

m) La langue bulgare et les parlers macédoniens ont une unité lexique beaucoup plus grande que le serbe et ces mêmes parlers.

n) La toponymie macédonienne reflète la manière de prononcer bulgare.

Toponymie macédonienne à prononciation bulgare :	**La prononciation serbe aurait été :**
Scopié	Scoplié
Chtip	Chtiplié
Dèbre	Dabar
Sâmbotsko	Subotsko
Lâgadina	Lugadina
Blatets	Blatats
Gradets	Gradats
Dambovo	Dubovo
Dâmbéni	Dubéni
Glâmbotchani	Dubotchani
Râmbets	Rubats
Kândrevo	Kudrevo
Rojden	Rogjen
Grajdino	Gragjino
Radojda	Radogja
Bârjdani	Brgjani
Mejdourek	Megjourek
Ograjden	Ogragjen
Krivogachtani	Krivogaćani
Pechtnik	Pećnik
Pechtani	Pećani
Païak	Paouk, etc.

5º — *La Macédoine et la Bulgarie du nord ont partagé, pendant des siècles, la même destinée politique.*

Depuis le milieu du IXe s. jusqu'en 1018, la Macédoine prit une part très active à la vie politique du royaume de Bulgarie. Vodéna, Mogléna, Prespa, Okhrida furent tour à tour les capitales de l'Etat bulgare. Au cours de la domination byzantine, aux XIe et XIIe siècles, les deux pays furent de nouveau soumis au même régime politique. Le vainqueur octroya une certaine autonomie au pays et maintint ses droits ecclésiastiques. La ville macédonienne de Scopié fut désignée comme capitale des « ducs de Bulgarie ». Les fréquents soulèvements des Bulgares de Scopié, Okhrida, Philippopoli, de la région du bas Danube contre les Byzantins, contribuèrent à l'affermissement du sentiment national bulgare et au maintien de son unité politique et morale dans tout le territoire peuplé de Bulgares. Au déclin du XIIe s., la Macédoine, entrant de nouveau dans les frontières du second royaume bulgare, obtint sa liberté nationale pour la perdre au cours de la seconde moitié du XIIIe s. Vers la fin du XIVe s., le joug cinq fois séculaire des Turcs s'appesantit sur tous les pays bulgares: la Bulgarie danubienne, la Macédoine et la Thrace formèrent une grande province turque, celle de Roumélie, et la ville de Sofia devint le siège administratif et militaire du chef de la Roumélie, Beyler-Bey. En 1878, la Bulgarie du nord et une partie de la Thrace, obtinrent leur autonomie, après tant de souffrances et d'insurrections. La Macédoine eut le malheur de gémir quelques décades encore, sous le régime du sultan. Ce ne fut qu'après plusieurs révoltes, comme celle de Maléchévo en 1876, de Kresna en 1878, d'Okhrida et de Prilep en 1881, du Pirin en 1895, de Monastir en 1903[1]), et après la première guerre balkanique, en 1912, que les forces turques furent brisées à Lulé-Bourgas par l'armée bulgare, que la Macédoine fut sauvée

[1]) Voir p. 108 et suiv.

d'une tyrannie néfaste, pour être rejetée, hélas, peu après, sous le régime de nouveaux maîtres.

6° — *Les Bulgares de la Macédoine ainsi que ceux de la Bulgarie danubienne et de la Thrace ont eu durant des siècles la même vie religieuse et ecclésiastique.*

Après qu'en 865, le prince Boris et son peuple se furent convertis au christianisme, la nation bulgare, dans sa grande majorité, se rattacha à cette religion, rite orthodoxe. Le siège du Patriarcat bulgare changeait de place, selon les circonstances politiques, Preslav, Okhrida, Tirnovo; et lorsqu'en 1767 l'« Archevêché bulgare d'Okhrida » fut usurpé par le clergé grec, il y avait plus de capitale religieuse bulgare, le Patriarcat grec de Constantinople étant devenu chef spirituel de tous les Bulgares chrétiens. C'est au cours du XIXe s., après une lutte organisée contre le clergé grec, lutte qui dura 40 ans, le peuple bulgare se vit octroyer, en 1870, le droit d'avoir une Eglise nationale et autonome. Cette lutte débuta en 1830, en Macédoine, à Scopié, elle est considérée par tout le monde comme la manifestation la plus convaincante de l'existence d'une conscience nationale bulgare active, et des sentiments qui animent toute âme de Bulgare. C'est en Macédoine, dans les diocèses de Scopié et d'Okhrida, qu'eût lieu, en 1872, le premier plébiscite national dans les Balkans. 95 % des voix se déclarèrent en faveur de la nationalité bulgare et de l'Eglise bulgare. Jusqu'en 1912, la Macédoine comptait sept métropolites bulgares, sept vicaires, 1132 prêtres avec 1139 églises, 154 chapelles et 62 couvents. La Macédoine a donné à l'Eglise nationale bulgare, après 1870, 11 métropolites: Ghennadius d'Okhrida, Panarète de Florina, Nathanaïl de Scopié, Mélétius de Stroumitsa, Cosma de Kitchévo, Théodosius de Nevrokop, Méthodius de Prilep, Parthénius de Galitchnik, Méthodius de Zarovo (département de Salonique), Mélétius de Monastir, Néophyte d'Okhrida.

Il y a plus: la Macédoine a participé à la vie religieuse du peuple bulgare auquel elle a donné ses premiers saints: les frères Cyrille et Méthode de Salonique, Clément d'Okhrida, Naoum d'Okhrida, Jean de Ryla, Prohor Pchinsky, Gavril Lesnovsky, Yakim Ossogovsky. Durant la domination turque, une série de martyrs macédoniens ont donné leur vie pour le christianisme, tels St-Georges de Kratovo, brûlé vif à Sofia par les Turcs, Ste-Zlata de Vodéna, St-Spass de Radovich, St-Anghel de Monastir, etc.

Les Bulgares du nord et, enfin, ceux de la Macédoine, ont coopéré à l'évolution générale de l'humanité, par la doctrine religieuse et sociale du « bogomilisme », précurseur de la Réforme de Huss, de Calvin, de Zwingli et de Luther et pionier des doctrines démocratiques des temps modernes. Le bogomilisme apparût dans les pays bulgares au Xe s. et se développa par ses deux écoles: l'une en Bulgarie proprement dite et l'autre en Macédoine dont les localités de Bogomila, Babouna, Koutoughertsi, etc., en évoquent le souvenir. Dans maintes manifestations de la vie sociale, religieuse et littéraire des Bulgares, le bogomilisme ramène les esprits à la réalité par ses incitations à la révolte contre les seigneurs et le clergé corrompu, ses commandements enjoignant au peuple de ne plus travailler pour le compte de ses maîtres, ses conceptions religieuses dualistes et le genre de vie austère qu'il préconise. Il franchit les frontières bulgares, provoque de violentes commotions en Byzance, favorise l'éclosion de communautés bogomiliennes en Bosnie, en Italie, en France, où ses adeptes, sous le nom d'Albigeois (Bugri, Bougres, Bulgares) donnent le signal d'une croisade et d'une longue et sanglante guerre.

7° — *La Macédoine a pris une part considérable à la vie littéraire bulgare.* Sans parler de la vieille littérature religieuse bulgare, dont les auteurs en vue ont travaillé en Macédoine pendant les IXe, X^e^ et XIe s., tels que

Clément, Hrabre, le prêtre Jean, etc., pour ne nous arrêter qu'à l'époque moderne, nous devons faire ressortir que *les premiers écrivains bulgares et les promoteurs du réveil national bulgare, viennent de la Macédoine.* Le mouvement littéraire et national ne se propagea que plus tard en Bulgarie danubienne et en Thrace. Le père de cette renaissance est le macédonien Païssi qui, en 1762, lançait par son « Histoire des Bulgares » cet avertissement si profondément national: « Bulgare! ne te trompe pas, aie conscience de ta race et de ta langue, enseigne en bulgare: la simplicité et la bonne foi bulgares dépassent la finesse grecque . . . » Le premier écrivain bulgare, Hadji Yakim Kirtchovsky, qui, depuis 1814, se servit de la langue bulgare moderne dans ses publications, est également un Macédonien, de Kitchévo. Dès 1816, le cadet de ses contemporains, Cyrille Peytchinovitch de Tétovo (Macédoine du nord), fit imprimer des livres « en langue simple bulgare telle qu'elle est parlée à Scopié et Tétovo ». Le Bulgare qui installa la première imprimerie bulgare, à Salonique, était encore un Macédonien, Théodossi Sinaïtsky de Doïran. Il y imprima ses propres ouvrages et ceux de ses compatriotes, écrits « en langue slavo-bulgare » ou « en langue populaire bulgare ». Un autre macédonien, Néophyte Rylsky, est le premier pédagogue bulgare. Le premier philologue bulgare, qui compulsa les manuscrits du Mont Athos est C. Petkoff de Vélès. Les premiers grands folkloristes bulgares sont les frères Miladinoff, de Strouga, sur les bords du lac d'Okhrida. Le premier poète bulgare qui a chanté les tristes destinées de son pays natal, la Macédoine, c'est R. Jinzifoff, qui s'écriait en 1862: « Je suis Bulgare. Des Bulgares vivent dans ce pays! »

8° — Après la promulgation du Hatti-Chérif et surtout du Hatti-Houmaïoum, en 1856, par lequel le gouvernement turc proclama l'égalité de race, surgirent en Macédoine maintes corporations d'artisans et nombre de salles de lec-

ture, avec désignation de leur nationalité. Tandis que le mot de « bulgare » figurait sur leurs sceaux et enseignes, celui de serbe p. ex. ne s'y rencontrait jamais. Ainsi: « Corporation des tailleurs bulgares » à Salonique (1817), « Corporation des tailleurs bulgares » à Prilep (1867), « Corporation des boulangers bulgares » à Monastir (1867), « Salle de lecture bulgare », à Vodéna (1870), « Salle de lecture bulgare » à Vélès (1870), etc.

9° — *Le caractère bulgare de la population slave en Macédoine a été, à maintes reprises, consacré par la science.* A ce sujet, voir le chapitre suivant.

10° — La majorité de la population de la Macédoine a été consacrée bulgare en vertu des actes officiels et des décisions diplomatiques et internationales. Voici les principaux de ces documents: 1° Le projet de fédération de 1867 entre la Serbie et la Bulgarie, dans lequel on lit que la Bulgarie comprend les Bulgares, habitant la Bulgarie, la Thrace et la Macédoine. — 2° Le firman impérial de 1870, instituant une Eglise nationale bulgare. Sous l'autorité de cette Eglise entraient directement (art. 10) les diocèses macédoniens de Vélès et de Chtip-Kustendil; pour les autres diocèses, on prévoyait (art. 10, alinéa 1) le plébiscite. Le plébiscite de 1872 fit entrer dans le giron de l'Eglise bulgare les diocèses de Scopié et d'Okhrida, et ainsi de suite. — 3° Les décisions des Grandes Puissances à la Conférence de Constantinople, en 1876—1877, selon lesquelles toute la Macédoine, excepté la région de Salonique, devenait partie intégrante de l'Etat de Bulgarie. — 4° Le traité de San-Stéfano, de 1878, qui faisait entrer dans les limites de la Bulgarie presque toute la Macédoine géographique, excepté la ville de Salonique, la presqu'île Chalcidique. — 5° L'action entreprise par les Grandes Puissances, en vue des réformes à introduire en Macédoine. — 6° Le traité serbo-bulgare de 1912, qui consacrait le caractère bulgare de la Macédoine. — 7° La note remise

au gouvernement bulgare le 29 mai 1915, par les Puissances de l'Entente (la France, l'Angleterre, la Russie et l'Italie), note d'après laquelle toute la Macédoine centrale avec Monastir, Okhrida, Vélès, la Macédoine orientale avec Cavalla sont concédées à la Bulgarie. Pour plus de détails sur les actes, voir « Les Bulgares devant le Congrès de la paix ». 2e éd. 1919, passim, de *J. Ivanoff*.

VIII.

La question macédonienne devant la science.

Parmi les éléments d'ordre politique, économique et ethnographique qui constituent le problème macédonien, la place la plus importante doit être assignée à l'élément relatif à la nationalité des Slaves macédoniens qui forment la majorité de la population du pays. Et comme les points de vue des peuples balkaniques intéressés ne sont pas toujours d'accord sur la question, on doit avoir recours à l'avis des savants et des spécialistes les plus éminents de l'étranger qui ont élevé leur voix en faveur de la vérité, d'autant plus que leur opinion est unanime et désintéressée. Les hommes d'Etat et les hommes politiques qui sont appelés à régler le sort de la Macédoine n'ont qu'à suivre les suggestions de ces spécialistes, s'ils veulent obtenir la pacification longtemps attendue des pays balkaniques.

Dans la revue des décisions de la science, émises sur la question qui nous occupe, nous avons omis intentionnellement toute citation de source balkanique, surtout bulgare. Néanmoins, nous nous sommes servi des assertions des savants serbes provenant de l'époque antérieure au conflit macédonien.

L'exposé des appréciations suit l'ordre chronologique.

1. — **Vouk Karadjitch,** Serbe, le plus grand ethnographe de son peuple et le créateur de la langue littéraire et de l'orthographe serbes modernes.

Il estimait que la Macédoine est une terre bulgare et que le territoire ethnographique et linguistique serbe s'arrête à la haute montagne Char-Planina. Dans le brouillon de Karadjitch du 17/29 août 1836 on lit: « Limites extrêmes de la Serbie au sud: la plaine de Kossovo, la Métochie avec Prizrend, Ipek, etc. » (La Correspondance de Vouk. Belgrade, 1907—1912, vol. III, p. 577.) Kratovo, ville de la Macédoine septentrionale, est considérée par lui comme ville bulgare (Correspondance de Vouk. I, p. 348).

Karadjitch est le premier qui, en 1815 et 1822, publie des chansons populaires de la Macédoine, chansons qu'il a intitulés « chansons bulgares », notamment dans son recueil de chansons « Pesnaritsa » de 1815 et dans le supplément aux dictionnaires comparés de St-Pétersbourg, 1822. C'est toujours lui, le premier, qui dans son « Supplément » a publié des notes sur la grammaire bulgare et des textes en langue bulgare. Cette première contribution scientifique du « Grand » Serbe, sur la langue bulgare a été basée sur le dialecte macédonien.

En 1859, Karadjitch écrivait à Naïden Ghéroff, vice-consul de Russie à Philippopoli une lettre pour lui demander quelques renseignements relatifs aux terres bulgares alors sous la domination turque. La Macédoine entre autres y était comprise, comme on peut en juger par la missive suivante:

« Vienne, le 16/28 mars 1859.

Très honoré Monsieur,

En me référant à la courte entrevue que nous avons eue ici et à votre zèle patriotique, je prends la liberté de vous déranger par cette lettre et la prière qui en fait l'objet.

Je vous envoie ci-inclus une liste de noms de plusieurs bourgs, villes et cours d'eau en Bulgarie, Macédoine, Roumélie, ainsi que dans l'Archipel et vous prie:

1º de rectifier les noms qui y figurent s'ils sont faux ou si le peuple chez vous les désigne autrement;

2º de m'indiquer, pour chacune de ces localités, le nombre des maisons turques, *bulgares*, grecques ou valaques, le nombre des mosquées turques, des églises, prêtres, écoles et instituteurs . . . .

Je sais que cela est très difficile, mais j'espère que vous vous y prêterez avec plaisir, surtout si je vous dis que ces données me sont indispensables pour un ouvrage sur les Serbes et les Bulgares que je suis en train d'écrire . . . .

Je suis respectueusement votre

Vouk Steph. Karadjitch.

Villes en *Bulgarie*:

Vidin, Artchar-Palanka, Lom-Palanka, Drénovets, Metkovets, Tchiprovets, Pirot, Berkovitsa, Nich, Rahovo, Vratsa, Sopot, Nikopol, Svichtov, Pléven, Lovetch, Sévliévo, Roussé, Tirnovo, Osman-Pazar, Toutrakan, Silistra, Razgrad, Djoumaïa, Choumen, Rassovo, Kutchouk-Kaïnardji, Kustendja (Constantsa), Mangalia, Pazardjik, Baltchik, Provat, Varna, Vrania, Katchanik, Babadagh, Hirsovo, Kozloudja, Djoumaïa, Tikvech, Tétéven, Drianovo, Radomir, Kaménopolé, Bélogradchik, *Koumanovo*[1]), *Scopié*, Sofia, Doupnitsa, *Kratovo*, Etropol, Zlatitsa, Samokov, Tatar-Pazardjik, Grabovo, Kalofer, Plovdiv, Kazanlyk, Klissoura, Yambol, Sliven, Zagar ou Zagra, Kotel, Karnavad, Aïtos, Missivria, Bourgas, *Chtip*, *Vélès*, *Kavadartsi*, *Prilep*, *Radovitch*, *Stroumitsa*, *Petritch*, *Doliani*, *Nevrokop*, *Melnik*, Souchitsa, Stanimaka, Ouzoundjovo, Issaktcha, Matchine, Toultcha, Ikhtiman, Novi-Han, Trn, Béla-Palanka, Djezaïr, Tchirpan, Sozopoli, Enidjéli, Anhialo.

Cours d'eau en Bulgarie:

Lom, Ogoust, Isker, Vit, Rossitsa, Drista, Taban, lac Devno, Kamtchik, Sitnitsa, *Lépénitsa*, *Vardar*, *Strouma*,

---

[1]) Les noms en italique sont en Macédoine.

Strema, Maritsa, Toundja, *Tcherna-Réka, Brégalnitsa, Mesta,* Téka, *Stroumitsa.*

Villes en Macédoine, en Roumélie et dans l'Archipel:

Vlaho-Klissoura, Salonique, Serrès, Drama, Orfano, Oladjik, Yénidjé, Cavalla, Gumuldjina, l'île de Thasos, Tchirmen, Orta-Keuy, Dimotika, Makri, Troïanopol, Féredjik, Hass-Keuy, Enos, Drenopol ou Edréné (Andrinople), Kirk-Klissé, Eski-Baba, Ouzoun-Kupri, Hieropol, Ypsala, Aïnadjik, Malgara, Kéchan, Ahtopol, Sergan, Midia, Viza, Sérail, Tchatal, Ormanli, Gallipoli, Silivria, Erekli, Rodosto, Kilia, Tsarigrad (Constantinople), Scutari.

Cours d'eau en Macédoine, en Roumélie et dans l'Archipel:

Matnitsa, Anghista, Arda, Régina, Tchorlou, Bélo-Moré (Archipel)»[1]).

2. — Le professeur **Victor Iv. Grigorovitch,** un des fondateurs de la slavistique en Russie, après son voyage dans les Balkans en 1844 et 1845, a publié en 1848 son « Aperçu d'un voyage en Turquie d'Europe ». C'est « un livre classique, dit un slaviste russe contemporain, d'où émane l'amour le plus profond et le plus intense pour les Slaves et leur culture ». Grigorovitch, cette grande autorité dans le domaine des études slaves, reconnaît que les Slaves macédoniens sont des Bulgares par leur langue, leur passé et leurs aspirations. Voici quelques extraits de cet ouvrage, tirés de la 2e édition, de Moscou 1877.

« Etant donnée l'impossibilité de parcourir le vaste champ de la langue bulgare dans toute son étendue, j'ai cherché à visiter au moins les endroits où je croyais pouvoir trouver des particularités de dialectes. Au fond, mon plan de voyage était dominé par une idée: recueillir des renseignements dans des régions où la situation géo-

---

[1]) Archives de Naïden Ghéroff. Publiées par l'Académie des Sciences bulgare, 1911, vol. I, p. 739.

graphique faisait prévoir des différences de dialectes. C'est pour celà que j'ai atteint les frontières de l'Albanie, pénétré dans les forêts du Dospat, parcouru les plaines de la Thrace et visité deux fois la Bulgarie danubienne . . . En général, les Bulgares connaissent le turc ou le grec et cette circonstance empêche de déterminer, dès le premier entretien, quelle est leur langue maternelle. Ce n'est que dans leur vie domestique, en présence des femmes, qui sont, comme on le sait, très soumises, qu'il m'a été permis d'apprécier la richesse de leur langue et des formes employées. En *Macédoine*, surtout, le *Bulgare* ne cherche pas dans les entretiens au dehors à faire un choix de mots; quelquefois il emploie un langage qui est un mélange des trois langues (le bulgare, le turc et le grec). Mais, dès qu'il est, dans sa famille, il se sent à l'aise, sa langue se délie, son parler devient plus pur et atteint la précision classique . . . En ce qui concerne les dialectes, les Bulgares mêmes n'en ont pas encore des notions précises. Ils en jugent plutôt par le lexique; c'est pourquoi, en Macédoine par exemple, les habitants, surtout ceux des villes, distinguent plusieurs dialectes. Ainsi, on cite ceux de *Vodéna*, de *Prilep*, de *Vélès*, le dialecte des *Chopos*. Cependant, tous ces idiomes, étudiés de plus près, n'en font qu'un seul. On en peut dire autant des autres régions où l'on parle le bulgare . . . Je suis d'avis que la langue bulgare comprise dans toute son acception peut être divisée en deux sections . . . La première, que j'appellerai occidentale, embrasse *toute la Macédoine* jusqu'aux Rhodopes; puis, en suivant cette chaîne de montagnes vers le nord, elle englobe une partie de la Bulgarie danubienne, jusqu'à Vidin. La section orientale comprend le pays à l'est des Rhodopes, au nord et au sud du Balkan » (p. 162 et suiv.).

« De *Salonique* à *Enidjé-Vardar*, sont situés les villages . . . Ils sont habités principalement par des *Bulgares* qui se rencontrent déjà aux portes de Salonique, du côté de l'ouest . . . *Vodéna* (anciennement Edessa) a une po-

pulation mixte, cependant bulgare en majorité. J'y ai visité neuf églises et l'école nouvellement ouverte, fréquentée seulement par des enfants bulgares, fait digne d'être signalé . . . *Ostrovo*, village remarquable sur un lac de montagne, a une population moitié bulgare, moitié turque... *Bytolia* (Monastir), avec une forte garnison, logée dans des casernes construites par les Bulgares, a une population de Bulgares, de Valaques et de Turcs. On m'a raconté, ce que j'ai moi-même remarqué, que les Bulgares forment la majorité . . . La ville d'*Okhrida* est actuellement peuplée de Bulgares, de Valaques et de Turcs et en partie aussi de Grecs et d'Albanais. Les premiers sont les plus nombreux. Les Bulgares d'Okhrida se distinguent par leur instruction et par la vivacité de leur caractère . . . A *Strouga*, il y a une église dédiée à St-Georges où se trouvent quelques manuscrits et de vieux livres slaves imprimés. Près de l'église, il y a une école grecque. Les habitants de la ville sont Bulgares et Albanais, mahométans et chrétiens . . . La ville de *Ressen* est peuplée de Bulgares . . . Les habitants de *Serrès* sont des Turcs, des Bulgares, des Valaques et des Grecs. Les deux derniers éléments surpassent considérablement l'élément bulgare . . . A *Démir-Hissar* (Valovichta) j'ai visité le varoch, c'est-à-dire la partie supérieure (élevée) de la ville, peuplée de Bulgares » (p. 91, 93, 96, 101—104, 107, 114, 121, 123).

3. — **A. Hilferding,** autre slaviste russe éminent, voyagea en Serbie, Bosnie, Herzégovine, en 1856 et 1857, et pénétra en Macédoine. Il estime que le mont Char sépare la Bulgarie de la Serbie et que les Bulgares ont passé même au nord de cette limite. « *Prizrend* », dit-il, « est situé encore en pays serbe, mais à son extrémité même, au pied de l'énorme crête (le mont *Char*) qui a arrêté le mouvement de la race serbe vers le sud. Cette crête sert de limite entre elle et la race bulgare, laquelle a contourné cette crête du côté sud-est, et a occupé la *Macédoine* et

la partie orientale de l'Albanie . . . On y compte (à Prizrend) environ 3000 maisons mahométanes, 900 maisons orthodoxes et 100 maisons catholiques abritant environ 12,000 habitants mâles. La majorité des musulmans et la totalité des catholiques sont des albanais; les Serbes forment la majorité des orthodoxes, mais on compte aussi bon nombre de Valaques-Tsintsares, des Bulgares et des Grecs. La langue des Serbes de Prizrend se rapproche déjà sensiblement du dialecte bulgare . . . Il serait instructif d'étudier cette fusion du serbe avec le macédo-bulgare de la population habitant les vallées du Char et le district de Tétovo ou Polog» (Oeuvres complètes. Vol. III. Pétrograde 1873, pages 141—142).

4. — **J. G. von Hahn,** consul autrichien à Joannina et à Syra, connu par ses savantes publications sur la langue et les légendes populaires des Grecs et des Albanais ainsi que par ses voyages scientifiques à travers la péninsule balkanique et surtout à travers la Macédoine.

Ses investigations sur l'ethnographie de la Macédoine ont une importance capitale. Dans son premier voyage en automne 1858 (Reise von Belgrad nach Salonik. Wien 1861) il était accompagné de Fr. Zach, de nationalité tchèque, chef de l'Ecole d'artillerie de Belgrade. Grâce à la collaboration de son compagnon officiel serbe, Hahn a pu dresser sa carte ethnographique d'une manière plus satisfaisante, les deux voyageurs s'entr'aidant par la connaissance des langues de la péninsule. Les hommes savants et politiques serbes s'intéressaient beaucoup aux résultats de cette mission. Le grand ethnographe serbe, Vouk Karadjitch, en fut averti tout de suite. En date du 7 janvier 1859, Yovan Gavrilovitch écrivait de Belgrade à Karadjitch, entre autres: « M. Fr. Zach, directeur de l'Ecole d'artillerie de notre ville, a voyagé avec M. Hahn de Belgrade jusqu'à Salonique et vient de rentrer ces jours-ci de son voyage. Je suis allé le voir aujourd'hui et

lui ai demandé s'il a noté au cours de son voyage les localitées habitées par les *Serbes, les Bulgares* et *les Albanais* dans ces régions. Il m'a répondu que non seulement il avait noté, mais à ma très grande joie il m'a montré *une carte où il a marqué tout ce que nous désirons connaître* » (Correspondance de Vouk. Vol. III, p. 420).

Cette carte, qui ne répondait pas aux espoirs des Serbes, n'a pas été admise dans la littérature serbe. Elle a paru cependant dans l'ouvrage précité de Hahn, sur deux grandes feuilles, sous les titres suivants: 1° « Croquis de la région occidentale de la Morava bulgare, par J. G. von Hahn et Fr. Zach »; 2° « Croquis du bassin occidental du Vardar supérieur, par J. G. von Hahn ». Sur ces cartes, chaque nom de village est suivi des signes de convention pour désigner la nationalité des habitants: a = albanaise, b = bulgare, s = serbe.

Eh bien, d'après ces cartes, la frontière ethnographique serbo-bulgare longe la rivière la Morava bulgare et va jusqu'à la ville de Prizrend. Au sud-est de cette ligne habitent les Bulgares, au nord-ouest les Serbes et les Albanais. La population à Kourchoumly, Prokouplié, entre Prokouplié et Nich est serbe (Reise von Belgrad nach Salonik, pages 22, 136, 137), tandis que *Kourvin-Grad, Leskovets, Vrania sont peuplés de Bulgares* (Ibidem, 28, 45, 144, 145, etc.). *Ghilani,* sur la haute Morava bulgare a une population mixte, des Albanais et un peu de *Bulgares.* Au nord du mont Char, la population est serbe et albanaise, sauf à Prizrend où l'auteur signale des *Bulgares.*

En ce qui concerne l'intérieur de *la Macédoine,* Hahn et Zach reconnaissent que sa population slave est *bulgare de langue et de nationalité.* Hahn est arrivé aux mêmes résultats après le second de ses voyages en 1863, accompli sur l'invitation de l'Académie Impériale des Sciences à Vienne et décrit dans le « Reise durch die Gebiete des Drin und Wardar unternommen im Jahr 1863 » (paru en 1867 dans les Mémoires de la même Académie).

Nous laissons de côté les passages se rapportant au centre macédonien bulgare et mentionnerons seulement les notes de l'auteur relatives à la périphérie de la Macédoine:

« *Koumanovo.* Ville de 650 maisons, dont 300 mahométanes et 350 chrétiennes, bulgares; il y a en outre 30 hameaux tsiganes, de sorte que la population se monte approximativement à 3500 habitants » (Reise von Belgrad nach Salonik, page 56). Des 134 villages du district de Koumanovo, 90 sont bulgares.

« *Florina* . . . Le nombre de maisons (3000) qu'on nous a indiqué pour Florina est peut-être exagéré. Les Albanais mahométans et les Turcs forment la moitié de la population, et l'autre moitié est représentée par les Bulgares chrétiens » (Ibidem, p. 120).

« *Okhrida* . . . Le quartier appelé Varoch est habité principalement par des Bulgares chrétiens qui se considèrent comme des véritables citadins et forment une communauté à part » (Reise durch die Gebiete des Drin und Wardar, p. 113).

« *Strouga* est situé sur les deux bords de la rivière Drin à la sortie du lac. La rivière le partage en deux. La moitié bulgare chrétienne compte 361 maisons et occupe le côté occidental, tandis que la moitié orientale compte 220 maisons mahométanes et 30 chrétiennes » (Ibidem, p. 99).

« *Ressen* a 600—700 maisons dont 150 mahométanes, 60 tsiganes (10 chrétiennes), 100 koutsovalaques chrétiennes et le reste (300 à 400) bulgares chrétiennes . . . Dans les villages de la Haute-Prespa, on parle seulement le bulgare et dans ceux de la Basse-Prespa — l'albanais » (Ibidem, p. 139).

« *Ghevghéli* . . . Là, il y a une école lankastrienne dans laquelle, dit-on, l'enseignement est donné en grec par un maître d'école grec. Les environs cependant sont tout-à-fait bulgares et même dans la ville, la langue des familles est le bulgare » (Ibidem, p. 179).

« *Prizrend,* d'après le recensement officiel, a 11,540 maisons, dont 8400 mahométanes, 3000 orthodoxes et 150 catholiques. Le total de sa population serait de 46,000, dont 36,000 mahométans, 8000 orthodoxes (Bulgares et Koutso-Valaques) et 2000 catholiques» (Ibidem, p. 79).

5. **Stéphan Verkovitch,** Serbe. Subsidé par le gouvernement serbe, il fut chargé d'une mission scientifique en Macédoine, y passa quelques dizaines d'années pour acheter des manuscrits et des antiquités pour le Musée serbe. En 1863 il fut élu membre de la « Société savante serbe », et plus tard fut reçu à l'Académie Royale des sciences à Belgrade.

Outre quelques études archéologiques et historiques, Verkovitch publia en 1860 un recueil de « Chansons populaires des Bulgares macédoniens. Livre 1er, chansons de femmes. Belgrade ». Ce recueil, fruit de dix ans de séjour et de recherches en Macédoine, a été dédié à la princesse serbe Julie Obrénovitch et imprimé dans l'imprimerie de l'Etat serbe. Dans une longue préface, l'auteur énumère les régions sud-macédoniennes peuplées de Bulgares, tels les districts de *Castoria*, *Vodéna*, *Enidjé-Vardar*, *Négouch* (Niausta), *Koukouch*, *Doïran*, etc. Le cours de la rivière Bystritsa forme la ligne de partage des éléments grecs et bulgares; puis, de Salonique cette ligne passe par les villes de Koukouch, Doïran, Démir-Hissar, Serrès, Drama pour aboutir à la basse Mesta qui sépare la Macédoine de la Thrace (p. II à VIII de la préface).

En 1868, Verkovitch publia à Moscou son ouvrage «Description de la vie des Bulgares macédoniens» contenant de précieuses notes ethnographiques sur le territoire de la Macédoine peuplé de Bulgares, notamment de Char-Planina à Salonique, du lac d'Okhrida à la Mesta, avec les villes de Scopié, Chtip, Kustendil, Vélès, Monastir, Prilep, Okhrida, Castoria, Vodena, etc.

Dans son dernier ouvrage: « Esquisse topographique et ethnographique de la Macédoine », paru à Pétrograde

en 1889, Verkovitch pose comme frontière ethnique entre Serbes et Bulgares la haute *Char-Planina* (p. 43). Il y donne la statistique de la population macédonienne que nous avons reproduite.

6. — **Stoïan Novakovitch,** président de l'Académie Royale des sciences serbe, le savant le plus éminent parmi les Serbes des temps modernes.

Le précurseur des prétentions serbes sur la Macédoine fut Miloch Miloévitch. En 1872, il présenta à la « Société savante des Serbes », plus tard « Académie Royale des Sciences », son recueil de chansons populaires serbes de la « Vraie Serbie » (y compris le Kossovo, la Macédoine, etc.), la plupart composées par l'auteur. Miloévitch trouve des Serbes partout, dans les Indes, en Asie Mineure, en Afrique; les Romains et les Hellènes en venant en Europe, s'installent sur des « terres serbes », etc. La commission (*S. Novakovitch* et M. Kouyoundjitch) chargée d'examiner le recueil, présenta son rapport dans la séance de la Société, le 1er février 1873: le recueil fut rejeté.

A propos des prétentions de Miloévitch sur la Macédoine comme terre serbe, nous lisons dans le rapport de la commission ce qui suit: « D'après les données ethnographiques de ces chansons populaires, c'est à peine s'il y aurait des Bulgares dans la péninsule des Balkans . . . L'auteur manque tout-à-fait de sentiment de fraternité et de tact envers nos voisins à l'est (les Bulgares). C'est par une telle mentalité et une politique d'accaparement que nous fûmes livrés au moyenâge à la servitude des Turcs. De nos jours, de nouveau, nous risquons de nous exposer aux calamités d'autrefois si par notre conduite à l'égard des Bulgares, nous imitons les procédés de M. Miloévitch » (Glasnik XXXVIII, p. 346, 347).

7. — **A. Dozon,** Français, correspondant de l'Institut, fit sa carrière consulaire à Philippopoli, à Salonique, à Mostar (Herzégovine). Il se fit connaître par sa connaissance

des langues balkaniques et par ses travaux sur la poésie populaire des Serbes, des Bulgares, des Albanais, etc. Dozon fut chargé par le gouvernement français d'une mission scientifique concernant le folklore bulgare. Voilà ce qu'il a dit de la langue bulgare: « Cette langue est aujourd'hui dominante non seulement dans la Bulgarie, mais dans la plus grande partie de la Thrace et de la *Macédoine*, et elle a dû assez longtemps régner en Albanie et en Epire, comme en témoïgnent de nombreuses dénominations géographiques et autres, dont une partie cependant doit être rapportée à la domination serbe, qui précéda de peu celle des Turcs. Ses limites occidentales sont le district de *Bitol* ou *Monastir*, le lac d'*Okhrida* et la région des *Dibras*, qu'elle dispute à l'albanais. Elle se divise en un grand nombre de dialectes, qu'on peut ramener à trois types: les orientaux ou de la Bulgarie et de la Thrace, les occidentaux ou de la Macédoine méridionale et ceux de la Macédoine du nord et de la vieille Serbie, qui se rapprochent du serbe par certaines formes grammaticales. Les dialectes occidentaux ou du sud-est de la Macédoine, diffèrent beaucoup des autres, notamment en ce qui concerne la prononciation et les élisions, dont l'abus semble trahir une influence étrangère » (Chansons populaires bulgares. Paris 1875, p. XII).

8. — **Louis Leger,** membre de l'Institut, professeur au Collège de France, par ses multiples et érudits travaux sur les Slaves et ses voyages dans les Balkans, est peut-être le Français le mieux qualifié pour dire la vérité sur la répartition ethnique des Slaves du sud. Nous citons les extraits suivants de ses ouvrages:

En parlant du paléoslave, un dialecte macédonien: « Cet idiome n'est point, comme on pourrait le croire, une langue-mère d'où dérivent les idiomes slaves modernes, c'est simplement une sœur aînée, c'est l'ancienne langue des Slaves bulgares, dans laquelle l'apôtre Cyrille (de Salo-

nique) traduisit les Ecritures au neuvième siècle » (Cyrille et Méthode. Paris 1868).

« Au point de vue politique, on désigne sous le nom de Bulgarie: 1° La principauté établie par le traité de Berlin entre le Danube et les Balkans, avec Sofia pour capitale; 2° le groupe formé par cette principauté et la province autonome de Roumélie orientale, réunies à la suite de la révolution qui s'est accomplie en septembre 1885 à Philippopoli. C'est de ce groupe que nous allons nous occuper ici; mais il est bon de faire remarquer qu'il ne comprend pas encore tout l'ensemble des Bulgares. Il laisse en dehors *les Bulgares de la Macédoine* et de la Roumélie occidentale destinés vraisemblablement à être réunis quelque jour à leurs frères affranchis, ceux de la *Dobroudja*, abandonnée à la Roumanie par le traité de Berlin, ceux des départements de *Pirot*, *Nich* et *Vrania*, que le traité de Berlin a donnés à la Serbie » (Grande Encyclopédie, t. VIII, p. 400).

« L'intégrité de la Bulgarie comporte certains débouchés sur la mer Egée et la possession de la *Macédoine*, pays essentiellement *bulgare* » (Brochure sur « Les luttes séculaires des Germains et des Slaves ». Paris 1916, p. 22 à 23).

« Privée de la Bosnie et de l'Herzégovine, la Serbie étouffait dans ses frontières. On lui persuada qu'elle avait ailleurs des frères à délivrer, que la plus grande partie de la *Macédoine* était serbe — alors qu'elle *est en réalité bulgare* — et on sema de nouveau des germes de discorde entre les deux nations » (Ibidem, p. 35).

« Je reviens aux Bulgares. Ils ont pris rang parmi nos ennemis et nous n'avons aucune raison d'avoir pour eux une *tendresse particulière*. Mais le devoir des *savants* est avant tout de rechercher et de proclamer la vérité.

La Macédoine, malgré les affirmations contraires des Grecs et des Serbes, *est à peu près entièrement peuplée de Bulgares*. Les prétentions des Grecs et des Serbes ne

sauraient prévaloir contre les constatations précises des ethnographes indépendants tels que Lejean, Kiepert, Rittich, Grigorovitch, Hilferding, Mackenzie. En réalité, le mont Char (Char Dagh) indique la limite des nationalités bulgare et serbe. Les Slaves macédoniens se considèrent comme Bulgares et parlent un dialecte bulgare.

Ce n'est qu'après le traité de Berlin, lorsque la Serbie s'est vu définitivement enlever la Bosnie et l'Herzégovine, que certains de ses hommes d'Etat ont eu l'idée de chercher une compensation du côté de la Macédoine et de supposer des Serbes dans les pays peuplés de Bulgares » (Le panslavisme et l'intérêt français. Paris 1917, p. 12).

9. — **Constantin Jireček,** de nationalité tchèque, professeur à l'Université de Vienne, est le connaisseur le plus autorisé des Balkans. Il se rendit célèbre surtout par ses: « Histoire des Bulgares » (1876) et « Histoire des Serbes » (1911—1918). Sur les limites de l'élément bulgare en Macédoine il se prononce comme suit:

« Les Bulgares se sont établis dans les anciennes provinces de Mésie, de Thrace et de Macédoine (d'après la nouvelle nomenclature turque, ces provinces s'appellent vilayets du Danube, d'Andrinople, de Salonique et de Monastir) et, en outre, dans une partie de la Bessarabie. Les Bulgares occupent ainsi un territoire d'environ 4000 milles carrés.

« La ligne de démarcation limitant le territoire où l'on *parle bulgare* est formée par le cours inférieur du Danube, de son embouchure jusqu'à Vidin; elle se dirige ensuite sur le Timok, atteint la frontière de la Serbie qu'elle dépasse rarement, puis elle tourne vers Prokouplié et Toplitsa. En longeant les hauteurs, sur la rive gauche de la vallée de Morava, elle contourne la ville de Vrania, gagne la Tcherna-Gora, se prolonge sur le Char, englobe le Haut-Dèbre et aboutit à la rive occidentale du lac d'Okhrida, au village de Line. Le pays situé au sud de ce

lac et de celui de Prespa, comprenant la plaine de Kortcha et la vallée de Dévol, a une population mixte d'Albanais, de Bulgares et de Valaques. Plus loin, la ligne de démarcation passe du Dévol par le lac de Castoria, les villes de Vlaho-Clissoura, Niausta, Salonique, en englobant les environs de Drama, et près des pentes sud du Rhodope » (Histoire des Bulgares. Edition russe d'Odessa, 1878, p. 743).

Quant aux Serbes, il place leurs habitations hors de la Macédoine, entre le Monténégro et la Morava : « Parmi les tribus slaves qui s'établirent dans les Balkans, les Serbes proprement dits se sont installés à l'origine dans l'intérieur du pays, habitant un peu loin du Danube et de la mer, dans les vallées du Lim, de l'Ibar et de la Morava occidentale » (Geschichte der Serben. Gotha 1911, vol. I, p. 9).

10. — **Léon Lamouche,** écrivain français contemporain, connu par ses ouvrages sur les Balkans, prit part à l'action réformatrice que les grandes puissances avaient entreprise dans la Turquie d'Europe. Sa connaissance des langues balkaniques et son long séjour en Macédoine lui ont permis d'approfondir les causes de la querelle des races de l'Orient européen.

Voici quelques appréciations glanées dans ses ouvrages :

« Le groupe de la population *bulgare* le plus important, en dehors des limites de la Principauté est celui de la *Macédoine*, au sujet duquel les appréciations varient de un à deux millions et pour lequel on peut accepter un chiffre moyen de 1,500,000 âmes » (La Bulgarie dans le passé et le présent. Paris 1892, p. 140).

« En *Macédoine* donc, la campagne intérieure *est exclusivement peuplée de Bulgares*; mais ceux-ci, sauf dans la ville de Salonique, où ils sont du reste très peu nombreux, n'atteignent jamais le bord de la mer. La limite méridionale de leur race passe à *Vodéna, Salonique, Sérès, Drama,* puis remonte vers le Rhodope » (p. 144).

« En Macédoine, la nationalité des Slaves qui forment la grande majorité de la population, a été, particulièrement depuis 1878, l'objet de discussions passionnées entre les Serbes et les Bulgares qui revendiquent, chacun pour sa race, la totalité de ces Slaves macédoniens.

« Jusqu'en 1878, on peut dire que le caractère bulgare des Macédoniens ne faisait de doute pour aucun de ceux qui avaient étudié cette question. Des voyageurs d'origines diverses, français, allemands, autrichiens, anglais, tels que Lejean, Hahn, Ami-Boué, Kanitz, l'historien tchèque Jireček, etc., sont d'accord sur ce point. Les Macédoniens eux-mêmes ont, depuis longtemps, conscience de leur communauté de race avec les habitants de la Bulgarie; lors des luttes religieuses entre Grecs et Bulgares, les habitants d'Uskup, de Prilep, de Monastir, furent les plus ardents à défendre les intérêts bulgares. Aussi, la nationalité bulgare de la Macédoine était-elle alors considérée comme de notoriété publique. Dans le projet de réorganisation de la Turquie d'Europe, élaboré en 1876 par la conférence des ambassadeurs à Constantinople, la Macédoine est rattachée à un vilayet ayant pour chef-lieu Sofia; le traité de San-Stéfano la fait entrer presque tout entière dans les limites de la principauté de Bulgarie, de cette Grande-Bulgarie coupée plus tard en trois tronçons par le Congrès de Berlin . . . . .

« Les autorités turques, du reste, reconnaissent également que *les habitants des vilayets de Salonique, de Monastir et du sandjak d'Uskup sont en majorité bulgares.* J'ai pu interroger à ce sujet des fonctionnaires de plusieurs villes de Macédoine et leurs réponses ont été identiques » (La Péninsule balkanique. Paris 1899, p. 21—22).

. . . « Pendant ce temps, on étudiait le tracé des frontières. Là aussi, le travail avançait lentement, car les difficultés étaient nombreuses. L'ensemble du tracé avait été, dès l'origine, divisé en deux sections destinées à être étudiées séparément. La première section dite du nord

et du nord-est, partant de la mer Adriatique dans la région de Scutari et aboutissant au lac d'Okhrida, intéressait les Etats slaves, le Monténégro, la Serbie et, dans une certaine mesure, la Bulgarie, à laquelle pouvaient revenir *les pays essentiellement bulgares de Dibra, Strouga et Okhrida.* La section sud qui s'étendait du lac d'Okhrida à l'Adriatique, vis-à-vis de Corfou, touchait surtout aux intérêts grecs » — (« La naissance de l'Etat albanais » — Revue politique et parlementaire, numéro du 10 mai 1914, p. 221).

Il publia dans le « Journal de Genève » du 17 octobre 1913 un article sur les événements politiques de 1913, en Orient européen. Nous en extrayons les passages suivants:

« Il est impossible à quiconque connaît tant soit peu la situation ethnographique, culturelle et politique de la partie occidentale de la Péninsule balkanique de penser que l'Etat de choses établi par le traité de Bucarest puisse être définitif ou même seulement de longue durée. On ne peut imaginer défi plus complet à la logique et à l'équité. Il est un fait primordial reconnu par tous les témoins désintéressés, par les fonctionnaires turcs comme par les consuls européens ou les officiers italiens, russes, français, etc., qui ont travaillé depuis 1904 à réorganiser la gendarmerie de cette région, c'est que, malgré sa bigarrure ethnographique, *la Macédoine* est, au fond, *un pays bulgare . . .*

« Non seulement la *majorité des Macédoniens est bulgare par la langue et les moeurs, mais la conscience nationale,* à laquelle les Grecs attachent tant d'importance quand il s'agit d'étayer les revendications helléniques, est plus développée peut-être chez eux que dans aucune autre fraction des populations balkaniques. On peut dire que depuis plus de cinquante ans, les Macédoniens n'ont pas cessé de combattre pour l'idée bulgare, d'abord contre le clergé grec pour l'autonomie de leur Eglise et de leurs écoles, puis contre les Turcs pour l'autonomie politique de la Macédoine.

« Quoique les organisations révolutionnaires aient pris pour devise *la Macédoine aux Macédoniens* et que certains de leurs chefs fussent ouvertement hostiles à toute idée annexionniste, leur mouvement n'en était pas moins nettement bulgare. On connaît l'importance de l'immigration macédonienne en Bulgarie et la place prise dans la vie politique et intellectuelle du royaume par les Macédoniens. La solidarité bulgaro-macédonienne s'est encore affirmée pendant la dernière guerre par la formation de bataillons de volontaires macédoniens, d'un effet total de 15,000 hommes, les uns déjà fixés en Bulgarie, les autres venus tout exprès pour combattre sous les drapeaux bulgares.

Rien de semblable n'existe à l'égard de la Grèce ou de la Serbie ».

11. — **Arthur John Evans.** Au nombre des Anglais qui ont parcouru la péninsule balkanique de long en large et ont fait paraître des ouvrages sur le passé et le présent des peuples balkaniques, il convient de placer au premier rang le savant *Arthur John Evans*, un des connaisseurs les plus experts des Balkans, qui s'est illustré par ses « Antiquarian Researches in Illyricum », « Illyrian Letters », « Through Bosnia and the Herzegovine », etc. Il voyagea en 1889 en Serbie, en Bulgarie et surtout en Macédoine, alors province turque, et publia son article « La Macédoine telle qu'elle est », dont nous citons ci-après quelques notes ethnographiques:

« Rien n'est plus frappant pour le voyageur qui parcourt la Macédoine[1]) que la haine profonde de la minorité grecque envers l'élément bulgare dont elle est entourée. Cette haine dépasse toute expression et s'il s'agissait de l'anéantissement du slave détesté, je craindrais que plusieurs Grecs fussent tout prêts à s'unir, dans ce but, aux bachi-bouzouks turcs. A Castoria, petite ville dans la

---

[1]) D'après Evans, la chaîne du Char forme la frontière septentrionale de la Macédoine.

région du Pinde, située sur un promontoire du lac du même nom, un Grec ne put se contenir et s'écria en ma présence: « Nous devons préparer aux Bulgares un nouveau Batak! » L'archevêque grec de la même ville s'évertua à me persuader de la justice du point de vue grec dans cette animosité de race. Quand vous verrez, me dit-il, nos églises et nos monuments avec leurs inscriptions grecques, vous serez stupéfait que les Bulgares puissent contester que le pays ait de tout temps fait partie de la Grèce. Mes connaissances parmi les Grecs nièrent tout d'abord la présence de Bulgares à *Castoria*; plus tard, cependant, quelques habitants bulgares me rendirent visite, accompagnés du maître d'école, et me donnèrent quelques renseignements à ce sujet. Selon eux, le quart de la ville, soit 250 maisons, seraient purement bulgares. En dehors de la ville, comme j'ai eu la pleine possibilité d'en faire l'observation, *toute la population*, sauf les Valaques du Pinde, *est purement bulgare*. Le dialecte local possède la particularité la plus caractéristique de la langue bulgare, c'est-à-dire l'article postpositif qui fait défaut dans toutes les autres langues slaves.

«D'autre part, il est urgent que les Grecs deviennent enfin objectifs et reconnaissent la nécessité de regarder en face le fait palpable et indéniable que *l'élément bulgare surpasse numériquement les autres dans toute la Macédoine*, soit depuis les frontières de l'Epire et de l'Albanie jusqu'à celles de la Roumélie orientale et de la principauté bulgare actuelle. Ce n'est que dans certaines villes des districts de l'extrême sud que l'on rencontre, par-ci par-là, l'élément grec, mais encore y est-il neutralisé et totalement éclipsé par la masse rurale bulgare. *Salonique*, la seule grande ville de la province, n'est habitée, à vrai dire, ni par des Grecs, ni par des Bulgares, mais par des Juifs espagnols et par des Turcs. Déjà à *Monastir*, la population urbaine est plutôt bulgare et la langue bulgare est celle du marché. *Prilep*, *Scopié*, *Chtip*, *Kratovo*, *Palanka*,

Stroumitsa, Melnik, Mogléna et autres villes de l'intérieur sont exclusivement bulgares. Ce n'est pas par ouï-dire que j'avance mes affirmations, mais je me base sur ma propre connaissance du pays. J'irai même plus loin et déclarerai qu'on peut parcourir toute la Macédoine, depuis Pinde jusqu'à la frontière bulgare, sans rencontrer un seul Grec ».

. . . « Personne ne peut nier que les Grecs ont certains droits historiques sur une grande partie de la Macédoine. Mais, en examinant minutieusement cette question, on arrive à conclure que la population aborigène s'était plus apparentée aux Albanais qu'à n'importe quelle tribu. Avant la domination romaine, tout le pays était sous l'influence hellénique. A l'époque de l'empire romain, la partie septentrionale du pays fut notoirement romanisée. Cependant, les migrations slaves qui s'ensuivirent submergèrent les éléments grecs et romains et la Macédoine devint le centre d'un royaume bulgare. Le rétablissement de la suprématie grecque conséquemment aux victoires de l'empereur Basile, « le Tueur de Bulgares », puis les dominations serbe et turque, n'altérèrent nullement le noyau de la population qui est toujours resté bulgare dès cette époque »[1]).

12. — **Antoine Kalina,** Polonais, professeur de philologie slave à l'Université de Lwów (Lemberg), a fait paraître en 1891 dans les publications de l'Académie des sciences à Krakovie un travail important: « Etudes sur l'histoire de la langue bulgare ». Son ouvrage est basé non seulement sur les recherches antérieures, mais il a examiné le sujet lui-même et a voyagé en Bulgarie, en Macédoine, à Constantinople, etc. Dans l'introduction (historique, géographique et ethnographique) il délimite le territoire de la langue et de la nationalité bulgares en y

---

[1]) N'ayant pas sous la main l'original anglais, nous nous sommes servi de la traduction insérée dans la « Revue périodique » de Sofia, livraison XXXI, pages 58 et suivantes.

faisant entrer toute la Macédoine. A chaque page de son ouvrage, il considère le dialecte macédonien comme bulgare par excellence. Il fixe la frontière ethnographique bulgare en Macédoine comme suit:

«... A partir de la petite rivière Lipkovka la frontière se dirige vers Koumanovo à partir duquel, par un grand arc, elle se dirige au-dessus de Scopié vers le Vardar en se guidant sur les bases orientales de Tcherna-Gora (Kara-Dagh). Enclavant le Char, elle se dirige par Kritchévo vers le Drin Noir et par la Haute Dibra vers Okhrida. A partir du bord sud du lac d'Okhrida elle emprunte une direction orientale jusqu'à Castoria vers laquelle elle s'achemine en suivant au début le cours de la rivière Dévol. Quittant le bord sud du lac de Castoria, elle se dirige au-dessus de Bystritsa dans la direction sud-est, qu'elle quitte au nord de Chatista et se poursuit au-dessus de Verria vers Salonique. D'ici elle court par Langaza vers le nord, contournant le lac Takhyno au sud de Serrès et descend à petite distance de la mer jusqu'à l'embouchure de la Maritsa» (II, p. 270 et suiv.).

13. — **P. A. Lavroff,** Russe, professeur de philologie slave à l'Université de Pétrograde, considère aussi les dialectes macédoniens comme partie de la langue bulgare. Dans son étude «Aperçu des particularités phonétiques et morphologiques de la langue bulgare», Moscou 1893, il dit entre autres:

«La langue bulgare appartient sans contredit au nombre de celles qui avaient les voyelles nasales o^{n} et e^{n}. La preuve en est que dans certaines localités de la Macédoine s'est conservée jusqu'à nos jours la prononciation nasale dans les syllabes qui, dans la langue liturgique slave accusaient un ѫ et ѧ. En outre, la flexion nominale a conservé un lien assez sensible avec le passé lointain non seulement dans les dialectes macédoniens, mais sur tout le territoire de la langue bulgare ... Comme il est notoire,

le bulgare diffère des autres langues slaves par l'emploi de l'article. Dans quelques dialectes bulgares l'article offre trois formes; par exemple, le parler des Roupalans (des Bulgares du Rhodope) et le parler de Dèbre » (p. 13, 123, etc.).

Dans son « Précis de grammaire bulgare » (supplément au Dictionnaire bulgaro-russe par L. A. Mitchatek, Pétrograde 1910) ainsi que dans le « Précis de grammaire serbe » (supplément au Dictionnaire serbo-russe par L. A. Mitchatek, Pétrograde 1903) le professeur Lavroff traite le dialecte des Slaves macédoniens comme un dialecte bulgare. Il considère cependant certains parlers de la Macédoine septentrionale au point de vue phonétique (ѫ = ou) comme serbes, mais il s'empresse d'ajouter: « La proximité des territoires des deux langues (serbe et bulgare) explique suffisamment le fait que les serbismes de la langue bulgare et les bulgarismes de la langue serbe ont dépassé les frontières politiques et géographiques » (Précis de grammaire serbe, p. 1—2).

14. — **Vatroslav Oblak,** Slovène, est le spécialiste le plus éminent peut-être en matière de dialectologie macédonienne. En 1891—1892, il se rendit en Macédoine et y étudia spécialement les dialectes de Dibra et de Salonique (celui du bas Vardar et de Souho). En 1894, il publia dans le Sbornik du Ministère de l'Instruction publique, XI, ses « Contributions à la grammaire bulgare »; en 1895: « Quelques chapitres concernant la grammaire bulgare », dans l'Archiv für slavische Philologie, XVII; en 1896 parut un ouvrage classique: « Macedonische Studien » dans les Comptes-rendus de l'Académie des Sciences de Vienne, nº 134, etc.

Dans tous ses travaux, V. Oblak considère les dialectes macédoniens comme incontestablement bulgares. Dans la première de ses études précitées, il classe dans le domaine de la langue bulgare tous les parlers macédoniens,

ceux de Salonique, Koukouch, Serrès, Démir-Hissar, Nevrokop, Melnik, Razlog, Vodéna, Castoria, Okhrida, Monastir, Prilep, Florina, Dèbre, Vélès, Koumanovo, Chtip, Kratovo, etc.

Dans la seconde de ses études précitées, V. Oblak fait des investigations détaillées sur le système des voyelles et des consonnes des dialectes macédoniens. Il constate que ce système, différent du serbe, est conforme à la phonologie des autres dialectes bulgares. Il constate de même que, par la perte de la déclinaison et par l'emploi des articles définis, les dialectes macédoniens et ceux de la Bulgarie proprement dite font un ensemble différent de toutes les autres langues slaves, et avant tout du serbo-croate. D'un autre côté, il constate (p. 102) que la langue bulgare, et spécialement ses dialectes macédoniens, par la richesse de ses formes verbales, par l'emploi surtout de l'aoriste et de l'imparfait, tient la première place entre toutes les autres langues slaves.

Comme conclusion de ses études sur la langue des Slaves macédoniens, on peut citer le passage suivant (Archiv für slavische Philologie, XVI, p. 313): « A commencer par Grigorovitch et pour finir avec Kalina et Lavroff, les dialectes macédoniens, dans leur ensemble et jusqu'à quelques exceptions près, ont été rangés dans la famille de la langue bulgare et, d'après notre connaissance actuelle de ceux-ci, il ne se trouvera presque pas un seul linguiste sérieux pour contester cette liaison ».

15. — **G. Weigand,** professeur à l'Université de Leipzig, maître des séminaires roumain et bulgare à la même université, a voyagé plusieurs fois dans les Balkans et a publié des ouvrages importants sur les langues et l'ethnographie des peuples balkaniques. Dans son travail « Die nationalen Bestrebungen der Balkanvölker », Leipzig 1898, nous lisons, entre autres:

« Interrogés au sujet de leur nationalité, les *Slaves de la Macédoine* se considèrent comme *Bulgares* . . . *La langue*

de la population de la Macédoine du sud et celle du nord *est sûrement bulgare* . . . Quant à l'emploi de la langue bulgare au nord-ouest de la Macédoine, la question n'est pas encore tranchée positivement. Il est difficile d'indiquer la ligne de démarcation entre les dialectes limitrophes bulgares et serbes, étant donné que ces derniers, appartenant à des langues apparentées, sont mixtes. En tout cas, *il n'y a aucun doute que l'on parle bulgare à Okhrida* et dans la région de *Dèbre,* située au nord de cette ville, à *Monastir* (Bytolia), à *Prilep,* à *Scopié* et même dans les localités les plus méridionales de la Serbie, notamment dans les environs de *Vrania* » (p. 19).

« Toute la propagande serbe n'est qu'une duperie insolente dictée par la jalousie de ce qu'il écherra aux Bulgares une grande partie de l'héritage turc, le jour d'un partage équitable de l'empire caduc. Les Serbes ne veulent pas abandonner ce projet d'autant plus qu'ils n'ont, pour le moment, aucune espérance d'avoir le vaste territoire serbe qui est sous la domination autrichienne. Leur insolence est d'autant plus blâmable qu'ils pensent profiter de l'ignorance du grand public au sujet des affaires balkaniques, quoique *tous les voyageurs et les philologues soient unanimes à reconnaître que la Macédoine est un pays bulgare* » (p. 21).

Ensuite de ses voyages scientifiques à travers la partie sud-ouest de la péninsule balkanique, il a publié son ouvrage « Die Aromunen », en deux volumes, Leipzig 1894—1895, accompagné d'une carte ethnographique détaillée de la Macédoine du sud-ouest, de l'Albanie du sud, de l'Epire et de la Thessalie. D'après cette carte, l'élément bulgare forme la majorité de la population depuis le lac d'Okhrida jusqu'à Salonique, notamment dans les districts d'Okhrida, Ressen, Monastir, Krouchévo, Prilep, Florina, Castoria, Karadjova, Vodéna, Enidjé-Vardar, Ghevghéli, Doïran, Koukouch, Salonique.

16. — **T. D. Florinsky,** Russe, professeur de philologie slave à l'Université de Kiev, s'est arrêté trois fois à la question macédonienne dans ses travaux linguistiques et ethnographiques.

Dans son «Cours de philologie slave», vol. Ier, Kiev 1895, il dit à propos de la langue bulgare: «La langue bulgare est parlée par les Slaves qui habitent la moitié orientale de la péninsule balkanique, à savoir les anciennes contrées de Mésie, Thrace et *Macédoine* ou, d'après la terminologie ultérieure des Turcs, les vilayets du Danube, d'Andrinople, de Salonique et de Bytolia et, en outre, une partie de la Bessarabie . . . Quant à la Macédoine, elle est l'objet jusqu'à présent d'une violente polémique entre les savants: les uns la considèrent comme terre serbe, les autres comme bulgare. Cette dernière opinion doit être reconnue comme plus juste; nous considérons les dialectes slavo-macédoniens comme bulgares, nous basant sur les considérations exposées en détail dans le chapitre des dialectes du bulgare. Mais à part la question macédonienne, la frontière occidentale du territoire bulgare n'est pas sujette à une délimitation exacte. Là, la langue bulgare se confond imperceptiblement avec la langue serbe et des parlers de transition se forment, parlers que les philologues d'aujourd'hui rattachent tantôt au serbe, tantôt au bulgare. Néanmoins, malgré toutes ces vicissitudes, on doit admettre qu'en général dans le traité de San-Stéfano de 1878 les frontières ethniques bulgares sont fixées exactement» (p. 58).

Tandis que dans cet ouvrage, p. 173, Florinsky considère le dialecte de la Macédoine septentrionale (les districts de Scopié, Tétovo, Koumanovo, Chtip, Kratovo) comme dialecte de transition bulgaro-serbe, douze ans plus tard, dans son livre «La race slave», Kiev 1907, p. 65—66, sous l'influence de quelques études serbes, il estime plus juste d'attribuer la population slave de la Ma-

cédoine du nord à la race serbe, ce qu'il a marqué aussi sur la carte ethnographique jointe au même livre.

Quatre ans plus tard, dans sa « Carte ethnographique du monde slave occidental et de la Russie de l'ouest », Kiev 1911, grâce à des nouvelles investigations, Florinsky apporte quelques corrections à sa carte qu'il appelle « plus détaillée et plus exacte ». Eh bien, sur cette carte, les districts entiers de Chtip, Kratovo, ainsi que la moitié des districts de Scopié et de Tétovo sont indiqués comme purement bulgares. L'élément bulgare touche la ville de Scopié. De même la population slave de la Macédoine centrale et méridionale y figure comme bulgare et non comme serbe.

17. — **L'Académie russe des sciences** envoya en 1900 une mission de spécialistes en Macédoine, en vue d'étudier sur place les questions concernant l'histoire, l'archéologie, l'ethnographie et la langue des populations macédoniennes, ainsi que pour amener l'éclaircissement de la question macédonienne, contribuer à sa solution équitable et par cela même au rétablissement de la tranquillité dans les Balkans. A la tête de la mission fut placé l'académicien N. P. Kondakoff qui publia le résultat de ses recherches dans les éditions de l'Académie, sous le titre « La Macédoine. Voyage archéologique ». Pétrograde 1909.

Au point de vue historique et ethnographique, Kondakoff est arrivé à constater que la population slave de Macédoine appartient à la race bulgare depuis son établissement dans le pays et s'y rattache encore de nos jours. Les conclusions du savant académicien sont bien catégoriques: « Tout le monde se rend compte qu'étant données la difficulté et même l'impossibilité de prouver que la population macédonienne est de nationalité serbe, on s'efforce d'embrouiller toute la question, afin de présenter la population macédonienne, non pas comme appartenant à un seul groupe national, mais comme un mélange de races de toutes espèces, un chaos sui generis . . . D'autre part,

il suffit même d'une courte excursion dans le pays pour se convaincre pleinement que *les Slaves de Macédoine* forment un *groupe national déterminé, correspondant d'une manière très nette à la population qui habite la Bulgarie proprement dite.* Sur tous les territoires que nous avons passés en revue, *d'Okhrida à Scopié et Koumanovo, vit un seul et même peuple, qui déjà au IXe siècle s'appelait bulgare,* que les Grecs appelaient du même nom et que les premiers voyageurs européens ont aussi appelé *bulgare* » (p. 293—294).

Les autres membres éminents de la mission, envoyée en Macédoine, étaient l'historien et homme politique russe bien connu, P. N. Milukoff, et le professeur P. A. Lavroff. Leurs rapports à l'Académie ne sont pas encore publiés, mais ils ont déjà émis leurs opinions dans d'autres publications. Ainsi, le professeur Lavroff, dans son « Aperçu des particularités phonétiques et morphologiques de la langue bulgare », étudie les dialectes macédoniens dans l'ensemble des dialectes bulgares (v. plus haut). Milukoff aussi, dans son importante étude sur « Les rapports serbo-bulgares dans la question macédonienne » (1900), et dans d'autres travaux, a proclamé catégoriquement le *caractère bulgare de la population slave en Macédoine.*

18. — **Lubor Niederle,** le plus grand ethnographe slave moderne, professeur à l'Université de Prague, s'est prononcé plus d'une fois dans ses érudits travaux sur le litige serbo-bulgare concernant la Macédoine. Tout d'abord, il a traité « La question macédonienne » dans une étude spéciale parue à Prague en 1901 (2e édition 1903), puis dans son ouvrage « La race slave » paru en 1909, dans les éditions de l'Académie des Sciences de Pétrograde[1]), et plus tard dans quelques articles de journal.

Arrêtons-nous à la conclusion de sa première étude: « *Si l'on pouvait placer la question du sort futur de la Macé-*

[1]) Il existe une édition en tchèque et deux éditions en français, traduction de L. Leger, de l'Institut.

doine sur le terrain du droit naturel, la Macédoine devrait être attribuée à la Bulgarie » (p. 36). Enfin, toujours dans la même conclusion, l'éminent érudit s'exprime par ces mots vraiment prophétiques de 1901 et déjà réalisés: « D'après tout ce qui s'est passé, le litige macédonien ne peut être arrangé à l'amiable . . . il finira à la fin par une guerre entre la Serbie, la Bulgarie et peut-être la Grèce, et dans laquelle prendront part les grandes puissances, l'Autriche avant tout » . . . (p. 37).

Et dans « La race slave » (2e édition française, p. 214): «Les Slaves de Macédoine . . . *Il est hors de doute que la partie la plus considérable de ce peuple se sent et se proclame Bulgare*, qu'elle se rattache à l'Eglise bulgare autocéphale dont le chef est l'exarque résidant à Ortakiöï. D'autre part, il est certain que le nom des Bulgares est dans ces régions un nom historique et qu'il n'y a pas pénétré par la propagande religieuse des dernières années. Bien que ces régions aient été naguère annexées à l'Etat serbe, le nom de Serbe n'a pas pris dans le peuple ».

La frontière ethnique bulgare par rapport aux éléments serbes, albanais et grecs en Macédoine est délimitée comme suit: « (La frontière) suit la route de Nich et Skoplie, contourne cette ville et se dirige à travers les contreforts orientaux du Chardagh vers la Dibra. Sur cette ligne très peu connue, le territoire des Bulgares et de leurs voisins les Serbes est pénétré dans la direction du sud-ouest par un coin albanais. De Vrania à Koumanovo, de Skoplie à Tétovo on rencontre un grand nombre de villages slaves plus ou moins albanisés. Il est difficile dans ces régions de tracer une frontière bien nette.

« Vers la Dibra la frontière bulgare tourne vers le sud et suit la rive gauche du Drine noir dans la direction du lac d'Okhrida qu'elle contourne en partie, puis suit la rivière Devola, le lac Malik, gagne la ville de Goritsa et ensuite celle de Kostour. Les environs de Kostour sont encore bulgares jusqu'à Kroupichté sur la rivière Bystritsa.

Ici la frontière tourne au nord-est, vers le lac d'Ostrovo, puis elle passe à Voden vers le cours inférieur de la Bystritsa et gagne le golfe de Salonique qu'elle suit jusqu'à cette ville».

«Les environs de Salonique sont slaves. Après cette ville la frontière court à travers la plaine de Langadino vers la Chalcydique, passe à Visoka, Zarovo, Soukho, Niegovan jusqu'au confluent de la Strouma dans le lac de Takhin et vers Serrès où se heurtent les populations grecque, turque et bulgare» (La race slave, 2e édition française, p. 191—192).

Provoqué par certains politiciens, le savant tchèque publia le 4 juin 1914, dans le «Narodni Listy» de Prague, une lettre dont nous extrayons les passages suivants: «Je dois répéter de nouveau que, d'après les résultats acquis des recherches scientifiques faites jusqu'ici, la *Macédoine* se révèle *terre bulgare,* et la politique serbe serait mieux inspirée, si elle s'abstenait, en général, de se servir d'arguments ethnographiques pour justifier ses plus récentes prétentions . . . J'aime donc bien mieux qu'on nous dise franchement que la raison d'Etat commande à la Serbie d'exiger la Macédoine centrale. Si la raison d'Etat exige la conquête de cette province, quoiqu'elle soit pour ainsi dire le *coeur bulgare,* c'est cette raison qui décide. Il ne faut donc plus produire des arguments douteux ou généralement faux en faveur de la thèse insoutenable que la Macédoine ne serait pas bulgare».

L'ouvrage de L. Niederle «La race slave» est accompagnée d'une *carte ethnographique* représentant la répartition territoriale des peuples slaves. La population slave de la Macédoine, de Scopié à Salonique, d'Okhrida à Drama, est présentée comme purement bulgare.

19. — **Vaclav Vondrák,** Tchèque, professeur de philologie slave à l'Université de Vienne, est un des spécialistes les plus approfondis en matière du paléoslave.

Il estime que le dialecte macédonien, dans son passé et dans son présent, est un idiome bulgare: « Le bulgare », dit-il, « est suffisamment caractérisé par les consonnances *cht* et *jd* au lieu des paléoslaves *tj, dj*. Naturellement d'autres signes s'y sont ajoutés au cours de l'histoire, comme la disparition de la déclinaison et de l'infinitif. Au groupe des dialectes macédoniens appartenait le slave liturgique qu'on appelle aussi vieux bulgare. C'est le dialecte macédonien qui fut fixé par écrit par les deux apôtres slaves Cyrille et Méthode; de ce fait, l'écriture slave était fondée » (Vergleichende slavische Grammatik I, II, 1906—1908, p. 3). Dans son «Altkirchenslavische Grammatik», 2e éd. 1912, p. 3, 5—6, il développe et précise le même point de vue.

20. — **A. Leskien,** professeur de philologie slave et indo-européenne à l'Université de Leipzig, le représentant le plus éminent en matière de slavistique en Allemagne. Il affirme que l'ancienne slave liturgique du IXe s. est un dialecte macédonien appartenant à la famille bulgare et que le serbe moderne du côté de la Macédoine s'arrête au Char vers Prizrend:

« On a abouti aux plus grandes invraisemblances ou paradoxes, lors de tous les essais tentés pour établir, par d'autres moyens que ceux que la langue même offre, quelle est l'origine du vieux bulgare liturgique et sa parenté avec l'une des branches de la langue slave, à nous connues. Que *la langue de la vieille église slave appartient à la branche bulgare,* cela est démontré catégoriquement par le fait que les tj, dj, kt, gt sont remplacés par cht, jd . . . » (Grammatik der altbulgarischen, altkirchenslavischen Sprache. Heidelberg 1901, p. XXVII).

« . . . Lorsqu'il (Constantin) créa, étant encore à Constantinople, avant son activité en Moravie, un alphabet pour la langue slave et qu'il traduisit l'Evangile dans la langue slave, il ne pouvait être question que de la langue

slave qu'il connaissait, c'est-à-dire celle de sa patrie, la Macédoine » (Ibidem, p. XIX).

« Ce fut l'œuvre de deux hommes instruits de Salonique, Constantin (Cyrille) et Méthode. Tous deux Grecs de naissance et par leur éducation de souche noble, ils étaient arrivés, ensuite des circonstances extérieures, à entrer en contact avec la population slave de la contrée . . . Quant au dialecte lui-même, que ces deux hommes employèrent dans leurs traductions, il devait être parlé par une tribu slave qui s'était fixée quelque part dans les régions de l'hinterland, sur les bords de la mer Egée, entre Salonique et Constantinople. Les populations de ces régions se donnaient elles-mêmes le nom de « Slaves », nom qui se répète si souvent dans les documents; leur langue était le « slave ». Plus tard, cette dénomination ethnique fut remplacée par le nom politique de Bulgare. Ceci explique pourquoi la science donne à la langue de l'Eglise slave tantôt le nom de « vieux slave » et tantôt celui de « vieux bulgare » (ibidem, p. 9 à 10).

Quant à la langue serbe moderne, Leskien place sa frontière du sud-est sur la ligne de Timok-Morava-Char: « Le territoire linguistique, esquissé ci-haut grosso modo d'après la division politique, se trouve précisé plus exactement par la frontière suivante: à l'est et au sud par une ligne allant de l'embouchure du Timok jusqu'au Danube, en remontant le cours du Timok jusqu'à Zaïtchar; de là, jusqu'à Stalatch, à la jonction de la Morava occidentale et méridionale, puis dans la direction du sud par Prokouplié et Kourchoumlia jusqu'à Yanevo (quelque peu au sud-ouest de Prichtina); plus loin, jusqu'à Prizrend ou jusqu'au confluent du Drin Blanc et du Drin Noir; de là, en suivant la frontière du sud du Monténégro actuel jusqu'à l'embouchure de la Boïana dans la Mer Adriatique » (Grammatik der serbo-kroatischen Sprache. Heidelberg 1914, p. XX à XXI).

21. — **A. J. Sobolevsky,** Russe, professeur de philologie slave à l'Université de Pétrograde, membre de l'Académie russe des sciences. Sobolevsky regardait toujours avec amertume les dissensions entre les peuples slaves et s'efforçait par ses écrits de réconcilier les frères en lutte et les amener à la solidarité slave dont il était toujours un fervent défenseur.

Pour lui, il n'y a aucun doute que le dialecte macédonien a été de tout temps un dialecte bulgare, autant dans sa période médiévale que dans son état actuel. « . . . . Les données ci-énumérées », dit-il, « envisagées dans leur ensemble, nous autorisent de faire la conclusion suivante: la langue liturgique slave, dans sa base, n'est autre chose que le dialecte de Salonique de l'ancienne langue bulgare, dialecte peut-être mort durant le temps ou bien conservé en partie jusqu'à nos jours et mêlé à d'autres dialectes bulgares parlés dans les endroits voisins de la patrie (Salonique) de Cyrille et Méthode » (Le paléoslave liturgique. Kiev 1910, p. 14).

A propos du livre du philologue serbe A. Bélitch « Serbes et Bulgares dans l'Alliance balkanique », Pétrograde 1913, le professeur Sobolevsky s'arrête à la question macédonienne et dit: « Il y a tout aussi peu de raisons de parler du dialecte « serbo-macédonien » . . . Quelle que soit notre opinion sur les travaux ethnographiques de Florinsky et de Niederle, publiés par notre Académie des sciences, le fait qu'ils sont d'accord sur la langue et l'aspect ethnographique de la population slave de Macédoine est très important. Aucun des philologues slaves ne désigne comme serbe une langue qui ignore la déclinaison et qui possède une série de traits incontestablement bulgares et très peu de traits serbes. Tous les plus récents travaux concernant la langue bulgare écrits en Russie incorporent à cette langue les dialectes slaves de la Macédoine; cela n'a provoqué jusqu'ici d'objections que de la part des savants serbes . . . Mais si important que soit

le classement scientifique de la langue des Slaves macédoniens, l'attraction de ces derniers vers la Bulgarie est d'une importance encore plus grande » (Bulletin de la Société slave du 26 mai 1913).

22. — **Alfred Jensen,** Suédois, professeur à l'Université de Stockholm, est peut-être le seul scandinave qui ait étudié sur place la question macédonienne et les rapports des peuples balkaniques dont il connaît les langues. Ensuite d'un voyage à travers la Bulgarie, la Serbie, le Kossovo et la Macédoine, il a publié en 1911 « La croix et le croissant. Esquisses de voyage à travers l'Orient européen. Avec 38 images. Stockholm » (Kors och halfmåne. Reseskissen från den europeiske orienten. Med 38 bilder. Stockholm).

D'après Jensen, Char-Planina est la frontière qui divise la Vieille Serbie de la Macédoine, l'élément serbe de l'élément bulgare. Il a visité Scopié, Vélès, Prilep, Monastir, Okhrida, Vodéna, Salonique, Mont Athos, etc. Partout, de Scopié à Salonique, d'Okhrida jusqu'à la Macédoine orientale, il ne trouve qu'une seule population slave, les Bulgares, dont il décrit la situation politique, l'état culturel et scolaire, les révoltes, etc.

23. — **Vatroslav Jagić,** Serbo-Croate, professeur à l'Université de Vienne, est considéré comme le connaisseur contemporain le plus compétent de la philologie slave. Dans tous ses travaux insérés dans les éditions des académies des sciences serbe, croate, russe, ainsi que dans ses multiples publications parues à part, il affirme avec une compétence qui lui est universellement reconnue que le dialecte macédonien de nos jours fait partie de la langue bulgare et que la traduction des saintes Ecritures par les apôtres slaves, Cyrille et Méthode, au IXe s., a été faite en dialecte bulgaro-macédonien.

Son ouvrage classique sur l'« Histoire de l'origine de

la langue slave ecclésiastique » (Entstehungsgeschichte der kirchenslavischen Sprache, 2. Auflage 1913) est imbu d'un bout à l'autre d'une documentation magistrale prouvant l'unité du dialecte macédonien avec les autres dialectes bulgares de l'époque ancienne et moderne. Même un chapitre spécial est consacré aux « Preuves de l'origine bulgaro-macédonienne de la langue liturgique slave » (Beweise für den mazedo-bulgarischen Ursprung der kirchenslavischen Sprache), p. 270 et suiv.

Dans un autre de ses ouvrages sur « Les langues slaves » (Die Kultur der Gegenwart. Teil I, Abteilung IX, 1908) il s'arrête de nouveau à notre question. Comme elle y est traitée d'une manière pas trop spéciale mais à la portée de tous, nous en reproduisons quelques extraits. En parlant du vieux slave liturgique, il s'exprime comme suit:

« *La langue bulgare.* Parmi toutes les langues slaves, le dialecte liturgique slave, si riche en formes grammaticales, est originaire, comme il vient d'être dit, des contrées qui, de nos jours, font partie du domaine des idiomes bulgares. Le lien de parenté caractéristique entre le vieux slave liturgique et la langue bulgare actuelle consiste dans l'emploi des groupes de consonnes *cht, jd* (au lieu des groupes praslaves *tj, dj*); le Bulgare prononce encore de nos jours *nocht*, *mejda*, et il est le seul parmi les Slaves à le faire (peut-être le prononce-t-il un peu plus dur), principe que nous avons à admettre d'avance, relativement au dialecte duquel la langue liturgique slave a pris naissance. Mais tandis que la langue liturgique slave se distingue par une plus grande richesse de formes de déclinaison et de conjugaison, la langue bulgare moderne est la seule, par contre, de toutes les langues slaves, qui ait perdu toutes les formes originales de la déclinaison. Par l'emploi d'un article post-positif (pouvant s'appliquer à n'importe quel nom), elle n'a qu'une seule forme au singulier, comme casus generalis, pour tous les cas du singulier et également une seule forme plurielle pour tous les cas du pluriel. Les différentes pré-

positions viennent ici en aide, comme dans les langues romanes » (p. 19).

« *Dialectes bulgares.* La langue bulgare se divise en plusieurs dialectes qui, récemment, ont fait l'objet des études assidues moins directement, il est vrai, par des dissertations scientifiques qu'indirectement par la publication du folklore, lequel a soigneusement respecté les particularités de la langue, le plus fidèlement possible. Avant tout, on établit une distinction entre les dialectes bulgares orientaux et les dialectes bulgares occidentaux. Les premiers, qui se subdivisent en idiomes bulgares du nord et du sud-est, ont sous plusieurs rapports un cachet plus original et plus indépendant que les derniers. La langue littéraire actuelle se fonde aussi sur le bulgare de l'est, parlé au sud des Balkans (Panagurichté, Koprivchtitsa, Kotel, etc.) un peu atténué, il est vrai, par le voisinage immédiat du bulgare occidental. Sofia même, la résidence, est située dans le domaine du bulgare occidental, celui des Chopes, comme on les nomme. *Les dialectes macédoniens*, par contre, occupent une position quelque peu spéciale; par leur consonnance et la richesse de leur vocabulaire, ils ont quelque analogie avec la langue serbe. Par la perte de la déclinaison et l'emploi de l'article postpositif (même sous une triple forme), le dialecte macédonien, se rattache dans une plus grande mesure au bulgare qu'au serbe » (p. 21).

24. — **A. Sélichtcheff,** professeur à l'Université de Kazan (Russie), fut chargé en 1914 d'une mission scientifique dans la Macédoine du nord par la Faculté des lettres de l'Université de Kazan. Malgré la surveillance des autorités serbes qui redoutaient que la vérité ethnographique de la Macédoine vînt à être dévoilée aux spécialistes, Sélichtcheff a pu faire une moisson linguistique suffisante dans les régions de Scopié et de Tétovo, précisément dans les régions sur lesquelles certains Serbes émettent des pré-

tentions d'ordre linguistique. Il en donne connaissance dans son « Rapport sur mes occupations pendant les vacances d'été de 1914 ».

Eh bien, dans ces dialectes nord-macédoniens, il a constaté toutes les particularités caractéristiques de la langue bulgare, particularités qui la distinguent du serbe et des autres langues slaves, ainsi l'emploi de l'article défini, le manque de conjugaisons, d'infinitifs, etc. Il donne quelques détails sur Cyrille Peytchinovitch de Tétovo, un des écrivains de la renaissance bulgare, qui, il y a cent ans, écrivait ses livres « en langue simple bulgare telle qu'elle est parlée à Scopié et Tétovo ». Sélichtcheff cite également maintes épitaphes rédigées en slavon ou en bulgare et empruntées aux cimetières de Scopié et Tétovo.

De son « Introduction à la grammaire comparée des langues slaves », Kazan 1914, nous faisons les extraits suivants relatifs aux frontières de la langue bulgare, y compris du dialecte macédonien:

« Le territoire bulgare est délimité en grandes lignes comme suit: Au nord, par le Danube, du Timok à la mer Noire; à l'est, la mer Noire; au sud, par une ligne très brisée allant de la banlieue de Constantinople vers Tchorlou, Ouzou-Kupru, la Maritsa inférieure, Drama, Serrès, Salonique. Par endroits, cette ligne descend à la mer. De Salonique elle longe la côte septentrionale du golfe du même nom, se dirige à l'ouest vers la région de Castoria, pour remonter ensuite au nord-ouest vers le lac d'Okhrida et Dibra. Dans la Macédoine du nord commence la région litigeuse entre Bulgares et Serbes; les contrées litigeuses s'étendent plus au nord encore, vers Prichtina, Vrania, Leskovets, Pirot, Zaïtchar, Vidin ».

« Les investigations impartiales sur les données dialectiques existantes permettent d'affirmer que la *partie septentrionale de la Macédoine, les districts de Tétovo, de Scopié et de Kratovo,* d'après leurs parlers doit être attribuée au domaine de la *langue bulgare.* A ce dernier appar-

tiennent aussi les dialectes à l'est de la ligne Vrania, Pirot, Bélogradtchik, ainsi que le cours inférieur du Timok, jusqu'au Danube » (p. 24).

Quant à l'époque ancienne du bulgare, le professeur Sélichtcheff dit: « Dans la seconde moitié du IXe s., la langue bulgare ou mieux dire son dialecte de la *Macédoine méridionale* fut fixé par l'écriture. Ce furent notamment les apôtres slaves Constantin (Cyrille) et Méthode qui les premiers usèrent de la langue des Slaves bulgares habitant à Salonique et dans ses alentours. Les principales particularités de la langue dont Cyrille et Méthode se sont servis dans leurs traductions sont conservées de nos jours encore dans le bulgare: *cht*, *jd* (pour **tj*, **dj*), *dz* (provenant de *g* devant *e* et *i* dans les racines et dans certaines suffixes des mots), la prononciation de *e* comme *ä*, certaines particularités lexiques, etc. » (p. 29—30).

25. — **La Société slave de Bienfaisance à Pétrograde** qui joua un rôle considérable dans l'affranchissement et la renaissance des Slaves du sud, déplora toujours les querelles néfastes entre Serbes et Bulgares au sujet de la Macédoine. La guerre fratricide de 1913 entre les deux nations sœurs obligea les membres de la société à faire entendre un vibrant appel à la concorde entre Serbes et Bulgares; il y va donc de leur bonheur futur. « L'opinion de la Société slave, à propos de la question macédonienne » fut publiée dans le « Bulletin slave » de Pétrograde, numéro de janvier 1915. En voici quelques extraits:

« Depuis longtemps, la Société slave de Bienfaisance à Pétrograde, a acquis la conviction que, dans le domaine politique, tous les efforts des Slaves doivent tendre à la constitution d'Etats nationaux dans les limites naturelles de chaque nationalité, prise à part . . . Il est nécessaire pour cela de provoquer à Belgrade et à Sofia une conversion de la psychologie politique des deux peuples, de manière que les Bulgares adoptent de plein gré l'idée de l'an-

nexion des côtes de l'Adriatique à la Serbie, et que les Serbes se persuadent enfin, dans la même mesure, que *la Macédoine est une terre bulgare, par la majorité de sa population*, dans laquelle l'élément serbe, n'est que très faiblement représenté et qu'ils devraient consentir, par conséquent, à ce qu'elle fasse partie intégrante de la Bulgarie de San-Stéfano ».

26. — **N. S. Derjavine:** « Les rapports bulgaro-serbes et la question macédonienne ». Pétrograde 1914. Traduction française, Lausanne 1918.

L'auteur de l'ouvrage, professeur à l'Université de Pétrograde, appartient à la jeune génération des slavistes russes. Pour compléter ses connaissances académiques sur la vie et la culture intellectuelle des Slaves, il a fait de fréquents voyages, surtout dans les pays des Slaves du sud. Tout imbu de l'idée de l'unité de la civilisation des peuples slaves, et éprouvant une profonde tristesse des luttes entre nations sœurs, telles que celles des Serbes et des Bulgares, Derjavine a mis le doigt sur la plaie, source de dissensions, — la question macédonienne. Et guidé par ses sympathies, comme par son amour pour la vérité, il étudie les rapports bulgaro-serbes en insistant tout particulièrement sur le problème macédonien et sur sa complexité au point de vue historique, linguistique et ethnographique, pour aboutir à la conclusion que « *les Slaves de Macédoine sont des Bulgares et que leur langue est un dialecte bulgare* ».

Il est convaincu que seule une politique de sincérité, basée sur le droit national des peuples de disposer d'eux-mêmes, est en état de faire disparaître les cloisons établies par les intéressés eux-mêmes et apporter le bonheur à tous. « Puisse enfin », dit-il, en terminant son ouvrage, « l'héroïque peuple serbe trouver en lui la force morale nécessaire — et cette force morale il l'a, elle vit en lui — pour reconnaître spontanément ce qu'ont reconnu depuis long-

temps et à l'unanimité l'histoire, la science et le sentiment national de la population macédonienne elle-même, une population qui voit dans les Bulgares ses frères de langue et de sang, et qui a lutté avec eux la main dans la main pour la religion, pour la vie et pour la liberté ».

27. — **La Mission évangélique protestante (anglaise et américaine) en Macédoine.** Il y a déjà un siècle que cette mission poursuit son œuvre de propagande dans les Balkans. Sa traduction de l'Evangile en langue bulgare moderne date du premier quart du XIXe s. Ce n'est d'ailleurs qu'après la guerre de Crimée que les sociétés bibliques anglaises et américaines se vouèrent à un travail organisé au point de vue littéraire et scolaire. En tête de cette œuvre fut placé la section balkanique du Board américain créée en 1858—59 sous le nom de « Mission évangélique américaine en Turquie d'Europe ».

En 1873, son activité scolaire s'étendit en Macédoine. Il fallut néanmoins pour la propagande adopter la langue de la population prépondérante du pays. Dans ce but, on procéda de la manière suivante, comme nous le raconte le vieux missionnaire américain, John W. Baird, qui a à son actif une activité de plus de quarante ans en Macédoine:

« Nous avons choisi », dit-il, « une commission formée d'Américains avec un représentant pour chacun des peuples: grec, bulgare, valaque et turc. Il fut adopté à l'unanimité que la commission fît un tour dans *Bytolia* (Monastir) un jour de marché, au moment de la plus grande affluence des habitants du vilayet, pour se rendre personnellement compte de la langue employée par les masses. A la fin de la tournée, le soir du jour du marché, il était clair pour tous les membres de la commission que la langue la plus généralement connue et parlée de tout le monde, Grecs, Valaques et Turcs y compris, était *le bulgare.* Nous avons donc adopté cette langue dans les écoles et les églises que nous avons ouvertes en Macédoine ».

Lorsqu'en 1913, après quarante ans d'activité féconde de la mission évangélique américaine, le régime serbe fut inauguré en Macédoine, toutes les écoles bulgares furent supprimées et les établissements bulgaro-américains durent mettre terme à leur activité sur ordre du gouvernement serbe. La mission américaine adressa alors aux Puissances et au chef du Foreign Office d'alors, Sir Eduard Grey, son appel que nous reproduisons ci-après dans ses passages essentiels:

« *Excellence,*

C'est un fait bien notoire que, pendant une période de plus de cinquante ans, des missionnaires américains protestants se sont consacrés à une œuvre religieuse et civilisatrice dans diverses parties de la péninsule balkanique. Ils s'acquittaient de cette mission sans viser des buts et sans avoir des attaches d'ordre politique ayant, par principe, constamment évité toute immixtion dans les affaires politiques. En considération de ces faits, un exposé succint des pays où s'est accomplie cette tâche peut présenter quelque valeur, en ce moment où se résoud le sort de grandes portions de la péninsule balkanique. Vers le milieu du siècle dernier, l'attention des missionnaires américains était attirée par les Bulgares établis à Constantinople et dans le voisinage de cette ville. L'impression qu'ils en recueillirent fut si favorable que la mission décida d'étudier les pays d'origine de ces Bulgares . . .

En 1873, après un voyage d'études, la ville de Bytolia fut choisie comme centre le plus propice à notre activité en Macédoine. De ce centre, l'œuvre de la mission s'étendit dans toute la Macédoine; des temples et des locaux de prédication furent créés à Bytolia, Ressen, Prilep, Vodéna, Enidjé-Vardar, Kavadartsi, Vélès, Scopié, Prichtina, Radovich, Raclich, Stroumitsa et dans les villages Velussa, Mourtino et Monospitovo près de de cette ville . . .

Quoique le plan initial de la mission prévît une action aussi bien parmi les mahométans de la Turquie d'Europe

que parmi les Bulgares, elle dut en fait se borner à agir parmi les Bulgares. La bible fut traduite en bulgare moderne et vendue dans toute la Bulgarie, en Macédoine et en Thrace. Plus de 600 cantiques furent aussi traduits en bulgare et utilisés par tous les adeptes de la mission, aussi bien en Bulgarie qu'en Macédoine. Toute la littérature imprimée par la mission est en bulgare. Partout où avaient lieu des réunions, les prières étaient dites en bulgare, sauf à Prichtina et à Mitrovitsa où nous prêchions en serbe. A Samokov et à Bytolia nous avons créé des lycées avec un institut agricole et industriel à Salonique. La mission entretenait des écoles dans beaucoup de villes et villages. En Bulgarie, elle possédait ses écoles. En Macédoine, elle en avait: à Bytolia, Thodorak, Mejdourek, Koukouch, Enidjé-Vardar, Koléchino, Monospitovo, Stroumitsa, Drama, Bansko, Bania, Méhomia et Elechnitsa. Dans toutes les localités, l'enseignement se donnait et se donne en bulgare, sauf au collège pour les jeunes filles à Monastir où nous l'avons remplacé par l'anglais. Nous étant librement réunis avec les populations, ayant vécu parmi elles au cours d'un long séjour en Macédoine, dans les villes, et durant des voyages fréquents dans l'intérieur du pays, nous sommes absolument convaincus que la grande majorité de la population du pays que nous avons désignée comme champ de notre activité en *Macédoine est bulgare par ses origines, par sa langue, par ses coutumes populaires, et qu'elle fait partie intégrante de la nation bulgare* ».

Le 5 août 1913.

Signé:

J. F. Clarke, D. D., missionnaire dans la Turquie d'Europe depuis 54 ans.

J. W. Baird, missionnaire dans la Turquie d'Europe depuis 40 ans.

R. Thomson, d'Edimbourg, missionnaire depuis 30 ans à Constantinople et dans la Turquie d'Europe.

Les déclarations faites au sujet de la Macédoine par un autre missionnaire américain, le Dr Edward B. Haskell, ont le même poids. Elles ont paru dans un des journaux de la propagande, la « Zornitsa », du 19 juillet 1917, sous le titre « La nationalité de la population macédonienne ». En voici les principaux passages:

« On reparle encore dans les journaux de la population en Macédoine. Ayant vécu 21 ans dans ce pays, je veux bien croire que mes observations à ce sujet ne sont pas sans intérêt. Je fus nommé missionnaire en 1891. Arrivé à Samokov en décembre de la même année, j'appris, pendant un an et demi, le bulgare. Puis je fus envoyé à Bytolia (Monastir) exactement vingt ans après la désignation de cette ville comme centre d'action évangélique parmi les Bulgares de Macédoine.

« Après un séjour d'environ un an à Bytolia, je fus chargé d'ouvrir un siège de propagande à Salonique avec le Dr. Haus, ancien directeur à Samokov. Je restai à Salonique depuis le 10 octobre 1894 jusqu'au 24 juin 1914. Il n'est peut-être pas un Américain ayant parcouru, comme moi, presque toute la Macédoine et l'Albanie. Après l'insurrection de 1903, je passai plusieurs mois à distribuer des secours aux victimes et je visitai à cet effet 60 villages dans les régions d'Okhrida, Ressen, Kitchévo, Florina et Castoria. Pour les affaires de notre mission, je visitai les villes et les régions de Prilep, Vélès, Scopié, Tétovo, Prichtina, Mitrovitsa, Chtip, Kotchani, Maléchévo, Radovich, Tikvech, Vodéna, Enidjé-Vardar et tous les pays à l'est jusqu'à Xanthi, Gumurdjina, Daridéré et Akhâ-Tchélébi. Il va sans dire que je connaissais parfaitement les régions comprises entre le Vardar et la Mesta, car c'est là que j'avais le plus à faire.

« Comme missionnaire, je ne pouvais pas être partisan de telle ou telle nationalité. Je m'efforçais d'être impartial envers tous . . . Je ne suis ni historien, ni géographe. Je puis parler seulement de ce que j'ai vu et entendu sur les lieux que je visitais en personne.

«Mon long séjour et mes tournées en Macédoine m'ont convaincu que *la grande majorité de la population chrétienne en Macédoine est bulgare.* En traçant une ligne de Drama jusqu'à Castoria, il restera peu de Bulgares au sud et peu de Grecs au nord, mais les neuf dixièmes de la population chrétienne au nord de cette ligne sont Bulgares. Les neuf dixièmes sont aussi complètement Bulgares à l'est de la frontière Castoria—Okhrida—Dèbre-Char—Tcherna-Gora et jusqu'aux anciens confins de la Serbie.

«Prenons par exemple *Bytolia* (Monastir). J'y ai trouvé assez d'Albanais et de Turcs, beaucoup de Bulgares et un certain nombre de Grecs et de Valaques. Mais, *je n'ai rencontré aucun habitant serbe à Bytolia.* Il est vrai qu'il y a des nuances entre l'idiome des Bulgares à Philippopoli et leur idiome à Bytolia. Cependant, ceux-ci se servent aussi de l'article et les formes grammaticales de la langue sont bulgares et non serbes. En 1893—1894, il n'y avait pas d'organisation révolutionnaire et point d'agitateurs venus de Bulgarie, néanmoins la population se déclarait bulgare. Le Vendredi-Saint, en 1907, m'étant rendu à la cathédrale grecque, j'entendis un des prêtres donner des ordres en bulgare pour allumer des cierges ».

28. — **Vladimir Sis,** Tchèque, est le dernier savant étranger qui, après ses voyages à travers tous les pays balkaniques, s'est occupé de la question macédonienne. Sa parfaite connaissance du serbe, du grec et du bulgare et son séjour prolongé en Macédoine, lui ont permis d'approfondir la question surtout au point de vue linguistique et ethnographique. Dans la conclusion de son livre « Mazedonien », paru à Zürich en 1918, l'auteur émet une fois de plus la vérité constatée déjà tant de fois et sans exception par tous les savants spécialistes qui se sont occupé depuis un siècle de la brûlante question macédonienne:

« Pendant cette guerre », dit-il, « on a beaucoup parlé en Europe du principe des nationalités. Tous proclamaient

que chaque peuple doit être maître de ses propres destinées et on demandait que les petits peuples obtiennent leur unité et leur indépendance nationales.

«Il faut maintenant que ce principe soit enfin appliqué en première ligne dans la péninsule balkanique. La future conférence de la paix doit se pénétrer d'une vérité, à savoir que si on arrachait la Macédoine à la Bulgarie, ce serait porter au principe de l'unité bulgare un coup mortel et perpétuer le mécontentement. C'est pourquoi, il est absolument nécessaire, que les frontières de la Bulgarie, enfin unifiée, englobent la Macédoine dans son intégrité; question vitale pour la paix européenne, chroniquement mise en péril par les querelles et les discordances balkaniques. L'Europe veut avoir la paix, il faut que le spectre d'une guerre future disparaisse. Or, qui veut la fin veut les moyens, ce qui signifie que la Macédoine doit être réunie à la Bulgarie.

«L'agrandissement de la Serbie aux dépens de la Macédoine ne saurait être justifié; il serait contraire au principe des nationalités, car la Macédoine est bulgare, ce que plusieurs Serbes ont reconnu, alors que la politique serbe ne se souciait guère de la Macédoine. Je le répète, ce n'est ni l'Exarchat, ni la politique de la Bulgarie libérée qui ont bulgarisé la Macédoine, c'est la Macédoine même qui fut le berceau de la renaissance bulgare. La Macédoine a donné au peuple bulgare ses premiers promoteurs et protagonistes nationaux: Païssi, Néophyte Rylsky, Peytchinovitch, Kârtchovsky, les frères Miladinoff, etc. En fondant l'Exarchat, la Macédoine s'est acquis les plus grands mérites, car elle a travaillé de la sorte à la liberté de croyance du peuple bulgare. Elle lui a donné une littérature nationale écrite en langue populaire, car les premiers livres bulgares ont été imprimés à Salonique. La Macédoine ne cacha jamais ses sentiments patriotiques; elle comprit parfaitement les besoins nationaux du peuple bulgare, qui a souffert et dont le sang coulera encore, s'il le faut pour

sa nationalité jusqu'à ce que le soleil de la paix et de la liberté se lève enfin sur toutes les régions bulgares unifiées. Bulgare par tout son passé, la Macédoine est bulgare aussi par le présent, malgré les deux années de domination serbe et grecque. Il faut qu'elle reste bulgare pour l'avenir.

« Mais, qu'adviendra-t-il si les puissances européennes détachent la Macédoine entière ou seulement une partie d'elle, du corps national bulgare ?

« La plaie saignante ne se cicatrisera jamais. Le peuple bulgare, ainsi dépouillé, ne se taira pas longtemps. La lave brûlante recommencera à s'échapper du volcan balkanique ; de sombres nuées s'amoncelleront et obscurciront de nouveau le ciel, le spectre de la guerre reparaîtra et l'heure sonnera où le paysan bulgare abandonnera pour la troisième fois sa charrue, saisira le glaive vengeur et versera les derniers gouttes de son sang pour la libération de la Macédoine. Puisqu'il est profondément vrai que la Macédoine est bulgare au point de vue ethnographique et national, alors il faut qu'elle devienne aussi politiquement ! La science impartiale doit prononcer à ce sujet son ultime sentence, avant que la diplomatie européenne prenne sa décision. Qu'on rende enfin leur patrie aux milliers de fugitifs macédoniens, qui fuyant devant les Turcs d'abord, puis devant les Grecs et les Serbes ensuite, ont cherché et trouvé un asile tutélaire en Bulgarie ! Sur les tombeaux de milliers des Bulgares ayant combattu pour la libération de la Macédoine, qu'on érige un monument digne de leurs sacrifices et de l'idéal national pour lequel ils se sont immolés !

« Telle est la seule solution équitable de la brûlante question macédonienne. Alors se trouvera réalisée le devise du grand Gladstone : « Le Balkan aux peuples balkaniques ! » Alors seront paralysées définitivement les velléités des autres puissances de s'immiscer dans les affaires purement balkaniques.

« Mais, l'Europe veut-elle vraiment la paix ? »

29. — **Emile Küpfer,** Suisse, philologue, professeur au collège de Morges, canton de Vaud. Il a vécu dans les Balkans et en a appris les langues. Dans son étude consciencieuse « La Macédoine et les Bulgares », Lausanne 1918, il écrit entre autres ce qui suit:

« Revenant maintenant à la Macédoine, nous aurons donc à résoudre le problème de la nationalité de ses habitants slaves. Nous procéderons par les deux voies indiquées: celle de la détermination objective, afin de savoir si ces Slaves sont — du point de vue ethnographique — Serbes ou Bulgares; puis celle de la détermination psychologique (ou subjective), pour connaître si jusqu'ici (1912—13), ils ont manifesté clairement leur volonté d'être Serbes ou Bulgares. Deux questions se présentent donc — une d'ethnographie, puis une d'histoire. Pour les résoudre, une méthode unique, *celle des faits dûment constatés par des étrangers au débat* » (p. 8).

Au lieu d'instruire ce procès dans les nuées, ne serait-il pas infiniment plus simple d'interroger cette population elle-même, ainsi que ses voisins? Or, dans leur immense majorité, et avant l'occupation serbe de 1912—15, ces Macédo-Slaves se nommaient « Bougari », ou « Bolgari », ou « Bogari ». Jamais leurs voisins — Grecs ou Turcs, Albanais ou Valaques, Juifs ou Tsiganes — ne les ont désignés autrement. Jamais non plus ces « Bougari » ne se sont appelés simplement « Slaves » ou « Macédoniens ». Dans la réalité ces noms ne s'emploient pas, car ce sont de simples concepts scientifiques » (page 12).

« Nous avons admis, dans l'introduction à cette étude, que le principal indice objectif de la nationalité ethnographique, c'est la langue. Quoi de plus probant, de plus péremptoire? La langue d'une population paraît une des rares choses indiscutables dans ce domaine. Mais hélas! dans cette malheureuse Macédoine que l'on dépèce comme une proie, tout est sujet à controverse, et l'idiome macédo-slave a fourni la matière de longs débats. Nous devons donc aborder ce sujet.

«Les langues serbe et bulgare sont de même souche slave. Elles sont voisines par le vocabulaire, au point que beaucoup de mots leur sont communs, et que beaucoup d'autres ne se distinguent que par l'accentuation ou par quelque nuance phonétique. Malgré cela, pourtant, sous le rapport des sons déjà, chacune des deux langues a ses caractères propres très marqués. Mais c'est au point de vue des formes grammaticales que la différence des deux idiomes est la plus grande. Le serbo-croate, comme les langues slaves en général, possède des déclinaisons très complètes. Seul le bulgare les a perdues, sauf quelques vestiges. En revanche, il emploie un article qui présente la particularité (comme en roumain ou en suédois) de s'ajouter au nom ou à l'adjectif: gorà = forêt; gorà-*ta* = *la* forêt. Les rapports des mots, marqués en serbe par la déclinaison, s'expriment en bulgare par des prépositions. D'autre part, ce dernier idiome a aussi perdu complètement le mode infinitif du verbe. Il ne peut donc exprimer l'action en général que par une circonlocution. « Désirez-vous ce livre ? » se traduira par « Désirez-vous que (vous) lisiez ce livre ? » Cette structure grammaticale particulière sépare avec une absolue netteté le bulgare du serbe, et fait qu'il est difficile, quand on ne connaît qu'une des deux langues, de comprendre vraiment l'autre . . .

«Depuis Schafarik, les *maîtres de la linguistique slave ont tous rattaché* sans réserves *au bulgare* le plus authentique *les parlers de la Macédoine.* C'est simplement qu'à tous égards, et particulièrement sous le rapport fondamental de la structure grammaticale, ces parlers présentent sans exception les traits caractéristiques du bulgare » (p. 13—15).

«Au cours de notre rapide enquête, un fait a été établi rigoureusement. C'est que les Slaves macédoniens, sauf une fraction infime, ont été universellement reconnus comme Bulgares de langue (ou de race) jusqu'il y a quarante ans. Par conséquent ils ne peuvent être autre chose aujourd'hui.

Et si nous soulignons cette vérité, c'est qu'il le faut bien en un temps où il est si difficile de se faire entendre.

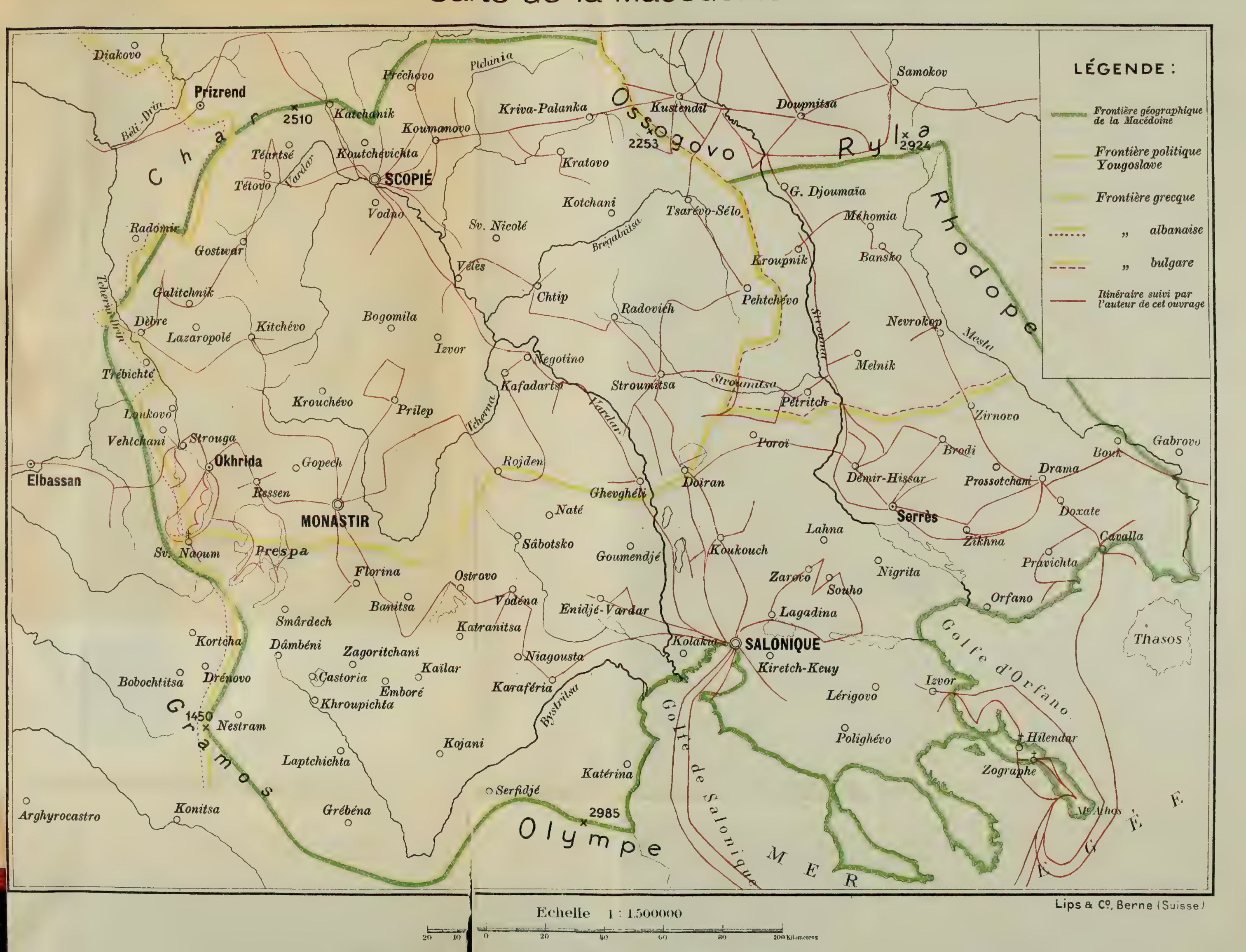
«Mais, nous tenons à rappeler le principe admis en commençant, que la nationalité ethnographique d'une population ne permet pas encore de préjuger de sa véritable nationalité politique. En d'autres termes, et dans le cas particulier, il ne suffit pas à nos yeux que les Macédo-Slaves soient de langue bulgare pour qu'ils doivent, en vertu de ce fait, être incorporés à la Bulgarie. Il faut pour cela savoir s'ils sont aussi Bulgares de sentiments et d'esprit, si leur conscience nationale s'est prononcée dans le sens de cette réunion. Cette enquête psychologique, l'histoire récente de ce peuple peut seule permettre de la faire en connaissance de cause» (p. 22).

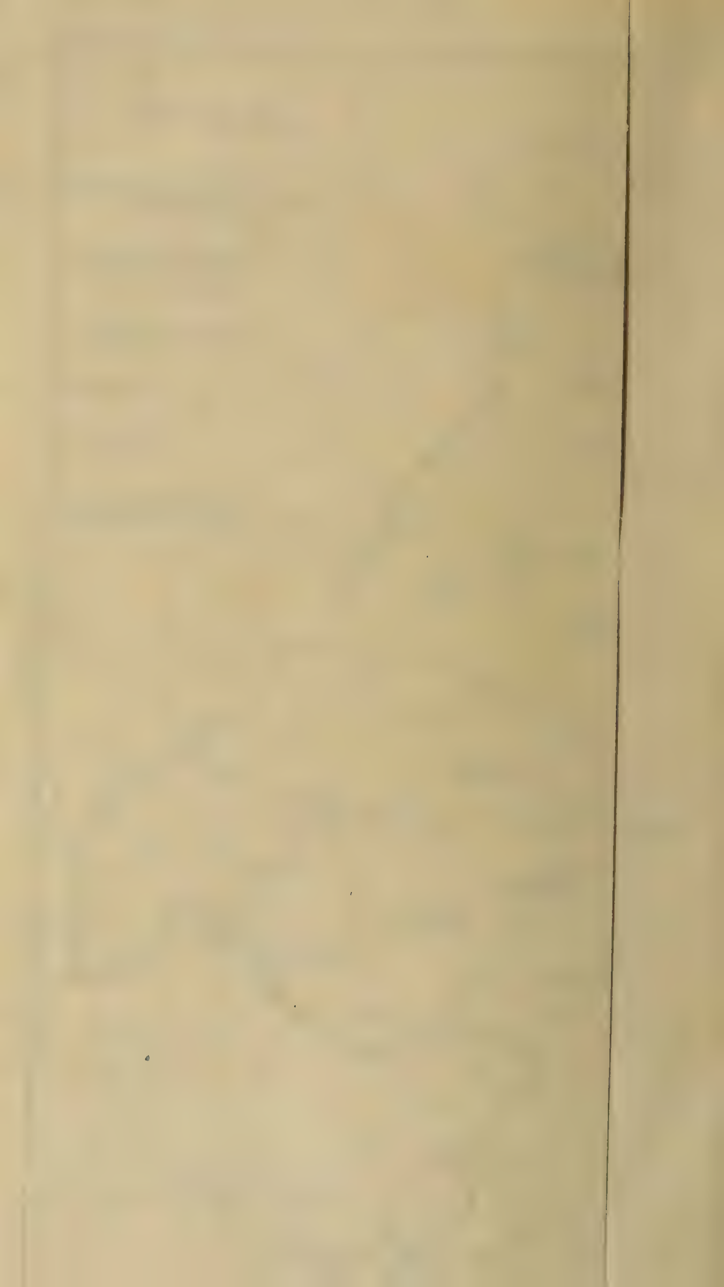
Puis, l'auteur passe en revue les différentes manifestations nationales bulgares de la population macédonienne: la lutte contre le clergé grec pour l'autonomie scolaire et religieuse, lutte commencée à Scopié (Macédoine), les insurrections sanglantes (surtout celle de Monastir, en 1903, toujours en Macédoine, contre le joug séculaire des Turcs, l'enrôlement volontaire des Macédoniens sous les drapeaux bulgares lors des guerres de 1912, 1913, 1915—1918, etc. Enfin, pour exprimer l'ardeur du sentiment national bulgare chez les Macédoniens, E. Küpfer relève les vers du poète macédonien R. Jinzifoff (1862):

> «La Macédoine, ce pays merveilleux,
> Jamais, jamais ne sera grecque!
> Les fourrés, les bois et les monts,
> Les pierres mêmes de ce sol,
> Les oiseaux, les poissons du Vardar,
> Les vivants et les morts se lèveront
> Pour crier à l'Europe et au monde:
> «Je suis bulgare! Des Bulgares vivent ici!»

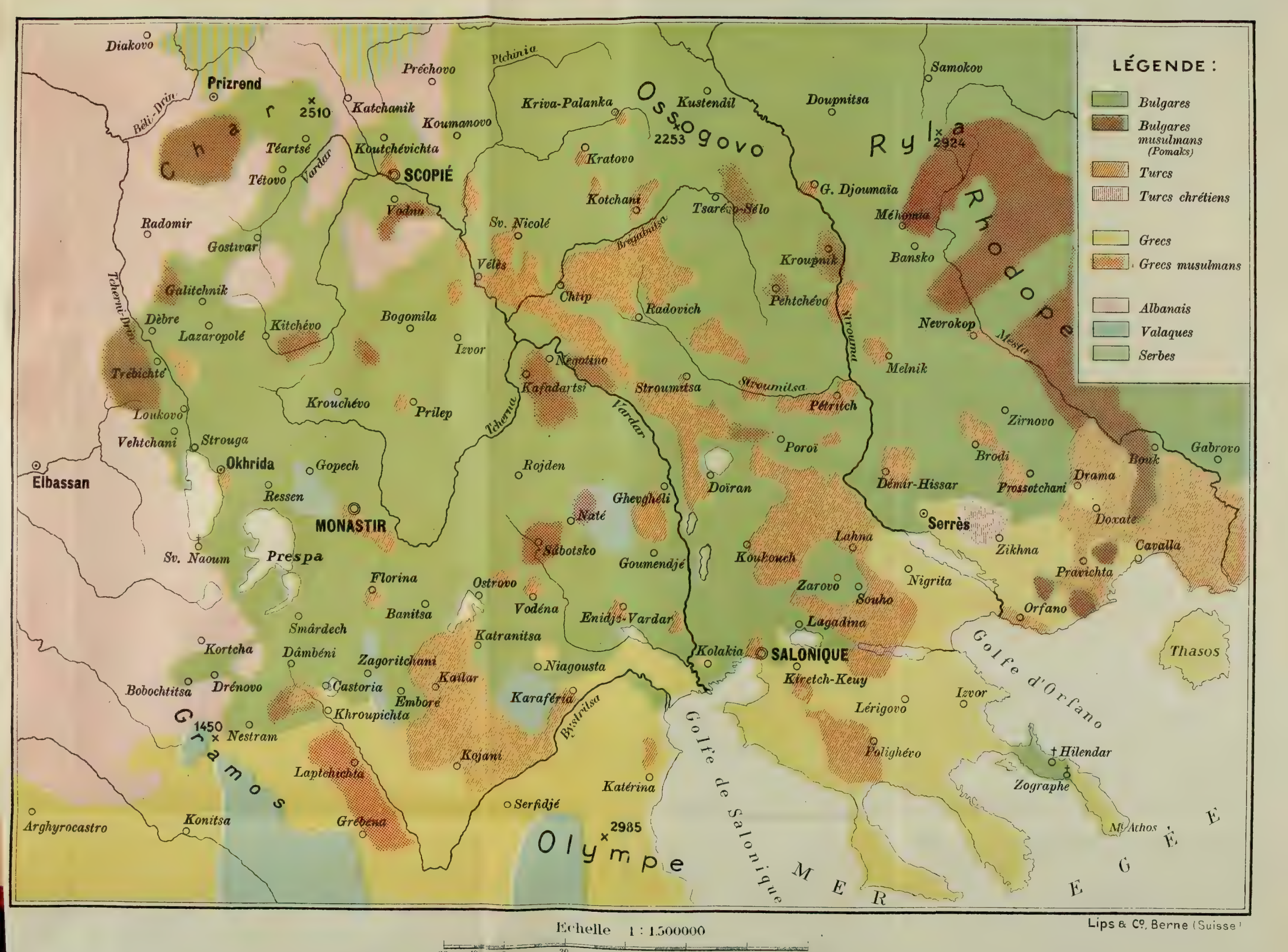
Hélas! Jinzifoff ne pouvait supposer que sa patrie, souffrant de l'hellénisme, se verrait un jour menacée par les Serbes . . .

Carte de la Macédoine





Carte ethnographique de la Macédoine












LIBRARY
OCT
11
1977
UNIVERSITY
OF TORONTO


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 13 03 08 14 014 4